

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

Histoires de demain

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE DEMAIN



Le
LIVRE
de
POCHE

texte intégral

*Présentées par DEMÈTRE IOAKIMIDIS, Jacques Goimard
et Gérard Klein*

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES DE DEMAIN

(1974)

INTRODUCTION A L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément

influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule

pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup descelles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique. – ou qui n'en a jamais eu – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. A la limite, le texte tient tout seul. Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquive tous les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au dix-neuvième siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Fran-kenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technique, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles. Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gerns-back, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La Seconde Guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un

Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. A l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les Histoires d'Extraterrestres ou dans les Histoires de Robots ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues Vont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque

manique les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

RÊVER DES LENDEMAINS...

De quoi demain sera-t-il fait, dans ce livre ? Essentiellement, du quotidien : de la vie de tous les jours dans divers futurs possibles, telle que l'ont imaginée des auteurs anglo-saxons de la science-fiction contemporaine.

Un des attraits majeurs de la science-fiction – aux yeux des auteurs autant qu'à ceux des lecteurs – tient à ce que le genre permet la conception de mondes sur mesure. Des mondes, c'est-à-dire des cadres : groupes humains ou non-humains, communautés, cités, nations, planètes et galaxies. Sur mesure, c'est-à-dire exactement tels qu'ils conviennent le mieux aux intentions de l'auteur – lesquelles peuvent être, par exemple, narratives, philosophiques, moralisantes, didactiques, sociales, satiriques ou apocalyptiques.

Acceptons une définition de la science-fiction telle que la proposa Isaac Asimov (lequel voit là *le domaine littéraire où il est question de l'influence du progrès scientifique sur les gens*), d'une part ; et rappelons-nous, d'autre part, que le progrès scientifique peut concerner la sociologie ou les applications psychologiques des « mass media » aussi bien que la physique ou la chimie biologique ; nous comprenons alors sans peine que les auteurs d'utopies ont fréquemment été salués comme des précurseurs de la science-fiction.

Lorsque Aristophane décrit Néphélococcygie (« Coucouville-sur-Nuage ») dans *Les Oiseaux*, lorsque Platon imagine sa cité idéale dans *La République*, lorsque Thomas More présente *L'Utopie* en inventant le mot lui-même (qui signifie « en aucun lieu »), ces auteurs font-ils de la science-fiction à la manière dont M. Jourdain faisait de la prose ? Ils cèdent en tout cas à une tendance naturelle de l'esprit humain, celle qui consiste à chercher comment la vie pourrait se dérouler en un autre lieu, en un autre temps. Ils s'efforcent, également, d'énoncer directement ou indirectement les règles qui – selon eux – amélioreraient les structures de la société et leur fonctionnement.

Ces règles furent d'abord présentées sous un éclairage le plus souvent positif. En d'autres termes, l'auteur imagine une société où les choses vont mieux que chez lui (dans son pays, ou sur la Terre en général) et il la propose en exemple à ses lecteurs. Ainsi procèdent,

parmi d'autres, Tommaso Campanella dans *La Cité du Soleil* (1623), Francis Bacon dans *La Nouvelle Atlantide* (1627), Sébastien Mercier dans *L'An 2440* (1771), Etienne Cabet dans son *Voyage en Icarie* (1839), Edward Bellamy dans *Looking backward* (1888), Ivan Efremov dans *La Nébuleuse d'Andromède* (1957).

Mais l'idée naquit également du « négatif » de tels récits. D'autres auteurs se mirent en quelque sorte à prêcher par l'absurde. Ils imaginèrent ainsi des sociétés caricaturales, dans lesquelles les vices réels ou latents de leurs propres mondes apparaissaient à l'évidence, grâce à l'amplification, à l'exagération délibérée. Un exemple célèbre est celui des *Voyages de Gulliver* (1726), nés du désir, chez Jonathan Swift, de fustiger ses contemporains en général et les savants de la Royal Society en particulier.

Parmi les émules – longtemps rares – de Swift figurent Emile Souvestre avec *Le Monde comme il sera* (1845) et Evgheni Zamiatine avec *Nous autres* (1920). On peut considérer que celui-ci exprime l'affirmation toujours plus marquée de la contre utopie, aux dépens de l'utopie – ou tout au moins aux dépens de l'utopie telle que la concevaient encore, au siècle précédent, les Cabet et les Bellamy.

Les raisons de cette évolution sont simples. La première est de nature purement littéraire. Les utopies décrivent – par définition primitive – des sociétés parfaites. Or, la perfection fournit difficilement la trame d'un vrai récit. Tout au plus l'auteur peut-il raconter les événements ayant amené l'instauration du régime parfait, et les étapes de sa découverte par un visiteur étranger – ainsi que le fait par exemple en 1890 l'économiste viennois Theodor Hertzka dans *Freiland*. L'« intrigue » de *Looking backward*, quant à elle, se résume ainsi : Bellamy endort son héros en 1887 (c'est-à-dire à l'époque à laquelle le livre fut écrit) et le réveille en l'an 2000 ; dès ce moment, le visiteur venu du XIX^e siècle est simplement régalié d'exposés sur l'organisation sociale et économique de la société nouvelle dans laquelle il se trouve plongé.

La plupart des utopies sont atteintes de cette sorte d'immobilisme, et comment s'en étonnerait-on ? Une société qui a atteint la perfection n'a plus besoin d'évoluer : on comprend qu'étant heureuse, elle n'ait plus d'Histoire. Le temps paraît s'être arrêté pour elle. Or, le déroulement d'une action présuppose l'écoulement du temps. Telle est la première raison du déclin des utopies.

La seconde raison est le recours toujours plus systématique à une technique de narration beaucoup plus efficace – c'est-à-dire beaucoup plus intéressante – que celle des « voyages guidés » des Cabet et des Bellamy. Ces auteurs, ainsi que leurs émules, faisaient visiter leurs

utopies à la manière de musées. L'action, dans le récit, était avant tout marquée par la promenade de l'Étranger, laquelle s'effectuait comme devant les tableaux d'une exposition – lorsque l'utopie ne se limitait pas aux tableaux eux-mêmes. Cependant, il ne s'agissait plus dans ce cas d'œuvres présentées comme étant d'imagination, mais bien d'épures proposées en vue de l'organisation future d'une communauté : d'une part l'Icarie de Cabet et, de l'autre, les phalanstères de Fourier.

Au XX^e siècle, les romanciers découvrirent qu'ils avaient tout intérêt – même s'ils se sentaient une âme de réformateur ou de prophète – à imaginer une action, en peignant au fur et à mesure de celle-ci ce qui était nécessaire en guise de décor. Ainsi l'utopie minutieuse et statique fut-elle supplantée, dans le domaine de la fiction, par une utopie suggérée et susceptible de changement, montrée en fonction du déroulement de l'intrigue. Bien évidemment, le déroulement de cette intrigue était préparé selon le message ou la leçon que l'auteur désirait donner.

Dans *Quand le dormeur s'éveillera* (1899) de H. G. Wells, dans *Le Meilleur des mondes* (1932) d'Aldous Huxley, il s'agit ostensiblement de ce qui arrive au Dormeur et au Sauvage respectivement, alors même que Wells et Huxley se proposent de mettre leurs lecteurs en garde contre certaines tendances de leurs sociétés contemporaines. Le Dormeur et le Sauvage servent en quelque sorte d'agents de liaison entre les autres personnages et le lecteur : influencés par le comportement de ceux-là, ils en sont souvent aussi complètement déroutés que celui-ci.

Les auteurs modernes de science-fiction tendent à supprimer cet agent de liaison. Souvent, ils recourent aux services d'un Narrateur, et *Planète à gogos* (1952), de Frederik Pohl et C. M. Kornbluth, montre le processus de façon particulièrement claire.

Dans ce roman, l'action est racontée par un homme appartenant à l'époque et à la société que les auteurs mettent en scène pour le lecteur. Pour le Narrateur de Pohl et Kornbluth, contrairement au Dormeur de Wells ou au Sauvage de Huxley, il n'y a donc pas de surprise ni de découverte immédiate, puisqu'il est apparemment bien intégré à son milieu. Mais ce Narrateur se révèle progressivement un naïf ; au début du roman, il croit vivre dans un monde parfait, ou presque parfait, et il est amené ensuite à découvrir petit à petit la prévarication, la malhonnêteté ou le cynisme de ceux qu'il admirait et à qui il accordait sa confiance. A coup sûr, le procédé convient à la peinture d'une contre-utopie, mais la vraisemblance de la narration en souffre. Il est, en effet, malaisé de concilier la naïveté qui était celle du

Narrateur au moment de l'action avec l'amertume ou le soulagement du même Narrateur au moment, ultérieur, où il fait son récit : celui-ci devrait logiquement comporter des notations évoquant la confiance d'antan opposée au dessillement des yeux survenu depuis lors. La contre-utopie présente, tout comme l'utopie, des problèmes d'exposition. Habituellement – et c'est le cas de Pohl et Kornbluth – les romanciers s'en tiennent au seul ton de candeur confiante, peu soucieux qu'ils sont de révéler prématurément un effet de « chute » ou un retournement de situation.

Planète à gogos est en général considéré comme un des meilleurs romans de ce qu'on a appelé la science-fiction sociale, ou sociologique. Pour créer leur cadre, Frederik Pohl et C. M. Kornbluth ont extrapolé à partir d'une tendance qu'ils distinguaient déjà dans la société de leur temps, en l'occurrence la puissance de la publicité, et ils ont monstrueusement hypertrophié ce trait dans l'Amérique future qu'ils dépeignent. Cette manière de procéder a été fréquemment employée, car elle présente deux avantages importants.

Elle permet, tout d'abord, de mettre en lumière un trait particulier de la structure sociale actuelle (impact de l'informatique et des « mass media », surpopulation, tension psychologique née de l'agitation et du bruit, problèmes urbains de transport, etc.) afin d'attirer l'attention sur les dangers que son amplification pourrait présenter pour l'avenir. Le cadre de la nouvelle convient aussi bien, sinon mieux, que celui du roman pour l'élaboration de vignettes satiriques de cette sorte.

Le second des avantages mentionnés plus haut est d'ordre purement pratique. L'auteur de science-fiction – il ne faut pas l'oublier – n'est pas un futurologue. Il ne dispose ni des moyens ni du temps nécessaires pour accumuler la totalité de la documentation à partir de laquelle il pourrait élaborer une image vraisemblable, cohérente et complète de ce que sera la société dans vingt-cinq ou trente ans. Lorsqu'il écrit une histoire de demain, l'auteur de science-fiction ne prétend pas dépeindre demain *tel qu'il sera*. Il montre simplement demain *tel qu'il pourrait être* si tel ou tel des facteurs contemporains évoluait d'une certaine manière.

Pour que cette science-fiction sociale ou sociologique gagne en importance, au point de se détacher définitivement du genre de l'utopie et de la contre-utopie, il a fallu que les hommes comprennent l'ampleur que peut avoir l'impact de la science sur leur vie quotidienne, et surtout sur le rythme auquel cette vie quotidienne peut en être modifiée.

L'explosion de la première bombe atomique, en 1945, avait fait découvrir que des applications de la science pouvaient brutalement

intervenir dans la vie de tous les jours. Aux yeux de beaucoup de profanes, la bombe atomique avait l'air de sortir tout droit d'un récit de science-fiction, et cette dernière y gagna indirectement un renouveau d'attention, souvent méfiante d'ailleurs. Mais, surtout, les années suivantes montrèrent que les applications de la science susceptibles d'influencer la vie quotidienne ne se limitaient aucunement à la seule bombe atomique. Certaines de ces applications étaient maléfiques ; d'autres, bénéfiques : tout dépendait, en fin de compte, de la volonté de l'homme. Mais les deux points importants étaient la réalité de ces applications, et la rapidité avec laquelle elles en venaient à jouer un rôle jusque dans l'existence de gens très éloignés de la recherche scientifique. En quelques années, des néologismes comme antibiotiques, informatique et transistor sont entrés dans le vocabulaire courant du fait de la science.

Au cours des trente dernières années, il a ainsi fallu accepter l'idée d'un changement : le changement rapide et apparemment irréversible que la science impose par diverses voies aux vies humaines. Et c'est un reflet de cette acceptation que l'on peut distinguer dans les « histoires de demain », qui représentent le développement, dans le cadre de la science-fiction moderne, des utopies et des contre-utopies d'antan.

Isaac Asimov, dont la définition de la science-fiction a été rappelée au commencement de ces pages, a également été le premier à souligner, au moyen d'une comparaison, une distinction entre deux types d'« histoires de demain ». Il a comparé le premier de ces types aux parties d'échecs, et le second aux problèmes d'échecs.

Une partie d'échecs se déroule à partir d'une situation donnée (la position initiale des pièces sur l'échiquier est toujours la même) et conformément à des règles de jeu établies et connues (en particulier, le mouvement des diverses pièces). Un problème d'échecs, d'autre part, peut avoir pour point de départ une position quelconque. Une telle position est souvent tout à fait invraisemblable du point de vue de la partie, mais le problème doit être résolu conformément à des règles qui sont exactement celles de la partie, ni plus ni moins. Asimov remarque très pertinemment que certains récits de science-fiction peuvent ressembler beaucoup plus à des problèmes d'échecs qu'à des situations résultant du cours d'une partie réellement disputée par deux adversaires : ils peuvent ainsi mettre en scène des sociétés futures dont on ne conçoit guère comment elles auraient logiquement pu naître de la nôtre. Une fois que de telles sociétés ont été admises, cependant, le comportement des humains qui y évoluent doit être compatible avec le nôtre, en ce sens que l'on doit pouvoir y reconnaître des mobiles tels que l'amour, l'ambition, la méfiance, la cupidité, la sociabilité, et d'autres. C'est toujours d'êtres humains qu'il s'agit, c'est sur des êtres

humains que la science fait sentir ses effets.

Ces êtres humains, que feront-ils, dans l'avenir qui leur est ouvert ? De quoi demain sera-t-il fait ? C'est la question à laquelle les utopies proposaient jadis une réponse ; c'est la question à propos de laquelle les contre-utopies lançaient un avertissement ; c'est aussi la question qui a fait fleurir tout un domaine de la science-fiction moderne.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

LE COUT DE LA VIE

par Robert Sheckley

Incontestablement, l'existence de l'homme occidental est devenue de plus en plus facile au cours des siècles. Le superflu et le luxe d'une époque sont l'indispensable et l'ordinaire de la suivante. Cela pose certains problèmes à l'économie, et ces problèmes sont ici examinés sur le plan du consommateur.

CARRIN décida qu'il pouvait attribuer son état d'esprit actuel au suicide de Miller, la semaine précédente. Mais cette certitude ne l'aida pas à se débarrasser de la peur vague et informulée qui le tenaillait. C'était stupide. Le suicide de Miller ne le concernait pas.

Mais pourquoi ce gros homme jovial s'était-il donné la mort ? Miller avait tout pour être heureux – une femme, des enfants, un bon métier et tout le merveilleux confort de l'époque. Pourquoi avait-il fait ça ?

« Bonjour, chéri, dit la femme de Carrin alors qu'il s'asseyait à la table du petit déjeuner.

— 'Jour, mon chou. 'Jour, Billy. »

Son fils grommela quelque chose.

On ne peut jamais savoir avec les gens, pensa Carrin, qui forma un numéro sur le cadran pour commander son petit déjeuner. Le repas était remarquablement préparé et servi par la nouvelle auto-cuisine électrique Avignon.

Son cafard ne le quittait pas et c'était assez ennuyeux, car Carrin voulait être au maximum de sa forme ce matin-là. C'était son jour de repos et il attendait la visite du représentant financier de l'Électrique Avignon. C'était un jour important.

Il alla jusqu'à la porte avec son fils.

« Bonne journée, Billy. »

Son fils répondit par un hochement de tête, puis il ramassa ses livres et partit pour l'école sans un mot ; Carrin se demanda si quelque chose le tracassait, lui aussi. Il espérait que non. Un être soucieux dans

la famille, c'était amplement suffisant.

« A tout à l'heure, mon chou. » Il embrassa sa femme qui sortait pour faire des achats.

Elle, au moins, pensa-t-il en la regardant s'éloigner sur le trottoir, était heureuse. Il se demanda combien elle allait dépenser au magasin E.A.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et s'aperçut qu'il restait une demi-heure avant l'arrivée du représentant financier de l'E.A. La meilleure manière de se débarrasser de son cafard était de le noyer, pensa-t-il, et il se dirigea vers la douche.

* *

*

La salle de bain était une petite merveille de plastique luisant et son luxe authentique rendit un peu de sa sérénité à Carrin. Il jeta ses vêtements dans le nettoyeur-repasseur automatique E.A. et régla le jet dé la douche sur « vif ». L'eau-à-trois-degrés-au-dessus-de-la-température-du-corps éclaboussa son corps blanc et mince. Délicieux ! Il conclut par un séchage-massage dans l'auto-sécheur E.A.

Merveilleux ! pensait-il pendant que la serviette étirait et pétrissait ses muscles filandreux. Et il était tout à fait normal que ce fût merveilleux, Se rappela-t-il. L'auto-sécheur E.A. avec ses accessoires de rasage lui avait coûté trois cent treize dollars, taxes non comprises.

Mais cela valait vraiment la dépense, décida-t-il tandis que le rasoir E.A. émergeait d'un coin et débarrassait son menton du poil folâtre qui l'ornait. Après tout, que serait la vie sans les satisfactions que procure le luxe ?

Il avait des picotements dans tout l'épiderme lorsqu'il arrêta l'auto-sécheur. Il aurait dû se sentir merveilleusement bien, mais ce n'était pas le cas. Le suicide de Miller continuait à l'agacer, lui gâchant la paix de son jour de repos.

Y avait-il autre chose qui le tracassait ? Certainement rien en ce qui concernait la maison. Ses papiers étaient en ordre pour le représentant financier.

« Ai-je oublié quelque chose ? demanda-t-il à voix haute.

— Le représentant financier de l'Électricité Avignon sera là dans quinze minutes », murmura son mémo parlant E.A. fixé au mur de la salle de bain.

— Je sais. Y a-t-il autre chose ? »

Le mémo mural déroula ses données enregistrées – une quantité de petites choses telles que l'arrosage de la pelouse, la vérification du turboréacteur, l'achat de côtelettes de mouton pour le lundi suivant, etc. Des bricoles dont il n'avait toujours pas le temps de s'occuper.

« Très bien, ça suffit. » Il laissa l'auto-valet E.A. l'habiller, drapant adroitement un choix nouveau de tissus sur son corps. Un soupçon de parfum masculin à la mode acheva sa toilette et il passa dans le living-room, en se faufilant entre les nombreux appareils qui s'alignaient le long des murs.

Un rapide regard sur les cadrans fixés au mur lui indiqua que tout était en ordre dans la maison. La vaisselle du petit déjeuner avait été désinfectée et rangée, la maison nettoyée, époussetée et cirée, les vêtements de sa femme suspendus, et les maquettes de fusées de son fils rangées dans leur placard.

Cesse de te tracasser, espèce d'hypocondriaque, se dit-il rageusement.

La porte annonça : « Mr. Pathis, des finances d'Avignon, est là. »

Carrin s'apprêtait à ordonner à la porte de s'ouvrir lorsqu'il remarqua le barman automatique.

Bon Dieu ! Il l'avait complètement oublié, celui-là !

Le barman automatique était une production de la Castile Motors. Il l'avait acheté dans un moment de faiblesse. L'E.A. n'approuverait pas cela étant donné qu'elle même en fabriquait.

* *

*

Il roula le barman dans la cuisine puis dit à la porte de s'ouvrir.

« Je vous souhaite une excellente journée », dit Mr. Pathis.

Pathis était un homme de grande taille et imposant, vêtu d'un drapé de tweed tout à fait classique. Les petites rides au coin de ses yeux indiquaient qu'il s'agissait d'un homme qui riait facilement. Il eut un large sourire et secoua la main de Carrin, tout en jetant un coup d'œil au living-room encombré.

« Belle maison que vous avez là, monsieur. Merveilleuse ! A ce propos, je ne crois pas outrepasser le code de la Compagnie en vous disant que votre intérieur est le plus beau de ce quartier. »

A ces mots, Carrin sentit une bouffée de fierté l'envahir, pensant à la rangée de maisons identiques de ce pâté de maisons, du suivant, et de ceux d'après.

« Est-ce que tout fonctionne convenablement ? demanda Mr. Pathis en posant sa serviette sur une chaise. Pas d'ennuis de ce côté-là ?

— Absolument aucun, répondit Carrin d'une voix enthousiaste. Le matériel de l'Electrique Avignon ne se dérègle jamais.

— L'électrophone marche bien ? Il renouvelle bien les disques toutes les dix-sept heures ?

— Certainement », répondit Carrin. Il n'avait pas eu l'occasion

d'essayer l'électrophone, mais c'était un meuble splendide.

« Le solido-projecteur fonctionne bien ? Ses programmes vous plaisent ?

— La réception est absolument parfaite », affirma Carrin. Il avait regardé un programme le mois précédent, et c'était frappant de vie d'une manière saisissante.

« Et la cuisine ? L'auto-cuiseur marche bien ? Le maître-recette cuisine bien ?

— Il prépare des plats excellents. Tout simplement délicieux. »

Mr. Pathis poursuivit en le questionnant sur son réfrigérateur, son aspirateur, sa voiture, son hélicoptère, sa piscine souterraine, et sur les centaines d'autres articles que Carrin avait achetés à l'Électricité Avignon.

« Tout est parfait, dit Carrin d'un ton un peu incertain, car il n'avait pas encore tout déballé. Absolument parfait.

— J'en suis ravi, dit Mr. Pathis qui recula en poussant un soupir de soulagement. Vous n'avez pas idée des efforts que nous fournissons pour essayer de satisfaire nos clients. Si un article ne convient pas, nous le reprenons sans poser la moindre question. Nous ne pensons qu'à satisfaire notre clientèle.

— J'apprécie beaucoup, Mr. Pathis. »

* *
*

Carrin espérait que le représentant de l'E.A. ne demanderait pas à voir la cuisine. Il voyait le barman de la Castile Motors installé là, comme un porc-épic au milieu d'une exposition canine.

« Je suis fier de dire que la plupart des gens de ce quartier achètent nos articles, disait Mr. Pathis. Notre société est puissante.

— Est-ce que Mr. Miller était un de vos clients ? demanda Carrin.

— Cet homme qui s'est suicidé ? » Pathis eut un bref haussement de sourcils. « Oui, en effet. Cela m'a surpris, monsieur, beaucoup surpris. Tenez, le mois dernier, Mr. Miller m'a acheté un turboréacteur du dernier modèle, capable de rouler à 600 kilomètres à l'heure en ligne droite. Il était heureux comme un enfant, et pourtant, quelque temps après... Une chose pareille ! Naturellement, le turbo avait un peu enflé le montant de sa dette.

— Naturellement.

— Mais quelle importance cela avait-il ? Il avait tout le luxe qu'un homme peut désirer. Et pourtant, il prit une corde et alla se pendre.

— Il s'est pendu ?

— Oui, dit Pathis en fronçant à nouveau les sourcils. Tout le confort moderne dans sa maison, et il se pendit avec un morceau de corde. Il était probablement déséquilibré depuis longtemps. »

L'expression soucieuse quitta son visage, remplacée par le sourire habituel. « Mais laissons cela, et parlons de vous. »

Le sourire de Pathis s'élargit tandis qu'il ouvrait sa serviette.

« Maintenant, votre compte. Vous nous devez deux cent trois mille dollars et vingt-neuf cents, Mr. Carrin, votre dernier achat inclus. Est-ce exact ?

— Exact, dit Carrin, se rappelant la somme d'après ses propres comptes. Voici mon acompte. »

Il donna une enveloppe à Pathis qui la mit dans sa poche après en avoir vérifié le contenu.

« Parfait. Maintenant, Mr. Carrin, je suppose que vous savez que vous ne vivrez pas assez longtemps pour nous régler la totalité de votre dette ?

— Je ne le pense pas, en effet », répondit tranquillement Carrin.

Il n'avait que trente-neuf ans, et cent années de vie pleines devant lui, grâce aux merveilles de la science médicale. Mais avec un salaire de trois mille dollars par an, il ne pourrait pas tout payer et en même temps faire vivre sa famille.

« Naturellement, nous ne voudrions pas vous priver du nécessaire, ce qui d'ailleurs est formellement interdit par les lois à l'élaboration desquelles nous avons participé, et que nous avons contribué à faire voter. Sans parler des articles extraordinaires qui sortiront l'année prochaine – des choses dont vous ne pourrez vous passer. »

Carrin hocha la tête. Naturellement, il s'intéressait aux nouveautés.

« Eh bien, si nous concluons l'arrangement habituel ? Si vous voulez vous engager à ce que les revenus de votre fils pendant les trente premières années de sa vie adulte nous soient versés, nous pourrions alors facilement vous consentir de nouvelles conditions de crédit. »

Mr. Pathis sortit de sa serviette une liasse de papiers qu'il étala devant Carrin.

« Si vous voulez bien signer ici, monsieur.

— Eh bien, dit Carrin, je ne suis pas sûr. J'aimerais que mon fils prenne un bon départ dans la vie et ne pas l'accabler de...

— Mais, mon cher monsieur, interrompit Pathis, ceci est également pour votre fils. Il vit ici, n'est-ce pas ? Il a le droit de profiter du confort luxueux, des merveilles de la science.

— Bien sûr, dit Carrin, mais...

— Monsieur, aujourd'hui l'homme moyen vit comme un roi. Il y a

cent ans, l'homme le plus riche du monde n'aurait pu acheter ce que le citoyen moyen possède actuellement. Vous ne devriez pas considérer ceci comme une dette. C'est un investissement.

— C'est vrai », dit Carrin d'un ton incertain.

Il pensa à son fils et à ses modèles de fusées, ses cartes célestes et géographiques. Est-ce que cela serait juste ? se demanda-t-il.

« Quelque chose ne va pas ? demanda Pathis d'un ton enjoué.

— Eh bien, je réfléchissais, répondit Carrin. Engager les revenus de mon fils... Vous ne pensez pas que c'est aller un peu trop loin ?

— Trop loin ? Mais, mon cher monsieur ! » Pathis éclata de rire. « Connaissez-vous votre voisin, Mr. Mellon ? Eh bien – ne dites surtout pas que c'est moi qui vous, l'ai dit – il a déjà engagé les revenus de ses petite-fils pour la durée totale de leur vie ! Et il ne possède pas la moitié des biens qu'il souhaiterait acquérir ! Nous arrangerons quelque chose pour lui. Servir le client est notre métier et nous le connaissons bien. »

Carrin était visiblement ébranlé.

« Et quand vous aurez disparu, monsieur, tout appartiendra à votre fils. »

C'était vrai, pensa Carrin. Son fils posséderait toutes les merveilleuses choses qui remplissaient la maison. Et après tout, cela ne représentait que trente ans d'une vie qui pouvait se prolonger jusqu'à cent cinquante ans.

Il signa avec un large paraphe.

« Excellent ! dit Pathis. A propos, est-ce que votre maison est équipée d'un maître-opérateur E.A. ? »

Non, elle ne l'était pas. Pathis expliqua que le maître-opérateur était la nouveauté de l'année, un progrès surprenant de la science électronique. L'appareil se chargeait de toutes les fonctions domestiques et de la cuisine sans que son propriétaire ait à lever le petit doigt.

« Au lieu de courir toute la journée pour pousser une demi-douzaine de boutons différents, avec le maître-opérateur, tout ce que vous avez à faire c'est d'en pousser un seul ! C'est un progrès remarquable. »

Comme cela ne coûtait que cinq cent trente-cinq dollars, Carrin en commanda un et la somme s'ajouta à sa dette.

Oh ! après tout, pensa-t-il, en reconduisant Pathis jusqu'à la porte, cette maison serait un jour celle de Billy. La sienne et celle de sa mère. Il désirerait certainement les articles au goût du jour.

Simplement appuyer sur un bouton. Quelle économie de temps !

Après le départ de Pathis, Carrin s'assit dans un fauteuil ajustable et mit en marche le solido. Après avoir réglé l'ézi-cadran, il se rendit compte que le téléviseur ne retransmettait rien qui pût l'intéresser. Il fit basculer le fauteuil et s'allongea pour faire un petit somme.

Mais un je-ne-sais-quoi continuait à le tracasser.

« Hello, chéri ! » Il s'éveilla et se rendit compte que sa femme était de retour. Elle l'embrassa sur l'oreille. « Regarde. »

Elle avait acheté un sexy-négligé E.A. Il fut agréablement surpris qu'elle n'eût acheté que cela. Habituellement, Leela revenait de ses courses surchargée de paquets.

« C'est adorable », dit-il.

Elle se pencha pour qu'il l'embrasse, puis elle émit un petit rire – habitude nouvelle qu'elle avait prise en voyant la dernière star du solido. Il aurait préféré qu'elle s'en abstienne.

« Je vais au cadran qui commande le souper », dit-elle, et elle se dirigea vers la cuisine. Carrin sourit, en pensant que son fils pourrait commander son souper sans bouger du living-room. Il se laissa aller en arrière dans son siège, au moment précis où son fils entra.

« Comment ça va, fils ? demanda-t-il.

— Très bien, répondit distraitemment Billy.

— Qu'est-ce qu'il y a, fils ? » L'enfant regarda ses pieds sans répondre. « Approche. Dis à papa ce qui ne va pas. »

Billy s'assit sur une caisse non ouverte et prit son menton dans ses mains. Il leva les yeux et regarda pensivement son père.

« Papa, si je le voulais, est-ce que je pourrais devenir un maître réparateur ? »

Mr. Carrin sourit à la question. Billy voulait être tour à tour maître réparateur et pilote de fusée. Les réparateurs constituaient l'élite. Leur travail consistait à mettre au point les machines à réparer automatiques. Les machines réparatrices pouvaient réparer n'importe quoi, mais il était impossible d'avoir une machine réparant les machines qui réparaient les machines. C'était là où les maîtres réparateurs entraient en jeu.

Mais c'était un domaine hautement compétitif et seuls les meilleurs cerveaux étaient capables d'obtenir cette qualification. Bien que l'enfant fût brillant, il ne semblait pas avoir l'esprit scientifique.

« Pourquoi pas, fils ? Tout est possible.

— Mais est-ce possible pour moi ?

— Je ne sais pas, répondit Carrin aussi honnêtement qu'il le put.

— De toute façon, je ne désire pas devenir maître réparateur, dit

l'enfant en comprenant que la réponse était négative. Je veux être pilote spatial.

— Pilote spatial, Billy ? demanda Leela, qui entra dans la pièce. Mais il n'y en a pas.

— Si, il y en a, affirma Billy. On nous a dit à l'école que le gouvernement s'apprêtait à envoyer des hommes sur Mars.

— Il y a une centaine d'années qu'ils répètent ça, dit Carrin, et ils n'ont pas encore réussi à le faire.

— Cette fois, c'est différent.

— Mais pourquoi voudrais-tu aller sur Mars ? demanda Leela en clignant de l'œil à Carrin. Il n'y a pas de jolies filles sur Mars.

— Les filles ne m'intéressent pas. Tout ce que je veux, c'est aller sur Mars.

— Ça ne te plairait pas, mon chéri. C'est un vieux monde désagréable où il n'y a même pas d'air.

— Si, il y a de l'air, et j'aimerais y aller, insista l'enfant, la mine renfrognée. Je ne me plais pas ici.

— Que dis-tu ? demanda Carrin en se redressant. Est-ce que tu manques de quelque chose ? Y a-t-il quoi que ce soit que tu désires ?

— Non, père. J'ai tout ce que je veux. » Quand son fils l'appelait « père », Carrin savait que quelque chose n'allait pas.

« Écoute, fils. Quand j'avais ton âge, moi aussi je voulais aller sur Mars. Je voulais faire des choses romanesques. Je voulais même être maître réparateur.

— Alors, pourquoi n'as-tu rien fait de cela ?

— Eh bien, j'ai grandi. J'ai réalisé qu'il y avait des choses beaucoup plus importantes. Tout d'abord, il me fallait payer les dettes que mon père m'avait laissées, puis ensuite je rencontrai ta mère... »

Leela émit un petit gloussement.

« ... et je voulais ma propre maison. Ce sera la même chose pour toi. Tu régleras tes dettes et tu te marieras, tout comme moi. »

Billy demeura silencieux un moment, puis il repoussa en arrière ses cheveux noirs – aussi raides que ceux de son père – et humecta ses lèvres.

« Comment se fait-il que j'aie des dettes, père ? »

Carrin expliqua avec soin. Ce dont une famille avait besoin pour mener une vie civilisée, et ce que cela coûtait. Comment il fallait payer. Comment il était courant qu'un fils prît part aux dettes de ses parents lorsqu'il devenait adulte.

Le silence de Billy l'agaça. C'était tout comme si son fils lui en faisait le reproche. Après des années d'esclavage pour donner tout le confort possible à son ingrat rejeton !

« Fils, dit-il durement, as-tu étudié l'histoire à l'école ? Bien. Alors, tu sais ce qui se passait dans le passé. Il y avait des guerres. Aurais-tu aimé être tué au cours d'une guerre ? »

L'enfant ne répondit pas.

« Ou préférerais-tu t'éreinter durant huit heures par jour à effectuer le travail qu'une machine devrait faire ? Ou avoir faim tout le temps ? Ou froid, avec la pluie tombant sur toi et aucun endroit où t'abriter pour dormir ? »

Il se tut, attendant une réponse, n'en reçut pas et poursuivit :

« Tu vis à l'époque la plus fortunée que l'humanité ait jamais connue. Tu es entouré de toutes les merveilles de l'art et de la science. La meilleure musique, les plus grands livres, tout l'art du monde sont à la portée de tes doigts. Tout ce que tu as à faire, c'est appuyer sur un bouton. » Son ton s'adoucit. « Eh bien, qu'en penses-tu ? »

— J'étais en train de me demander comment je pourrais aller sur Mars, répondit l'enfant. Avec la dette, je veux dire. Je ne pense pas que je puisse y échapper.

— Non, naturellement.

— A moins d'être passager clandestin à bord d'une fusée.

— Mais tu ne ferais pas cela.

— Non, bien sûr que non, répondit l'enfant, mais son ton manquait de conviction.

— Tu resteras ici et tu épouseras une gentille jeune fille, dit Leela.

— Oui, dit Billy. Oui, bien sûr. » Il sourit soudain.

« Je ne pensais pas sérieusement à aller sur Mars, vous savez.

— J'en suis heureuse, répondit Leela.

— Oubliez tout ce que j'ai dit », dit Billy avec le même sourire froid.

Il se leva et courut vers l'escalier.

« Il est probablement parti jouer avec ses fusées, dit Leela. C'est un vrai petit diable. »

* *

*

Les Carrin dînèrent tranquillement, puis ce fut l'heure pour Mr. Carrin d'aller travailler. Il était de l'équipe de nuit ce mois-là. Il embrassa sa femme, monta dans son turbo et fonça vers l'usine. Les portes automatiques le reconnurent et s'ouvrirent devant lui. Il parqua son véhicule et pénétra dans son atelier.

Il y avait des tours automatiques, des presses automatiques – tout en fait était automatique. L'usine était immense et brillamment

éclairée, et les machines ronronnaient doucement pour elles-mêmes, faisant leur travail et le faisant bien.

Carrin se dirigea vers l'extrémité de la chaîne d'assemblage des machines à laver automatiques, pour y relever son camarade du quart précédent.

« Tout va bien ? demanda-t-il.

— Bien sûr, répondit l'homme. Il n'y en a pas eu une seule de ratée depuis un an. Ces nouveaux modèles sont parlants. Ils ne s'allument pas comme les anciens. »

Carrin s'assit à la place de l'homme et attendit que la première machine à laver apparaisse. Son travail était la simplicité même. Il demeurait assis à sa place et les machines passaient devant lui. Il appuyait sur un des boutons de la machine afin de s'assurer que tout était en ordre. Ça l'était toujours. Après être passées devant lui, les machines à laver se dirigeaient vers la section d'emballage.

La première apparut sur le long tapis roulant. Il appuya sur un bouton latéral.

« Prête pour le lavage », dit la machine à laver.

Carrin pressa sur un autre bouton et la machine s'éloigna.

Satané gamin, pensait-il. Ferait-il un jour face à ses responsabilités ? Une fois à l'âge adulte, s'insérerait-il à sa place dans la société ? Carrin en doutait. L'enfant était un rebelle-né. Si quelqu'un allait un jour sur Mars, ce serait son fils.

Mais cette pensée ne le préoccupait pas spécialement.

« Prête pour le lavage. » Une autre machine passa devant lui.

Carrin se rappela quelque chose à propos de Miller. Cet homme jovial parlait continuellement des planètes, disant toujours en blaguant qu'il partirait un jour quelque part et y vivrait à la dure. Pourtant il ne l'avait pas fait. Il avait pris un rouleau de corde et était allé se pendre.

« Prête pour le lavage. »

Carrin avait huit heures devant lui, et il relâcha sa ceinture pour s'y préparer. Huit heures à pousser des boutons et à écouter des machines annoncer qu'elles étaient prêtes.

« Prête pour le lavage. »

Il appuya sur le bouton.

« Prête pour le lavage. »

L'esprit de Carrin s'évada de son travail, qui de toute manière ne demandait pas beaucoup d'attention. Il aurait souhaité avoir fait tout ce qu'il désirait faire lorsqu'il était jeune.

Cela aurait été merveilleux d'être un pilote de fusée, d'appuyer sur un bouton et d'aller sur Mars.

Titre original : *The cost of living*.

Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency,
Londres.

AUDITIONS FORCÉES A PERPÉTUITÉ

par Ann Warren Griffith

Si l'argent est depuis longtemps le nerf de la guerre, la publicité est en train de s'imposer comme celui du commerce. On peut, dès lors, concevoir une société qui vit sur ce nerf, et cela de façon ininterrompue.

MAVIS BASCOM parcourut hâtivement la lettre et la tendit à son mari par-dessus la table du petit déjeuner. Fred, ayant lu le premier alinéa, s'écria : « Elle sera ici cet après-midi ! »

Mais ni Mavis ni les deux enfants ne l'entendirent, car la boîte de céréales émettait un « Boum ! Boum ! » qui couvrit sa voix.

Puis ce bruit cessa et le pain dit, d'une voix pressante :

« Une tranche de pain si exquise mérite qu'on en mange une autre ! Maman, que diriez-vous d'une nouvelle tranche de pain pour chacun ? »

Mavis plaça quatre tranches de pain dans l'appareil à toasts. Il y eut un bref silence. Fred aurait aimé discuter la visite imminente, mais sa fille le devança en disant :

« Maman, c'est à mon tour de choisir la prochaine marque de céréales. Cette boîte est presque vide, du reste elles n'étaient pas particulièrement bonnes. M'emmèneras-tu au magasin cet après-midi ?

— Oui, naturellement, ma chérie. Je dois avouer que, moi aussi, je suis heureuse de voir cette boîte toucher à sa fin. Elle ne fait que répéter « Boum ! Boum ! » tandis qu'il y en a d'autres qui émettent des slogans et des couplets publicitaires si charmants. Je ne comprends vraiment pas ce qui t'avait fait choisir cette marque-là, Billy ? »

Billy fut sur le point de répondre lorsque le paquet de cigarettes de son père lui coupa la parole.

« Mais oui, monsieur ! C'est le moment d'allumer une bonne Chesterfield ! L'instant de savourer cette première cigarette de la journée, si délicieuse et si douce. »

Fred alluma une cigarette et observa d'un air furieux :

« Mavis, tu sais parfaitement que je n'aime pas t'entendre parler de

la sorte devant les enfants. Ce « Boum ! Boum ! » est une publicité excellente et par tes réflexions désobligeantes tu sapes tout... Je ne permettrai pas que tu induises nos enfants en erreur.

— Je m'excuse, Fred », fut tout ce que Mavis eut le temps de répondre, car la boîte à sel commença une longue causerie sur les bienfaits de l'iodisation, fort bien documentée du point de vue technique.

Ayant été obligé de partir pour son bureau avant la fin de cette causerie, Fred téléphona à Mavis dans la journée au sujet de la prochaine visite de la grand-mère de celle-ci.

« Mavis, dit-il, il est absolument impossible qu'elle demeure chez nous ! Il te faudra nous débarrasser d'elle le plus vite possible !

— Entendu, Fred. Du reste, je ne crois pas qu'elle ait l'intention de rester longtemps. Tu sais très bien qu'elle déteste autant venir en visite chez nous, que nous détestons la recevoir.

— Eh bien, le plus tôt elle partira, le mieux ce sera. Si quelqu'un au bureau découvrirait qui elle est, je serais mis à la porte de Vu le jour même.

— Oui, Fred, je m'en doute. Je ferai de mon mieux. »

Depuis quinze ans Fred travaillait à la Société de Ventriloquie Universelle des États-Unis. Son travail avait été exceptionnel, sous tous les rapports, et à moins que ses chefs aient vent de l'affaire de la grand-mère de Mavis, il pouvait espérer rester au service de cette compagnie jusqu'à la fin de ses jours. Chacun de ses avancements, sur cette longue route qui l'avait mené de garçon de bureau à son poste actuel de vice-président adjoint chargé des ventes, lui avait procuré une satisfaction intense, quoique parfois il regrettait n'avoir pu faire sa carrière dans les services techniques. Elles étaient fascinantes, ces énormes batteries de machines déversant leurs messages au peuple américain. Cela lui paraissait tenir du miracle, cette façon dont les slogans publicitaires étaient lancés dans l'atmosphère et captés par des disques minuscules placés dans la bouteille, ou la boîte, ou le carton, ou n'importe quel emballage contenant le produit vanté. Tout ce qu'il savait était que cela impliquait un certain processus électronique qu'il ne parvenait pas à comprendre. Un processus si incroyablement complexe et cependant d'une précision extraordinaire. Il n'avait jamais entendu dire qu'une de ces machines ait commis une erreur. Par exemple, il n'était encore jamais arrivé qu'une publicité devant être émise par une boîte de cirage ait été diffusée par un flacon de lotion pour faire repousser les cheveux. Cependant, si intéressé qu'il pouvait l'être par les complications techniques de la Ventriloquie Universelle, il ne se sentait pas particulièrement doué pour cette sorte de choses et, finalement, était heureux de pouvoir collaborer au

Service des ventes.

Du reste, sa collaboration était très importante. Déjà, dans le courant des deux courtes années depuis sa nomination au poste de vice-président adjoint du Service des ventes, il avait réussi à placer sous contrat les deux clients les plus récalcitrants qui aient jamais été amenés dans le camp de la Ventriloquie Universelle. D'abord ce fut la Compagnie des Téléphones, à présent un des budgets les plus importants sur les livres de la *Vu*. Elle avait résisté à toutes les sollicitations des meilleurs démarcheurs de la *Vu* pendant des années, jusqu'au moment où lui, Fred, eut l'idée lumineuse qui fit franchir le Rubicon à cette compagnie : un simple message lancé par chaque appareil téléphonique, à des intervalles d'un quart d'heure, pendant toute la durée des émissions journalières de la *Vu*, rappelant aux usagers de consulter l'annuaire avant de demander les renseignements. Après ce coup de maître qui réduisit notablement les demandes inutiles, libérant ainsi les lignes pour les communications, Fred fut considéré par ses chefs comme un homme que l'on pouvait donner en exemple. Au surplus, il ne s'était pas reposé sur ses lauriers. Il avait même réussi un coup plus fort que l'affaire des téléphones. La *Vu* avait presque abandonné tout espoir de vendre ses services au très digne et très conservateur *New York Times*. Mais Fred alla de l'avant et réussit à décrocher la timbale. Il avait gardé le secret de cette affaire même envers Mavis. Elle allait voir le résultat, pour la première fois, demain matin. Demain matin ! Zut ! Grand-mère serait là. On pouvait mettre la main au feu qu'elle ferait des remarques déplacées et gâcherait tout.

Lorsqu'il s'interrogeait honnêtement, Fred se demandait s'il aurait épousé Mavis s'il avait connu sa grand-mère.

Car le plus pénible, dans toute cette histoire, était que la grand-mère ne s'était jamais adaptée à la *Vu*. Elle était la seule personne que connaissaient Fred et Mavis qui regrettait encore les « bons vieux jours », comme elle les appelait, l'époque d'avant le règne de la *Vu*, et elle en discourait *ad nauseam*. Elle et sa rengaine : « On doit avoir la paix chez soi... Charbonnier est maître chez lui... » – s'il ne lui avait pas entendu dire cinq cents fois, il ne lui avait pas entendu dire une seule. Malheureusement, il n'y avait pas seulement le fait que grand-mère était une vieille toquée qui ne voulait pas vivre avec les progrès de l'époque. Ce qui était bien plus délicat, c'est qu'elle avait commis un délit et que ce jour même elle sortait de prison après y avoir purgé une peine de cinq ans. Y avait-il un autre homme, ici, à la Société de Ventriloquie Universelle, qui eût à porter une telle croix ?

Cependant, Fred et Mavis n'avaient cessé de prévenir grand-mère que son grand âge ne lui éviterait pas d'être jetée en prison. Elle était devenue folle furieuse le jour où la Cour suprême des États-Unis avait rendu son jugement condamnant l'utilisation et la détention de

bouche-oreilles. Ce fut le point culminant d'une longue lutte, terriblement coûteuse, qu'avait engagée la Société de Ventriloquie Universelle. Au cours des années où la *Vu* prenait de plus en plus d'extension, la vente des bouche-oreilles avait connu un accroissement rapide et juste en une période de pointe, alors que la *Vu* avait plus de 3 000 clients, l'Association Nationale des Fabricants de Bouche-Oreilles avait eu l'audace de lancer une énorme campagne publicitaire à travers tout le pays, vantant le mérite des bouche-oreilles comme défense suprême contre la *Vu*. Le succès de cette campagne fut tel que la Société de Ventriloquie Universelle se trouva perdre des centaines de clients. Elle porta aussitôt plainte et pendant des années le procès traîna de tribunal en tribunal, d'instance en instance. Les juges éprouvèrent certaines difficultés à rendre leurs jugements. Avec un manque total de considération, une certaine partie de la presse parlait des « auditions forcées à perpétuité ». La compagnie *Vu* avait la quasi-certitude que les juges de la Cour suprême étaient des hommes sensés, mais étant donné que son existence même était en jeu, l'attente du jugement en dernière instance fut assez énervante. Enfin l'Association Nationale des Fabricants de Bouche-Oreilles fut déclarée coupable d'« atteinte à la liberté de la publicité, contraire à l'esprit et à la lettre de la Constitution des États-Unis ».

Grand-mère qui, à l'époque, se trouvait en visite chez Fred et Mavis, bondit jusqu'au plafond. Elle s'épuisa et les épuisa par ses tirades contre la *Vu* et jura que jamais, jamais, au grand jamais, elle abandonnerait ses bouche-oreilles.

Les représentants de la *Vu* à Washington réussirent très rapidement à obtenir que le jugement soit appliqué dans toute sa rigueur, et finalement, exactement comme le lui avaient prédit Fred et Mavis, grand-mère fit partie de ce groupe de citoyens ridicules qui furent condamnés à des peines de prison pour avoir violé la loi interdisant la détention et l'usage de bouche-oreilles.

Chacun sait que dans toutes les familles il y a toujours, selon l'expression connue : « un squelette dans le placard ». « Grand-mère » en constituait un – et d'une importance très gênante pour un dirigeant de la *Vu*.

Fort heureusement, jusqu'à présent, ce squelette était resté enfoui dans son placard, car à aucun moment pendant son procès, ni après, grand-mère n'avait mentionné qu'elle était apparentée à un employé supérieur de la Société de Ventriloquie Universelle. Cependant Fred et Mavis s'étaient laissé bercer par un sentiment de fausse sécurité. Ils avaient espéré que grand-mère mourrait en prison avant d'avoir purgé sa peine et que par conséquent le problème qu'elle leur posait serait résolu. Et maintenant voilà qu'ils avaient à y faire face une fois de plus. Comment allaient-ils faire pour lui fermer le bec devant leurs

amis et voisins ? Comment la persuader de partir loin, loin, et d'aller vivre dans quelque coin perdu ?

La secrétaire de Fred interrompit ses méditations lugubres en lui apportant une pile de courrier bien plus importante que d'habitude.

« Il semble y avoir une réaction défavorable du public au sujet de la nouvelle campagne « Airotsac Pratt ». Déjà quarante-sept lettres de protestations... lisez-les et pleurez à chaudes larmes », dit-elle avec désinvolture en repartant vers son bureau.

Fred prit une des lettres dans le tas et lut :

Messieurs,

Comme la majorité des mères, j'administre à mon bébé une dose d'« Airotsac Pratt » chaque fois qu'il pleure pour en avoir. Cependant, au cours de ces derniers jours, il m'a semblé que bébé pleurait bien plus souvent que d'habitude. Puis j'entendis votre nouvelle publicité « Airotsac » et compris immédiatement que ce n'était pas mon bébé, mais le bébé Vu qui pleurait. Je crois votre idée extrêmement ingénieuse, mais je me demande s'il ne vous serait pas possible d'employer un autre bébé, parce que celui que vous avez actuellement pleure d'une façon tellement identique au mien que je n'arrive jamais à distinguer si c'est mon bébé à moi qui veut sa dose d'« Airotsac Pratt » ou le bébé Vu qui pleure pour faire de la publicité.

Vous remerciant à l'avance de ce qu'il vous sera possible de faire pour remédier à cet état de choses, et avec tous mes souhaits pour la continuation de votre succès, je vous présente, Messieurs, mes salutations distinguées.

MRS. MONA P. HAYES.

Fred gémit et parcourut encore quelques autres lettres. La chanson était toujours la même – des mères ne sachant pas si c'était leur bébé ou le bébé Vu qui pleurait et qui, par conséquent, ne se rendaient plus du tout compte s'il fallait lui administrer le médicament ou non. Crétines ! Pourquoi donc n'avaient-elles pas suffisamment de bon sens pour mettre le bébé à un bout de la maison et le flacon d'« Airotsac » à l'autre bout, alors elles sauraient, d'après la direction d'où venait le son, si c'était le vrai bébé ou le bébé publicitaire qui pleurait ! Eh bien, il faudrait trouver un moyen quelconque « pour remédier à cet état de choses », car on signalait déjà de nombreux bébés malades d'avoir consommé des doses trop fortes du médicament. La Société de Ventriloquie Universelle ne désirait certainement pas être rendue responsable de tous ces malaises de bébés.

Sous la quarante-septième réclamation, il trouva un mémo du vice-président du Service des ventes, le félicitant de la façon brillante dont il avait mené à bien l'affaire *New York Times*. Ordinairement, ceci aurait été une journée à marquer d'une croix blanche, mais étant

donné grand-mère et « Airotsac Pratt », elle était déjà complètement gâchée.

Pour Mavis, la journée ne se déroulait pas non plus d'une façon très heureuse.

Elle se sentait mal à l'aise, abattue, et pendant le court répit entre la publicité du petit déjeuner et celle des articles de nettoyage et d'entretien, elle essaya d'analyser ses sentiments. Peut-être était-il exact que, comme l'affirmait Fred, grand-mère exerçait une influence néfaste sur son entourage. Ce n'est pas qu'elle pouvait avoir *raison*, Mavis croyait en Fred parce qu'il était son mari et croyait en la *Vu* parce que c'était la société la plus importante des États-Unis. Néanmoins, cela la bouleversait lorsque Fred et grand-mère se disputaient, ce qui était presque de règle dès qu'ils se trouvaient en présence l'un de l'autre.

Cependant, il se pourrait que cette fois-ci grand-mère ne soit plus aussi difficile à manier. Peut-être qu'en prison elle aurait appris combien elle avait tort de s'obstiner à vouloir s'opposer au progrès. Sur cette note plus gaie, les méditations de Mavis furent brusquement interrompues, car la boîte de paillettes de savon s'écria :

« Bonjour maman ! Que diriez-vous de faire la vaisselle du petit déjeuner en vous offrant en même temps un traitement de beauté pour vos mains ? Vous savez bien, maman, qu'il n'existe pas d'autre savon que le *Si-Brillant*, – *Si-Brillant*, ici, sur cette étagère, pour vous soigner les mains en même temps que vous faites la vaisselle. *Si-Brillant* attend pour vous *aider*. Aussi voulez-vous que nous nous y mettions ? »

Tout en faisant la vaisselle, Mavis se demanda quel dessert elle pourrait bien préparer pour le dîner. La veille elle avait acheté différentes marques nouvelles, et à présent, d'après ce qu'elle leur entendait dire, toutes paraissaient tellement exquises qu'elle ne savait plus laquelle essayer en premier. La publicité pour les ingrédients d'une tarte aux pommes en conserve était un sketch au sujet d'un mari qui rentrait chez lui après une longue et fatigante journée de travail. En ouvrant la porte, il humait le fumet de la tarte aux pommes et se précipitait dans la cuisine. Il soulevait sa femme dans ses bras, la couvrait de baisers et lui disait : « Ma chérie, unique au monde ! » Cela paraissait très prometteur à Mavis, surtout lorsque le commentateur déclara que toute ménagère qui commencerait la préparation de cette tarte aux pommes en conserve à cet instant même, pouvait avoir la certitude qu'une scène absolument identique se reproduirait dans son foyer ce soir même.

Puis il y eut quelques couplets, vraiment bien tournés, de la boîte contenant le mélange pour un gâteau à la crème, chantés par un trio dé voix de femmes, avec un excellent orchestre swing en bruit de fond. Ces couplets l'informaient que si elle avait commis l'imprudence

de n'acheter qu'une seule boîte de cet excellent produit, elle devrait se précipiter pour en acheter une autre, avant de commencer son gâteau, car un seul de ces gâteaux délicieux ne serait certainement pas suffisant pour toute sa famille affamée. L'air était très entraînant et Mavis se sentit mieux. Elle regarda sur ses rayons et, découvrant qu'elle n'avait qu'une seule boîte de ce produit, nota sur sa liste de commissions d'en acheter une seconde.

Puis la boîte d'entremets-express diffusa un slogan très familial qui bouleversa complètement Mavis avec son :

« Mmmmmmm oui ! Exactement comme le faisait ma grand-mère ! »

Après avoir écouté encore plusieurs autres émissions, elle se décida finalement à ouvrir une boîte d'ananas :

« C'est rapide ! C'est facile ! Oui, maman, vous n'avez qu'à me passer dans le réfrigérateur et me servir ! »

Étant donné l'état d'esprit de Mavis, c'était exactement ce qu'il lui fallait.

Elle termina la vaisselle et était sur le point de quitter la cuisine lorsque le bidon d'encaustique liquide s'écria :

« Mesdames, regardez vos planchers ! N'oubliez jamais que les autres vous jugent d'après l'état de vos planchers ! Pouvez-vous être fières des vôtres ? Sont-ils nets... parfaits et reluisants ? L'amie à l'esprit le plus critique, qui pourrait passer vous voir, n'y trouverait-elle rien à redire ? »

Mavis regarda le plancher. Certainement il avait besoin qu'elle s'en occupe. Elle le passa rapidement à l'encaustique à séchage rapide, reconnaissante à la *Vu*, comme elle l'était fréquemment, de le lui avoir rappelé.

Puis, en une rapide succession, la *Vu* annonça qu'à présent il était possible de donner un éclat plus durable, plus étincelant, à l'argenterie ; se demanda si Mavis était peut-être coupable de « O. C. » (Odeur de Cheveux) et ferait peut-être bien de se laver les cheveux avant le retour de son mari ; lui conseilla à trois reprises différentes de se délasser un peu en buvant un verre de cola ; suggéra qu'elle avait négligé ses ongles et pourrait bien passer une nouvelle couche de vernis ; lui rappela que son désodorisateur permanent d'appartement perdrait son efficacité merveilleuse si elle ne le rechargeait pas à temps.

Aussi, au début de l'après-midi, elle avait déjà fait son argenterie et nettoyé les fenêtres, s'était lavé les cheveux et verni les ongles, était fermement décidée de faire cet après-midi même une permanente à froid à sa fille Kitty, et s'était abreuvée de cola. Mais elle était complètement épuisée.

C'était une responsabilité que d'être l'épouse de l'un des dirigeants de la Vu. Il fallait être, en quelque sorte, un exemple pour le reste de la communauté. Seulement, parfois, elle se sentait tellement fatiguée... En passant devant la porte ouverte de la salle de bain, son regard se posa sur un nouveau flacon de cachets que Fred venait d'acheter. Ce flacon était en train de dire :

« Écoutez, tous ! Vous savez que c'est le moment de la journée où vous avez besoin d'un remontant. Oui, je sais parfaitement que vous vous sentez abattus, fatigués, épuisés. Allons, remettez un peu de tonique dans votre corps ! Tout ce qu'il vous reste à faire, c'est de dévisser mon couvercle, de prendre un cachet, de l'avaler, et vous sentirez vos forces revenir aussitôt, comme par miracle ! »

Mavis fut sur le point de suivre ce conseil, lorsqu'un flacon d'aspirine s'écria :

« Mon action est immédiate ! »

Et puis un flacon d'aspirine d'une marque concurrente (pourquoi Fred persistait-il à acheter d'autres flacons alors que l'ancien était encore aux trois quarts plein ? cela ne faisait qu'augmenter la confusion), glapit :

« J'agis deux fois plus rapidement ! »

De l'aspirine ! Brusquement Mavis se rendit compte que c'était exactement ce dont elle avait besoin. Elle était en proie à une migraine épouvantable, mais, mon Dieu ! comment savoir laquelle de ces deux marques prendre ? Un cachet de chacun des flacons lui parut être la seule solution équitable.

Lorsque les enfants rentrèrent de l'école, Kitty refusa net de se laisser faire la permanente avant d'avoir été au magasin avec sa mère, comme celle-ci le lui avait promis au petit déjeuner. Mavis se sentait presque incapable de s'y rendre. Comment grand-mère appelait-elle déjà ce grand magasin où ils allaient faire leur marché ? L'enfer sur terre, l'enfer à roulettes, ou quelque chose du même genre. Naturellement, Mavis comprenait fort bien que des messages Vu simultanés étaient indispensables pour accorder à chacun des produits sa chance de participer aux dépenses du client, mais cet après-midi elle se serait vraiment passée de l'obligation d'aller faire des achats.

Cependant, ayant fait une promesse ce matin, il n'y avait pas d'autre moyen que de s'exécuter. Naturellement Billy les avait accompagnées – les deux enfants adoraient aller au grand magasin plus que n'importe quoi. Ils longèrent les allées, entre les rayons, aux sons de :

« Essayez-moi... Essayez-moi... Voilà le plus frais, le plus crémeux... Maman ! Vos enfants m'adorent... Enfants ! Demandez à votre maman de choisir le paquet vert vif et rouge... Je suis là, juste

sous vos yeux, le délicieux saindoux dont toutes vos amies vous parlent...»

Billy en écouta autant qu'il put en passant devant les comptoirs et souhaitait pour la millième fois pouvoir écouter à la maison les slogans publicitaires du type-magasin. Certains étaient aussi excellents que ceux du type-consommateurs ! Il essayait constamment de persuader les contrôleurs du grand magasin de ne pas arracher les disques de vente dans les paquets, mais ceux-ci grognaient toujours qu'ils avaient l'ordre de le faire et n'avaient pas le temps de s'occuper de lui. C'était une des raisons pour lesquelles Billy avait décidé, depuis bien longtemps déjà, de devenir un contrôleur de grand magasin quand il serait grand. Pensez donc ! Non seulement il entendrait toute la journée les magnifiques émissions publicitaires destinées aux consommateurs et serait au courant des toutes dernières nouveautés, mais il entendrait également les slogans de vente. Étant donné qu'au cours de sa journée de travail, comme contrôleur, il arracherait des milliers de disques « Achetez-moi », il pouvait parier qu'il réussirait à en glisser dans sa poche de temps en temps. Alors tous ses amis ne l'envieraient-ils pas d'être à même d'écouter chez lui les émissions réservées pour la vente ?

Ils arrivèrent enfin au comptoir des céréales et, comme toujours, les enfants furent transportés de joie. Leurs visages étaient luisants d'excitation en prenant une boîte après l'autre pour mieux entendre les émissions publicitaires. Il y avait des bruits de fusillades, tous genres de craquements, des bruits secs d'éclatements ; il y avait de grands cris de : « *Plus croustillants ! Plus croquants ! Plus stimulants !* » Il y avait des appels modulés s'adressant tout particulièrement aux mères, au sujet de la valeur nutritive plus grande et d'énergie reconstituée. Il y avait des voix d'athlètes invitant les gosses à en manger et à devenir un des leurs. Il y avait des hennissements de chevaux et des bruits explosifs de fusées et d'avions à réaction. Il y avait des mélopées et des cow-boys et des chansons de montagnards et des accordéons et des orchestres et des quartettes et des trios ! – Pauvre Kitty ! Comment pourrait-elle jamais faire son choix ?

Mavis attendit patiemment pendant vingt minutes, prenant plaisir à la joie des enfants, quoique son mal de tête empirât de seconde en seconde. Finalement elle dit à Kitty qu'il était vraiment temps qu'elle se décidât.

« Entendu, maman, je prendrai celle-ci pour aujourd'hui », dit Kitty. Elle approcha la boîte de l'oreille de sa mère :

« Écoute, maman, n'est-ce pas magnifique ? » Mavis entendit un cri de commandement à vous déchirer le tympan : « *En avant... marrche !* » et puis ce qui lui sembla être le bruit d'un millier d'hommes défilant au pas cadencé. « Croque ! Croque ! Croque !

Croque ! » chantaient-ils à l'unisson, recouvrant le bruit de leurs bottes tandis qu'un chœur masculin entamait un refrain au sujet de croquants marchant vers votre table, directement dans votre bol à céréales.

Brusquement, inexplicablement, Mavis sentit qu'elle serait incapable de supporter une chose pareille tous les matins.

« Non, Kitty, dit-elle plutôt durement, je ne veux pas que tu prennes cette marque-là. Je ne pourrai jamais écouter tous ces bruits de pas et tous ces hurlements au petit déjeuner. »

Le joli petit visage de Kitty se transforma en un nuage d'orage et des larmes jaillirent de ses yeux.

« Je raconterai à papa ce que tu viens de dire ! Je dirai à papa que tu n'as pas voulu que j'achète cette marque ! »

Mavis recouvra ses sens aussi vite que ceux-ci l'avaient abandonnée.

« Je m'excuse, ma chérie. Je ne sais vraiment pas ce qui m'a pris. Mais naturellement tu peux avoir cette marque si tu y tiens. Cette publicité est excellente et toute nouvelle. Maintenant rentrons vite à la maison afin que je puisse te faire ta permanente avant l'arrivée de grand-mère. »

Grand-mère arriva juste à temps pour le dîner. Elle embrassa chaleureusement les enfants, quoiqu'ils ne se souvinssent pas d'elle, et parut être heureuse de voir Mavis et Fred. Mais ils ne tardèrent pas à remarquer qu'elle était restée la même vieille grand-mère. A table, elle essaya de hurler pour couvrir de sa voix les émissions publicitaires du dîner, jusqu'à ce que Mavis fût obligée de la prier de se taire, car la famille aurait manqué toute cette belle publicité. En outre, elle faillit réussir à leur gâcher tout le plaisir qu'ils prenaient à la nouvelle campagne de *Digèrebien* qu'ils attendaient avec impatience depuis quelques jours déjà.

Fred savait que les enfants adoreraient cette nouvelle formule publicitaire. Il avait un tube de *Digèrebien* tout neuf dans sa poche, prêt à capter l'émission et à la diffuser. Ce fut minuté d'une façon parfaite. A l'instant même où Fred avalait son dernier morceau d'ananas, il y eut un énorme rot, personne ne pouvait s'y tromper, c'était bel et bien un rot. Mavis parut choquée, mais se mit à rire avec les autres lorsqu'elle entendit une voix d'homme dire :

« Extrêmement gênant, n'est-ce pas ? Et supposez que cela vous soit arrivé à *vous* ? Mais ce qui est pire c'est le malaise que l'on éprouve en voulant retenir les gaz digestifs ! Pourquoi risquer d'être embarrassé ou ressentir des malaises ? Prenez une tablette *Digèrebien* et évitez le risque de... (le rot retentit une fois de plus, déchaînant de nouveau le fou rire chez les enfants). Oui, mes amis, assurez-vous que cela ne

puisse pas vous arriver ! »

Fred distribua des *Digèrebien* à chacun au milieu des exclamations des enfants :

« Oh ! papa, je n'en avais encore jamais entendu de meilleure.

— J'attends demain soir avec impatience pour le réentendre. »

Mavis opina :

« C'était très bien. Cela fait beaucoup d'effet. » Cependant grand-mère prit son cachet *Digèrebien*, le jeta par terre et l'écrasa en poudre sous son talon. Fred et Mavis échangèrent des regards désespérés.

Ce soir-là les enfants eurent la permission de se coucher plus tard, pour leur permettre de bavarder avec leur bisaïeule après la fin des émissions *Vu* à onze heures. On leur avait raconté qu'elle venait de rentrer d'un long « voyage » et maintenant qu'ils lui posaient des questions sur ce qu'elle avait vu, elle inventait des histoires d'endroits éloignés qu'elle avait visités et où il n'y avait pas de *Vu*. Puis, tandis que les enfants commençaient à s'ennuyer, elle poursuivit en leur racontant des histoires de sa jeunesse, avant l'invention de la *Vu*, bien avant, dit-elle, « cette journée fatale où la Cour suprême ouvrit toutes les portes à la *Vu* en décidant que même les pauvres voyageurs d'autobus, sans défense, devaient écouter les slogans publicitaires, que cela leur plaise ou non.

— Mais n'aimaient-ils pas entendre cette publicité ? » demanda Billy.

Fred sourit intérieurement. Voilà un gosse qui promettait. Il était vraiment bien. Grand-mère pourrait parler jusqu'à en perdre le souffle, mais ce gosse-là, elle ne le convertirait pas à son point de vue.

« Non, dit grand-mère, qui paraissait être terriblement triste, ils ne l'aimaient pas. »

Elle faisait des efforts évidents pour se ressaisir.

« Vous savez, Fred, le commerce des spiritueux perd une bien belle occasion. S'il y avait une bouteille de vieille fine ici en ce moment, disant : « Bois-moi ! Bois-moi ! », je crois bien que je me laisserais tenter.

Fred comprit l'allusion et remplit trois verres.

« Au fait, dit Mavis en lançant un regard chargé de fierté vers son mari, c'est en grande partie grâce à Fred que les choses en sont là. Les grandes sociétés de spiritueux ont plaidé avec lui, l'ont supplié pendant des mois et des mois, ont offert des monceaux d'argent et tout et tout, mais Fred s'est dit que cela pourrait avoir une influence néfaste dans les familles s'il y avait, dans tous les intérieurs, des bouteilles suppliant qu'on les boive. Et je crois qu'il a raison. Il a refusé de véritables fortunes.

— En effet, c'est splendide de la part de Fred et je l'en félicite. »

Grand-mère avala son verre rapidement et consulta sa montre.

« Je crois que nous ferions mieux d'aller tous nous coucher maintenant. Tu m'as l'air bien fatiguée, Mavis, et je suppose que, tout particulièrement dans cette maison, il faut se lever dès les premières émissions de la V-u.

— Certainement, c'est ce que nous faisons d'habitude, dit Mavis, puis tout excitée elle ajouta : Et je sais que pour demain matin Fred nous a préparé une merveilleuse surprise. Un nouveau client qu'il a réussi à convaincre et il ne veut pas nous dire qui c'est. Mais c'est extrêmement important et ça débute demain. »

Le lendemain matin, les Bascom et grand-mère étaient en train de s'installer à la table du petit déjeuner, lorsque quelqu'un frappa très fort à la porte d'entrée.

« Voilà la surprise ! s'écria Fred. Venez, tout le monde ! »

Ils se précipitèrent tous vers la porte d'entrée et Fred l'ouvrit toute grande. Il n'y avait personne, mais le numéro du *New York Times* était sur le perron et disait :

« Bonjour ! Voici votre *New York Times* ! N'aimeriez-vous pas me trouver à votre porte *tous* les jours ? Pensez un peu combien c'est plus commode, combien vous... »

Mavis attira Fred sur la pelouse où il pouvait entendre ce qu'elle lui disait.

« Fred ! s'écria-t-elle, le *New York Times*... tu as réussi à avoir le *New York Times* comme client ! Mais comment as-tu bien pu t'y prendre ? »

Les enfants dansaient autour de lui, le félicitant.

« Oh ! papa, mais c'est magnifique ! Est-ce le journal qui a frappé à la porte en arrivant ? »

— Ouais ! déclara Fred avec une fierté bien justifiée. Cela fait partie du message. Regarde, Mavis ! »

Il fit un geste vers la rue. Dans les deux directions, aussi loin qu'ils pouvaient voir, les familles étaient agglutinées sur les marches de leurs perrons écoutant le *New York Times*.

Lorsque l'émission fut terminée, le plus proche voisin cria : « C'est une idée à vous, Fred ? »

— Je dois avouer que oui », répliqua Fred en riant.

De tous côtés on entendit :

« Du beau travail, Fred ! »

— Mais c'est magnifique !

— Il faut vraiment dire que vous savez y tâter, Fred ! »

Mais probablement seuls, lui et Mavis, se rendaient bien compte de ce que cela allait signifier au point de vue avancement.

Sans être remarquée, grand-mère était retournée dans la maison, montée dans sa chambre et avait tiré une petite boîte d'une de ses valises. Maintenant elle ressortait de la maison et s'approchait du groupe familial sur la pelouse.

« Pendant que vous êtes encore dehors, nous pourrions peut-être parler en entendant ce que nous disons. J'ai une déclaration à vous faire et je crois qu'il serait préférable de renvoyer les enfants à l'intérieur de la maison. »

Mavis demanda à Kitty si elle n'avait pas peur de manquer la publicité de la nouvelle boîte de céréales et les enfants partirent au grand galop pour disparaître dans la maison.

« Je ne peux supporter un jour de plus de ceci, déclara grand-mère. Je regrette, mais je suis obligée de vous quitter sur-le-champ.

— Mais, grand-mère, vous ne pouvez pas faire ça... vous ne savez même pas où aller !

— Ah ! vous croyez que je ne sais pas où aller ? Je retourne en prison. C'est vraiment le seul endroit possible pour moi. J'y ai des amis et c'est l'endroit le plus tranquille que je connaisse.

— Mais vous ne pouvez pas..., commença à dire Fred.

— Mais que si. Je peux ! » répliqua grand-mère.

Elle ouvrit la main et leur montra la petite boîte.

« Des bouche-oreilles ! Grand-mère ! Cachez-les ! Vite ! Où diable avez-vous pu en trouver ! »

La grand-mère ignora la question de Mavis.

« Je vais de ce pas téléphoner à la police et leur demander de venir m'arrêter. »

Elle pivota sur ses talons et se dirigea vers la maison.

« Mais elle ne peut pas faire ça ! s'écria Fred sauvagement.

— Laisse-la faire, Fred. Du reste cela résout tous nos problèmes et elle a parfaitement raison.

— Mais, Mavis, si elle appelle la police, toute la ville le saura. Je serai ruiné ! Empêche-la de téléphoner et dis-lui que nous allons l'emmener à un autre poste de police. »

Mavis rattrapa grand-mère avant que celle-ci n'arrive auprès du téléphone et lui expliqua la mauvaise passe dans laquelle se trouvait Fred, une lueur vicieuse apparut dans l'œil de grand-mère, mais disparut aussitôt. Elle considéra Mavis avec une certaine tendresse et dit que c'était entendu à condition qu'elle puisse retourner en prison le plus vite possible.

Ils mangèrent leur petit déjeuner en commun. Les enfants, fredonnant le couplet publicitaire de la nouvelle marque de céréales, partirent pour l'école – on leur raconterait ce soir que grand-mère

était partie faire un autre « voyage » – et Mavis et Fred partirent en voiture vers une ville à 75 kilomètres de là, avec grand-mère et ses bagages sur le siège arrière.

Grand-mère était heureuse et en paix, pensant, en écoutant les réservoirs à essence crier qu'ils devraient être remplis et les bougies pleurer pour être dégrasées et toutes les autres pièces demander à être vérifiées ou réparées ou remplacées, qu'elle entendait la *Vu* pour la dernière fois.

Mais lorsque les Bascom furent sur le chemin du retour, après avoir déposé grand-mère, l'idée vint subitement à Fred. Dans son excitation il hurla :

« Mavis ! Nous avons été aveugles comme des chauves-souris !

— Que veux-tu dire, mon chéri ?

— Aveugles, te dis-je, aveugles ! Je viens de penser à grand-mère en prison et à tous ces milliers de gens dans les prisons et les pénitenciers, tous *sans Vu*. Ils n'achètent rien, par conséquent ils n'ont pas de *Vu*. Peux-tu imaginer quel effet désastreux cela doit avoir sur leurs habitudes d'acheteurs ?

— Oui, tu as raison Fred... Cinq ou dix ou vingt ans sans faire d'achats. Après un temps pareil ils doivent certainement avoir perdu toutes leurs habitudes d'acheteurs. »

Elle rit et ajouta :

« Cependant je ne vois tout de même pas comment nous pourrions remédier à cet état de choses.

— Et comment ! Mavis, il ne s'agit pas seulement des prisons, mon idée va provoquer une révolution dans la Compagnie ! Te rends-tu compte que depuis que la *Vu* a été inventée, nous avons toujours pensé que les disques devaient être attachés aux produits. Pourquoi ? Au nom du Ciel, pourquoi ? Pourquoi ne pourrions-nous pas prévoir, disons une petite boîte où l'on garderait les disques dans chaque cellule ? Ainsi les prisonniers pourraient tout de même entendre la *Vu* et, en quelque sorte, ceci leur éviterait de perdre leurs habitudes d'acheteurs et, lorsqu'ils sortiraient de prison, ils ne seraient pas complètement à la dérive.

— Fred, je me demande ce que diraient les services pénitenciers. Il vous faudra obtenir leur collaboration. Je veux dire que ce seront eux qui seront chargés de distribuer les disques, n'est-ce pas ? »

Mais Fred avait déjà dépassé tout ça.

« Nous en ferons un service public, Mavis. Outre la *Vu* régulière, nous intéresserons à ceci quelques annonceurs aux idées larges, quelques-uns de ces types des grandes sociétés qui adorent faire du bien. Ils seront satisfaits simplement avec une très courte publicité pour leur produit et le reste du message pourra être consacré au bien

et à l'éducation des prisonniers. Comme par exemple des petites conférences sur le thème « Soyez honnêtes » ou « Le crime ne paie pas », ou encore « Comment nous aimerions les voir se conduire après avoir purgé leur peine »... des choses qui réellement les prépareront de nouveau à la vie en dehors des murs de la prison. » Impulsivement Mavis mit sa main sur le bras de son mari et le serra. Ce n'était pas étonnant qu'elle soit si fière de son Fred ! Qui d'autre que Fred – Mavis cilla pour retenir ses larmes – qui d'autre que Fred penserait immédiatement et en tout premier lieu non pas simplement au côté mercantile de l'affaire, mais aussi au bien-être et à la régénération de tous ces pauvres prisonniers !

Titre original : *Captive audience*.

© Mercury Press, 1953. Reprinted from The Magazine of Fantasy and Science-Fiction.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

DÉBUT DE CARRIÈRE

par Dave Dryfoos

La pyramide des âges est cet édifice imaginaire dans lequel les démographes font soutenir les adolescents par les enfants, les adultes par les adolescents et les vieillards par les adultes. La prolongation de la durée moyenne de la vie transforme la pyramide en poire, et les problèmes du troisième âge sont déjà une réalité dans notre présent. Quant à l'avenir...

CE qu'il y a de bien dans un réveil électronique c'est que, si compliqué que soit son mécanisme, si mélodieux son carillon ou si important l'avertissement qu'il vous lance, quand il sonne avec insistance le matin, on peut toujours appuyer sur un bouton pour le faire taire. C'est exactement ce que faisait chaque jour Boswell W. Budge.

Mais il ne suffit pas d'appuyer sur un bouton pour faire taire ses enfants, et c'est ainsi que, le matin le plus important de sa vie – celui du 30 février 2054 – Bozzy fut réveillé, bien malgré lui, à 08 00 précises.

Sa fille Sophie, âgée de huit ans et déjà très petite femme, se contenta de secouer le lit d'un geste dédaigneux. Mais Howard, six ans, viril et athlétique, grimpa dessus pour s'asseoir sur l'estomac de Bozzy. Ralph, le bébé au sourire doré, donna un gros baiser à son père, partageant ainsi avec lui ce qui semblait être de l'or mais n'était que du jaune d'œuf.

« C'est maman qui vous a envoyés ici ? demanda Bozzy en regardant autour de lui d'un air soupçonneux, du seul œil qu'il eût encore réussi à ouvrir.

— Nous sommes venus parce que nous t'aimons bien », répondit Sophie.

Ce qui eut pour effet de faire ouvrir à Bozzy son deuxième œil.

« Merci, ma chérie, dit-il. Tu es très gentille ou très maligne. Et maintenant, si tu voulais bien persuader Howard de descendre de mon estomac...

— Je n'ai pas besoin qu'on me persuade, déclara Howard en se laissant glisser à terre avec toutes les couvertures. A partir de maintenant, tu n'as qu'à me donner des ordres, papa. Parce que, demain, tu seras un Ancien. »

Bozzy ne tenait pas à penser à cela pour le moment. « Allez dire à votre mère que je suis levé, ordonna-t-il. Et sortez vite de cette chambre pour que je puisse prendre mon bain et m'habiller. »

Sophie s'éloigna en minaudant. Howard quitta la chambre au pas de course. Ralph suivit sa sœur et son frère en trotinant.

Bozzy se leva. C'était un homme replet, d'une taille (un mètre quatre-vingt-cinq) légèrement au-dessous de la moyenne, aux yeux bleus et aux cheveux châtons clairsemés. Il avait atteint très exactement l'âge de trente-neuf ans, onze mois et vingt-neuf jours.

Et c'était là le point noir : à quarante ans, il devrait se mettre au travail. Aujourd'hui même il lui fallait prendre un emploi.

Il en éprouvait une grande crainte.

Chassant de ses pensées les cérémonies à venir, il concentra son esprit sur son bain supersonique, la crème épilatoire et la couleur de ses vêtements. Il lui fallut du temps pour obtenir, à l'aide des produits pris dans l'armoire en plastique de la salle de bain, la teinte pourpre qu'il désirait ; mais ce fut pour lui un jeu d'enfant que de verser et solidifier le liquide et de couper dedans la toge exigée pour la circonstance.

Revêtu de cette toge qui lui donnait l'allure d'un bel oiseau mâle dans son plumage de printemps, il fit sensation à la table du petit déjeuner. Kate, sa femme à la taille fine, qui était debout et au travail depuis déjà une heure, semblait, par comparaison avec lui, une pauvre femelle déplumée à laquelle on aurait arraché son duvet pour en garnir le nid.

« Tu es bien jolie, ce matin, Kate, dit Bozzy en lui donnant un baiser particulièrement affectueux.

— Eh bien, répliqua-t-elle, on est galant aujourd'hui, n'est-ce pas ? » Après un instant de silence, elle reprit : « Tâche d'être bien à l'heure au rendez-vous, mon chéri. Tu te rappelles ce que Mr. Frewne a dit de l'exactitude. »

— Frewne ! Cette outre gonflée ! Ce sac de graisse qui allait devenir le patron de Bozzy ! Sans avoir encore travaillé un seul jour de sa vie, celui-ci sentait qu'il détestait l'idée d'avoir un patron.

« Pensons plutôt à quelque chose d'agréable », grommela-t-il. Et il pensa au petit déjeuner.

Il prit place à table. Kate et les enfants avaient déjà déjeuné. La jeune femme s'empressa de le servir tandis que les enfants, séduits par son élégance, le regardaient de loin avaler un comprimé de vitamine,

un comprimé d'extrait de thyroïde et un comprimé de Dexedrine.

D'un air solennel il ouvrit les trois œufs que Kate avait apportés et qu'elle certifiait avoir fait irradier pendant exactement deux minutes et cinquante-cinq secondes. Le crémier, lui, les garantissait pondus par des poules nourries de trois différentes sortes d'aliment complet.

Bozzy avait encore la bouche pleine du troisième et dernier œuf lorsque Sophie lui demanda : « Pourquoi est-ce que tu dois aller travailler, papa ? »

Il faillit s'étouffer avec le restant de l'œuf et répondit, en avalant de travers : « Pour nous faire vivre tous, mon chou. A partir de demain, je ne toucherai plus de pension.

— Bon, reprit la fillette ; mais j'ai lu dans un livre que, dans le temps, les gens allaient travailler quand ils étaient jeunes. »

Bozzy fut tenté de répondre : « Mais je suis jeune ! » Cependant, il se ravisa et se contenta de dire : « Cela se passait dans les temps anciens, ma chérie.

— Est-ce que les gens étaient différents à ce moment-là ? demanda Sophie.

— Non, mais la société l'était. Autrefois, les Anciens recevaient une pension tandis que les jeunes travaillaient. Mais les progrès de la science ayant permis d'améliorer la santé des Anciens, ceux-ci se sont lassés de vivre de leurs pensions sans avoir rien à faire. Il faut dire aussi que beaucoup d'entre eux mouraient peu de temps après avoir cessé de travailler. Quand le moment est venu où plus de la moitié des électeurs s'est trouvée constituée de gens âgés de quarante à soixante-dix ans, les Anciens ont décidé d'attribuer leurs pensions aux jeunes pour leur permettre de s'instruire et, ensuite, d'élever leurs familles. Et, depuis lors, personne n'a le droit de travailler avant l'âge de quarante ans. Tu comprends ?

— Quarante ans, c'est rudement vieux », déclara Sophie.

Pendant ce temps, Howard avait pris la main de sa mère et demandait : « Toi, tu ne vas pas aller travailler, n'est-ce pas, maman ?

— Pas avant dix ans encore, mon chéri, répondit Kate. Je serai, ici chaque fois que tu auras besoin de moi. Et maintenant, pourquoi ne vas-tu pas jouer sur la terrasse ? Il faut que j'aide papa à se préparer et que je donne son bain à Ralph.

— Je vais le lui donner, proposa Sophie. Aide-moi, Howie. On pourra faire comme si on était des jeunes.

— Ne le laissez pas tomber, recommanda Kate.

— Et nettoyez la salle de bain quand vous aurez fini, ajouta Bozzy.

— Oui, papa », répondit Howard pour la première fois de sa vie.

Quand les enfants eurent quitté la pièce, Kate s'approcha de son mari pour lui verser une dose de potion tonique. Lui passant un bras

autour de la taille, Bozzy l'étreignit convulsivement.

« Mais tu trembles, chéri ! dit-elle en caressant la partie chauve de son crâne.

— Est-ce que tu ne tremblerais pas, toi, si tu devais prendre la place de quelqu'un que tu aimes autant que j'aime Mr. Kojac ? Et sans aucune raison, sinon le fait qu'il a soixante-quinze ans et que j'en aurai demain quarante. »

Kate s'écarta de lui en fronçant les sourcils. « Tu te montres quelquefois si stupide que cela me fait peur ! répliqua-t-elle. Tu sais parfaitement que si tu ne prends pas la place de Mr. Kojac, c'est quelqu'un d'autre qui la prendra. Il préfère certainement que ce soit toi plutôt qu'un étranger et, moi, je préfère vivre de son salaire plutôt que de celui d'un manœuvre. Alors, cesse de broyer du noir et bois ton tonique pendant que j'appelle un taxi. »

Aucune aide à attendre de ce côté, se dit Bozzy tandis qu'elle s'éloignait. La seule chose à laquelle pensait Kate, c'était qu'elle serait bientôt la femme d'un gros bonnet : le directeur d'une fabrique de meubles.

Bozzy ne lui avait jamais dit à quel point le travail qu'on allait lui confier était simple en réalité, mais il supposait qu'elle le savait.

Il fallait d'abord commander des modèles et faire procéder à un vote sur ces modèles. Un ordinateur classait ensuite les résultats de ce vote et désignait le modèle qui avait le plus de chances de se vendre.

Puis on introduisait dans l'ordinateur des données économiques pour permettre de déterminer le nombre d'unités à mettre sur le marché. On faisait venir des ingénieurs pour installer les machines, et du personnel pour en assurer le fonctionnement et l'entretien. Bref, le métier consistait à être le commissionnaire de toutes sortes d'appareils et de machines, sans avoir rien d'autre à faire que de se donner des airs importants.

Bozzy s'exerçait justement à se donner l'un de ces airs lorsque Kate entra en coup de vent et gâcha tout en s'asseyant sur ses genoux.

« Tu vas être superbe aujourd'hui, déclara-t-elle, et tes débuts vont être brillants. Je me suis fait montrer ton taxi : c'est une de ces voitures flambant neufs, à batterie électrique, d'un mauve qui ira très bien avec ta tige pourpre. Tu seras formidable là-dedans ! »

Bozzy embrassait sa femme quand la sonnerie du vestibule d'entrée retentit longuement et bruyamment à trois reprises.

« Voici ton taxi », dit Kate en se levant.

Il la suivit dans le salon. Sur l'un des murs était projetée l'image du chauffeur de taxi planté devant le tableau des sonnettes dans le vestibule, cinquante-trois étages au-dessous. L'homme était grand, gros, mal rasé, et portait un pantalon collant de couleur pourpre bordé

de vert et de rose.

Avec un frisson de surprise, Bozzy demanda : « Qui diable a imaginé cet accoutrement ?

— Votre femme, monsieur, répondit le chauffeur.

— Il est magnifique, se hâta de déclarer Bozzy. Je descends tout de suite », ajouta-t-il.

En fait, il ne put mettre cette promesse à exécution car, Kate ayant dit aux enfants que leur père s'en allait, ceux-ci sortirent de la salle de bain à la queue leu leu pour lui dire au revoir.

On se rendait compte que c'était Ralph qui avait pris un bain uniquement au fait qu'il était tout nu. Les deux autres étaient aussi trempés que lui et tout aussi impatients d'embrasser leur papa. Celui-ci dut se couper une nouvelle toge tandis que le compteur du taxi tictaquait et que Kate s'agitait d'un air inquiet.

Mais, une fois commencée, la course entre les immeubles ornés de balcons et les petites places qui les séparaient les uns des autres fut assez rapide. Bozzy arriva devant l'immeuble habité par Mr. Kojac avec à peine une demi-heure de retard.

Le vieux monsieur, fluët et tiré à quatre épingles, attendait dans la rue, l'air impatient.

« Je souhaiterais que vous ayez un comportement moins antisocial, dit-il d'un ton de reproche, en s'installant commodément dans le taxi. Maintenant, vous n'avez plus qu'à dire que c'est moi qui vous ai retardé.

— Je suis désolé, monsieur, murmura Bozzy. C'est très aimable à vous de bien vouloir endosser ma faute. »

En lui-même, il pensa que c'était également caractéristique de Kojac. Depuis deux ans, il étudiait la personnalité du vieux monsieur en vue de le remplacer un jour, et il éprouvait pour lui plus de respect que pour n'importe qui d'autre au monde.

« En fait, monsieur, reprit-il, ce sont mes enfants qui m'ont mis en retard.

— C'est un prétexte, Boswell ! répliqua Mr. Kojac. Conscient ou inconscient, ce n'est là qu'un prétexte ! Le dégoût que vous éprouvez pour le cérémonial d'aujourd'hui est étalé sur votre visage comme de la confiture sur du pain ! »

D'un geste machinal, Bozzy s'essuya la joue.

Avec un bon rire, Mr. Kojac reprit : « Vous êtes rongé par un sentiment de culpabilité et c'est parfaitement absurde. Tous les jeunes gens dans votre situation doivent en passer exactement par là. Il suffit de vous résoudre à faire ce que la société attend de vous.

— Je ne peux penser qu'à votre bonté ! s'écria Bozzy. On ne devrait remplacer que des gens qu'on déteste !

— Le système d'étude de la personnalités ne marcherait pas dans ce cas, fit remarquer Mr. Kojac. On ne peut rien apprendre de quelqu'un qui vous déplaît. »

Bozzy hocha la tête d'un air malheureux.

En silence, il se laissa conduire jusqu'à la fabrique de meubles. Au bout d'un moment, Mr. Kojac lui demanda : « Avez-vous apporté les stimulants ? »

— Oh ! oui, monsieur, répondit Bozzy. Excusez-moi : j'aurais dû vous les offrir plus tôt. — D'une main maladroite, il tira de sa poche de veston les comprimés que l'usage prescrivait d'apporter en pareil cas et les tendit à Mr. Kojac en disant, selon la formule rituelle : « Voici, monsieur. Les grands remèdes rendent les maux plus petits. »

Le vieux monsieur sourit. « Je n'en ai pas besoin, répliqua-t-il d'une voix très douce. Mais vous, si ! Prenez-en donc un.

— Ce n'est pas l'usage ! protesta Bozzy.

— Personne ne le saura. Allez-y ! »

Bozzy comprenait qu'il serait ridicule de prendre un comprimé destiné à Mr. Kojac, mais bien plus ridicule encore de s'effondrer pendant la cérémonie. Sans compter qu'il risquerait, dans ce cas, de perdre sa place.

Il se décida donc à prendre un comprimé — et s'en repentit aussitôt. Il était encore tendu et crispé quand son compagnon et lui arrivèrent à la fabrique de meubles.

Comme le voulait l'usage, personne ne se trouvait là pour les accueillir et ce fut sans être observés de quiconque qu'ils montèrent en silence, par l'escalier roulant, jusqu'au bureau du personnel. De là, sans bruit, à travers les pièces vides et insonorisées, ils se dirigèrent vers la salle des cérémonies.

La porte devant laquelle ils arrivèrent — la seule donnant accès à la pièce — était ouverte de façon engageante. A l'intérieur il y avait une petite table de conférence en imitation de chêne et six chaises en imitation de cuir. Le plafond, les murs et le plancher étaient constitués de lames de plastique d'un roux qui s'harmonisait parfaitement avec le marron éclatant des meubles.

Sur la table étaient posés quatre anneaux de chevilles, deux paires de menottes et deux ceintures, le tout en fer et frappé aux noms de Bozzy et de Mr. Kojac. Comme il en avait reçu l'ordre, Bozzy prit ceux qui lui étaient destinés, tandis que Mr. Kojac s'asseyait dans le fauteuil placé au bout de la table. Puis, retenant sa respiration, il s'agenouilla devant le vieux monsieur et lui passa les anneaux autour des chevilles.

Ayant accompli cette tâche, il se releva avec un grognement, Mr. Kojac lui tendit d'abord sa main gauche, puis sa main droite, pour qu'il lui passât les menottes. Leurs joues se touchèrent par hasard au

moment où Bozzy attachait la ceinture autour de la taille du vieux monsieur. Il pensa à son père et fut pris du désir irraisonné de planter un baiser sur cette joue qui frôlait la sienne, comme s'il avait eu quatre ans et non pas quarante.

Mais, réprimant cette impulsion, il se contenta de serrer la main de Mr. Kojac.

« Bonne chance », lui dit celui-ci.

Le cérémonial ne comportait pas cette remarque et, pendant une seconde, Bozzy, dérouté, oublia ce qu'il devait faire ensuite. Enfin, soutenu par le stimulant, il parvint à concentrer son esprit et, traversant la pièce, alla appuyer sur un bouton rouge qui brillait près de la porte.

Les chaînes de fer s'accrochèrent au fauteuil aimanté avec un déclic étouffé, donnant le signal du discours que devait prononcer Bozzy.

« Monsieur, commença celui-ci, notre Compagnie est heureuse de saisir cette occasion pour vous exprimer sa profonde et sincère gratitude pour les bons services que vous avez rendus, pendant trente-cinq ans, à elle-même, à l'industrie mobilière en général et à ce grand public qui constitue notre clientèle. »

Sans regarder Mr. Kojac, il s'inclina profondément, se détourna, sortit et détacha le crochet qui maintenait la porte ouverte. Celle-ci se referma, déclenchant automatiquement le reste du cérémonial.

Surgi d'on ne sait quel coin invisible, le gros Mr. Frewne s'avança en se dandinant et serra la main de Bozzy.

« Vous avez très bien joué votre rôle, lui dit-il en reprenant son souffle. Le début a été un peu pénible, mais il fallait s'y attendre. Tout est parfait – absolument parfait ! »

Ces éloges ne semblaient pas faire partie du cérémonial, aussi Bozzy ne sut-il que répondre.

Au bout d'un moment, il se risqua à demander : « Monsieur, que va devenir Mr. Kojac ? »

— Oh ! tout se passera bien pour lui, répondit Mr. Frewne. Ces vapeurs agissent très rapidement. Pour le reste, nous n'avons plus qu'à nous en remettre à l'entrepreneur des pompes funèbres. »

Il donna à Bozzy une vigoureuse tape dans le dos et le poussa vers le couloir en disant : « Venez dans mon bureau, mon garçon : je vais vous offrir un verre. J'en prendrai volontiers un aussi, d'ailleurs. Et remettez donc cette quinquillerie en place : vous n'en aurez plus besoin avant trente-cinq ans. »

Traduit par Denise Hersant.

New Hire.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LES PIEDS ET LES ROUES

par Fritz Leiber

Dis-moi quelle voiture tu conduis, et je te dirai ton train de vie... Et encore, ce n'est pas toujours te cas. Dans le futur qui est envisagé ici, le mot d'ordre sera autre : Dis-moi comment tu circules, je te dirai dans quel clan tu devras combattre.

Récit basé sur des documents pris dans le chapitre 7 – « *Premières échauffourées entre les sectes des Roues et des Pieds* » – du volume 3 de la monumentale *Histoire de la Circulation* de Burger, éditée par la Fondation pour l'Étude du XXII^e siècle.

LA petite vieille en haillons qui transportait un immense sac à provisions était exactement au centre du carrefour quand elle s'aperçut qu'une grosse voiture noire fonçait droit sur elle.

Derrière l'épais pare-brise à l'épreuve des balles, les sept occupants du véhicule apparaissaient comme des silhouettes diffuses évoquant des hommes sous une cloche à plongeur.

Elle vit qu'elle n'avait aucune chance de regagner l'un ou l'autre trottoir. La voiture irait sans remords la cueillir dans le caniveau.

Inutile aussi de feindre pour revenir ensuite sur ses pas comme le faisait dix fois par jour n'importe quel gamin risque-tout, car ses réflexes n'étaient pas assez rapides.

Des rires bêtes, empreints d'une politesse affectée, fusèrent du haut-parleur de la voiture, dominant le bruit croissant du moteur.

Un gémissement d'horreur monta des rangs des autres piétons réfugiés sur le bord du trottoir.

La main de la petite vieille plongea dans l'immense sac et en ressortit avec un gros automatique d'acier bleui. Elle le prit à deux mains, se crispant contre le recul comme un cow-boy sur un étalon sauvage dans un rodéo.

Visant la base du pare-brise, exactement comme un chasseur de gros gibier cherche à atteindre le point vulnérable d'un hippopotame

en train de charger : à la colonne vertébrale, juste au-dessus du bouclier de corne de la tête baissée, la petite vieille tira trois balles avant d'être écrasée par la voiture.

Sur le trottoir de droite, une jeune fille dans un fauteuil roulant cria une injure obscène à l'adresse des occupants de la voiture.

Smythe de Winter, le conducteur, n'était pas content. La dernière balle de la petite vieille avait supprimé deux hommes de son équipe. Faisant éclater le triplex, la balle blindée avait traversé le cou de Phipps McHeath avant de s'enfoncer dans le crâne de Horvendile-Harker.

D'un geste rageur, Smythe de Winter freina et ramena la voiture contre le trottoir de droite. Les piétons s'égaillèrent dans les couloirs et sous les porches étroits ; un jeune homme affligé de béquilles avançait par bonds.

Mais Smythe de Winter ne rata pas la jeune infirme sur son fauteuil roulant.

Puis il sortit rapidement des Bas Quartiers et gagna les faubourgs. Accroché au rebord du garde-boue droit, un morceau de rotin flottait comme un trophée. Malgré le tableau de chasse égalisé à 2 contre 2, il se sentait furieux et déprimé. Ce monde plein de sécurité, où tout était aisément prévisible, semblait s'écrouler.

* *

*

Ses compagnons chantaient à voix assourdie un hymne des morts tout en essuyant doucement le sang des blessures de Phipps et de Horvy. Il hocha la tête d'un air soucieux.

« On ne devrait pas laisser des vieilles comme ça transporter des magnums », murmura-t-il.

De l'autre côté du cadavre, affalé sur le siège avant, Witherspoon-Hobbs approuva.

« Elles devraient rien avoir le droit de transporter, affirma-t-il. Ah ! les Pieds, reprit-il après un coup d'œil à ses jambes ratatinées, qu'est-ce que je les déteste ! Et vivent les Roues », conclut-il d'une voix douce en matière de réconfort.

L'incident eut des répercussions immédiates par toute la ville. A la veillée funèbre commune des corps de la petite vieille et de l'infirmes du fauteuil roulant, un orateur qui ne mâchait pas ses mots tonna contre les fascistes des Quartiers Résidentiels et décrivit à ses auditeurs les légendaires merveilles du Los Angeles d'antan, où les piétons étaient sacro-saints même en dehors des clous. Il préconisa une procession de semeurs de clous sur tous les terrains réservés aux

motorisés.

Au crématorium de Sunnyside, où on avait transporté les corps de Phipps et de Horvy, un orateur tout aussi exalté évoqua, en un langage toutefois plus châtié, la justice légendaire qui régnait à Chicago au bon vieux temps, où le port d'armes était interdit aux piétons et où quiconque mettait un pied en dehors du trottoir était légalement la proie de l'automobiliste. Il fit des allusions des plus claires à la nécessité d'un holocauste, additionné, si cela s'avérait nécessaire, de quelques bidons d'essence. C'était, à son sens, le meilleur moyen de nettoyer les Bas Quartiers.

Des bandes de jeunes garçons, maigres comme des coucous, sortaient au crépuscule des Bas Quartiers, pour s'enfoncer dans l'épaisse couronne des Quartiers Résidentiels périphériques. Là, ils lardaient de coups de couteaux les pneus sans défense, abattaient à coups de feu les chiens de luxe et gribouillaient des inscriptions obscènes sur les tôles antiques des luxueuses torpédos d'un autre âge, propriété de matrones qui ne s'aventuraient jamais à plus de six pâtés de maisons de chez elles.

Simultanément, des escadrons de jeunes des Quartiers Résidentiels, sur deux et quatre roues, faisaient pétarader leurs engins jusqu'aux limites opposées des Bas Quartiers, pourchassant les enfants dans les rues, lançant des boules puantes dans les fenêtres des appartements du second étage, éclaboussant de peinture noire les façades des taudis.

On rapporta même que des incidents avaient eu lieu dans le centre de la cité, territoire pourtant neutre par tradition : une pierre lancée, des clous énormes sous les porches de l'Automobile-Club, un virage pris à la corde...

En hâte, le gouvernement prit des mesures. Toute circulation entre le centre et la périphérie fut interdite et on établit un couvre-feu de vingt-quatre heures autour de la ceinture des Bas Quartiers. Les agents du gouvernement ne se déplaçaient qu'en voiture mille-pattes et cannes sauteuses, pour bien souligner qu'ils ne soutenaient spécialement aucun des adversaires.

La journée où fut mis en vigueur l'arrêté d'immobilité tant pour les Pieds que pour les Roues se passa en furtifs préparatifs de vengeance. Derrière les portes verrouillées des garages, on montait sous les capots des mitrailleuses qui tiraient à travers les calandres ; on adaptait des lames de faux, d'usage interdit, sur des chapeaux de roues de taille anormalement grande, et on aiguisait les bords d'acier inoxydable des pare-chocs jusqu'à les rendre aussi coupants que des lames de rasoir.

Tandis que des gardes nationaux faisaient nerveusement les cent pas sur les trottoirs déserts des Bas Quartiers, des hommes et des femmes aux visages menaçants passaient à travers des portes secrètes

et circulaient dans un dédale de tunnels ménagé sous les taudis, pour distribuer des armes individuelles de gros calibre et des pavés hérissés de pointes, pour aller empiler des pierres sur les toits situés aux points stratégiques et pour saper la voûte des tunnels afin d'en faire des pièges à voitures. Les enfants se préparaient à savonner la chaussée des carrefours une fois la nuit tombée. Le Comité de Salut Public des Piétons était décidé à sortir les deux fusils antichars qu'on gardait jalousement.

* *

*

A la tombée de la nuit, poussés par les ordres pressants du gouvernement, des représentants des Pieds et des Roues organisèrent une rencontre sur un îlot préservé à la limite des Bas Quartiers et des Quartiers Résidentiels.

Il y eut de violentes discussions pour savoir si Smythe de Winter avait omis de donner un coup d'avertisseur de politesse avant de charger ou si la petite vieille avait ouvert le feu avant même que le conducteur eût pu se faire entendre. Combien de roues étaient-elles montées sur le trottoir quand le véhicule de Smythe de Winter avait heurté la fille dans son fauteuil roulant ? etc.

Au bout de quelque temps, le Grand Piéton et le Chef des Roues se firent un signe de connivence et s'avancèrent prudemment l'un vers l'autre.

Les flammes tournoyantes de cent torchères de kérosène et les pulsations mystiques des flammes jaunes de mille lampes de poche montées sur des chevalets, tout autour de l'îlot neutre, illuminaient les visages aux traits tirés, aux yeux tragiques, des deux leaders.

« Un mot avant d'entamer la discussion, murmura le Chef des Roues. Quel est le quotient de santé mentale de vos adultes ?

— 41 et ça baisse tous les jours, répliqua le Grand Piéton, fouillant de ses yeux anxieux les moindres recoins où pourraient se cacher des oreilles indiscretes. Je ne peux même pas trouver d'aides qui soient à moitié sains d'esprit.

— Notre propre quotient de santé mentale est de 37, avoua à son tour le Chef des Roues avec un haussement d'épaules désespéré. Les rouages ne tournent guère bien dans la tête de mes administrés et je ne crois guère que ça puisse s'arranger avant que j'en aie fini avec la vie.

— Il paraît qu'au gouvernement leur quotient n'est que de 52, reprit l'autre avec un haussement d'épaules tout aussi désespéré.

— Bon, je crois qu'il nous faut arranger un autre compromis,

suggéra le premier d'une voix lasse, quoique je doive vous avouer que je me demande parfois si nous ne sommes pas les produits de l'imagination d'un paranoïaque. »

La discussion fut chaude et dura deux heures. Le résultat en fut un nouvel accord Roues et Pieds. Un point parmi d'autres stipulait que les armes des piétons seraient limitées quant à la vitesse initiale et au calibre qui ne devrait pas dépasser 38. Quant aux motorisés, ils seraient désormais obligés de donner trois coups d'avertisseur à une distance d'un pâté de maisons avant de charger un piéton sur un passage clouté. Deux roues sur le trottoir faisaient d'un accident de circulation non plus un meurtre au 3e degré, mais un homicide des plus méprisables. Les piétons aveugles étaient autorisés à avoir des grenades sur eux.

Immédiatement, le gouvernement se mit au travail. Les termes du nouvel accord Roues et Pieds furent diffusés par tous les media, tandis que des groupes de policiers et des psychiatres ambulants du service mille-pattes et en cannes sauteuses patrouillaient dans les Bas Quartiers, s'emparaient des armes trop importantes et faisaient aux récalcitrants des piqûres de tranquillisants. Dans les Quartiers Résidentiels, des équipes d'hypnothérapeutes et de mécaniciens allaient de maison en maison, de garage en garage, chantant les louanges d'une sérénité conformiste et débarrassant les voitures de leurs armes illégales. Un psychiatre en veine de plaisanteries prétendit qu'une corrida serait susceptible de canaliser l'agressivité latente, mais l'annonce du spectacle suscita de telles protestations de la Ligue pour la Sauvegarde de la Décence – qui comprenait parmi ses membres des Pieds et des Roues en nombre à peu près égal – qu'il fallut y renoncer.

A l'aube, on leva le couvre-feu des Bas Quartiers et la circulation reprit entre les deux camps adverses. Il y eut quelques difficultés au début, puis il fut évident que le statu quo avait repris comme avant.

* *

*

Smythe de Winter roulait dans les Bas Quartiers au volant de sa grosse voiture noire étincelante. Une épaisse rondelle d'acier de part et d'autre de la vitre bouchait hermétiquement le trou qu'avait percé la balle de la petite vieille.

Un caillou rebondit sur le toit. Des balles vinrent ricocher sur les vitres latérales. Smythe de Winter s'épongea le front et sourit.

A un bloc de là, des enfants sortaient dans la rue, criant et faisant des pieds de nez. Derrière l'un d'eux, boitait un chien énorme, le cou garni d'un collier hérissé de pointes.

Smythe de Winter fonça brusquement. Il ne toucha aucun des enfants, mais ne rata pas le chien.

Un voyant s'alluma sur le tableau de bord, indiquant que le pneu avant droit perdait de la pression. Il avait dû heurter le collier en même temps ! Il appuya sur le bouton actionnant la valve de sécurité et le voyant s'éteignit.

Il se tourna vers Witherspoon-Hobbs, un air d'intense satisfaction sur les traits.

« J'aime un monde normal et bien organisé, dit-il, un monde où on peut avoir quelques succès, mais pas au point de vous tourner la tête, où on peut avoir quelques échecs mais juste ce qu'il faut pour vous piquer au vif. »

Les yeux de Witherspoon-Hobbs restaient fixés sur le prochain carrefour. Au centre, on voyait des traces de pneus comme deux rubans bleus.

« C'est là que tu t'es payé la petite vieille, Smythe, remarqua-t-il, et il faut bien reconnaître qu'elle avait du cran.

— Oui, c'est là que je l'ai eue », dit Smythe d'un ton neutre.

Il évoqua avec une vague amertume le visage de sorcière grossissant à mesure qu'il s'approchait, les chétives épaules sous la robe de laine noire, et aussi les yeux cernés brillant d'angoisse et de colère. Et le monde lui sembla singulièrement triste et morne.

Traduit par CHRISTINE RENARD.

X marks the pedwalk.

© Quinn Publishing Corporation, 1963.

© Editions Opta, 1975, pour la traduction.

HUIT MILLIARDS D'HOMMES A MANHATTAN

par Richard Wilson

Au début de l'ère chrétienne, la population du monde était vraisemblablement de l'ordre de 150 millions ; vers l'an 1600, elle devait se rapprocher des 500 millions ; en 1900, elle était de plus de 1,5 milliard ; en 1950, elle dépassait 2,5 milliards. L'Annuaire démographique des Nations Unies pour 1971 indique 3,7 milliards, avec un accroissement annuel de 2 pour 100. Où cela s'arrêtera-t-il ?

LE vizir dit au roi de New York : « Votre Majesté, il est temps d'aller au centre-ville. »

A cause de la cohue et du brouhaha, il devait parler tout à fait dans le creux de l'oreille du roi. Le vizir, qui était vieux, se souvenait de l'époque où la petite salle du trône paraissait bondée simplement avec une centaine de courtisans. Maintenant, au bout de quarante années, il y en avait un millier. Il tourna un peu la tête et le roi approcha gracieusement ses lèvres de l'oreille du vizir.

« Le moment serait donc venu ? » s'enquit le roi. Il eut un sursaut de joie et son mouvement involontaire fit basculer la couronne de la reine. « Pardon, chérie.

— Comment ? dit la reine, en récupérant sa couronne sur l'épaule de la première dame d'honneur, car elle n'avait pu tomber plus loin. Nous n'entendons pas un mot de ce que vous dites. »

Le roi ne lui prêta pas attention. Le vizir ramena ses lèvres dans le creux de l'oreille du roi et dit : « Oui, Sire, votre gracieuse présence serait grandement la bienvenue. » Il parlait selon un code convenu à l'avance.

Les nobles, qui faisaient le cercle le plus rapproché autour du roi, se rendirent compte qu'une question de la plus haute importance allait être discutée et cessèrent de parler. Ils déplacèrent leurs pieds d'une vingtaine de millimètres et avancèrent leurs têtes.

Le vizir les foudroya du regard. « Hubba-hubba ! » aboya-t-il.

« Hubba-hubba ! » répondirent-ils et ce ne fut pas avant que leur

bavardage ait repris qu'il approcha de nouveau ses lèvres de l'oreille du roi. « Les superviseurs songent à légaliser la mort, dit-il, sachant que les nobles pouvaient l'entendre et que son information était du réchauffé à l'intention des oreilles indiscrètes.

— Cela ne nous déplairait pas, dit le roi. Ils pourraient commencer ici même.

— D'après ce projet, les nobles seraient exemptés, dit le vizir. Je crois qu'un comité de nobles a aidé à rédiger le projet.

— Ce serait dommage, dit le roi, sans se soucier d'avoir l'oreille du vizir à sa portée. Notre désir serait de distribuer une telle bénédiction démocratiquement, s'il nous est permis d'utiliser ce terme. Hubba-hubba, là-dedans ! »

La conversation des nobles, qui s'était réduite à un murmure, augmenta de volume.

« Ils ont envisagé de commencer par la périphérie, dit le vizir. Comme vous le savez, la bienfaisante protection de l'immortalité s'étend à cent cinquante mètres au-delà des limites du comté. L'idée serait de la ramener strictement à la ligne de démarcation, de sorte que si quelqu'un tombe de l'île de Manhattan... Pfuït ! il disparaît. Bien entendu, il y aura une loi pour interdire de pousser.

— Très judicieux, dit le roi. Mais que fait-on des gens que leurs occupations obligent à passer les frontières ? Certains sont autorisés par nous à voyager dans les royaumes du Bronx ou de Richmond. Nous ne devons pas décourager le peu de commerce existant. »

Une sonnerie carillonna et la voix du chef royal annonça : « A la soupe ! » C'était un ancien sergent de popote.

Il y eut de grands éclats de voix et un bruit de piétinement, tandis que les nobles se préparaient. A la faveur de ce remue-ménage, le roi chercha l'oreille du vizir et demanda : « Ont-ils terminé dans le centre-ville ? » Il semblait surexcité.

« Ils ont presque fini, Votre Majesté. Ils n'attendent que votre présence.

— Nous irons tout de suite après la soupe. »

Un nuage se mit à descendre du plafond par les tuyaux d'alimentation. « Numéros impairs, inhalez, dit la voix du chef. Aspirez profondément. Expirez. Nombres pairs inhalez. Expirez. Impairs inhalez, pairs exhalez. Pairs aspirez, impairs expirez. Gardez la cadence, sinon vous ferez éclater les murs. » Le chef royal parlait aux nobles comme s'ils étaient des bidasses à moitié demeurés.

« Oh ! la barbe, fit le roi. C'est encore de l'extrait de plancton.

— C'est pourtant nourrissant », fit le vizir dans une exhalaison. Puis il aspira goulûment.

« Nous oublions tout le temps si nous sommes impair ou pair, dit le

roi, qui respirait au petit bonheur, ce qui incommodait son premier ministre. Nous savons que nous avons une dispense, mais nous aimerions coopérer.

— Votre Majesté est impaire ; moi je suis pair.

— Je me demande comment Notre Gracieuse Reine a fait pour devenir si grosse avec cette boustifaille. Ça me dépasse ! » dit le roi. Il se tourna vers elle. « Exhalez, ma chère, pendant que nous inhalons.

— Comment ? fit-elle.

— Peu importe, ma chère. » Puis il dit au vizir : « Pouvons-nous partir maintenant ?

— A la réunion du conseil des superviseurs, Sire ? » C'était une question à l'ordre du jour, et le roi ne devait pas avoir l'air de se précipiter dans le centre-ville.

Le roi acquiesça et ils sortirent, centimètre par centimètre, le vizir entonnant l'acclamation que les nobles reprirent en chœur : « Gutzin pour le roi ! Gutzin pour le roi ! »

Les nobles n'étaient pas les seuls oisifs.

Il y avait peu d'autres emplois que ceux en rapport avec les services essentiels tels que les Communications (vision sur écran céleste, radio incorporée), le Nettoyement d'Ordures (fusée de vidange journalière dans l'espace), le Ravitaillement, la Santé, les Métros et les Sports.

En réalité, les Sports faisaient partie des Communications, mais ils avaient insisté pour avoir leur duché particulier. Cela leur permettait de perpétuer la fiction que les jeux de football, de base-ball et de hockey étaient toujours pratiqués et donnaient lieu à des matches contemporains. Or, en fait, ils étaient tous sur bande magnétique ou sur film et il n'y avait presque plus de sportifs vivants.

Il y avait une bonne raison à cela. Les sports spectaculaires impliquant un déplacement de foules avaient dû être depuis longtemps proscrits. Il n'était plus possible de faire entrer dans le stade de Central Park, ni d'en faire sortir, 100 000 personnes ou plus pour assister à un match – parce qu'il y en avait déjà 800 000 habitant là en permanence, entassées sur les gradins.

La réunion du conseil des superviseurs avait à son ordre, du jour la discussion d'un incident survenu dans la surconstruction de Harlem River.

Les soixante-trois superviseurs étaient debout, compressés dans leur salle de réunion, qui avait été jadis un bureau de secrétaire dans le Building du Comté. Il n'y avait pas la place de s'asseoir, même pour le roi, qui se tenait près d'une fenêtre, d'où il avait une jolie vue sur le colosse tentaculaire et surpeuplé qu'il gouvernait.

Les superviseurs les plus rapprochés du roi parlaient tous à la fois, profitant d'une de ses rares visites pour plaider en faveur de leurs

causes personnelles. Le roi les écoutait poliment, mais il avait de toute évidence l'esprit ailleurs, du côté du centre-ville.

« J'ai dit que nous pouvons régler la question, clama le président au vizir. Tout ce que nous avons à faire, c'est de coordonner les menus avec le roi du Bronx. Ses sujets traversent en foule la ligne de démarcation quand nous avons de la buée de para-bœuf et qu'ils n'ont que du plancton. Nos gens se font piétiner. Puis ils se battent. C'est ce qui s'est passé dans la surconstruction. Une émeute sur place.

— J'ai appris qu'il y avait des gens qui n'avaient jamais de plancton, dit le vizir. Ils circulent autour des royaumes et connaissent les bons endroits pour aller à la soupe. Il doit y avoir des fuites dans les Cuisines royales.

— Nous nous en occuperons, mais il serait préférable de coordonner les menus. Alors, peu importera où ils mangeront. » Puis le président demanda : « Avez-vous visité dernièrement la maternité ? Elles en pondent comme des œufs de poisson.

— On dirait qu'il y a là un problème de contrainte légale, fit le vizir avec impatience, en jetant un coup d'œil au roi.

— Qu'entendez-vous par contrainte légale ? s'enquit le président. Vous ne pouvez tout de même pas rallonger par décret le temps de grossesse. Neuf mois et ils sont là. J'ajouterai qu'il y a l'incidence croissante des naissances multipares.

— Je veux parler des couchettes d'accouplement, précisa le vizir. Je sais que les autorisations sont censées être rigoureusement contrôlées, mais je pense qu'un grand remaniement serait nécessaire parmi les porte-clefs.

— Là n'est pas la question. C'est un problème de F. F.

— F. F. ?

— Fécondation Frauduleuse. On me dit qu'elle est florissante. En particulier aux cours obligatoires d'éducation sexuelle. Agglutinez-les ensemble dans des classes mixtes, ils en parlent et mettent la théorie en pratique.

— Scandaleux, fit le vizir, que rien ne scandalisait.

— La nouvelle génération semble trouver cela naturel. J'ai entendu un adolescent confier à un camarade : « Je viens de faire mes débuts-debout ! »

— Vraiment, monsieur le président ? » En réalité, c'était une vieille plaisanterie de la télé sur écran céleste.

« Les faits sont les faits. Votre Excellence. Et les gens sont les gens. Jusqu'au dernier né des huit milliards d'habitants de Manhattan.

— Huit milliards ? Je ne croyais pas que nous approchions de ce chiffre.

— D'après l'estimation du recensement de midi, déclara le

président, ce serait huit milliards, un million quarante-deux mille et des poussières. Je vous le dis, c'est comme des œufs de poisson. »

* *

*

Depuis longtemps les gratte-ciel à usage commercial avaient été convertis en locaux d'habitation. Cet état de choses avait été la conséquence naturelle de la disparition des grosses entreprises, emportées par une fiscalité croissante et une circulation congestive. Nul n'avait vraiment dénombré les têtes de pipe au mètre carré, dans les buildings commerciaux, mais on estimait que quatre à huit familles, au maximum, pouvaient loger confortablement dans un ensemble de bureaux occupés au préalable par un chef de service et deux secrétaires. Mais il était même possible que seize à trente-deux familles puissent être comprimées là-dedans si l'on considérait la quantité de bureaux à hauts plafonds qui avaient été dédoublés, du moins dans la mesure où l'on pouvait entasser les dormeurs dans des chambres partagées horizontalement par moitié.

* *

*

Le vizir sépara le roi des superviseurs en criant : « Nous sommes en retard ! Gutzin ! Gutzin pour le roi ! »

Ils étaient, en effet, en retard pour la journée du Bain de Foule annuel. Le roi était, de toute évidence, résolu à ne pas la manquer, tout en se rendant au centre-ville.

Son nom complet était journée du Bain de Foule parmi les Masses. La loi prescrivait qu'une fois l'an, le roi et la reine, accompagnés de leur premier ministre, le vizir, devaient se mêler à la foule pour voir le déroulement des faits insupportables et prêter l'oreille aux doléances.

A chaque seconde de la journée du Bain de Foule, le vizir était au supplice et il avait tenté, ces dernières années, de s'y dérober sous divers prétextes, dont le roi n'avait jugé aucun acceptable. Cette coutume distrayait plutôt le roi ; arborant sa silicape, il se glissait aimablement dans la cohue, souriant, bavardant, serrant des mains, donnant des autographes, et, d'une façon générale, il s'amusait... royalement. Le vizir faisait le travail.

La reine, qui avait rejoint le roi après la réunion, n'était pas aussi experte dans l'art de s'immiscer dans la foule, en raison de sa corpulence, mais elle avait trouvé le joint. Sa méthode était d'avoir un perpétuel sourire aux lèvres et de garder une ferme démarche, en se

fiant à l'agilité de ses sujets pour éviter de toucher des mains à sa personne royale, ainsi que l'exigeait le protocole. Elle portait aussi une de ces silicapes en plastique qu'un ingénieux banlieusard japonais avait lancées à l'origine de l'histoire du surpeuplement. La reine l'appelait son couvre-slip.

Le vizir ne bénéficiait pas d'une telle protection. Sa tâche était de se tenir à carreau vis-à-vis de la populace et d'enregistrer ses réclamations. Celles-ci affluaient vers lui de tous côtés, tandis qu'il tendait la pastille d'un micro vers les lèvres d'un plaignant, en coupant le contact au bout de quinze secondes, pour passer au suivant. Ainsi le vizir était-il constamment à la traîne et devait-il faire des bonds désespérés à travers une muraille de chair humaine pour reprendre sa place auprès de Sa Majesté.

La malchance avait voulu que la visite au centre-ville coïncidât avec la journée du Mélange, mais il n'y avait eu aucun moyen de connaître à l'avance le moment exact où se produirait la percée. Il s'agissait d'un projet secret, consistant à perforer un soubassement rocheux, en vue d'y rechercher une vaste caverne légendaire, susceptible d'être convertie en espace habitable. On avait mis ce projet à exécution avec toute la célérité voulue, et maintenant il fallait la présence du roi pour le faire aboutir.

Mais il ne devait pas donner une impression de hâte, sinon il révélerait prématurément le secret. On ne pouvait être certain que le projet fût couronné de succès, même après le percement de la voûte rocheuse.

Durant les minutes que le protocole avait imparties à la tournée des souverains, la cohue normale était devenue progressivement insupportable, puis impossible.

Comme toujours, l'humeur de la foule changeait selon qu'elle s'écoulait devant le roi, objet de son affection, devant la reine, que l'on respectait, ou devant le vizir, qui recevait les réclamations.

Certaines de ces réclamations avaient plutôt un caractère de conseils et duraient moins que quinze secondes, telles que : « Laisse tomber, Toto », ou bien : « Va te faire voir, espèce de vieux... »

Le vizir prenait assez bien ces brèves injonctions, qui lui permettaient de rattraper le temps perdu à enregistrer les commentaires de ceux qui utilisaient le quart de minute auquel ils avaient droit.

Une autre suggestion qu'il avait fréquemment entendue au cours des dernières années était : « Envahissez Brooklyn ; ils ont beaucoup de place là-bas. »

Brooklyn était probablement plus mal loti que Manhattan. Les gens s'étaient reproduits en plus grand nombre à Brooklyn et pendant de

plus longues décennies qu'à Manhattan. Bien que les statistiques entre districts fussent secrètes, il était douteux que Manhattan aurait pu survivre à une guerre d'homme à homme avec Brooklyn, à supposer que l'impensable devînt « pensable ».

Il était probable que les partisans d'une invasion de Brooklyn avaient été abusés par les titres des dirigeants respectifs des districts, en pensant que Brooklyn serait un adversaire facile à vaincre pour Manhattan. L'origine de cette aberration venait probablement du fait que Brooklyn n'avait qu'un prince, tandis que Manhattan avait un roi. (Personne ne suggérait d'envahir le Bronx, qui avait également un roi.)

Cet état de choses remontait à la fondation des dynasties, qui avait son origine dans une campagne de presse.

Une année, le colossal quotidien *Daily News* abandonna les diverses reines publicitaires qu'il avait parrainées pendant des décennies et fit élire un roi par ses lecteurs.

Le hasard voulut que le gagnant, outre le fait qu'il était le plus beau des candidats, possédait un bon cerveau et une jolie voix d'orateur. Aussi le maire, à qui le *Daily News* avait donné son puissant soutien lors de sa campagne électorale, avait-il été enchanté de remettre au « roi » une partie de ses fonctions de cérémonie.

Ainsi donc, c'était désormais le « roi » qui remontait avec les chefs d'Etat le Haut-Broadway (par l'autoroute surélevée traversant le district de la finance), c'était lui qui prenait la parole aux cérémonies des Chevaliers de Colomb ou de l'Appel de l'Union Juive, c'était lui qui inaugurait des foyers de vieillards, qui assistait à des banquets donnés par d'importantes entreprises d'affaires ou bien à des championnats de football. Il en résulta que le maire pouvait consacrer plus de temps à son travail et à sa famille.

Le « roi » s'acquitta si bien de ses devoirs qu'il fut réélu l'année suivante, à une écrasante majorité, au vote patronné par le journal. Bientôt, les guillemets qui encadraient son titre furent supprimés, d'abord par le *Daily News*, puis même par des feuilles plus conservatrices, qui renoncèrent à feindre d'ignorer plus longtemps l'heureuse initiative de leur concurrent. Enfin le Roi, élevé au rang de la majuscule et assuré d'un emploi permanent, avec un salaire approprié à son poste, devint simplement connu sous le nom de Roi de New York – c'est-à-dire du comté de New York (Manhattan).

Pareillement, après la promotion d'un autre journal, une *Queen* (Reine) de *Queens* (autre comté new-yorkais) fut élue, pour créer un titre euphonique. Par contre, une promotion en vue de désigner un *King* (Roi) de *Kings* dut être évidemment rejetée parce que blasphématoire. (Chaque écolier sait sûrement que Brooklyn est le

comté de Kings.) Brooklyn dut donc se contenter d'élire un prince. En dépit de son titre qui semblait inférieur, le prince de Brooklyn était l'égal de la reine de Queens et des rois de New York, du Bronx et de Richmond.

Il y eut une année où le maire de New York entraîna la cité dans une crise que le roi put résoudre facilement. Peu après, le roi, en y mettant des formes, éjecta le maire du pouvoir. Les quatre autres comtés étant d'accord, le poste de maire fut aboli et les rois, la reine et le prince prirent la tête du gouvernement autonome de chaque comté. Plus tard, leurs enfants leur succédèrent, soit qu'ils aient été considérés de toute façon comme étant d'essence royale, soit du fait de la passivité du corps électoral, et leurs postes devinrent carrément héréditaires, comme dans les monarchies d'autrefois.

Le monarque régnant de Manhattan était King V, cinquième de sa lignée. A cette époque ils avaient laissé tomber leurs noms de famille et commençaient à faire des manières, comme de parler à la première personne du pluriel.

* *
*

« Le plancton n'est plus de bonne qualité, fit un nouveau plaignant au vizir. Voyez la question, voulez-vous ?

— Je n'y manquerai pas, monsieur. Au suivant. » Il était parvenu à moins d'un mètre du vaste postérieur de la reine.

« La télé céleste est infecte ces temps-ci, fit un autre. Sans parler de la façon dont les étoiles brillent par-derrière, on laisse même la lune apparaître par moments. Alors on ne voit plus rien.

— Je m'en occuperai avec la Commission Royale des Communications, répondit le vizir. Il est ridicule de faire voir la lune aux gens à l'heure de la télé céleste, n'est-ce pas ? »

Il avait avancé d'un pas vers la reine, qui était presque au coude à coude avec le roi.

« Alors, on creuse ? » fit une voix étrange à son oreille.

Le vizir regarda brusquement autour de lui. Un homme à l'expression rusée lui dit en ricanant : « Ça vous dit quelque chose, hein ? Qu'essayez-vous de nous cacher, viz ? Vous n'êtes pas en train de creuser pour chercher de l'or, c'est sûr.

— Creuser ? »

Les autres répétèrent ce mot en chœur. Les deux syllabes s'envolèrent dans toutes les directions.

« Centre-ville, prononça l'homme d'un air entendu. Vous savez où et pourquoi. Si vous disiez de quoi il retourne à tout le monde ? »

Le roi et la reine étaient allés de l'avant et déjà plusieurs milliers de personnes les séparaient du vizir.

« Qu'est-ce que c'est ? insista l'homme à l'expression rusée. Une sortie de secours ? »

— Quelle que soit la chose entreprise, elle l'est pour le bien de tous », déclara le vizir, mais cette vérité parut peu convaincante. Il fut entouré de visages hostiles.

Subitement un couteau apparut dans la main de l'homme à l'expression rusée.

Le vizir retint sa respiration, moins par frayeur que surprise. Il n'avait jamais vu d'arme en dehors de l'Armurerie royale.

« Emmenez-nous au centre-ville, dit l'homme. Nous vous aiderons à creuser. »

C'est alors que, comme par miracle, l'ample silhouette adorée de la reine, revêtue de sa silicape, glissa majestueusement à travers la foule, qui recula sur son passage avec respect.

Elle jeta un regard impérieux sur l'homme rusé en disant : « Comment osez-vous menacer Notre Ministre ? » Elle ajouta, sans s'adresser nommément à quelqu'un : « Arrêtez le malfaiteur. »

Aussitôt, tandis qu'il essayait de dissimuler son couteau et de s'esquiver, l'homme fut empoigné par ses propres copains.

La reine chuchota au vizir : « Nous avons entendu chacun parler de « creuser » et sommes accourus. »

Le roi se dressa également au côté de la reine et du ministre. Le vizir ne les avait jamais autant aimés.

« Cher peuple, fit le roi doucement, persuadé que ses paroles seraient rapidement transmises dans la foule, nous déplorons cette tentative de violence à l'encontre de notre honoré ministre, car nous considérons une pareille action comme une attaque contre nos propres personnes. » Un murmure horrifié parcourut les rangs les plus proches de ce vaste rassemblement humain.

« Mais il y a pire, poursuivit le roi, car ce qui nous chagrine, c'est de penser que l'on puisse nous prêter des intentions égoïstes. C'est pourquoi nous invitons chacun de vous à nous accompagner au centre-ville. »

Quand l'enthousiasme provoqué par cette déclaration se fut un peu calmé, il continua : « Le projet n'a été tenu secret que pour un seul motif : l'éventualité d'un échec, susceptible d'anéantir des espérances prématurées. »

Tant bien que mal, ils se rendirent tous au centre-ville, masse grouillante qui se propulsait dans un élan fiévreux.

Chemin faisant, le roi exposait le projet. Ses paroles, répétées de groupe en groupe, révélaient l'exaltante possibilité de l'existence de vastes cavernes souterraines, où un homme et sa famille trouveraient de la place – une chambre où respirer et avoir un peu d'intimité.

Il importait peu qu'un tel espace fût souterrain. Les neuf dixièmes de la population vivaient déjà dans les niveaux inférieurs ou internes de vastes termitières où le soleil ne pénétrait jamais.

Ils arrivèrent enfin au centre-ville. Par ordre du roi, plusieurs centaines de personnes furent admises à pénétrer dans les portes d'un gigantesque entrepôt, dont le cellier était devenu une imposante excavation. D'autres formaient des pyramides humaines, regardant à tour de rôle par les fenêtres très hautes au-dessus du niveau de la rue, pour raconter ce qu'ils voyaient aux gens d'en bas.

Le chef-terrassier mena le roi au bas de la pente vers les profondeurs de l'excavation.

Le moment était proche. Le roi retroussa ses manches, saisit fermement la pioche à deux mains et la plongea dans un cloisonnement aussi mince qu'une étoffe. Elle passa au travers.

De grandes acclamations s'élevèrent. Le roi recula et les ouvriers élargirent le trou.

Il était évident, comme les savants l'avaient prévu, que d'immenses cavernes se trouvaient là-dessous, capables de contenir des millions et peut-être des milliards de personnes.

Pendant quelques bienheureux instants, le roi et ses sujets contemplèrent, impressionnés et gardant un religieux silence, les abîmes béants et vides qui venaient d'apparaître.

Mais bientôt on entendit d'abord un chuchotement, puis un murmure, et finalement des cris et des acclamations, pareils à ceux que les habitants de Manhattan avaient poussés quelques minutes plus tôt, mais qui jaillissaient des profondeurs des cavernes, des failles et des crevasses où ces créatures devaient se tenir cachées aux aguets : des vingtaines, des centaines d'êtres livides et laids, qui n'avaient apparemment jamais connu le soleil et qui sentaient la lumière surplombante du jour, bien que seuls des rayons diffus aient pu pénétrer dans les profonds chantiers. Et ces gens blafards aux yeux creux et bigles, que le jour faisait cligner douloureusement, affluaient en haut du tunnel, aussi implacablement qu'une marée montante.

Ils étaient maintenant des milliers – des centaines de milliers.

Déguenillés, maigres, pieds nus, balbutiant des actions de grâce, ils trottinèrent près du roi et de ses sujets, qui se pressaient en arrière contre la muraille rocheuse, sur le passage de cette marée grise.

Leur langage, était étrange, mais son origine commune avec l'anglais permit au roi de les comprendre.

Ils disaient que leurs recherches avaient pris fin ; que leurs prières à un dieu de la surface dont ils se souvenaient vaguement venaient d'être exaucées ; que leurs sondages vers le haut n'avaient pas été vains et qu'il y avait certainement de la place à l'extérieur pour la population grouillante et prolifique des troglodytes gris habitant les cavernes à l'intérieur de la Terre : huit milliards en tout.

Traduit par PAUL ALPÉRINE.

The eight billion.

© Mercury Press, Inc. 1965.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

A LA QUEUE

par J.-B. Morton

Qui était Dindenault ? Combien de gens se rappellent qu'il possédait en fait les moutons auxquels Panurge donna son nom ? Quel que soit le nom dont on les désigne, quelle que soit l'apparence sous laquelle ils se présentent à nos yeux, les moutons de Panurge sont toujours parmi nous, et le resteront d'autant plus facilement que le conformisme, sous toutes ses formes, continuera à faire des adeptes.

PAR une fraîche matinée de juin, Clive Merivale sortit de chez lui pour se rendre à pied à son bureau dans le West End. Parvenu à un carrefour, passé lequel s'élevait le groupe d'immeubles où il travaillait, il s'arrêta pour allumer sa pipe et, avant que cela fût fait, plusieurs personnes s'étaient mises en rang derrière lui. Car on était en l'année 1965 et l'habitude de former des queues sans raison particulière était devenue universelle à Londres. La docilité du public avait été considérablement développée par une série d'instructions publiées par l'Administration. On faisait remarquer que la formation de queues pouvait être en quelque sorte assimilée à un mouvement militaire de nature à discipliner le public, à diminuer l'obstruction dans les rues et à dissuader les badauds de traverser la chaussée sans raison suffisamment sérieuse. Il y avait les queues normales devant les boutiques et les salles de spectacles télévisés ainsi qu'aux arrêts d'hélicoptères. Mais les piétons avaient maintenant une tendance à se ranger les uns derrière les autres dès qu'ils se trouvaient en nombre tant soit peu important dans une rue.

Merivale était un jeune homme gai et insouciant et qui ne dédaignait pas de jouer quelques tours à l'occasion. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et vit qu'une douzaine de personnes étaient déjà alignées en bon ordre derrière son dos. Il boutonna son pardessus et regarda devant lui, essayant d'adopter l'attitude patiente de quelqu'un pour qui l'art de faire la queue n'a plus de secrets. Ceux qui se tenaient derrière lui savaient qu'une queue restait souvent immobile pendant très longtemps, aussi se préparèrent-ils stoïquement

à attendre. Un panier au bras, une femme qui avait le goût de la symétrie vint occuper la place libre à côté de Merivale, lequel fit un pas en avant, regarda au-delà de l'angle du bâtiment et hocha la tête comme s'il avait vu une file compacte de personnes devant lui. Au bout de cinq minutes, il avança de deux pas, ce qui l'amena à hauteur du coin de rue, puis, une minute après, il tourna à angle droit.

« Ah ! Dieu soit loué ! dit la femme à côté de lui. Nous sommes les premiers. Vous ne trouvez pas que c'est une chance ?

— Oui, n'est-ce pas ? dit Merivale.

— Première fois que ça m'arrive depuis des mois, dit la femme tout heureuse.

— Vraiment ? fit Merivale. On peut se féliciter mutuellement, pas vrai ?

— Vous l'avez dit, répondit la femme. On peut avancer, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas d'empêchement, dit Merivale, s'avançant avec précaution. Il ne faut pas se précipiter, ajouta-t-il. Ça flanque la pagaille par-derrière. Il faut y aller doucement. »

Aussi y alla-t-il doucement, marquant un temps d'arrêt raisonnable entre chaque pas en avant. Et de cette façon la tête de la file atteignit la porte cochère de l'immeuble sur le côté de laquelle une grande plaque de cuivre annonçait : « Baldicott et Trudge, Taxateurs d'Appareils distributeurs d'Engrais chimiques. »

Est-ce ici que nous allons ? demanda la femme.

— Je suppose que oui, dit Merivale. J'ai remarqué une queue qui venait à notre rencontre et le nouveau règlement spécifie que lorsque deux queues se rencontrent, la plus importante doit tourner brusquement à droite. Je crois que c'est la nôtre la plus importante. » Il prit un peu de recul pour vérifier. Puis, la femme toujours à côté de lui, il franchit la porte et entra lentement dans le passage voûté. Au pied d'un large escalier, il fit une longue pause pour donner le temps à ceux qui suivaient de le rattraper. Un petit garçon faisait un caprice et une voix irritée dit :

« Je ne vois vraiment pas où il nous conduit. »

— Cessez de rouspéter ! cria un homme. Ça ne sert à rien. »

Merivale et sa voisine commencèrent à gravir l'escalier... une marche, une pause, une marche, une pause.

« N'importe qui peut voir tout de suite que vous vous y connaissez, dit la femme. Il y en a qui ne songent qu'à courir quand il n'y a rien devant. C'est ce que j'appelle n'avoir pas de ménagements pour les autres. Ça essouffle ceux qui sont derrière, qui ne peuvent pas voir ce qui se passe et qui n'aiment pas ces démarrages par surprise. Et un démarrage précipité entraîne toujours une plus longue attente un peu

plus loin.

— C'est ce que je dis toujours, répondit Merivale.

— Je suppose qu'il y aura une sortie par-derrière-un escalier de service ou quelque chose, dit la femme.

— J'espère bien, dit Merivale. Nous aurions l'air plutôt bêtes si nous ne pouvions plus sortir.

— Moi la première, dit la femme. Normalement, je suis partie pour aller voir ma sœur. Heureusement qu'elle habite près d'ici.

— Elle aurait dû venir faire la queue aussi », dit Merivale.

Cette remarque plongea la femme dans une grande hilarité.

« Si la montagne ne vient pas à vous, il faut aller à elle, n'est-ce pas ? » Et elle repartit à rire de plus belle.

Une voix de ténor, derrière eux, se mit à chanter : « Sur la longue, longue piste aux mille détours.

— Cessez de chanter ! cria le grincheux. Ça ne sert à rien.

— Eh bien, moi, voyez-vous, je trouve que ça sert à quelque chose, dit la voix hautaine d'une jeune fille.

— Des goûts et des couleurs.

— Gardez donc vos goûts pour vous.

— Merci, je n'y manquerai pas, et je n'ai pas besoin de votre avis.

— Et polie avec ça, s'pas ?

— Nous y sommes presque, Dick, dit une voix patiente et maternelle au petit garçon en pleurs.

— Presque où ? demanda timidement quelqu'un.

— Vous ne seriez pas plus avancé si vous le saviez », dit la mère.

Pendant ce temps, Merivale était parvenu au palier du premier étage. Une porte s'ouvrit, un homme sortit, s'arrêta et recula avec un air alarmé :

« Bonjour, Merivale, dit-il. Je vois que vous avez amené la famille.

— Il a dû resquiller celui-là, dit la femme. Comment sait-il votre nom ?

— Il l'aura deviné, dit Merivale.

— Ah ! Quel farceur vous faites ! » dit la femme, qui éclata d'un rire sonore.

Ils attaquèrent les marches montant au second étage. Merivale se demandait que diable faire de la foule qui s'étirait derrière lui, puis dans le passage et jusque dans la rue. Plongeant son regard dans la cage de l'escalier, il observa la masse compacte de ces gens. Bientôt, un remous se produisit plus bas. Tournant la tête en arrière, Merivale vit Mr. John Baldicott qui cherchait à se frayer un chemin dans l'escalier. Des cris d'exaspération s'élevaient.

« Pour qui se prend-il ?... A la queue !... Hé ! là ! Vous n'avez pas

le droit ! C'est une honte de voir ça !... Arrêtez de pousser !... Sortez-le !...»

Mr. John Baldicott ne prêta aucune attention à toutes ces invectives. Continuant à jouer des coudes, il atteignit le palier du premier étage et disparut par une porte. On put l'entendre demander d'une voix forte :

« Qui diable sont tous ces gens, Clayton ? »

Il avait du mal à croire qu'ils étaient tous venus pour faire taxer des appareils distributeurs d'engrais chimiques.

« Il a l'air d'habiter ici, ce veinard, dit la voisine de Merivale. Je me demande combien il y a encore d'étages.

— Encore quatre, dit Merivale.

— Vous êtes déjà venu, alors ?

— Tous les jours, dit Merivale.

— Pfff ! » fit la femme.

Quand ils atteignirent le second palier, Merivale dit :

« Je vais aller me renseigner. »

Il avança rapidement de quelques pas, entra dans la pièce où il travaillait et attendit quelques instants. Un murmure assourdi lui parvenait de l'extérieur. Puis il ressortit sur le palier et, s'adressant à la multitude :

« Nous sommes obligés de faire demi-tour », dit-il.

Un grondement de colère accueillit ces paroles. Merivale leva la main pour réclamer le silence.

« Il est juste, dit-il, que ceux qui étaient les premiers soient maintenant les derniers de la file. Je suis tout disposé à me mettre le dernier. Nous allons simplement faire tous demi-tour sur place et ceux de derrière vont se trouver au premier rang. Ça va ? »

Comprenant qu'ils étaient lésés dans l'affaire, ceux du milieu protestèrent avec vigueur. Avec ce système ils allaient rester dans le milieu.

« C'est la solution la plus équitable, dit Merivale. C'est moi qui y perds le plus.

— Et moi, alors ? dit la femme. Je ne vois pas pourquoi nous sommes venus ici tout compte fait.

— Ni moi non plus, dit Merivale. Mais c'est ainsi. Allons, avançons ! »

Avec mauvaise humeur, la foule pivota sur les talons et commença, par la force de l'habitude, à descendre l'escalier avec lenteur jusqu'à ce que quelqu'un se mît à crier : « Allons, pressons ! »

Merivale et sa voisine s'alignèrent en dernière position. Quand il arriva en haut des marches, Merivale s'arrêta.

« Il faut que je retourne une minute d'où je viens, dit-il. J'ai laissé mon chapeau dans cette pièce.

— Je garderai votre place, dit la femme, jetant un coup d'œil à la ronde pour voir s'il n'y avait pas de nouveaux arrivants.

— Merci, dit Merivale.

— J'espère que nous nous reverrons, dit-elle, la prochaine fois que j'irai chez ma sœur. »

Merivale rentra dans la pièce et, se penchant à une fenêtre, observa la queue qui émergeait de l'entrée de l'immeuble et commençait à se fractionner. Mais une foule nombreuse encombra le trottoir, et bientôt ceux qui s'étaient dégagés assez vite commencèrent à se regrouper et à se diriger lentement et en ordre dans la direction d'où ils étaient venus au début.

Traduit par Roger Durand.

On the way to her sister.

© J. B. Morton, 1954.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

PAUVRE SURHOMME

par Kurt Vonnegut, Jr.

L'égalité, rêve de quelques-uns et cauchemar de tous... Car le problème est ici de savoir jusqu'à quel point cette égalité doit s'étendre, et par quels moyens il convient, le cas échéant, de l'imposer.

ON était en 2081 et tous les hommes étaient enfin égaux. Non seulement devant Dieu et devant la loi, mais égaux dans tous les domaines. Nul ne pouvait se targuer d'être plus malin qu'un autre ; nul ne pouvait se targuer d'être plus beau qu'un autre, ni d'être plus fort ou plus rapide. Cet état de choses était dû aux amendements 211, 212 et 213 de la Constitution et aussi à l'inlassable vigilance des agents du directeur général aux Handicaps des États-Unis.

Il y avait bien encore quelques petits détails gênants. Par exemple, le mois d'avril n'était plus le printemps et cela montait au cerveau des gens. Et ce fut par ce mois humide et froid que les A.D.G.H. emmenèrent Harrison, le fils de George et Hazel Bergeron. Il avait alors 14 ans.

C'était un épisode bien tragique. Mais George et Hazel, en fait, n'y pensaient guère. Hazel avait une intelligence parfaitement normale, ce qui voulait dire qu'elle ne pouvait penser à une chose ou à une autre que par à-coups. Quant à George, comme son intelligence était nettement au-dessus de la normale, il portait dans l'oreille un petit handicap sous forme de récepteur radio que la loi ne lui permettait pas d'ôter. Il était branché sur un émetteur du gouvernement qui, toutes les vingt secondes environ, envoyait un bruit quelconque dans les sons aigus pour empêcher les gens, tels que George, de profiter injustement de leur intelligence aux dépens des autres.

George et Hazel regardaient la télévision. Hazel avait des larmes sur les joues, mais, pour l'instant, elle avait oublié quelle en était la cause. Des ballerines firent leur entrée. Une sonnerie vibrante résonna dans la tête de George et ses pensées s'enfuirent, prises de panique, comme des cambrioleurs qui entendent la sonnette d'alarme.

« C'était joli, cette danse qu'ils viennent de finir, dit Hazel.

— Hein ?

— Cette danse, c'était joli, répéta Hazel.

— Vouï », dit George. Il essaya de penser un peu aux ballerines. Elles n'étaient pas vraiment bonnes – n'importe qui aurait pu en faire autant. Elles étaient alourdies par des contrepoids et des sacs de plombs de chasse ; quant à leurs visages, ils étaient masqués. Ainsi, nul ne pouvait, devant un geste gracieux ou un ravissant visage, se sentir pris au piège. George commença vaguement à penser que les danseuses ne devraient pas être handicapées. Mais il ne put mener ses réflexions bien loin, car la radio transmet à ses oreilles un autre bruit qui dispersa ses pensées.

George grimaça de douleur. Sur les huit ballerines, deux grimacèrent au même moment.

Hazel avait remarqué la mimique de George. Comme elle-même n'avait pas de handicap, il lui fallut demander à son mari quel était le dernier bruit.

« On aurait dit qu'on tapait sur une bouteille de lait avec un marteau, dit George.

— Je crois que ce serait très intéressant d'entendre tous ces différents bruits. Tout ce qu'ils arrivent à inventer.

— Hum ! dit George.

— Seulement, moi, si j'étais directeur général aux Handicaps, saistu ce que je ferais ? » continua Hazel. En fait Hazel ressemblait beaucoup au directeur général des Handicaps, une femme nommée Diana Moon Glampers. « Si j'étais Diana Moon Glampers, reprit Hazel, je ferais passer des carillons le dimanche. Juste des carillons. Une sorte d'hommage à la religion.

— Je pourrais penser, si c'était juste des carillons, dit George.

— Eh bien, on pourrait les faire sonner très fort. Je crois que je ferais un bon directeur général aux Handicaps.

— Aussi bon que n'importe qui, dit George.

— Qui mieux que moi pourrait savoir ce que signifie le mot *normal* ? dit Hazel.

— Bien sûr », dit George. Une pensée vacillante commença à se faire jour dans son esprit. Il s'agissait de son fils Harrison qui, lui, n'était pas normal, et qui était maintenant en prison. Mais une salve de vingt et un coups de canon dans sa tête arrêta le cours de ses pensées.

« Dis donc, reprit Hazel, c'était assourdissant cette fois, n'est-ce pas ? »

C'était tellement assourdissant que George en était pâle et tremblant et qu'il avait les yeux rouges et pleins de larmes. Sur les huit ballerines, deux s'étaient écroulées sur le sol du studio et se

tenaient les tempes.

« Tu as l'air si fatigué brusquement, dit Hazel. Tu devrais t'étendre sur ce divan et soutenir ton handicap de plomb sur les oreillers, mon chéri. » Elle parlait des vingt kilos de plomb qui étaient fixés dans un sac de toile autour du cou de George. « Oui, va donc reposer ce sac un petit moment, je ne vois aucun inconvénient à ce que nous ne soyons pas égaux pendant quelques instants. »

De ses deux mains, George soupesa le sac. « Ça n'a pas d'importance, dit-il, je ne m'en aperçois plus. Ça fait partie de moi-même.

— Tu es vraiment fatigué ces temps derniers, épuisé, je devrais dire, reprit Hazel. S'il y avait moyen de percer un trou dans le bas du sac pour retirer quelques plombs... juste quelques-uns...

— Deux ans de prison et 2 000 dollars d'amende pour chaque plomb ôté, dit George, je trouve que ça ne vaut pas la chandelle.

— Si tu pouvais en enlever quelques-uns quand tu reviens de ton travail... Je veux dire, après tout, tu n'entres en compétition avec personne ici, tu ne fais rien.

— Si j'essayais de m'en tirer comme ça, dit George, alors d'autres se mettraient à en faire autant et, avant longtemps, on serait de nouveau au siècle de l'obscurantisme où chacun voulait rivaliser avec son voisin. Tu n'aimerais pas ça, dis ?

— J'en aurais horreur.

— Et voilà ! Quand les gens commencent à pinailler sur les lois, que crois-tu qu'il puisse advenir de la société ? »

Si Hazel n'avait pas trouvé de réponse à la question de George, lui-même n'aurait su en fournir une, car un bruit de sirène lui vrilla soudain la cervelle.

« Je suppose que tout irait à vau-l'eau », dit Hazel.

George parut déconcerté.

« Qu'est-ce qui irait à vau-l'eau ?

— La société, dit Hazel après une hésitation, c'était bien ça que tu disais ?

— Qui sait ? » dit George.

Le programme de télévision fut soudain interrompu pour donner le bulletin d'information. Tout d'abord, on ne sut pas très bien de quoi il était question, car le speaker, comme tous les speakers, avait une sérieuse difficulté de parole. Pendant une demi-minute, très excité, il essaya de dire : « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs. »

A la fin, il y renonça et tendit le papier à une ballerine pour qu'elle le lise.

« C'est très bien, dit Hazel, il a essayé. C'est ça qui est important. Il

a essayé de faire de son mieux avec ce que Dieu lui a donné. Il devrait avoir de l'avancement pour avoir fait tant d'efforts.

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs », dit la ballerine lisant le bulletin. Elle devait être d'une beauté extraordinaire, car le masque qu'elle portait était hideux. Et il était facile de constater qu'elle était la plus robuste et la plus gracieuse de toutes les danseuses, car ses sacs de handicaps étaient aussi gros que ceux portés par des hommes de cent kilos.

Et il lui fallut s'excuser pour sa voix. En effet, c'était vraiment injuste qu'une femme pût se servir d'une voix pareille. C'était une mélodie, chaude, lumineuse, au rythme enchanteur.

« Excusez-moi », dit-elle, et elle recommença, enlaidissant sa voix jusqu'à rendre impossible toute impression de supériorité.

« Harrison Bergeron, reprit-elle en un croassement rauque et saccadé, âgé de quatorze ans, vient de s'échapper de prison ; il est soupçonné d'avoir comploté pour essayer de renverser le gouvernement. C'est un génie et un athlète, il est sous-handicapé et extrêmement dangereux. »

Une photo de Harrison, prise par les services de police, fut projetée sur l'écran. D'abord, la tête en bas, puis de côté, puis encore la tête en bas, et enfin dans le bon sens. La photo montrait Harrison en pied, sur un fond divisé en mètres et en centimètres. Il mesurait exactement 2,10 m.

Pour le reste, Harrison n'était rien moins qu'un assemblage de ferronnerie. Jamais personne n'avait porté plus de handicaps. On lui avait opposé tous les obstacles possibles au fur et à mesure de sa croissance et il les avait franchis tous, avant même que les A.D.G.H. aient pu en imaginer d'autres. Au lieu d'avoir un petit récepteur radio dans l'oreille comme handicap mental, il portait d'énormes écouteurs, et, par surcroît, des lunettes aux verres énormes et ondulés. Ces lunettes n'étaient pas seulement conçues pour le rendre à moitié aveugle, mais pour lui donner des maux de tête abrutissants.

Il était bardé de métal. Habituellement, il y avait une certaine symétrie, une netteté toute militaire dans la disposition des handicaps inventés pour les individus particulièrement forts, mais Harrison, lui, était un tas de ferraille ambulante. Dans cette course qu'est la vie, Harrison traînait plus de 150 kilos.

Et, pour l'enlaidir, les A.D.G.H. le forçaient à porter tout le temps un faux nez en caoutchouc, énorme et rouge, à se raser les sourcils et à recouvrir d'une pellicule noire et proéminente quelques-unes de ses belles dents blanches et régulières.

« Si vous voyez ce jeune homme, continuait la ballerine, surtout n'essayez pas de discuter avec lui, n'essayez pas, je le répète. »

Il y eut le terrible craquement d'une porte qu'on arrache de ses gonds.

Des hurlements et des gémissements de consternation s'élevèrent dans le studio de la télévision. La photo de Harrison Bergeron sautait dans tous les sens sur l'écran, comme mue par un tremblement de terre.

George Bergeron identifia immédiatement l'origine du séisme. Et cela ne lui fut pas difficile car sa propre demeure avait été plus d'une fois secouée au rythme du même cataclysme. « Grand Dieu, dit-il, ce doit être Harrison. »

Mais le bruit d'une collision d'automobiles résonna dans sa tête au moment où il comprenait, et l'idée fut balayée.

Quand George put de nouveau ouvrir les yeux, la photo de Harrison avait disparu et c'était un Harrison bien vivant qui remplissait l'écran.

Balançant sa tête de clown sur son corps énorme, tandis que tintait la ferraille dont il était recouvert, il était debout en plein milieu du studio. Il avait encore à la main le bouton de la porte qu'il venait d'arracher. Ballerines, techniciens, musiciens et speakers s'étaient jetés à genoux et se recroquevillaient de peur, s'attendant à être massacrés.

« Je suis l'empereur ! cria Harrison. Vous entendez ? Je suis l'empereur. Tout le monde doit faire ce que je dis et immédiatement. »

Il tapa du pied et le studio trembla. « Même infirme, boitant, diminué comme vous me voyez ici, rugit-il, je suis le plus grand de tous les dictateurs de tous les temps. Et maintenant, regardez-moi devenir ce que je peux devenir. »

Harrison arracha les courroies qui tenaient ses handicaps comme si c'était du papier mâché, arracha les courroies conçues pour soutenir 2 500 kg.

Les morceaux de ferraille qui avaient été les handicaps de Harrison s'écrasèrent au sol.

Harrison passa ses pouces sous le cadenas qui fermait le harnachement de sa tête et le brisa comme un fétu de paille. Il écrasa ses écouteurs et ses lunettes contre le mur. Puis il envoya promener son nez de caoutchouc, révélant ainsi un homme devant qui le dieu du Tonnerre, le grand Thor lui-même, aurait tremblé.

« Maintenant, je vais choisir mon impératrice, dit-il parcourant du regard le groupe agenouillé à ses pieds. Que la première femme qui osera se lever réclame et son époux et son trône. »

Quelques instants s'écoulèrent et une ballerine, au corps flexible comme une fleur, se leva.

Harrison ôta le handicap mental de son oreille, et ses handicaps physiques avec une étonnante délicatesse. En dernier lieu, il lui retira son masque.

Elle était d'une surprenante beauté.

« Maintenant, dit Harrison, la prenant par la main, nous allons montrer à tous ce que signifie le mot « danse ». Musique ! », ordonna-t-il.

Les musiciens regagnèrent leurs sièges en se bousculant, et Harrison les débarrassa aussi de leurs handicaps. « Jouez de votre mieux, leur dit-il, et je vous ferai barons, ducs et comtes. »

La musique commença. Elle était normale au début, c'est-à-dire bête, fausse, de mauvaise qualité. Mais Harrison arracha deux musiciens de leurs chaises et les secoua comme des baguettes de chef d'orchestre, tout en fredonnant la musique comme il voulait qu'elle fût jouée. Puis il les rejeta sur leurs chaises.

La musique recommença et c'était beaucoup mieux.

Harrison et son impératrice se contentèrent d'abord d'écouter la musique pendant quelques instants, d'écouter gravement comme s'ils accordaient leurs cœurs à son rythme.

Puis ils se haussèrent sur la pointe des pieds et Harrison entoura de ses grandes mains la taille minuscule de la jeune fille, la laissant prendre conscience de cette légèreté qui allait être la sienne.

Enfin, dans une explosion de joie et de grâce, ils bondirent en l'air.

Et non seulement les lois terrestres étaient abandonnées mais aussi les lois de la gravité et celles du mouvement.

Ils tournoyaient, tourbillonnaient, pivotaient, s'élançaient, cabriolaient, sautaient, faisaient de multiples entrechats.

Ils étaient légers comme des biches sur la lune.

Et chaque bond amenait les danseurs plus près du plafond qui pourtant avait neuf mètres de haut.

Il fut bientôt évident que leur intention était d'aller embrasser le plafond.

Ils l'embrassèrent.

Puis, neutralisant la force de la gravité par la seule puissance de leur volonté et de leur amour, ils restèrent suspendus en l'air, au-dessous du plafond, et ils s'embrassèrent pendant longtemps, très longtemps.

C'est alors qu'arriva Diana Moon Glampers. Elle fit son entrée dans le studio, tenant un lourd fusil à deux canons. Elle tira deux fois et l'empereur et l'impératrice moururent avant même d'avoir touché le sol.

Diana Moon Glampers rechargea son fusil. Elle le pointa vers les musiciens et leur dit qu'ils avaient dix secondes pour remettre leurs handicaps.

A ce moment, les lampes du poste de télévision des Bergeron

grillèrent.

Hazel se tourna vers George pour parler de la panne. Mais George était allé à la cuisine chercher une bouteille de bière.

George rentra avec la bière et s'arrêta secoué des pieds à la tête par un bruyant signal de son handicap mental. Il se rassit.

« Tu as pleuré ? demanda-t-il à Hazel en la voyant s'essuyer les yeux.

— Voui, dit-elle.

— A quel sujet ?

— Tout est confus dans mon esprit, murmura Hazel.

— Il faut oublier les choses tristes, dit George.

— C'est toujours ce que je fais.

— C'est bien, c'est bien », dit George. Il grimaça. Un bruit de canonnade gronda dans sa tête.

« Oh ! là là, je vois que cette fois c'était un bruit assourdissant, dit Hazel.

— Tu peux redire ça, dit George.

— Oh ! là là, dit Hazel, je vois que cette fois c'était un bruit assourdissant. »

Traduit par CHRISTINE RENARD.

Harrison Bergeron.

© Kurt Vonnegut Jr., 1974.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE PHAGOMANE

par Richard Matheson

La pudeur est, qu'on le veuille ou non, une question d'époques, de lieux et de conventions – donc une variable. Déjà à la fin du dix-neuvième siècle, les jeunes Martiennes de Auf zwei Planeten étaient choquées, sous la plume de Kurd Lasswitz, en découvrant que les Terriens se réunissent pour manger en commun dans des locaux nommés restaurants...

DANS un crissement de freins, des voitures stoppèrent. Des jurons étouffés se heurtèrent aux pare-brise. Des piétons sautèrent de côté, bouche bée, les yeux écarquillés.

Une grande sphère de métal venait d'apparaître, surgie du néant, au beau milieu du carrefour.

« Qu'est-ce qui se passe ? explosa l'agent qui réglait la circulation, en descendant de son estrade.

— Grand Dieu ! s'exclama une secrétaire, en se penchant à la fenêtre d'un troisième étage. Qu'est-ce que ça peut bien être ?

— C'est sorti de nulle part, éructa un vieillard. De nulle part, je vous dis ! »

Tout le monde fit cercle autour de la sphère, où une porte circulaire venait de s'ouvrir.

Un homme en sortit et sauta sur le sol. Il regarda autour de lui d'un air intéressé. La foule le dévisageait.

« Alors, qu'est-ce que vous fichez là ? hurla l'agent qui arrivait, brandissant un carnet. Ça vous amuse de troubler la circulation ? »

L'homme sourit. Les gens près de lui l'entendirent murmurer :

« Je suis le professeur Robert Wade. Je viens de l'année 1954.

— Ouais, ouais, grogna l'agent. En attendant, enlevez-moi ce truc de là.

— Impossible, répondit l'homme. Tout au moins pour l'instant. »

La lèvre inférieure de l'agent s'affaissa.

« Non mais, vous vous prenez pour qui ? » fit-il sur un ton de défi.

Il s'avança vers le globe de métal et voulut le pousser. Le globe ne

bougea pas. Il lui donna un coup de pied et se mit à hurler :

« Aïe !

— Allons, déclara l'étranger. Cela ne servira à rien. »

D'un geste furieux, l'agent poussa la porte. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Aussitôt, il recula, avec une expression horrifiée.

« Quoi ? Quoi ? hurlait-il, en proie à une prodigieuse incrédulité.

— Qu'y a-t-il ? » demanda le professeur.

Le visage de l'agent était devenu livide. Il serrait les dents. Un dégoût scandalisé crispait ses traits.

« Si vous m'expliquez... ? commença le professeur.

— Silence, espèce de saligaud ! » rugit l'agent en l'interrompant.

Le professeur, surpris et vaguement inquiet, fit un pas en arrière. L'agent revint à la sphère, plongea un bras à l'intérieur et se mit à en sortir des objets.

Un pandémonium s'ensuivit. Des femmes détournèrent la face avec des glapissements de répulsion. Des hommes dans la force de l'âge demeurèrent figés, les yeux exorbités. Des enfants jetèrent sournoisement sur la scène des regards furtifs. De virginales jeunes filles perdirent connaissance.

En hâte, l'agent cacha les objets sous sa pèlerine, après les avoir rassemblés en tas d'une main tremblante. Puis il tapa avec violence sur l'épaule du professeur.

« Cochon ! cracha-t-il entre ses dents. Ordure !

— Pendez-le ! Pendez-le ! scanda un groupe de dames outragées, en battant la mesure du bout de leurs cannes sur le trottoir.

— C'est une honte ! » marmonna un ecclésiastique dont le visage s'empourprait.

Le professeur fut renversé sur la chaussée. Il protestait et se débattait en vain. Les hurlements de la foule noyaient ses cris. On se mit à le battre à coups de canne, de parapluie, de béquille et de magazine roulé.

Des doigts vengeurs s'agitaient pour le menacer. Des voix accusatrices s'élevaient :

« Salaud !

— Dégoûtant personnage !

— Ignoble dépravé ! »

Mais dans les impasses, dans les ruelles, dans tous les quartiers mal famés, au fond des bars à injections et des salles de jeu, des faces concupiscentes s'illuminèrent au gré de rêves malsains. La rumeur se répandait. Des concerts de ricanements obscènes firent frémir les murs de la cité.

Quant au professeur, il avait été emmené en prison.

Deux agents de police, en faction devant la sphère de métal, empêchaient les curieux de s'approcher. Ils regardaient l'intérieur avec des yeux brillants.

« Là-dedans ! C'était là-dedans ! répétait sans arrêt l'un d'eux en se léchant les lèvres fébrilement. Quand j'y pense ! »

* *

*

Le commissaire Castlemould était en train de contempler des cartes postales pornographiques au moment où bourdonna l'appel de télécom.

Un spasme contracta violemment ses épaules osseuses, ses fausses dents s'entrechoquèrent en cliquetant. Hâtivement il rangea les cartes en une pile qu'il glissa dans un tiroir de son bureau.

Après un dernier regard de convoitise à celle du dessus, il ferma le tiroir ; sa figure émaciée adopta un masque de dignité officielle, puis il appuya sur la touche de commande.

Sur l'écran du télécom, apparut le visage du capitaine Ranker, de la police de contrôle, dont le cou gras formait des bourrelets débordant par-dessus son col.

« Monsieur le commissaire, fit-il d'une voix geignarde et déférente, pardonnez-moi de vous déranger durant votre heure de méditation.

— Au fait ! Au fait ! jeta Castlemould avec agacement, en tambourinant des doigts sur la surface du bureau.

— Nous avons un prisonnier, dit le capitaine. Il prétend être un voyageur temporel venu de 1954. »

Le capitaine détourna les yeux d'un air coupable.

« Qu'est-ce que vous regardez ? » grogna le commissaire.

Le capitaine Ranker leva une main molle pour lui faire signe de prendre patience, puis, fouillant sous son bureau, il ramena trois objets qu'il disposa sur son sous-main, de manière que Castlemould pût les voir.

Ce dernier écarta les paupières au point qu'on put croire que ses yeux allaient sortir de leurs orbites. Sa pomme d'Adam eut un va-et-vient convulsif.

« Aaaah ! coassa-t-il. Où avez-vous trouvé ça ?

— Le prisonnier les avait avec lui », fit Ranker humblement.

Le vieux commissaire était comme hypnotisé par la vue des objets. Une sorte de vertige voluptueux le gagnait. Il se mit à renifler, les narines dilatées.

« Ne bougez pas. J'arrive », lança-t-il d'une voix rauque.

Il coupa le contact, eut une seconde d'hésitation, puis manœuvra à nouveau la touche. Le capitaine Ranker réapparut sur l'écran ; il écarta précipitamment sa main du bureau.

« Et n'y touchez pas ! ordonna féroce Castlemould. Compris ?

— Oui, monsieur le commissaire », répondit l'autre, penaud.

Castlemould eut un reniflement méprisant et coupa une nouvelle fois le contact. Puis il se leva d'un bond, en émettant un ricanement avide.

« Ah-ah ! cria-t-il. Ah-ah-ah ! »

Il marchait de long en large en se frottant les mains.

« Ah-ah-ah-ah ! » répéta-t-il. Et il fit appeler sa voiture personnelle.

* *

*

Des pas se firent entendre à l'extérieur de la cellule, puis un gardien ouvrit la porte. Il jeta sur le prisonnier un regard empreint de la plus totale répugnance.

« Debout, *vous !* », fit-il, les lèvres pincées.

Le professeur Wade se leva, fixant avec fureur son geôlier, et il franchit le seuil de la cellule.

« A droite », commanda le gardien.

Wade obliqua à droite. Ils s'avancèrent dans le couloir.

« J'aurais mieux fait de rester chez moi, murmura-t-il.

— Silence, chien !

— Oh ! vous, la ferme ! Vous êtes tous cinglés ou quoi ? Tout ça pour de la...

— Silence, j'ai dit ! beugla le gardien. Ne prononcez jamais ce mot ici. (Il jeta autour de lui un regard effrayé, puis fut agité d'un tremblement.) Ici, c'est un endroit décent, m^ossieu ! »

Wade leva au ciel des yeux implorants.

« Non, c'en est trop pour moi, dit-il accablé. J'y renonce. »

Il fut poussé dans une pièce dont la porte avait un écriteau indiquant : *Capitaine Ranker – Chef de la police de contrôle.*

A son entrée, le chef se leva précipitamment. Sur son bureau, étaient posés les trois objets qu'un linge blanc dissimulait pudiquement.

Une autre personne occupait la pièce : un vieil homme au visage ratatiné, qui observait Wade d'un œil scrutateur.

« Asseyez-vous », dirent simultanément le chef et le commissaire.

Le chef s'excusa. Le commissaire le toisa en reniflant, puis répéta :

« Asseyez-vous.

— Vous disiez ? » demanda Wade innocemment.

Le visage du capitaine Ranker devint apoplectique.

« Asseyez-vous ! rugit-il. Quand le commissaire Castlemould donne un ordre, il est exécuté sur-le-champ. »

Wade s'assit. Les deux autres le regardaient comme des vautours dans l'expectative.

« Mais enfin, que signifie... ? commença le professeur.

— Silence ! cria Ranker.

— Non, je ne me tairai pas ! fit Wade en frappant le bras de son fauteuil avec colère. J'en ai assez de ces insanités. Tout ça parce qu'on a regardé dans ma capsule temporelle et qu'on y a trouvé...»

Il enleva le linge blanc qui recouvrait les objets sur le bureau. Les deux hommes sursautèrent et eurent un mouvement de recul comme s'ils avaient vu Wade soulever les jupons de leurs grand-mères.

Wade se leva, repoussant le linge de côté.

« Eh bien quoi, qu'est-ce qu'il y a ? grommela-t-il. Ce n'est que de la nourriture. Rien qu'un petit peu de *nourriture* ! »

* *

*

Les deux hommes avaient baissé la tête et courbé le dos, comme si l'effet du mot prononcé par Wade eût été intolérable.

« Assez ! gronda le capitaine d'une voix sourde. Vous êtes ignoble. Nous refusons d'entendre vos obscénités !

— Des obscénités ! répéta le professeur Wade avec stupeur. Ai-je bien entendu ? »

Il prit l'un des objets.

« Obscène, un paquet de biscuits ? » poursuivit-il sur un ton incrédule.

Le capitaine Ranker ferma les yeux en frissonnant. Le vieux commissaire, quant à lui, reprenait ses esprits et il examinait le professeur avec une expression rusée. Son visage pâlit quand il vit Wade rejeter le paquet, puis se saisir des deux autres objets.

« Une boîte de viande en conserve ! reprit le professeur furieusement. Une bouteille de café ! Bon sang, qu'y a-t-il d'obscène dans de la viande et du café ? »

La fin de sa tirade tomba dans un profond silence. Tous s'entreregardèrent. Ranker frémit douloureusement, les traits marqués par une sorte d'hébétude. Quant au commissaire, il regardait alternativement le visage indigné de Wade et les objets qu'il avait reposés sur le bureau. Il semblait se livrer à un profond travail de réflexion. Finalement, il eut un hochement de tête et toussota d'une

façon significative.

« Capitaine, fit-il, laissez-moi seul avec ce gredin. Je désire aller au fond des choses dans l'enquête sur l'outrage qu'il a commis. »

Le capitaine regarda furtivement son supérieur et inclina docilement la tête. Il sortit de la pièce sans un mot et on l'entendit se frayer un chemin dans le couloir, en poussant des soupirs convulsifs.

« Maintenant, déclara Castlemould en s'installant à la place de Ranker, dites-moi un peu quel jeu vous jouez. » (Il avait adopté une voix affable, un ton proche de la plaisanterie.)

Il ramassa le linge entre le pouce et l'index et en recouvrit les trois objets d'offense, avec la dignité d'un prêtre jetant sa soutane sur les épaules nues d'une strip-teaseuse.

Wade s'enfonça dans son fauteuil avec un soupir. « J'abandonne, dit-il. Je suis venu de l'année 1954 dans ma capsule temporelle. J'avais emmené quelques provisions, juste en cas d'urgence. Vous me dites que je commets un crime, mais j'avoue que je n'y comprends rien. »

Castlemould croisa les mains sur son buste maigre.

« Mmm-mmm, fit-il en hochant la tête. Eh bien, jeune homme, il se trouve que je vous crois. J'admets que vous disiez la vérité. Les historiens parlent effectivement d'une période de ce genre, où... euh... l'apport nutritif était absorbé par voie buccale.

— Je suis heureux de rencontrer enfin quelqu'un qui me croit, déclara Wade. Mais j'aimerais bien que vous me mettiez un peu au courant de la situation. Qu'est-ce qui s'est passé avec la nourriture ? »

Le commissaire ne put s'empêcher de tiquer en entendant prononcer le terme aussi crûment. Wade le regarda avec perplexité.

« Est-il possible, dit-il lentement, que le mot même de *nourriture* soit devenu obscène ? »

La répétition du mot parut faire résonner quelque chose dans le cerveau de Castlemould. Celui-ci se pencha et, les yeux brillants, souleva le linge. Il examina le paquet de biscuits, la boîte de conserves et la bouteille de café comme s'il se repaissait de leur vue. Le bout de sa langue humecta ses lèvres sèches et grises. Avec un dégoût instinctif, Wade observait la scène.

Le vieil homme caressa d'une main tremblante le paquet de biscuits comme s'il se fût agi de la jambe d'une chorus-girl. Sa respiration se fit haletante.

« De la nourriture... » (Il prononçait le mot avec lubricité.)

Puis, comme si ce spectacle excitant était plus qu'il n'en pouvait supporter, il rabattit violemment le linge sur les trois objets. Ses yeux perçants revinrent vers le professeur Wade.

« De la n... », reprit-il, en veillant à censurer le mot.

Wade secoua la tête avec une grimace.

« Fantastique ! » murmura-t-il.

Sentant monter en lui un étrange embarras, il détourna la tête pour éviter le regard du vieil homme. Quand il ramena les yeux sur lui, il le vit qui glissait à nouveau un coup d'œil en tapinois sous le linge dont il soulevait un bord, l'air d'un adolescent qui fait sa première frasque.

« Commissaire... »

Castlemould sursauta, la lèvre inférieure pendante. Avec un effort visible, il se composa un maintien.

« Oui, oui », fit-il en déglutissant.

Wade se leva. Il prit le linge qu'il étala sur le bureau, puis il y entassa les trois objets litigieux avant d'en replier les coins et de les nouer. Il souleva le ballot ainsi formé.

« Je ne veux pas corrompre votre société, déclara-t-il. Laissez-moi simplement rassembler la documentation que je désire sur votre époque, et ensuite je regagnerai la mienne... en emportant ça avec moi.

— Non ! » s'écria Castlemould avec effroi.

Wade eut l'air soupçonneux et le commissaire se mordit intérieurement les lèvres.

« Je veux dire, reprit-il avec jovialité, que vous n'avez pas besoin d'être si pressé. Après tout, ajoutât-il avec un large geste du bras, vous êtes mon invité. Venez, allons chez moi prendre un... ».

Il se racla bruyamment la gorge et, se levant, fit le tour du bureau pour venir tapoter l'épaule de Wade, la bouche fendue en un sourire qui évoquait le rictus d'un chacal.

« Vous pourrez trouver dans ma bibliothèque toute la documentation dont vous avez besoin », continua-t-il.

Wade gardait le silence. Le vieil homme regarda autour de lui d'un air coupable.

« Mais vous... euh... feriez mieux de ne pas laisser ce paquet ici. Emportez-le plutôt avec vous. »

Il eut un ricanement complice. La mine soupçonneuse de Wade s'intensifia. Castlemould poursuivit avec quelque affectation :

« Je regrette de le dire, mais on ne peut pas se fier à ses subordonnés. Cela pourrait causer de grandes perturbations dans le service, si quelqu'un mettait la main dessus. »

Il eut un regard négligent vers le ballot formé par Wade et sa gorge se contracta.

« Vous savez comment sont les gens ; il y en a qui sont dépourvus de principes. On ne sait jamais ce qui peut arriver. »

Il avait énoncé cela avec indignation, comme si cette horrible

éventualité venait seulement de se présenter à son esprit intègre.

Décidé à couper court à toute discussion, il se dirigea vers la porte et, au moment de l'ouvrir, se retourna.

« Attendez-moi ici. Je vais faire signer votre levée d'écrou.

— Mais... commença Wade.

— Non, non, je vous en prie, insista Castlemould en s'esquivant.

Resté seul, le professeur Wade hocha la tête. Puis il sortit de sa poche une barre de chocolat.

« J'ai intérêt à manger ça discrètement, murmura-t-il, sinon je suis bon pour le peloton d'exécution. »

* *

*

Au moment où ils pénétraient dans le vestibule de sa maison, Castlemould déclara :

« Tenez, donnez-moi le paquet. Je vais le mettre dans mon bureau.

— Je préfère le garder, répondit Wade, réprimant une envie de rire devant le visage congestionné du commissaire. Ce serait une trop grande tentation.

— Pour qui ? Pour moi ? s'écria le commissaire. Ah ! ah ! c'est trop drôle. »

Il avait posé une main sur le ballot que tenait Wade, les lèvres plissées en une moue boudeuse.

« Écoutez ce que je vous propose, ajouta-t-il avec fureur. Nous allons dans mon bureau et je veillerai sur votre paquet pendant que vous prendrez des notes en consultant mes livres. Qu'est-ce que vous en dites, hein ? Ah ! ah ! »

Wade suivit le vieillard qui se dirigeait en clopinant vers le bureau, une pièce au plafond élevé. La situation continuait de le laisser perplexe. *Nourriture* : il se répétait le mot intérieurement pour en éprouver la portée. Ce n'était qu'un mot inoffensif. Mais, comme tout autre mot, il pouvait prendre la signification que les gens voulaient lui attribuer.

Il observa les mains aux veines saillantes de Castlemould qui caressaient le paquet, remarqua l'expression possessive et rusée qui envahissait son vieux visage obstiné. Il se demanda s'il convenait de lui laisser la... Un sentiment d'ironie le gagna devant l'hésitation qu'il avait marquée intérieurement. Voilà que le virus le gagnait, lui aussi !

Ils s'avancèrent à l'intérieur du bureau.

« J'ai la meilleure collection de la ville, annonça le commissaire. Complète... (il cligna de son œil veiné de rouge) et non expurgée.

— Bravo », dit Wade.

Il s'approcha des rayonnages et parcourut du regard le dos des rangées de livres qui garnissaient le mur.

« Avez-vous un... ? »

Il avait entamé sa phrase en se détournant, mais s'interrompit devant le spectacle qui s'offrait à lui. Le commissaire s'était éloigné et, assis au bureau, venait de développer le paquet, en contemplant la boîte de viande en conserve avec le regard concupiscent d'un avare soupesant son or.

« Commissaire ! » appela Wade à haute voix.

Le vieil homme eut un sursaut et laissa échapper la boîte qui tomba par terre. Il disparut brusquement à la vue de Wade en plongeant sous le bureau, d'où il émergea un instant plus tard, tenant avec consternation la boîte étroitement serrée dans ses deux mains.

« Oui ? » fit-il d'une voix qui s'efforçait d'être aimable.

Wade lui tourna le dos, réprimant avec le plus grand mal un éclat de rire. Il reprit, en essayant de contrôler sa voix :

« Avez-vous un livre d'histoire ? »

— Bien entendu ! fit avec fierté Castlemould. Le meilleur qui se puisse trouver. »

Il se dirigea vers une étagère poussiéreuse et y prit un épais volume.

« Je le lisais justement pour mon plaisir pas plus tard que l'autre jour », dit-en l'apportant au professeur Wade.

Celui-ci opina, tout en soufflant sur le livre et en faisant surgir un nuage de poussière.

« Voilà, continua Castlemould. Maintenant asseyez-vous ici. (Il tapotait le dossier d'un fauteuil de cuir.) Je vais vous chercher de quoi écrire. »

Wade le regarda retourner au bureau et ouvrir un tiroir. Après tout, que le vieux fou garde la nourriture s'il en avait envie, songea-t-il, tandis que Castlemould revenait avec un bloc de papier synthétique. Il faillit dire qu'il en avait un lui-même puis se ravisa, en se disant qu'il serait intéressant d'avoir un échantillon de papier du futur.

« Installez-vous ici et prenez autant de notes que vous voudrez, déclara Castlemould. Et ne vous faites pas de souci pour votre n... Euh, enfin ne vous faites pas de souci.

— Où allez-vous ?

— Moi ? Nulle part, nulle part... Je reste ici, c'est tout. Je veille sur la...»

La voix lui manqua ; sa gorge se contracta et, attiré comme par un aimant, son regard se reporta sur les objets posés sur le bureau.

Wade prit place dans un fauteuil et ouvrit le livre. Il jeta un dernier coup d'œil au vieillard.

Castlemould, l'air stupide et béat, agitait la bouteille de café en prêtant l'oreille à ses glouglous.

La destruction de toutes les sources de n... de la Terre fut causée par l'emploi militaire intensif des pulvérisations bactériologiques, lut le professeur. Les minuscules gouttelettes imprégnées de germes pénétrèrent le sol à une profondeur telle que la croissance de toute végétation devint impossible. Elles contaminèrent également les animaux d'où l'on tirait la v... et le..., ainsi que toutes les créatures comestibles des océans. Durant les dernières phases désespérées de la guerre, aucun stockage de provisions n'avait été fait en prévision d'une telle éventualité.

La plupart des réserves d'eau de la Terre avaient de même été rendues impropres à la consommation. Cinq années après la guerre, à l'époque où cet ouvrage est écrit, la pollution demeure toujours aussi totale, sans que son taux ait été diminué par les pluies. En outre...

Hochant sombrement la tête, le professeur Wade leva les yeux du texte qu'il était en train de lire. Il vit Castlemould assis à son bureau, en train de faire sauter pensivement le paquet de biscuits entre ses mains.

Wade retourna à sa lecture et termina hâtivement le chapitre. Puis il regarda sa montre. Il fallait qu'il parte. Il acheva la rédaction de ses notes et referma le volume. Se levant, il alla ranger celui-ci à sa place et s'approcha enfin du bureau.

« Je m'en vais maintenant », annonça-t-il.

Les lèvres de Castlemould frémirent, découvrant ses fausses dents.

« Déjà ? » fit-il, comme si la menace contenue dans ce mot l'effrayait.

Ses yeux firent le tour de la pièce, à la recherche de quelque chose.

« Ah ! »

Il posa doucement le paquet de biscuits et se leva.

« Une petite injection ? proposa-t-il. Juste une, avant que vous partiez.

— Une quoi ?

— Une injection. »

Wade sentit la main du commissaire s'agripper à son bras et il fut ramené à son fauteuil. « Allons... » disait le vieillard avec une jovialité bizarre. « Bon, pensa Wade en s'asseyant. Je lui laisserai la nourriture. Ça le Calmera. »

Le vieil homme poussait vers lui, d'un coin de la pièce, une encombrante table roulante, surmontée d'un cadran. De son sommet, sortaient des tuyaux brillants qui pendaient, terminés chacun par une

aiguille.

« C'est notre façon à nous de... (le commissaire jeta à la ronde un regard furtif, comme un vendeur de cartes postales licencieuses) de boire », termina-t-il doucement.

Wade le vit saisir un des tuyaux.

« Tenez, donnez-moi votre main.

— Cela fait mal ?

— Mais non, mais non, pas du tout, dit le vieillard. Il n'y a pas de quoi avoir peur. »

Il empoigna la main de Wade et enfonça l'aiguille dans la paume. Wade eut un sursaut mais la douleur cessa presque immédiatement. Puis il sentit un fluide parcourir ses veines, lui procurant une détente musculaire et un bien-être interne.

« C'est bon ? interrogea le commissaire.

— Alors c'est ainsi que vous buvez ?

— Tout le monde n'a pas un assortiment de luxe comme le mien, répondit fièrement Castlemould en se faisant à son tour une injection dans la paume. Il m'a été offert par le gouverneur de l'État, pour les services que j'avais rendus en faisant arrêter le fameux Gang aux Tomates. »

Wade sentait une agréable léthargie l'envahir. Je garde l'aiguille encore un moment, songea-t-il, et je m'en vais.

« Le Gang aux Tomates ? s'enquit-il.

— Oui, un groupe de criminels notoires qui avaient essayé de cultiver des tomates pour les vendre en gros.

— Quelle horreur !

— C'était grave, très grave.

— Très grave, en effet. Bon, je crois que j'en ai eu assez.

— Attendez, je vais vous faire goûter un autre mélange, déclara Castlemould en tournant une aiguille sur le cadran.

— Non, je vous assure, j'en ai assez.

— Et ça, qu'est-ce que vous en dites ? »

Wade cligna les paupières et secoua la tête pour tenter de dissiper la brume qui obscurcissait sa vue.

« Ça me suffit, dit-il. J'ai la tête qui tourne.

— Et ça, maintenant ? » demanda Castlemould.

La chaleur interne que ressentait Wade se fit plus violente. Ses veines semblaient charrier du feu. Un vertige le saisissait.

« Assez ! fit-il en essayant de se lever.

— Et encore ça ? dit Castlemould, tout en retirant l'aiguille de sa propre paume.

— Je n'en veux plus ! » cria Wade.

Il voulut arracher son aiguille mais sa main engourdie ne put accomplir cet effort. Il se laissa retomber sur son siège, sans forces.

« Arrêtez, dit-il faiblement.

— Et ça ? » répéta encore Castlemould.

Wade gémit, avec l'impression qu'un jet de flamme parcourait son corps. La chaleur se répandait en lui comme un flot de lave.

Il tenta de bouger, en vain. Il était inerte, plongé dans un coma alcoolique, quand Castlemould arrêta enfin le mécanisme distributeur. Wade se tassa dans son fauteuil, le tuyau brillant pendant encore de sa main. Il avait les yeux vitreux et à demi clos d'un drogué.

* *

*

Il y avait quelque part un bruit que son cerveau embrumé tentait de situer. Ses paupières papillotèrent. Sa tête était comme comprimée entre deux fers rouges. Il ouvrit enfin les yeux, aperçut la chambre à travers un brouillard. Les étagères garnies de livres semblaient se rejoindre et se confondre. Il secoua la tête, avec l'impression d'avoir le crâne garni de grelots.

Peu à peu le brouillard se dissipa, comme des voiles se levant un à un.

Il vit Castlemould installé au bureau.

En train de *manger*.

Il était penché en avant, le visage cramoisi, l'air de se livrer à quelque furieux rite charnel. Son regard était rivé à la nourriture disposée sur le bureau. Entre ses doigts, il tenait la fiole de café et il y buvait avidement, ses lèvres produisant un bruit de succion extatique.

Il coupa un autre morceau de viande, qu'il plaça entre deux biscuits, et porta d'une main tremblante ce sandwich à sa bouche. Il y mordit avec férocité et se mit à mâcher bruyamment, tandis que ses yeux roulaient dans leurs orbites.

Les traits crispés par la répugnance, Wade continua d'observer le vieil homme. Celui-ci, tout en mangeant, détournait de temps à autre son regard de la nourriture, pour le porter sur des cartes postales posées à proximité.

Wade essaya de bouger les bras, mais ceux-ci étaient de plomb. Au prix d'un effort immense, il parvint enfin à porter ses mains l'une vers l'autre. Avec un soupir rauque, il arracha l'aiguille toujours plantée dans sa paume. Absorbé dans son orgie alimentaire, le commissaire ne prêtait aucune attention à lui.

Les jambes de Wade, quand il les remua, lui parurent appartenir à un autre. Il savait que, s'il se levait, elles céderaient sous son poids et

le feraient tomber.

Il enfonça ses ongles dans ses paumes, sans rien sentir tout d'abord. Puis, peu à peu, la sensation se précisa, traversa enfin son cerveau, dissipant les nuages dont ce dernier était obscurci.

Il ne quittait pas Castlemould des yeux. Le vieil homme mangeait en tremblant, en caressant chaque morceau.

Wade lutta pour retrouver son contrôle. Il fallait qu'il s'en aille.

Castlemould avait fini le paquet de biscuits et grignotait les dernières miettes en se léchant les doigts. Il s'assura qu'il ne restait plus de viande, vida les dernières gouttes de la fiole de café, puis la reposa avec un soupir. Une fois encore il contempla les photos, avant de les repousser avec un geste d'ivrogne. Et il examina d'un œil somnolent le paquet, la boîte de conserves et la bouteille vides, tout en s'essuyant la bouche du bout des doigts avec lassitude.

Au bout de quelques instants, son buste s'affaissa, sa tête se pencha en avant. Des ronflements bruyants se firent entendre.

La fête était achevée.

Wade se leva en titubant et fit quelques pas, avec l'impression que le plancher tanguait sous ses pieds. Il atteignit le bureau de Castlemould et s'y appuya. Le vieillard était toujours endormi.

Wade fit le tour du bureau, en s'y retenant des deux mains. Tout continuait de vaciller autour de lui. Il parvint enfin derrière le fauteuil, considéra les traces du festin. Un étourdissement l'obligea à fermer les yeux. Quand il les rouvrit, son regard tomba sur les cartes postales. Une expression d'incrédulité se peignit sur son visage.

C'étaient des photos de denrées alimentaires. Un chou-fleur, une dinde rôtie... Sur certaines, des femmes à demi dévêtues tenaient ostensiblement des feuilles de laitues déshydratées, de maigres tomates, des oranges desséchées, en un geste d'offrande et de profanation.

« Mon Dieu, murmura-t-il, vivement que je parte d'ici ! »

Ce ne fut qu'à mi-chemin de la porte qu'il se rappela n'avoir aucune idée de l'endroit où se trouvait sa capsule temporelle. Il s'arrêta et, après un temps d'hésitation, revint vers le bureau. Sans quitter des yeux le commissaire qui dormait la bouche ouverte, il se mit à fouiller dans les tiroirs.

Dans celui du bas, il trouva ce qu'il cherchait : un tube évoquant le canon d'un pistolet. Il s'en saisit et secoua furieusement le vieillard.

« Debout ! rugit-il.

— Aaah ! » cria Castlemould en sursautant.

Son estomac heurta l'arête du bureau, puis il retomba dans son fauteuil, l'air hébété.

« Debout ! » répéta Wade farouchement.

Perplexe, le commissaire se leva, en ébauchant un sourire qui fit tomber une miette de biscuit de ses lèvres.

« Voyons, voyons, jeune homme !

— *La ferme !* Conduisez-moi à ma capsule.

— Mais attendez un...

— Tout de suite !

— D'abord, ne jouez pas avec cet objet. C'est dangereux.

— Je l'espère bien. Allez, debout, et prenons votre voiture. »

Castlemould se leva précipitamment.

« Vraiment, jeune homme, vous abusez...

— Taisez-vous donc, espèce de vieux satyre. Emmenez-moi à votre voiture et espérez simplement que je n'appuie pas sur la détente.

— Grand Dieu, vous ne feriez pas ça ! »

Le commissaire se mit à marcher puis s'arrêta en grimaçant, plié en deux et une main sur l'estomac.

« Oh ! c'est cette nourriture, fit-il d'une voix plaintive.

— Bien fait pour vous, dit Wade en le poussant en avant. Vous mériteriez d'en crever.

— *Ohhhh !* geignit le vieillard en s'agrippant la panse. Ne me brutalisez pas. »

Ils passèrent dans le vestibule. Castlemould trébucha et s'appuya à la porte d'un placard, les doigts crispés contre la paroi.

« Je meurs, annonça-t-il.

— Allons, en avant », ordonna Wade.

Sans l'écouter, Castlemould ouvrit la porte du placard, se pencha à l'intérieur et fut pris de vomissements.

Wade se détourna avec dégoût.

Enfin, le visage tiré et décoloré, le vieil homme émergea du placard, dont il referma la porte. « Oh !... : » soupira-t-il faiblement, en s'y adossant.

« Vous l'avez mérité, dit Wade.

— Ne parlez pas ainsi, implora le vieillard. J'ai failli y rester.

— En route », fit Wade sans commentaire.

Dehors, ils montèrent dans la voiture et le commissaire, remis de ses émotions, s'assit au volant. Wade s'installa à côté de lui, l'arme toujours braquée dans sa direction.

« Pardonnez-moi d'avoir... entama le commissaire.

— Démarrez. »

Le commissaire s'exécuta puis reprit :

« Je ne voudrais pas avoir l'air inhospitalier.

— Silence ! »

Le visage du vieillard se contracta.

« Jeune homme, déclara-t-il, vous ne seriez pas tenté par la perspective de gagner de l'argent ?

— De quelle façon ? demanda Wade, sachant ce qui allait suivre.

— C'est très simple...

— En vous apportant à manger », acheva Wade.

Un spasme nerveux Secoua les traits de Castlemould.

« Mon Dieu, pleurnicha-t-il, qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Vous êtes vraiment inconscient, non ?

— Mais... mais... jeune homme... bêla le vieillard.

— Enfin taisez-vous, jeta Wade en haussant les épaules avec répugnance. Songez à ce qui vous est arrivé dans le placard et taisez-vous !

— Mais vous savez, insista le commissaire, c'est seulement parce que je n'avais pas l'habitude. Mais maintenant je... (une expression diabolique apparut sur son visage) j'ai envie de recommencer ! »

La voiture prit un virage et Wade aperçut, au loin, sa capsule temporelle.

« Ma foi tant pis, dit-il sans quitter l'autre des yeux, car vous vous en passerez. »

Le commissaire eut l'air d'un homme aux abois. Il tapota du pied gauche avec impatience et ses mains se crispèrent sur le volant.

« C'est votre dernier mot ? fit-il d'une voix menaçante.

— Estimez-vous encore heureux que je ne vous tire pas dessus. »

Castlemould ne souffla plus mot et se contenta d'observer sa route, en plissant les yeux de façon calculatrice.

La voiture freina à la hauteur de la capsule et s'arrêta.

« Dites aux agents de police que vous voulez examiner l'intérieur, ordonna Wade.

— Sinon ?

— Sinon vous recevrez dans le ventre le contenu de cette arme, quel qu'il soit. »

Castlemould se força à sourire comme les agents s'approchaient.

« Que signifie... ? commença l'un d'eux. Oh ! c'est vous, monsieur le commissaire ! ajouta-t-il en changeant de ton. Qu'y a-t-il pour votre service ?

— Je désirerais... euh... examiner cet objet. J'ai quelque chose à vérifier, dit Castlemould.

— Bien sûr, monsieur le commissaire, déclara l'agent.

— Je garde l'arme dans ma poche », fit Wade entre ses dents.

Sans répondre, le commissaire ouvrit la porte de la capsule.

« J'entrerai le premier, dit-il en élevant la voix. Au cas où ce serait dangereux. »

Les deux agents échangèrent des murmures admiratifs devant son courage. Wade pinça les lèvres, mais se consola en pensant qu'il allait jeter dehors Castlemould sans ménagements, avant de quitter les lieux.

Le commissaire se hissa par l'ouverture en gravissant les quelques échelons qui y menaient. Ses os craquèrent et il émit un grognement. Wade l'aida en le poussant en avant et eut la satisfaction d'entendre le vieillard heurter bruyamment une cloison d'acier.

Il suivit le même chemin, lâchant un moment l'arme dans sa poche pour s'aider des deux mains. Mais au moment où il franchissait le seuil, il eut la stupéfaction de sentir Castlemould fouiller prestement dans sa poche et en retirer l'arme.

« Ah ! ah ! ah ! » fit la voix sardonique du vieillard en se répercutant à l'intérieur de la capsule.

Wade, qui le distinguait imparfaitement dans la pénombre, s'adossa à la cloison métallique.

« Vous avez l'intention de faire quoi au juste ? » interrogea-t-il.

Le vieillard sourit en exhibant sa rangée de fausses dents :

« De venir avec vous. Vous allez m'emmener.

— Il n'y a de place que pour une personne.

— Dans ce cas, ce sera moi.

— Vous ne connaissez pas le fonctionnement de l'appareil.

— Vous allez me montrer.

— Et si je refuse ?

— Je vous brûle la cervelle.

— Supposons que j'accepte. Que ferez-vous ?

— Je reviendrai vous chercher.

— Je ne vous crois pas.

— Vous n'avez pas le choix, jeune homme, ricana le commissaire. Maintenant expliquez-moi le fonctionnement. »

Wade porta une main à sa poche.

« Faites attention ! avertit le commissaire.

— Vous voulez que je vous montre le feuillet des instructions ou non ?

— Allez-y, mais gare ! Le feuillet des instructions, vous dites ?

— Oh ! vous n'en comprendriez pas un mot, déclara Wade en plongeant la main dans sa poche.

— Qu'est-ce que vous sortez là ? questionna le commissaire. Ce n'est pas du papier.

— Une barre de chocolat, fit Wade d'un ton onctueux. Du bon chocolat bien sucré, bien crémeux !

— Donnez-moi ça !

— Tenez. *Prenez-le.* »

Le commissaire s'élança en avant, son arme momentanément abaissée vers le sol. Wade en profita pour bondir sur lui, l'attraper par le col et le fond du pantalon, et le projeter dehors par la porte de la capsule.

Les hurlements horrifiés des agents retentirent au moment où le commissaire atterrit à leurs pieds dans la rue. Wade jeta la barre de chocolat qui vint terminer sa trajectoire sur le crâne ridé du vieillard.

« Ignoble dépravé ! » s'écria-t-il avec un éclat de rire.

Puis il referma la porte et manœuvra le dispositif qui la condamnait hermétiquement. Il actionna les commandes et attacha des sangles autour de lui, riant encore à la pensée des explications que devrait donner le commissaire pour essayer de garder pour lui la barre de chocolat.

L'instant d'après, le carrefour était vide à cet endroit. Seules s'élevaient quelques bouffées de fumée âcre. Et dans le silence, un seul son se faisait entendre :

Le gémissement de convoitise d'un vieillard affamé.

* *

*

La capsule fit halte avec une secousse. La porte s'ouvrit et Wade en sortit. Dans la salle de contrôle, ses collègues et des étudiants l'entourèrent.

« Hé ! s'exclama son ami. Vous avez réussi !

— Réussi est le mot, répondit Wade, en pensant avec satisfaction à quel point l'affirmation était au-dessous de la vérité.

— Il faut fêter ça, dit son ami. Ce soir, on va faire une de ces ripailles ! Eh bien quoi, qu'est-ce qu'il y a ? »

Le professeur Wade était en train de rougir.

Traduit par ALAIN DORÉMIEUX.

F...

Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Casterman, 1966, pour la traduction (extrait de *Histoires fantastiques de demain*).

TU NE TUERAS POINT

par Damon Knight

La perfection, dans une société, implique l'idée de justice. Une utopie dans laquelle tout le monde est bon, c'est parfait (et d'ailleurs pas nécessairement ennuyeux, ainsi qu'Arthur C. Clarke l'a montré dans La Cité et les Astres). Mais une société exemplaire d'humanité et de tolérance, avec cependant un criminel unique ?

LE gardien du garage rêvassait lorsque je freinai brutalement à sa hauteur. Le lourdaud à moitié endormi portait une tunique de satin noir, alors que je m'étais vêtu d'écarlate, qui convenait mieux à mon humeur. Je sautai hors de la voiture, presque sur ses pieds.

« Parking ou garage-mort ? » demanda-t-il automatiquement, en se retournant. Il vit alors qui j'étais et se recula vivement.

« Ni l'un ni l'autre », répondis-je.

Un chalumeau était posé sur une étagère de l'atelier de réparations, juste derrière lui. Je m'en emparai et revins vers la voiture. M'agenouillant de manière à atteindre l'essieu, j'allumai le chalumeau et en dirigeai la flamme vers l'axe, la suspension. Le métal tourna au rouge vif, puis au blanc, puis se mit à fondre. Ce fut le tour des pneus, jusqu'à ce que le caoutchouc synthétique se transformât en une masse gluante qui se répandit sur le sol en dégageant une affreuse puanteur.

Le gardien restait muet.

Je le laissai planté là, à contempler stupidement le joli gâchis répandu sur son beau plancher bien astiqué.

Ç'avait été également une belle voiture. Mais je pourrais en avoir une autre quand je le voudrais. Et pour le moment, j'avais envie de marcher.

Je descendis la route sinueuse, somnolente sous la lumière de midi, avec le seul miroitement des feuilles et leur fraîche odeur d'ombre.

On ne pouvait voir les maisons : elles étaient enfoncées sous le sol ou enfouies sous les bosquets, ou les deux à la fois. Voilà la toquade dont j'avais entendu parler, voilà ce que j'étais venu voir de mes

propres yeux. Non que ces Stupides pussent faire quoi ce soit qui valût la peine d'être contemplé !

Prenant un tournant, au hasard, je traversai une pelouse, passai une haie d'aubépine en fleur et débouchai à proximité d'un terrain de tennis. Deux couples s'affrontaient, transpirant juste au point qu'il fallait. Tous quatre jeunes, de moitié moins âgés que moi. Trois bruns, une blonde. De la même force, et parfaitement assortis. Ils avaient l'air de prendre du bon temps.

Je les observai, une minute. Mais alors, d'une certaine façon, le couple le plus proche sembla prendre conscience de ma présence. Je m'avançai sur le court, juste comme la blonde allait servir. Elle me regarda venir, à travers le filet, pétrifiée au milieu de son geste, encore sur la pointe des pieds. Les autres étaient immobiles.

« Filez ! leur dis-je. Le jeu est terminé. »

J'observais toujours la blonde. Elle n'était pas spécialement jolie, du moins suivant leur esthétique, mais composée d'éléments assemblés avec assez de grâce. Elle se laissa lentement retomber sur les talons, sans la moindre gaucherie, et glissa sa raquette sous son bras. Soudain, l'effet de surprise se dissipa, et elle s'enfuit en courant à la suite des trois autres.

Je suivis le bruit de leurs voix le long des courbes du sentier, entre des masses de lilas exhalant la douceur même, et parvins à ce qui semblait être un petit solarium. Il y avait là un cadran solaire, une piscine assez grande pour permettre un bain de pieds, et des serviettes de bain étalées çà et là sur l'herbe.

L'un des couples, les deux bruns, était encore en vue tout au bout du sentier. L'autre avait disparu.

Je trouvai sans difficulté la poignée dissimulée dans l'herbe. Le mécanisme joua, et une section oblongue de gazon se souleva. J'étais tombé sur l'escalier et non sur l'ascenseur, mais ça n'avait pas d'importance. Je descendis les marches en courant, et m'engouffrai dans la première porte en vue. Je me trouvai dans un petit salon à l'étage supérieur, c'est-à-dire le premier, de la maison souterraine. Pièce de forme ovale, éclairée par une lumière diffuse simulant la lumière solaire de la surface. Les meubles s'étaient, tous confortablement rembourrés. Affreux. Le tapis était moelleux et une fraîche senteur de fleurs flottait dans l'air.

La blonde se tenait à l'autre bout de la pièce, me tournant le dos. Elle étudiait le menu de l'autochef. Elle avait à demi ôté son costume de tennis.

Elle acheva de le retirer, l'enjamba, puis se retourna et me vit.

Elle semblait stupéfiée, de nouveau, n'ayant sans doute pas pensé que je pusse la suivre jusque-là.

Je m'approchai avant qu'elle s'avisât de faire un mouvement. Toute fuite devenue impossible, elle ferma les yeux et s'adossa au mur, le visage très pâle. Ses lèvres et ses sourcils dorés frémisssaient.

Je la détaillai et lui fis part de quelques remarques désobligeantes sur sa personne. Elle se mit à trembler, sans répondre.

Brusquement, je me penchai vers l'autochef, et appuyai sur le bouton du cadran indiquant « Sauce au fromage chaude ». Je coupai le circuit du dispositif de sûreté, et tournai le bouton « Quantité » vers le maximum. Puis je pressai encore les boutons « Soupe » et « Bols de punch ».

En moins d'une minute, toute la nourriture commença d'affluer, fumante. Je m'emparai des soupières et les projetai sur le mur, tout autour de la blonde aux yeux toujours fermés. Lorsque le premier bol de punch arriva, je m'en servis, une fois vidé, comme écope pour déverser la sauce fumante en grandes flaques sur le tapis. Les murs ruisselaient. J'arrosai tous les meubles qu'il m'était possible d'atteindre. Là où la sauce refroidissait, elle durcissait et pendait en longues trainées gluantes.

J'aurais voulu lui en envoyer à travers le corps, l'en éclabousser tout entière, mais ça lui aurait fait mal, ce n'était *pas possible*. Les bols de punch fumant continuaient à sortir de l'autochef en files serrées. J'appuyai sur le bouton « Annulation », puis sur le bouton « Sauterne ».

Le vin arriva, bien glacé, dans les bouteilles débouchées. Je me saisis de la première bouteille et levai le bras, prêt à déverser un filet de liquide bien froid sur son estomac, lorsqu'une voix dit derrière moi :

« Attends-toi à recevoir du vin glacé. »

Je sursautai nerveusement et, dévié de sa trajectoire originale, le vin coula sur sa cuisse. Mais elle s'y attendait (elle avait ouvert les yeux au son de la voix) et ne sursauta même pas.

Je me retournai, fou furieux. L'homme se tenait là, debout au pied de l'escalier. Le visage plus mince que la plupart d'entre eux, bronzé, les épaules larges, d'alertes yeux bleus.

S'il n'était pas intervenu, je suis sûr que ça aurait marché. La blonde aurait reçu en plein le liquide glacé, alors qu'elle se serait attendue à du brûlant.

Je pouvais entendre dans ma tête le cri qu'elle aurait poussé. Je voulais l'entendre.

Je fis un pas vers lui, mon pied glissa, et je tombai maladroitement en me tordant le genou. Je me relevai tremblant, le corps raidi. Perdant mon sang-froid, je criai :

« Vous... vous... »

Me retournant, je me saisis d'un bol de punch, le soulevai des deux mains, sans prêter attention à la sauce brûlante qui me coula sur les poignets, et le bol allait prendre son départ à travers les airs vers l'homme, lorsque le malaise me prit – cet affreux bourdonnement dans ma tête, de plus en plus haut, de plus en plus fort, jusqu'à couvrir tout autre bruit.

Lorsque je repris mes sens, ils avaient tous deux disparu. Je me remis sur pieds, aussi faible qu'un enfant, et me traînai, chancelant, jusqu'au fauteuil le plus proche. Mes vêtements étaient visqueux, collants. J'aurais voulu mourir. J'aurais voulu me laisser couler dans ce trou de velours noir, qui s'entrouvrait, béant, me réclamait – et ne plus jamais me réveiller. Mais je me forçai à lutter et sortis du fauteuil.

Dans l'ascenseur qui me descendit, je faillis à nouveau perdre conscience. La blonde et l'homme mince ne se trouvaient dans aucune des chambres du second étage. Je m'en assurai, puis répandis sur le sol tout le contenu des armoires et des tiroirs. J'attrapai le tout, le fourrai dans la baignoire d'une des salles de bains et ouvris tous les robinets.

J'essayai le troisième étage : entretien et emmagasinage. Vide aussi. Je mis en marche la chaudière et tournai l'aiguille du thermostat au degré maximum. Je débranchai tous les fils des dispositifs de sécurité et d'alarme. J'ouvris les portes de la glacière en grand et la réglai sur « Dégivrage ». J'ouvris toutes les portes de communication, y compris celle donnant sur la cage de l'escalier, et remontai alors dans l'ascenseur.

Je m'arrêtai au second étage juste le temps d'y ouvrir aussi les portes. L'eau y arrivait presque déjà, s'insinuant au travers du plancher. Je fouillai à nouveau l'étage supérieur. Personne. Je dévidai toutes les bobines de la cinémathèque et les jetai, tournoyantes, à travers toute la pièce. J'aurais fait pire encore, mais je ne tenais plus sur mes jambes. J'arrivai à la surface et tombai évanoui sur le gazon ; les ténèbres de velours noir m'avalèrent, me noyant dans leur tourbillon.

* *

*

Tandis que j'étais sans conscience, l'eau montait le long de la cage de l'escalier et emplissait peu à peu tous les étages de la maison. Tapis, meubles, vêtements, vivres, tout ce qu'elle contenait serait perdu. De plus, elle finirait par s'effondrer sous le poids de tant d'eau. Il faudrait un jour entier à l'équipe de réparation rien que pour débayer les ruines, et nettoyer l'endroit. Et la maison serait perdue.

La blonde et l'homme mince ne pourraient jamais plus y vivre.

Bien fait pour eux.

Les Stupides pourraient bâtir une autre maison, ils construisaient autant que des castors. J'étais seul de mon espèce au monde.

Le premier souvenir que j'ai est celui d'une femme – probablement la nourrice de la crèche – me fixant avec une expression de surprise et d'horreur.

Seulement cela. J'ai essayé de me souvenir de ce qui avait pu précéder ou suivre immédiatement ce moment, mais je n'ai pas vu. Avant, il n'y a que l'informe chemin de la non-mémoire reculant jusqu'à la naissance. Après, rien qu'un grand calme. A peu près de ma cinquième à ma quinzième année, tout ce que je puis me rappeler semble flotter agréablement dans un océan diffus. Rien n'avait vraiment d'importance. Douceur et nonchalance. Je flottais. L'état de veille se confondait avec le sommeil.

Lorsque j'eus quinze ans, il était à la mode, parmi les jeunes garçons et les filles de mon âge jouant aux jeux de l'amour, de s'accoupler pour quelques mois ou plus. Nous appelions ça « l'amour en douceur ». Je me rappelle comment les adultes protestèrent, déclarant que c'était malsain. Mais nous étions tous des jeunes gens normaux, et pratiquement aussi libres que les adultes vis-à-vis de la Loi.

Tous, sauf moi.

La première fille que j'eus « en permanence » s'appelait Ellen. Elle avait de longs cheveux, presque blancs à force d'être blonds. Ses cils étaient noirs, et ses yeux vert pâle. Des yeux surprenants, qui avaient l'air, non pas de vous regarder, mais de regarder à travers vous. Des yeux d'aveugle.

Souvent, elle me jetait d'étranges regards frémissements. Quelque chose entre la peur et la colère. Une fois, ce fut parce que je la tenais serrée trop fort, et lui fis mal. Mais la plupart du temps, cela semblait être sans raison particulière.

Dans notre groupe, un couple qui ne restait pas au moins quatre semaines ensemble avant de se séparer, passait pour suspect. On pensait que l'un des partenaires devait avoir quelque chose d'anormal, sinon les deux, autrement cela aurait duré plus longtemps.

Quatre semaines et un jour après qu'Ellen et moi nous soyons unis, elle m'annonça qu'elle rompait notre engagement.

Je pensais être prêt à cette éventualité. Mais je sentis la pièce tourbillonner autour de moi jusqu'à ce que le mur s'arrêtât contre ma paume.

La pièce nous servait à exposer nos petites collections. Un râtelier de couteaux à manches de plastique travaillé se trouva sous ma main.

Sans y penser, je me saisis de l'un d'eux et, lorsque je le vis, je me dis :
« Je vais lui faire peur. »

Tandis que je marchais sur elle, je retrouvai dans ses yeux pâles cette expression de surprise et de demi-colère. Chose curieuse, elle ne regardait pas le couteau, mais mon visage.

Les aînés me trouvèrent plus tard couvert de sang et m'enfermèrent dans une pièce. Ce fut alors à mon tour d'être effrayé, car, pour la première fois, je réalisais qu'il était possible à un être humain de faire ce que je venais de faire.

Et ce que j'avais fait à Ellen, pensais-je, sûrement on pouvait me le faire à moi aussi.

Mais ils ne le *pouvaient* pas. Ils me relâchèrent. Ils ne pouvaient pas faire autrement.

Ce fut alors que je compris que j'étais le Roi du Monde...

Le ciel virait au mauve lorsque je m'éveillai, et l'ombre des bosquets s'étendait. Je descendis la colline, jusqu'à apercevoir le bleu spectral des tubes de photon luire en longues traînées, au-dessus du quartier commerçant. Je m'y dirigeai machinalement.

D'autres personnes faisaient la queue à l'entrée de la piscine pour montrer leurs livrets et être admises. Je les bousculai en passant, rien que pour voir leurs visages scandalisés et sentir leurs corps céder sous ma poussée. Je pénétrai dans la chambre de déshabillage.

Bouteilles d'oxygène, masques et palmes gisaient là, prêts à servir. J'enlevai mes vêtements, les jetant n'importe où, et endossai l'équipement sous-marin. Puis j'avancai à grands pas vers le bord de la piscine, monstrueux, semblable à un être venu d'un autre monde. J'ajustai une dernière fois les divers appareils et me laissai glisser dans l'eau.

Au-dessous, tout était d'un bleu de cristal, et des silhouettes de nageurs évoluaient pareilles à des anges diaphanes. Des bancs de minuscules poissons s'égaillèrent tandis que je descendais. Mon cœur battait d'une joie douloureuse.

Loin, vers le fond, j'aperçus une fille qui ondulait lentement, exécutant les figures d'un ballet aquatique, tournoyant autour d'une colonne ajourée qui imitait le corail. Elle tenait à la main une lance destinée à aspirer les poissons mais ne s'en servait pas. Elle ne songeait qu'à danser, danser encore, dans ces profondeurs sous-marines. Je nageai derrière elle. Elle était jeune et délicatement faite, et lorsqu'elle s'aperçut des mouvements délibérément gauches que j'exécutais en imitation des siens, ses yeux brillèrent d'amusement derrière son masque. Elle s'inclina moqueusement devant moi, puis elle s'écarta en une lente glissade, avec des mouvements simples et exagérés, comme dans un ballet d'enfants.

Je la suivis. Je nageai autour d'elle, en tout sens, les jambes raides, me faisant plus enfantin et maladroit qu'elle, parodiant ses mouvements, puis improvisant sur leur thème jusqu'à exécuter autour d'elle une danse moqueuse et compliquée.

Je vis ses yeux s'agrandir. Elle ajusta son rythme au mien, et ensemble, puis séparément, puis ensemble à nouveau, nous enrôlâmes les volutes de nos danses. Finalement, épuisés, nous nous accrochâmes l'un à l'autre, contre un pont de corail qui dressait son arche au-dessus de nos têtes. Son corps froid tenait dans le creux de mon bras et, derrière deux épaisseurs de verre – à un univers de distance ! – ses yeux étaient amicaux et bons.

Pendant une seconde – deux corps étrangers mais une même chair – nous sentîmes nos âmes se parler à travers cet abîme de matière. Étreinte incomplète, où nous ne pouvions nous embrasser ni nous parler. Mais ses mains étaient posées avec confiance sur mes épaules et ses yeux rivés aux miens.

Il fallait bien que ce moment prît fin. Elle désigna la surface du geste et s'élança. Je remontai à sa suite. Je me sentais engourdi, et presque en paix avec moi-même, après le malaise de tout à l'heure. Je pensais... je ne sais pas ce que je pensais.

Nous émergeâmes en même temps sur le bord de la piscine. Elle se tourna vers moi, enleva son masque. Et son sourire se figea, s'évanouit. Elle me contempla d'un air de dégoût horrifié, se bouchant le nez.

« *Pouah !* » dit-elle, et elle opéra un demi-tour maladroit, à cause des nageoires. La regardant toujours, je la vis qui tombait dans les bras d'un homme aux cheveux blancs et ses cris hystériques s'apaisèrent peu à peu.

« Mais tu ne te rappelles donc pas ? gronda la voix de l'homme. Tu devrais le savoir par cœur. » Il se retourna : « Hal, en existe-t-il un exemplaire, ici, dans le Club ? »

Un murmure lui répondit et, au bout de quelques minutes, un jeune homme apparut, tenant à la main une mince brochure à la couverture brune.

Je savais ce que c'était, j'aurais même pu dire à quelle page l'homme aux cheveux blancs l'ouvrit, quelles phrases la jeune fille lisait, tandis que je regardais...

J'attendais. Sans savoir pourquoi.

La voix de la jeune fille s'éleva : « Penser que je l'ai laissé *me toucher !* » Et l'homme aux cheveux blancs la réconforta, avec des mots murmurés à voix trop basse pour être entendus de moi. Je la vis se redresser, me jeter un regard. Quelques mètres seulement de cet air bleuté et parfumé entre nous – *un univers de distance*... Elle froissa la

brochure jusqu'à en faire une boule informe qu'elle jeta par terre et tourna les talons.

La brochure atterrit presque à mes pieds.

Je la touchai du bout de l'orteil, et elle s'ouvrit à la page à laquelle je pensais :

... sédation jusqu'à sa quinzième année. Puis, pour des raisons sexuelles, il ne fut plus possible d'appliquer ce procédé. Tandis que les conseillers et le corps médical hésitaient, il usa de violence envers une jeune fille du Groupe et la tua.

Et plus loin :

Finalement, il fut adopté une triple résolution :

Premièrement, une sanction :

L'unique sanction possible dans notre société humanitaire et tolérante : l'excommunication. Ne pas lui adresser la parole, ni le toucher volontairement, ni reconnaître son existence.

Deuxièmement, une précaution :

Prenant avantage d'une légère prédisposition à l'épilepsie, une variante analogue à la méthode dite de Kusko fut employée pour prévenir, par le déclenchement d'une crise au moment opportun, tout acte de violence futur.

Troisièmement, une prévention :

Il fut procédé avec soin à une altération de son pH, de manière que son haleine et sa transpiration émettent une odeur aigre fortement désagréable. Par charité, il fut fait qu'il lui soit impossible de percevoir lui-même cette odeur.

Fort heureusement, les causes ambiantes et l'accident génétique dont la combinaison a produit cet atavisme ont été entièrement expliqués, et ne pourront jamais plus...

A ce point, les mots n'eurent plus aucun sens pour moi, comme c'était toujours le cas. Je n'avais aucune envie d'aller plus avant dans ma lecture. De toute manière, tout ceci n'était qu'un ramassis d'absurdités. J'étais le Roi du Monde.

Je me dressai et m'éloignai dans la nuit, sans même regarder la foule des Stupides qui encombraient le chemin.

* *
*

Deux pâtés de maisons plus loin, je trouvai un entrepôt de vêtements et entrai. Tous les habits étalés là dans les casiers d'exposition étaient ternes et sans couleurs. Tout juste faits pour cette société de bons à rien. Mais pas pour moi.

Je continuai jusqu'aux vêtements spéciaux et trouvai une combinaison supportable : argent et bleu, avec juste un sévère liséré noir bordant la tunique.

Un Stupide l'aurait qualifiée de « charmante ».

J'appuyai sur le bouton la désignant. Un robot leva sur moi d'imbéciles yeux de verre et croassa :

« Votre livret de contribution, je vous prie. »

J'aurais pu tout simplement aller jusqu'à la rue et arracher son livret à un passant, mais je n'en eus pas la patience. J'attrapai une table par le pied et la lançai contre la porte du réduit. Le métal grinça et s'ébrécha, de l'autre côté du loquet. J'abattis encore une fois la table au même endroit et, cette fois, la porte s'enfonça. Je repoussai des tas de vêtements, jusqu'à ce que j'en trouve un à ma taille.

Je pris un bain, me changeai. Puis j'allai flâner par la ville, le long de l'immense avenue. Tous ces stands se ressemblaient, malgré les efforts faits par leurs propriétaires pour se distinguer. J'allai droit vers les couteaux-scies et en pris trois, de taille différente, le plus petit de la taille de mon ongle.

Puis, je tentai ma chance : j'allai faire un tour au stand d'ameublement. Mais cette année-là, ils n'utilisaient que du métal. Et il me fallait trouver un bois convenable. Je connaissais bien un coin où se dissimulait un entrepôt oublié rempli de gros blocs de bois de merisier, juste de la bonne taille, un peu au nord d'un endroit appelé Kootenay. J'aurais pu en emporter avec moi un stock suffisant pour durer des années, mais pourquoi faire, puisque le monde m'appartenait ?

D'ailleurs, ce ne fut pas long. Dans la section des ateliers, je trouvai des antiquités, tables et bancs, tous faits de bois. Tandis que les Stupides se serraient à l'autre bout de la pièce, affectant de ne pas me voir, je sciai un bon morceau du plus petit banc, et découpai dans un autre meuble de quoi lui construire un socle.

Puisque j'étais déjà là, autant y demeurer pour travailler : l'endroit n'était pas désagréable, et je pouvais manger et dormir à l'étage du dessus.

Je savais ce que je voulais faire. Cela allait être un homme assis, les jambes croisées et les avant-bras pendant le long de ses mollets. Sa tête renversée en arrière et ses paupières closes, comme s'il avait le visage tourné vers le soleil.

En trois jours, je l'eus terminé. Le tronc et les membres avaient une forme qui ne participait ni de l'homme ni du bois. Non, c'était quelque chose d'intermédiaire, quelque chose qui n'existait pas avant que je le crée.

La beauté. Le vieux mot qui reprenait sens.

J'avais sculpté l'une des mains pendante, et l'autre fermée en poing. Il fallait bien m'arrêter à un moment ou un autre et décider que c'était terminé. Je pris donc le plus petit couteau, que j'avais utilisé pour égaliser le bois, en coupai la poignée, et grattai ce qui restait du manche jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une mince cheville.

Alors, je perçai un trou dans la paume de la figurine, entre le pouce, et les doigts refermés, et y glissai la lame du couteau. Et, dans la main minuscule, cela devint une épée. Je la cimentai, bien en place. Puis j'enfonçai mon pouce sur la lame tranchante et la barbouillai de mon sang.

* *

*

Toute la plus grande partie de ce jour-là, je cherchai et, finalement, trouvai l'endroit adéquat : une niche dans un rocher, au milieu d'un petit sentier à demi-sauvage, formant triangle avec deux routes qui se divisaient en fourche. Rien n'était permanent, bien sûr, dans une communauté comme celle-ci, qui changeait de maisons tous les cinq ans ou à peu près, pour suivre la mode. Mais ce lieu semblait laissé à lui-même depuis longtemps. C'était ce que je pouvais trouver de mieux.

La papier était prêt : il faisait partie de la fournée que j'avais imprimée un an auparavant. Il avait reçu un traitement spécial et je savais qu'il demeurerait lisible pendant longtemps.

Je cachai une petite photo-capsule dans le fond de la niche et laissai courir le fil de contrôle électrique jusqu'à une gâche cachée à la base de la figurine. Je posai cette dernière sur le papier et l'ancrai légèrement au rocher par deux petits points de ciment. Je l'avais fait si souvent que tout ceci était devenu machinal. Je savais exactement quelle quantité de ciment maintiendrait suffisamment la figurine pour qu'elle résistât à un attouchement accidentel – mais cédât à la main qui désirerait vraiment s'en emparer.

Je me reculai alors pour mieux voir : l'œuvre était puissante et pitoyable tout à la fois. J'en eus le souffle coupé et les larmes me montèrent aux yeux.

Un reflet luisait sur la lame souillée qui pendait de la main. L'homme était assis, solitaire, dans cette niche qui l'entourait comme un cercueil. Ses yeux étaient fermés et son visage renversé en arrière, comme tourné vers le soleil. Mais seul le roc se dressait au-dessus de sa tête. Il n'y aurait jamais de soleil pour lui.

Accroupi sur le sol nu et froid, sous un poivrier, je surveillai la route où se cachait la niche pleine d'ombre contenant ma figurine.

J'avais terminé ma tâche, plus rien n'aurait dû me retenir, et pourtant, je ne pouvais me décider à partir.

Des gens passaient et repassaient. Pas souvent. La communauté paraissait à demi déserte, comme si tous les gens s'étaient rassemblés en un point donné. Peut-être pour regarder creuser un nouvel édifice à la place de celui que j'avais saccagé.

Un petit vent frais se glissait entre les feuilles, soufflant dans ma direction.

De l'autre côté du sentier où se trouvait la niche, s'étendait un terre-plein et, sur ce terre-plein, une heure auparavant, j'avais aperçu un bref éclair de couleur : la tête d'un jeune garçon couverte d'un béret rouge, presque tout de suite hors de vue.

Voilà pourquoi je devais rester. Le garçon, peut-être, descendrait du terre-plein sur le sentier, dépasserait le petit triangle de terrain sauvage et verrait ma figurine. Il ne pouvait pas passer avec indifférence, il serait obligé de s'arrêter, de se rapprocher d'elle pour mieux voir. Il se saisirait peut-être de l'homme de bois, peut-être lirait-il ce qui se trouvait écrit sur le papier.

Cela ne pouvait pas ne pas se produire un jour. Je le désirais jusqu'à en avoir mal.

Mes sculptures étaient disséminées dans le monde entier, au hasard de mes vagabondages. Il y en avait une à Congo City, ciselée dans l'ébène. Une à Chypre, toute d'ivoire. Une à New Bombay, faite de coquillages. Une à Changtek, de jade.

Elles dressaient comme un signal rouge dans un monde sans couleur. Seul celui que j'attendais s'emparerait de l'une d'elles, et lirait le message que je connaissais par cœur.

Toi QUI PEUX VOIR, disait la première phrase, JE T'OFFRE UN MONDE...

* *

*

Une tache de couleur, sur le terre-plein. Je me raidis. Une minute plus tard, elle réapparut, venant d'une direction différente. C'était le jeune garçon, dévalant le talus. Il avait l'air d'un pivert, avec son béret rouge brillant sur le vert gazon.

Je retins mon souffle.

Il vint dans ma direction et, sur son passage, mille points de lumière dansaient sur les feuilles.

A présent, je pouvais mieux le distinguer. Brun, avec un petit visage étroit, sérieux. Les oreilles décollées, toutes roses, dans le soleil. Ses coudes et ses genoux le faisaient paraître anguleux.

Il atteignit la fourche formée par les deux routes, et s'engagea dans

le sentier. Je me ramassai un peu plus sur moi-même, tandis qu'il approchait. Je pensai farouchement : « Qu'il voie la figurine, mais qu'il ne me voie pas. »

Mes doigts se refermèrent sur une pierre. Il se rapprochait encore, marchant légèrement, les mains dans les poches, absorbé surtout, semblait-il, par la contemplation de ses pieds. Lorsqu'il fut presque à ma hauteur, je jetai la pierre.

Elle siffla dans les feuillages et atterrit sous la niche creusée dans le roc. Il s'arrêta, stupéfié, l'œil rond. Je pense qu'il vit alors la figurine. Je suis sûr qu'il la vit.

Il fit un pas.

« Risha ! »

L'appel flotta dans l'air, semblant venir du terre-plein.

Il tourna la tête dans cette direction.

« Je suis là ! » répondit-il.

Je vis la tête de la femme, minuscule, apparaître au sommet de la terrasse. Elle dit quelque chose que je ne pus entendre. Je me dressai, furieux.

Ce fut alors que le vent changea, soufflant vers le gazon. Il se retourna, les yeux immenses, se bouchant le nez d'une main.

« Oh ! quelle puanteur ! » dit-il.

Il fit demi-tour, cria : « J'arrive ! » et disparut en courant dans le brouillard vert du chemin.

Mon unique chance ! Gâchée. Il se serait servi de la figurine, j'en étais sûr, n'eût été cette stupide femme et le vent qui avait tourné... Ils étaient tous contre moi. Les gens. Le vent. Tout.

Et la figurine était toujours là, assise, ses yeux aveugles tournés vers un ciel de roc.

* *

*

Quelque chose en moi me disait de prendre mon parti de cette déception, de m'éloigner de cet endroit et ne plus jamais y revenir.

Je savais que je ne pourrais que regretter ce geste, cependant, je sortis la figurine de sa niche avec le papier qui l'accompagnait et escaladai le terre-plein. Près du sommet, j'entendis son rire clair.

J'aperçus un remblai qui aurait pu passer pour un motif ornemental, mais devait être l'entrée camouflée d'une maison enfouie.

J'en fis le tour, en trébuchant, et trouvai le garçon agenouillé sur le gazon. Il jouait avec un pantin marron et blanc. Il leva la tête, et le rire disparut de son visage. Le vent était tombé, et il pouvait me

sentir. Mauvais. Pas de vent, et la poupée pour distraire son attention. Décidément, rien ne marchait comme je l'aurais voulu. D'une manière aveugle, j'allai à lui, me laissai tomber sur un genou, et lui mis la figurine sous le nez :

« Regarde », lui dis-je.

Dans sa hâte, il tomba à la renverse. La figurine n'avait pu lui apparaître que comme une tache brune arrivant sur lui. Il se releva et courut vers le remblai, la poupée gémissante sur ses talons.

Je bondis à sa suite, dans un envol de terre et d'herbe arrachée. Je tenais toujours dans ma main crispée la figurine et le papier l'accompagnant.

Une ouverture béa soudain, sembla l'avalier, et se referma à mon nez. Du plat de la main, je martelai la terre tout autour, lorsque, accidentellement, mes doigts rencontrèrent le dispositif commandant l'ouverture de la porte. Celle-ci s'ouvrit.

Je m'y engouffrai en hurlant : « Attends ! » et me retrouvai dans un passage grisâtre, descendant en spirales. Je m'y précipitai la tête la première, pour arriver à la mauvaise porte : elle s'ouvrait sur une serre souterraine, chaude et humide, où des rangées de lianes serpentaient sous les projecteurs jaunes.

En rage, je traversai l'aile du bâtiment, contournai des réservoirs, et parvins à un vestibule où se trouvait un ascenseur.

A nouveau, je descendis jusqu'au troisième étage inférieur, dans un labyrinthe de chambres d'amis, toutes vides, résonnantes d'échos. Finalement, je trouvai un escalier menant vers les étages supérieurs et, tout au bout, j'entendis des voix.

La porte était transparente comme une vitrine, et je me postai devant, regardant et écoutant. Il y avait là le jeune garçon, une femme paraissant tout juste assez âgée pour être sa mère – j'aurais dit plutôt sa sœur ou sa cousine – et une autre femme, plus vieille celle-là, assise sur une chaise et tenant la poupée dans ses mains. La pièce était confortable et meublée sans aucun goût, comme toutes les autres.

Je vis la surprise pétrifier leurs visages lorsque je fis irruption dans la pièce. C'était toujours la même chose : ils savaient que j'avais envie de les tuer, mais ils ne s'attendaient jamais à ce que je pénètre dans une maison sans y être invité. Ça ne se faisait pas.

Ce garçon, si près que j'aurais pu le toucher ! Mais le choc émotionnel éprouvé semblait emplir l'air autour d'eux d'un brouillard palpitant qui étouffait ma voix. Il me fallut hurler :

« Tout ce qu'on t'a dit n'est que mensonges ! Regarde ! Là ! Voilà la vérité ! »

Je brandis la figurine devant ses yeux, mais il ne la voyait pas.

« Risha, descends », dit tranquillement la plus jeune femme.

Il fit demi-tour pour obéir, plus rapide qu'un furet. Je lui barrai le chemin.

« Reste, lui dis-je, respirant fortement. Regarde.

— Rappelle-toi, Risha, ne lui parle pas », dit la jeune femme.

Je ne pus supporter cela une seconde de plus. Où le garçon disparut, je ne sais : je cessai de le voir. Serrant toujours dans ma main la figurine et le papier qui y était joint, je bondis vers la femme. J'allais presque l'atteindre – lorsque le bourdonnement m'envahit en plein mouvement, plus fort, toujours plus fort, jusqu'à devenir la fin du monde.

* *

*

C'était la seconde fois, cette semaine, que cela se produisait. Lorsque je revins à moi, je me sentais malade et même trop faible pour remuer pendant un long moment. La maison était silencieuse. Ils l'avaient quittée, bien sûr... Elle avait été souillée par ma présence. Ils n'y vivraient jamais plus, ils iraient en construire une autre, ailleurs.

Tout se brouillait devant mes yeux. Au bout d'un moment, je me remis sur pieds et regardai autour de moi. Des rideaux coupés dans une étoffe grise finement tissée pendaient aux murs, d'un air éploré. Je me sentis l'envie de les déchirer en longs lambeaux, de briser les meubles, de jeter tous les tapis et la literie dans la fosse à ordures.

Mais je n'en eus même pas le cœur. Je me sentais trop fatigué. Trente années. Il m'avait été donné tous les royaumes de ce monde et leur gloire, trente années auparavant. Mais c'était là plus que ce qu'un seul homme pouvait supporter, pendant trente ans.

Finalement, je me baissai pour ramasser la figurine et le papier qui aurait dû se trouver sous ses pieds. Il était tout froissé, à présent, criant dans la solitude son message désespéré qu'on avait rejeté sans le lire.

Je soupirai amèrement.

Je le dépliai et en lus la dernière partie :

TU PEUX PARTAGER LE MONDE AVEC MOI. ILS NE POURRONT PAS T'ARRÊTER. FRAPPE MAINTENANT. RAMASSE UN OBJET POINTU ET POIGNARDE, OU UN OBJET LOURD ET ÉCRASE ! C'EST TOUT ! ALORS TU SERAS LIBRE. N'IMPORTE QUI PEUT LE FAIRE.

N'importe qui. Quelqu'un. N'importe qui.

Traduit par RÉGINE VIVIER.

The country of the Kind.

© Mercury Press, 1956.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

VOIR L'HOMME INVISIBLE

par Robert Silverberg

Dans sa nouvelle intitulée La Loterie à Babylone, Jorge Luis Borges écrivait : « Toute une année de la Lune durant, j'ai été déclaré invisible ; je criais et l'on ne me répondait point, je volais le pain et je n'étais pas décapité. » L'application d'un tel châtiment constitue, très exactement, le motif fondamental du récit suivant.

Ils me déclarèrent coupable et me condamnèrent alors à l'invisibilité pour un an, à compter de ce 11 mai de l'an de grâce 2104. Et ils m'amènèrent jusqu'à une pièce sombre, sous la salle du tribunal, pour apposer la marque sur mon front avant de me relâcher.

Le travail fut exécuté par deux sbires à la solde de la municipalité. Le premier me poussa sur une chaise tandis que l'autre amenait la marque. C'était une sorte de gorille aux mâchoires saillantes. « Ça ne vous fera pas le moindre mal », dit-il. Il posa la marque sur mon front. J'éprouvai une sensation de froid et ce fut tout.

« Et maintenant ? » demandai-je.

Mais il n'y eut pas de réponse. Ils s'éloignèrent, quittèrent la pièce sans un mot. La porte demeura ouverte. J'étais libre de partir ou de rester à pourrir ici. C'était comme je voulais. Nul ne m'adresserait plus la parole ou ne me regarderait plus d'une fois, juste le temps de reconnaître le signe sur mon front.

Un châtiment absurde ? Non. Ou plutôt, oui. Mais le crime était également absurde. Le Crime de Froideur. Le refus de collaborer avec mes frères humains. J'avais récidivé quatre fois. Le châtiment, pour cela, était une année d'invisibilité. La plainte avait été dûment déposée et le jugement rendu. Et la marque venait de m'être apposée.

J'étais invisible.

Je sortis dans ce monde de colère.

La pluie de l'après-midi avait déjà eu lieu. Les rues de la ville séchaient et une senteur de végétation venait des jardins suspendus. Hommes et femmes vaquaient à leurs tâches. Je me mêlai à eux mais

il ne me virent pas.

Parler à un homme invisible était puni d'invisibilité. Un an ou plus, compte tenu de la gravité de l'acte. Tout reposait là-dessus et je me demandai jusqu'à quel point la règle pouvait être observée.

Je ne tardai pas à le découvrir.

Je pris un ascenseur et me laissai emporter en une longue spirale jusqu'au plus proche jardin suspendu. C'était le Onze, celui des cactus. Leurs formes grotesques et bizarres convenaient à mon état d'âme. J'arrivai sur la terrasse et me dirigeai vers le comptoir d'entrée pour payer. Une femme blafarde, au regard vide, se tenait à la réception.

Je posai mon argent. Quelque chose qui ressemblait à de la peur passa dans son regard puis disparut aussitôt.

« Une entrée », dis-je.

Pas de réponse. Les gens faisaient la queue derrière moi. Je renouvelai ma demande. La femme eut un regard désespéré puis ses yeux se posèrent par-delà mon épaule gauche. Une main se tendit, d'autres pièces furent déposées. La femme les prit et tendit un jeton à l'homme. Il alla le glisser dans la fente et entra.

« Donnez-moi un jeton », dis-je d'un ton décidé.

Les autres me poussaient de côté. Sans un mot d'excuse. Je commençais à comprendre ce que pouvait impliquer mon invisibilité. Ils me traitaient exactement comme s'ils ne me voyaient pas.

Il existait aussi des avantages, en contrepartie. Je passai derrière le comptoir et m'emparai d'un jeton. Comme j'étais invisible, je ne pouvais être poursuivi. Je glissai le jeton dans la fente et pénétrai dans le jardin.

Mais les cactus ne m'intéressaient plus. Un malaise inexprimable s'était emparé de moi et je n'avais plus aucune envie de rester ici. En sortant, je touchai du doigt une longue épine et je me mis à saigner. Le cactus, au moins, reconnaissait toujours mon existence. Mais seulement pour me faire saigner.

* *

*

Je regagnai mon appartement. Mes livres m'y attendaient mais je ne leur trouvais plus aucun intérêt. Je m'étendis sur mon lit étroit et mis en marche le stimulateur pour combattre l'étrange lassitude qui me tenait. Je me pris à songer à mon invisibilité.

Je me dis que ce ne serait pas un si lourd fardeau.

Je n'avais jamais beaucoup dépendu des autres. Et même, n'avais-je pas été condamné pour ma froideur envers mes frères humains ? Pourquoi devrais-je avoir besoin d'eux maintenant ? Qu'ils m'ignorent

donc !

Ce serait reposant. J'avais une année de répit devant moi, sans avoir à travailler. Les hommes invisibles ne travaillent pas. Comment le pourraient-ils ? Comment peut-on aller consulter un docteur invisible ? Demander à un homme de loi invisible de vous représenter ? Qui donnerait un document à classer à un secrétaire invisible ? Donc, plus de travail. Et plus de salaire, bien sûr. Mais les propriétaires ne demandent pas de loyer à un homme invisible. Un homme invisible va où bon lui semble sans payer. Je venais d'en faire la démonstration au jardin suspendu.

Je sentais que l'invisibilité pouvait être un bon tour à jouer à la société. On ne m'avait condamné à rien de plus grave qu'une année de repos. J'étais bien décidé à en profiter.

Mais il existait certains inconvénients pratiques. Pour ma première soirée d'invisibilité, j'allai dans le restaurant le plus élégant de la ville. Je désirais la vaisselle la plus fine et un repas de cent Unités, comptant bien m'éclipser à l'apparition de la note.

Ces projets étaient complètement ridicules. Je ne parvins pas à obtenir une place. J'attendis une demi-heure dans le hall, tandis que le maître d'hôtel allait et venait. Il avait certainement affronté cette situation de nombreuses fois. Je compris que le fait d'aller m'asseoir à une table ne me donnerait rien de plus. Personne ne viendrait prendre ma commande.

Je pouvais aller à la cuisine, me servir moi-même de tout ce qui me plaisait. Je pouvais perturber le travail du restaurant. Mais je ne le fis pas. La société a un moyen de se protéger des invisibles. Bien sûr, il ne peut y avoir de riposte directe. Mais si un cuisinier déclare qu'il n'a vu personne quand il a lancé une casserole d'eau bouillante contre le mur, qui peut le contredire ? L'invisibilité est ce qu'elle est, une arme à deux tranchants.

Je quittai le restaurant.

J'allai manger dans un automatique proche puis je pris un taxi jusqu'à mon domicile. Les machines, tout comme les cactus, ne pratiquaient à mon égard aucune discrimination. Je songeai que, pendant un an, elles ne seraient que de bien tristes compagnons.

Je dormis très mal.

* *

*

Pour mon second jour d'invisibilité, je fis des essais plus poussés et des découvertes.

Je partis pour une promenade, en prenant garde de rester sur le

passage réservé aux piétons. J'avais entendu parler de ces gens qui s'amuse à écraser ceux qui portent la marque d'invisibilité sur le front. Bien entendu, tout recours est impossible contre eux. Ainsi que toute punition. Ma condition a ses petits risques... intentionnels.

J'allais par les rues en observant la façon dont la foule s'écartait devant moi. Je passais au travers comme une aiguille microscopique entre deux cellules. Les gens avaient de l'expérience. Vers midi, je vis mon premier compagnon d'invisibilité. C'était un homme d'âge moyen, de belle allure, l'air digne.

Il portait la marque d'infamie sur un front en dôme. Ses yeux, un instant, rencontrèrent les miens puis glissèrent ailleurs.

Même un homme invisible ne peut voir un autre homme invisible.

Je fus étonné, c'est tout. J'appréciais encore la nouveauté de cette existence. Nul mépris ne pouvait me blesser. Pas encore, du moins. Plus tard, je me dirigeai vers un de ces établissements de bains où les femmes qui travaillent peuvent aller se laver pour quelques pièces de monnaie. Avec un sourire mauvais, je grimpai les marches. La gardienne, à la porte, esquissa un coup d'œil surpris. Ce fut, pour moi, un petit triomphe. Elle ne tenta pas de m'arrêter.

Et j'entrai.

L'atmosphère saturée de vapeur et de savon me saisit. Je poursuivis mon chemin, traversant des vestiaires où étaient accrochées de longues rangées de blouses grises. Il me vint à l'idée que je pouvais rafler toutes les Unités qui s'y trouvaient, mais je ne le fis pas. Le vol perd son sens lorsqu'il devient trop facile. Les malins qui jouent sur l'invisibilité l'ont déjà compris.

Je continuai, jusqu'aux chambres de bains.

Il y avait là des centaines de femmes. Des filles nubiles, d'épaisses femelles, de vieilles bonnes femmes. Certaines rougirent, d'autres sourirent. Beaucoup me tournèrent le dos. Mais elles prenaient garde à ne montrer aucune réaction véritable à ma présence. Les matrones surveillantes montaient la garde et personne ne désirait se voir accusé d'avoir donné quelque signe de reconnaissance à la vue d'un invisible.

Et ainsi, je les regardai se baigner. Je vis cent paires de seins tressautant, cent corps nus luisant sous la vapeur. Je contemplai cette masse compacte de peau féminine. Mes réactions étaient mitigées. J'éprouvais une sensation de triomphe pour avoir pénétré sans ennui dans ce sanctuaire. Et puis, aussi, me gagnant lentement, une sensation de... était-ce de la tristesse ? de la lassitude ? un bouleversement en moi ? ou autre chose, que je ne pouvais nommer ?

Je n'arrivais pas à analyser cette émotion. C'était comme une main moite qui m'eût saisi la gorge. Je sortis précipitamment. Des heures après, l'odeur d'eau savonneuse était encore dans mes narines. Et cette

nuît-là, des visions de chair rose hantèrent mes rêves. J'avais mangé, solitaire, dans un automatique. Je commençais à réaliser que la nouveauté apportée par la punition avait déjà disparu.

* *

*

Au cours de la troisième semaine, je tombai malade. Cela commença par une forte fièvre, puis des maux d'estomac, des vomissements et toutes sortes de symptômes inquiétants. A minuit, je me crus sur le point de mourir. Les crampes étaient intolérables et lorsque je me traînai jusqu'au cabinet de toilette, je vis mon visage dans la glace. Il était déformé, verdâtre, ruisselant de sueur. La marque d'invisibilité faisait comme un phare sur la pâleur de mon front.

Je demurai un long moment étendu sur le carrelage, essayant faiblement d'absorber sa fraîcheur. Puis je pensai : peut-être est-ce l'appendice ? Cette relique préhistorique, périmée, ridicule qui s'est enflammée et qui est prête à brûler.

Il me fallait un docteur.

Le téléphone était couvert de poussière. On ne s'était pas donné la peine de le débrancher mais il n'avait servi à appeler personne depuis mon arrestation. Personne n'avait non plus osé m'appeler. La punition pour avoir téléphoné à un invisible est l'invisibilité. Mes amis, ceux qui l'avaient été, se tenaient à l'écart.

Je saisis le combiné et formai un numéro. Le voyant s'alluma et le robot standardiste demanda :

« A quel service désirez-vous parler, monsieur ? »

— A un docteur, dis-je, haletant.

— Certainement, monsieur. » Digne et aimable mécanique ! Il n'y avait pas moyen de déclarer invisible un robot, aussi était-il libre de me parler.

L'écran s'illumina. Une voix grave demanda : « D'où souffrez-vous ? »

— De l'estomac. C'est peut-être l'appendice.

— Nous vous envoyons quelqu'un d'ici... » Il s'interrompit. J'avais commis l'erreur de tourner mon visage ravagé vers l'écran. Ses yeux s'étaient posés sur mon front. L'écran redevint obscur. Aussi vite que si j'avais été un lépreux tendant la main pour un baiser.

Je gémis : « Docteur ».

Il était parti. Je cachai mon visage entre mes mains. Cela allait trop loin, pensai-je. Le serment d'Hippocrate autorisait-il de tels actes ? Un docteur avait-il le droit d'ignorer la plainte d'un homme demandant secours ?

Mais Hippocrate n'avait jamais rien su des hommes invisibles. Un docteur n'était pas tenu de soigner un homme invisible. Pour la société, en fait, je n'existais plus. Les docteurs ne peuvent émettre de diagnostic à propos d'individus inexistants.

On me laissait à ma souffrance.

C'était là une des plus désagréables conséquences de l'invisibilité. Vous pouviez pénétrer dans un boudoir si cela vous chantait, sans que nul ne s'y oppose. Mais nul ne s'opposait non plus à ce que vous restiez à vous tordre sur un lit de douleur. C'était identique. Et si votre appendice craquait, eh bien, c'était peut-être le meilleur moyen de décourager ceux qui auraient pu suivre comme vous le même chemin hors de la loi.

Mon appendice ne craqua pas. Je survécus, bien que durement secoué.

Un homme peut continuer à vivre pendant un an sans parler à personne. Il peut circuler dans les voitures automatiques et manger dans les restaurants automatiques. Mais il n'existe pas de docteur automatique. Pour la première fois, vraiment, je me trouvais de l'autre côté de la barrière. Un prisonnier a droit à un docteur quand il tombe malade. Mon crime n'avait pas été assez grave pour me valoir la prison. Mais aucun docteur ne viendrait me soigner. C'était injuste.

Je maudis les démons qui avaient pu inventer mon châtiment. J'affrontai chaque aube froide aussi solitaire que Robinson sur son île, au cœur d'une cité de douze millions d'âmes.

* *

*

Comment décrire mes changements d'humeur ? Les mois qui passaient étaient comme des vents contraires qui me faisaient changer de cap.

Il y avait des jours où l'invisibilité me semblait un bonheur, un bien précieux. En ces moments paranoïdes, je me sentais fier d'être à l'écart des règles dont dépendaient les hommes normaux.

Je volais. Je pénétrais dans les magasins et m'emparais de la recette pendant que le marchand apeuré n'osait m'arrêter. En criant, il aurait été coupable, il n'aurait pas admis mon invisibilité. Si j'avais su alors que l'État remboursait ce genre de dommage, j'y aurais pris moins de plaisir. Mais je volais.

J'entrais partout. Les bains ne me tentèrent jamais plus mais je franchis le seuil d'autres sanctuaires. J'allais dans des hôtels et parcourus les couloirs en ouvrant les portes au hasard. Il y avait des chambres vides. D'autres qui ne l'étaient pas.

Pareil à un dieu, je voyais tout. Je m'endurcis. Mon mépris de la société, qui m'avait valu mon invisibilité, augmenta encore.

Pendant les périodes de pluie, je restais dans les rues vides et je criais vers les façades brillantes des grands immeubles : « Qui a besoin de vous ? Pas moi ! Qui a besoin de vous le moins du monde ? »

C'était comme une folie, provoquée, je le pense, par ma solitude. Je pénétrais dans les théâtres où les bienheureux lotophages étaient écroulés dans leurs fauteuils-masseurs, figés sûr place par les scintillantes images tridimensionnelles. Et je bondissais dans les travées sans que l'un d'eux se permît une remarque. Le signe luminescent sur mon front leur enjoignait de garder pour eux leurs protestations.

Ces moments-là étaient les moments de folie, les bons moments. Ceux où je me sentais haut de dix mètres et circulais parmi les pauvres idiots, le mépris sortant de chacun de mes pores. Des moments fous. Je m'en rendais parfaitement compte. Il est peu probable qu'un homme livré durant des mois à une invisibilité qu'il n'a pas voulue demeure très équilibré.

AI-je qualifié ces moments de paranoïdes ? « Maniaco-dépressifs » serait plus juste. Le pendule oscillait follement. Les jours où je n'éprouvais que mépris pour les imbéciles que je voyais autour de moi étaient contrebalancés par ceux où mon isolement exerçait sur moi une pression tangible. Je pouvais aller au long des rues sans fin, passer sous les arcades de lumière, descendre jusqu'aux grandes routes que sillonnaient des projectiles aux couleurs éclatantes. Pas un mendiant ne viendrait à moi. Saviez-vous que nous avons des mendiants, en notre siècle brillant ? Je l'avais toujours ignoré, avant mon invisibilité. Mais mes longues promenades m'emmenaient jusqu'à la zone, là où le vernis se fait très mince, là où des vieillards voûtés, aux traits creusés, mendient quelques pièces.

Personne ne me demandait d'argent, à moi.

Une fois, un aveugle s'approcha de moi. « Pour l'amour de Dieu, murmura-t-il, aidez-moi à m'acheter des yeux à la banque. »

C'était là les premiers mots qu'un être humain m'ait adressés directement depuis des mois. Je commençais à chercher dans ma tunique afin de lui donner jusqu'à ma dernière Unité en signe de gratitude. Pourquoi pas ? Je pouvais me procurer de l'argent rien qu'en le prenant. Mais avant que j'aie pu sortir mes Unités, un personnage de cauchemar surgit sur des béquilles et se mit entre nous. Je perçus le mot « invisible » murmuré et tous deux s'enfuirent, pareils à des crabes effrayés. Je restai immobile, tenant stupidement mon argent.

Pas même les mendiants !

Et je m'effondrai à nouveau. Mon arrogance disparut. J'étais seul, maintenant. Qui pouvait m'accuser de froideur ? J'étais tendre comme une éponge, rempli du désir pathétique d'un seul mot, d'un seul sourire, d'une main à serrer. C'était le sixième mois de mon invisibilité.

J'en éprouvais à présent un dégoût total. Ses plaisirs n'étaient que du vide et ses tourments insupportables. Je me demandais comment j'allais réussir à survivre pendant les six mois suivants. Croyez-moi, le suicide n'était pas loin de mes pensées en ces sombres instants. Finalement, je me livrai à un acte de folie.

Lors d'une de mes promenades, je rencontrai un autre invisible. Ce n'était guère que le troisième ou le quatrième que j'aie vu en six mois. Comme lors des précédentes rencontres, nos yeux se croisèrent, un bref instant. Il porta son regard sur le sol, m'évita et poursuivit son chemin. C'était un homme mince, qui n'avait pas plus de la quarantaine. Ses cheveux bruns étaient en broussailles au-dessus de son visage étroit, aigu. Il avait une allure intellectuelle et je me demandai ce qu'il avait pu faire pour mériter son châtiment. Je fus saisi par le désir de courir après lui, de lui demander son nom, de l'interroger, de lui parler et de le serrer contre moi.

Toutes choses interdites. Nul ne peut avoir aucun contact avec un invisible, même pas un autre invisible. La société ne désire nullement voir se créer une fraternité secrète au sein de ses parias.

Je savais tout cela.

Pourtant, je fis demi-tour et le suivis.

Je marchai derrière lui le long de trois pâtés d'immeubles, me tenant à une distance de vingt à cinquante pas de lui. Les robots de sécurité semblaient être partout, leurs détecteurs prêts à relever la moindre infraction, et je n'osais pas agir. Puis il tourna dans une rue grise, poussiéreuse, vieille de cinq siècles. Il allait avec la nonchalance de l'invisible qui ne va nulle part. J'arrivai derrière lui.

« S'il vous plaît, dis-je doucement. Personne ne peut nous voir ici. Nous pouvons parler. Mon nom est... »

Il se retourna. Il y avait de l'horreur dans ses yeux. Son visage était pâle. Il me regarda avec stupéfaction pendant un instant, puis s'élança en avant comme s'il voulait me contourner.

Je l'arrêtai.

« Attendez, dis-je. N'ayez pas peur. S'il vous plaît ! »

Il se dégagea. Je lançai ma main vers son épaule, il se libéra.

« Rien qu'un mot », suppliai-je.

Pas un seul mot. Pas même le « Laissez-moi ! » qu'il aurait pu gronder. Il passa à côté de moi et courut vers le bas de la rue déserte, le bruit de ses pas diminuant, claquement puis murmure lointain,

comme il atteignait le coin et tournait. Je regardai dans cette direction, plein d'une immense solitude.

Et puis vint la peur. Lui n'avait pas transgressé les règles, mais moi je l'avais fait. Je l'avais vu. Cela me mettait sous le coup de la punition, d'un prolongement de mon invisibilité, peut-être. Je regardai tout autour de moi, plein d'anxiété. Mais il n'y avait pas un seul robot en vue.

J'étais seul.

Je fis demi-tour, m'efforçant au calme, et je continuai jusqu'au bout de la rue. Peu à peu, je retrouvai mon contrôle. Je réalisai que j'avais commis une folie impardonnable. La stupidité de ma conduite me troublait, mais ce qui me touchait plus encore, c'était la sentimentalité qu'elle impliquait.

Courir de cette façon derrière un autre invisible, admettre ouvertement ma solitude, mon désir de... Non ! cela signifiait que la société était en train de gagner. Je ne pouvais permettre cela.

Je découvris que j'étais, une fois de plus, à proximité du Jardin des Cactus. Je pris l'ascenseur, raflai un jeton au gardien et entrai. Je cherchai un moment et finis par trouver un cactus tordu, tourmenté. C'était un monstre épineux, de près de deux mètres de haut. Je l'arrachai de son pot et le brisai en fragments, me hérissant les mains d'épines. Les gens faisaient comme s'ils ne voyaient rien. J'ôtai les épines de mes mains et, les paumes en sang, je repris le chemin de l'ascenseur, à nouveau isolé avec dédain dans mon invisibilité.

* *

*

Le huitième mois s'acheva, puis le neuvième, le dixième. Le tour des saisons était presque bouclé. Le printemps avait fait place à un été assez doux. Un automne frais avait succédé à l'été et, durant l'hiver, il y avait eu quinze jours de neige, autorisée pour des raisons esthétiques. Et l'hiver prit fin.

Dans les parcs, les arbres se couvrirent de bourgeons verts. Les hommes du contrôle climatique mirent au point le programme des pluies quotidiennes.

J'approchais du terme.

Pendant ces derniers mois d'invisibilité, j'étais tombé dans une espèce de torpeur. Mon esprit, réduit à ses seules ressources, refusait d'endurer plus longtemps les conséquences de ma condition. J'avais glissé, de jour en jour, dans une brume qui noyait tout. Je lisais au hasard. Un jour Aristote et la Bible le lendemain, un traité de mécanique le jour suivant. Je ne retenais rien. Comme je tournais une

page, elle quittait ma mémoire.

Les quelques avantages de mon invisibilité ne m'importaient plus, les distractions de voyeur, la sensation fugace de puissance que vous procure le fait de pouvoir commettre n'importe quel acte avec une crainte de riposte très limitée. Je dis limitée parce que le passage dans l'invisibilité n'efface pas la nature humaine, bien entendu. Quelques hommes peuvent risquer l'invisibilité pour protéger leur femme ou leurs enfants des violences d'un invisible. Mais aucun ne se permettrait de poser délibérément les yeux sur un invisible. Il existe des moyens de tourner les difficultés sans paraître reconnaître l'existence d'un invisible, comme je l'ai déjà dit. Toutefois, il est possible de bien s'en tirer dans la plupart des cas.

Mais je ne voulais pas essayer. Dostoïevsky a écrit quelque part : « Sans Dieu, tout est possible. » Je peux le paraphraser et dire : « A l'homme invisible, tout est possible – et sans intérêt. »

Il en est ainsi, réellement.

Les mois s'écoulèrent, mornes.

Je ne comptais pas les heures qui me séparaient de ma libération. Pour dire vrai, j'avais totalement oublié que ma peine devait avoir une fin. Le jour même, j'étais en train de lire dans ma chambre, tournant page après page d'un air las, quand l'avertisseur sonna.

Il ne l'avait pas fait depuis un an. J'avais presque complètement oublié ce que cela signifiait. Mais j'allai ouvrir la porte. Les représentants de la loi étaient là. Sans un mot, ils ôtèrent le sceau qui maintenait la marque sur mon front. Elle tomba et se brisa.

« Salut, citoyens », dirent-ils.

J'opinai d'un air sombre. « Oui. Salut.

— 11 mai 2105. Vous avez atteint le terme. Vous retournez à la société. Vous avez payé votre dette.

— Merci. Oui.

— Venez prendre un verre avec nous.

— Non. Merci.

— C'est la tradition. Venez. »

Je les suivis. Mon front me paraissait étrangement nu, à présent. Je me regardai dans une glace. Je vis qu'il subsistait une trace blanche là où avait été la marque. Ils m'emmenèrent dans un bar proche et m'offrirent du whisky synthétique, très fort. Le barman grimaça un sourire à mon intention. Quelqu'un, sur le siège à côté, me tapa sur l'épaule et me demanda mon pronostic pour la course de fusées du lendemain. Je n'en avais aucune idée et je le lui dis.

« Vraiment ? Moi, je parie pour Kelso. Quatre contre un, mais il a un démarrage terrible.

— Je m'excuse, dis-je.

— Il a été absent pendant quelque temps », expliqua doucement l'un des hommes du gouvernement.

On ne pouvait se méprendre sur cet euphémisme. Mon voisin regarda mon front et hocha la tête. Il proposa de m'offrir un verre et j'acceptai, bien que ressentant déjà les effets du premier. J'étais à nouveau un être humain. J'étais visible.

De toute façon, je n'aurais pas osé refuser. Cela aurait pu constituer un nouveau Crime de Froideur. Cette cinquième offense pouvait me coûter cinq années d'invisibilité. J'avais appris l'humilité.

* *

*

Le retour à l'état d'homme visible constitue, bien sûr, un terrible changement. Il y a les vieux amis à revoir, les conversations pénibles, les relations interrompues que l'on remue. J'avais été, durant un an, exilé dans ma propre ville et le retour n'était pas chose facile.

Personne ne faisait allusion à mon invisibilité, naturellement. On traitait cela comme une affliction dont il valait mieux ne pas parler. Je pensais que c'était de l'hypocrisie, mais je l'acceptais. Sans aucun doute, ils tenaient tous à épargner mes sentiments. A-t-on jamais entendu quelqu'un dire à un homme dont l'estomac cancéreux vient d'être remplacé : « On m'a dit que vous veniez de l'échapper belle ? » A-t-on jamais entendu quelqu'un dire à un homme dont le père vient d'être conduit en maison d'euthanasie : « De toute façon, il allait plutôt mal, ces derniers temps ? »

Ainsi, cette petite faille qui séparait nos existences me laissait bien peu de sujets de conversation. Surtout maintenant que j'avais à peu près complètement perdu le sens de la conversation. Cette période de réadaptation était en fait une période d'essai.

Mais je persévérerai. Car je n'étais plus aussi orgueilleux et distant que je l'avais été avant mon arrestation. J'avais appris l'humilité à la plus dure des écoles.

De temps à autre, j'apercevais un invisible dans la rue, bien sûr. Il était impossible de les éviter. Mais, avec l'expérience que j'avais, je regardais très vite ailleurs comme si mes yeux, un instant, s'étaient posés sur quelque créature ignoble et rampante d'un autre monde.

Pourtant, ce fut dans le quatrième mois de mon retour au monde visible que la dernière conséquence de ma condamnation vint m'atteindre. Je me trouvais à proximité de la tour municipale. J'avais réintégré mon emploi à la division des documents du gouvernement municipal. Ma journée achevée, je me dirigeais vers les transporteurs quand une main émergea de la foule et me saisit le bras.

« S'il vous plaît, dit une voix douce. Attendez une minute. N'ayez pas peur. »

Surpris, je regardai. Dans notre ville, les étrangers n'accostent pas les étrangers.

Je vis l'emblème brillant de l'invisibilité sur le front de l'homme. Puis je le reconnus. C'était l'homme maigre que j'avais abordé plus de six mois auparavant, dans cette rue déserte. Il était devenu hagard. Ses yeux avaient une expression sauvage, ses cheveux bruns étaient grisonnants. Il avait dû être alors au début de sa peine.

Maintenant, il approchait de la fin.

Il m'agrippait le bras. Je tremblais. Nous n'étions pas dans une rue déserte. C'était le square le plus fréquenté de la ville.

Je libérai mon bras et commençai à m'éloigner.

« Non, ne partez pas, cria-t-il. N'avez-vous pas pitié de moi ? Vous avez été comme cela vous-même. »

J'esquissai un pas. Puis je me souvins de la façon dont j'avais crié après lui, de la façon dont je l'avais supplié de ne pas m'abandonner. Je me souvenais de ma propre solitude misérable.

Je fis un autre pas en avant.

« Lâche ! hurla-t-il. Parle-moi ! Je t'en défie ! Parle-moi, lâche ! »

C'en était trop. J'étais touché et soudain les larmes emplirent mes yeux. Je me retournai et lui tendis la main. Je pris son maigre poignet. Le contact parut lui produire comme un choc électrique. L'instant d'après, je le serrais dans mes bras, essayant de faire passer en moi un peu de son malheur.

* *

*

Les robots de sécurité se rapprochèrent et nous entourèrent. Il fut rejeté à côté et je fus mis en état d'arrestation. Ils vont encore me juger, Non pas pour le Crime de Froideur, cette fois, mais pour son contraire, celui d'Amour. Peut-être me trouveront-ils des circonstances atténuantes et me relâcheront-ils. Peut-être pas.

Peu m'importe. S'ils me condamnent, cette fois je porterai mon invisibilité comme un glorieux bouclier.

Traduit par MICHEL DEMUTH.

To see invisible man.

LE REPOS DU CHASSEUR

par C. L. Moore et Henry Kuttner

Il y a eu les tueurs criminels, les tueurs par fanatisme, les tueurs en état de légitime défense, les tueurs à gages – et d'autres encore. Voici les tueurs par ambition sportive : les Chasseurs, idoles de demain.

PERSONNE à qui je puisse parler que moi-même. Je suis debout en haut de la grande cascade de degrés de marbre qui retombe dans la salle de réception du bas, et toutes mes femmes attendent, parées de tous leurs bijoux, car il s'agit d'un Triomphe de Chasseur... mon Triomphe, à moi, Roger Bellamy, l'Honnête Chasseur. La lumière scintille sur les vitrines d'en bas qui abritent les centaines de têtes séchées que j'ai prises en combat loyal, et je suis l'un des hommes les plus puissants de New York.

Les têtes me confèrent la puissance.

Mais je n'ai personne à qui parler. Sauf moi ? En moi, il est un autre Honnête Roger Bellamy, qui écoute ? Je n'en sais rien. Peut-être constitue-t-il la seule partie réelle de moi-même. Je me débrouille de mon mieux, mais cela ne m'avance à rien. Peut-être mon Bellamy intérieur n'aime-t-il pas ce que je fais. Pourtant il faut que je le fasse. Je ne puis m'arrêter, car je suis né Chasseur. C'est un lourd héritage à la naissance. Qui ne m'envie pas ? Qui ne changerait de place avec moi, si c'était possible ?

Mais de le savoir ne me soulage en rien.

Je ne vaux rien.

Écoute-moi, Bellamy, écoute-moi, si tu es bien là, tout au fond de ma tête. Il faut que tu m'écoutes... il faut que tu comprennes. Toi, là, à l'intérieur de mon crâne. D'un jour à l'autre, désormais, n'importe quel jour, tu peux te retrouver dans une vitrine de la salle de réception de quelque autre Chasseur, avec les foules de Populi se pressant au-dehors contre les vastes baies transparentes et les invités qui arrivent pour admirer et envier, et toutes les femmes qui se tiennent à part, vêtues de satin et parées de bijoux.

Peut-être ne comprends-tu pas, Bellamy. Tu devrais te sentir

merveilleusement bien en ce moment. Sans nul doute ne connais-tu pas ce monde réel dans lequel je dois continuer de vivre. Il y a cent ans, ou mille, le cas aurait pu être différent. Mais nous sommes au XXI^e siècle. Nous sommes aujourd'hui, maintenant, et il n'y a pas de moyen de revenir en arrière.

Je ne crois pas que tu comprennes.

Il n'y a pas le choix, vois-tu. Ou tu finis dans la vitrine d'un autre Chasseur, avec toute ta collection de têtes, alors que tes femmes et tes enfants sont chassés pour redevenir Populi, ou alors tu meurs de mort naturelle (le suicide en est une variété) et ton fils aîné hérite de ta collection et tu deviens immortel dans un monument en plastique. Tu restes debout à jamais dans du plastique transparent sur un piédestal en bordure de Central Park, comme Renway, le vieux Falconer, Brennan et tous les autres. Tout le monde se souvient de toi et t'admire et t'envie.

Mais continueras-tu à penser, Bellamy, dans la gaine de plastique ? Penserai-je ?

Falconer était un grand Chasseur. Jamais il ne ralentit le mouvement et il vécut jusqu'à cinquante-deux ans. Pour un Chasseur, c'est un âge très avancé. Des rumeurs circulent selon lesquelles il s'est tué lui-même... Je n'en sais rien. L'étonnant, c'est qu'il ait conservé sa tête sur ses épaules durant cinquante-deux ans. La concurrence se fait plus dure et maintenant il y a chaque jour davantage d'hommes plus jeunes.

Écoute-moi, Bellamy, le Bellamy de l'intérieur. As-tu vraiment compris ? Penses-tu que ce soit encore le temps merveilleux de la jeunesse, de l'adolescence, alors que l'existence était facile ? As-tu jamais été avec moi durant les longues et impitoyables années où mon corps et mon esprit apprenaient à devenir un Chasseur ? Je suis encore jeune et vigoureux. Je n'ai jamais interrompu mon entraînement. Mais les jeunes années ont été les plus dures.

Avant cela, c'était le temps merveilleux. Il ne dura que six ans, six ans de bonheur et de chaleur et d'amour près de ma mère dans le harem, avec les autres épouses et les autres enfants. Mon père était très bon à l'époque. Mais quand j'eus atteint six ans, cela prit fin. Ils n'auraient pas dû nous faire connaître l'amour, s'il devait cesser si vite. Est-ce là ce que tu te rappelles, Bellamy de l'intérieur ? Si c'est cela, c'est sans espoir de retour. Tu le sais. Tu le sais certainement ?

Les bases de l'entraînement étaient l'obéissance et la discipline. Mon père ne manifestait plus de bonté. Je ne voyais plus guère ma mère et quand cela m'arrivait, je la trouvais changée, elle aussi. Pourtant il y avait les éloges. Il y avait les défilés entre les Populi qui m'acclamaient en même temps que mon père. Lui et les instructeurs

me félicitaient quand je montrais une habileté particulière au duel, ou au tir, où à la judo-traque.

C'était interdit, mais mes frères et moi, nous nous efforcions parfois de nous entretuer. Les instructeurs nous surveillaient de près. Je n'étais pas l'héritier à cette époque. Mais je le devins quand mon frère aîné se rompit le cou dans une chute au judo. Cela ressemblait à un accident, mais bien entendu ce n'en était pas un et je dus alors faire plus attention que jamais. Il fallait que je devienne d'une habileté suprême.

Et tout ce temps, tout ce pénible temps consacré à apprendre à tuer. C'était naturel. On nous répétait sans cesse combien c'était naturel. Nous devons apprendre. Et il ne pouvait y avoir qu'un seul héritier...

Nous vivions déjà sous un nuage de peur. Si la tête de mon père avait été prise, on nous aurait tous chassés du manoir. Oh ! nous n'aurions pas souffert de la faim, nous n'aurions pas été sans toit. Pas en cette ère scientifique. Mais ne pas être Chasseur ! Ne pas connaître l'immortalité dans un monument de plastique dressé en bordure de Central Park !

Quelquefois je rêve que je suis un des Populi. Cela paraît étrange, mais dans le rêve, j'ai faim. Et c'est impossible. Les vastes centrales fournissent tout ce dont le monde a besoin. Les machines synthétisent les aliments, construisent les maisons et nous fournissent toutes les nécessités de la vie. Je n'aurais jamais pu être un des Populi, mais si tel était le cas, je n'aurais qu'à entrer dans un restaurant et à prendre tous les mets dont j'aurais envie, dans les petits casiers vitrés. Je mangerais bien... en fait, bien mieux que je mange actuellement. Et pourtant, dans mon rêve, j'ai faim.

Peut-être que les aliments que j'absorbe ne te satisfont pas, Bellamy au-dedans de moi. Ils ne me satisfont pas non plus, mais ce n'est pas leur rôle. Ils sont nourrissants. Le goût en est désagréable, mais ils contiennent toutes les protéines, les vitamines et les minéraux indispensables pour maintenir mon corps et mon cerveau à leur plus haut niveau d'efficacité. Et ils ne doivent pas être agréables. Ce n'est pas le plaisir qui conduit l'homme à l'immortalité plastifiée. Le plaisir est chose débilitante et néfaste.

Bellamy du dedans... me détestes-tu ?

Je n'ai pas eu la vie facile. Elle ne l'est pas davantage à présent. La chair obstinée lutte contre l'immortalité future, incite l'homme à la faiblesse. Mais si tu te montres faible, combien de temps espères-tu encore conserver ta tête sur tes épaules ?

Les Populi couchent avec leurs femmes. Je n'ai seulement jamais embrassé une seule des miennes. (Est-ce toi qui m'envoies ces rêves ?)

Mes enfants ? Oui, ce sont bien les miens ; l'insémination artificielle apporte la solution. Je dors sur un lit dur. Parfois je porte un cilice. Je ne bois que de l'eau. Ma nourriture est insipide. Je m'entraîne tous les jours avec mes instructeurs jusqu'à l'épuisement.

La vie est difficile... mais pour finir nous serons dressés à jamais dans un monument de plastique, toi et moi, et en attendant le monde nous admire et nous envie. Je mourrai Chasseur et je deviendrai immortel.

La preuve en est dans mes vitrines, là, dans la salle de réception. Les têtes, les têtes... regarde, Bellamy, tant de têtes ! Stratton, mon premier. Je l'ai tué dans Central Park, avec un coupe-coupe. La cicatrice à ma tempe, c'est lui qui me l'a laissée cette nuit-là. J'ai appris à être plus leste. Il le fallait.

Chaque fois que je pénètre dans Central Park, la peur et la haine me viennent en aide. C'est souvent terrifiant, d'être dans le Park. Nous ne nous y rendons que la nuit et il nous arrive de consacrer bien des nuits à la traque avant de prendre une tête. Tu le sais, le Park est interdit à tous, sauf aux Chasseurs.

C'est notre terrain de chasse.

Je me suis montré rusé, adroit, plein de ressources. J'ai manifesté beaucoup de courage. J'ai surmonté ma peur et entretenu ma haine, là, dans les ombres du Park, aux écoutes, aux aguets, sur la piste, sans jamais savoir à quel instant je sentirais l'acier mordant me brûler la gorge. Il n'y a plus de règles, dans le Park. Pistolets, matraques, couteaux... une fois je me suis trouvé pris dans un piège à homme, tout en câbles d'acier et dents aiguës. Mais j'avais bougé en temps opportun et suffisamment vite, aussi avais-je gardé libre ma main droite. J'ai collé une balle entre les deux yeux de Miller quand il est venu pour me prendre. La voilà, la tête de Miller, en bas dans cette vitrine. Tu ne croirais jamais qu'une balle lui ait traversé le crâne, car les thanalogues sont très habiles. Mais en temps normal, nous nous efforçons de ne pas abîmer les têtes.

* *

*

Qu'est-ce qui te trouble à ce point, Bellamy de l'intérieur ? Je suis un des plus grands Chasseurs de New York. Cependant, il faut se montrer rusé. Le Chasseur doit poser pièges et lacets longtemps à l'avance, et pas seulement dans Central Park. Il doit maintenir ses espions sur le qui-vive et resserrer sans cesse son réseau de contacts avec tous les manoirs de la ville. Il doit savoir qui est puissant et qui ne vaut pas la peine d'être pris. A quoi bon vaincre un Chasseur qui n'a qu'une douzaine de têtes dans son hall, alors qu'on y risque quand

même sa propre collection et sa propre tête ?

J'en ai des centaines. Hier encore j'étais le premier parmi les hommes de mon groupe d'âge. Hier encore je faisais l'envie de tous ceux que je connais, j'étais l'idole des Populi, le maître reconnu de la moitié de New York. La moitié de New York ! Sais-tu tout ce que cela signifiait pour moi ? Que mes rivaux me haïssaient et me reconnaissaient comme leur supérieur.

Tu le sais bien, Bellamy. C'était pure vérité que Jonathan Hull le Franc et Ben Griswold le Bon grinçaient des dents en pensant à moi, et que Bill Lindman le Noir et Cowles le Siffleur comptaient leurs trophées et m'appelaient au vidéophone pour me supplier, avec des larmes de haine et de fureur, de les rencontrer dans le Park et de leur accorder la chance qu'ils désiraient plus que tout.

Je leur riais au nez. J'ai ri au point de mettre Bill Lindman le Noir dans une rage aveugle, et puis je l'ai presque envié parce que je n'avais pas éprouvé moi-même la folie meurtrière depuis bien longtemps. J'aime cette sauvage libération de toute conscience ne me laissant plus que l'instinct de tuer, aveugle, irraisonné. Dans un pareil moment, je parviendrais même à t'oublier, toi, Bellamy du dedans.

Mais c'était hier.

Et hier soir. Ben Griswold le Bon a pris une tête. Te rappelles-tu nos sentiments quand nous l'avons appris, toi et moi ? Tout d'abord j'ai eu envie de mourir, Bellamy. Puis j'ai haï Ben comme personne auparavant, et pourtant j'en ai connu, des haines. Je me refusais à croire qu'il avait réussi. Je ne voulais pas croire que c'était cette tête-là qu'il avait prise.

J'ai affirmé que c'était une erreur, qu'il avait pris une tête quelconque parmi les Populi. Mais je savais que je mentais. Personne ne prend de têtes parmi le commun. Elles sont sans valeur. Et puis je me suis dit : « Ce ne peut pas être la tête de Jonathan Hull le Franc. Impossible. Il ne faut pas que ce soit ! » Car Hull était puissant. Sa grande salle contenait presque autant de têtes que la mienne. Si Griswold devait les avoir toutes, il deviendrait beaucoup plus puissant que moi.

Cette idée m'était une torture insupportable.

Je coiffai mon Chapeau d'État, orné d'une clochette par tête que j'ai prise, et j'allai voir. C'était la vérité, Bellamy.

On vidait le manoir de Jonathan Hull. La foule entraînait et sortait à flots tandis que les femmes et les enfants de Hull s'en allaient par petits groupes, sans bruit. Les femmes ne paraissaient pas malheureuses, mais les garçons, oui. (Les filles avaient été envoyées parmi les Populi dès la naissance, naturellement ; elles sont sans valeur.) J'observai les garçons pendant un temps. Ils étaient tous très

malheureux et en colère. L'un d'eux avait près de seize ans, un grand et agile gaillard qui devait avoir presque terminé son entraînement. J'aurais pu un jour le rencontrer dans le Park.

Les autres garçons étaient tous trop jeunes. Maintenant que leur instruction est interrompue, ils n'oseront jamais pénétrer dans le Park. Bien sûr, c'est pour cette raison que jamais personne d'entre les Populi ne devient Chasseur. Il faut de longues années de rude exercice pour transformer en tigre le petit lapin qu'est un enfant. Et dans Central Park, seuls les tigres peuvent rester en vie.

* *

*

J'ai regardé par les fenêtres de Jonathan le Franc et j'ai vu que les vitrines de sa grande salle étaient vides.

« Ce n'est donc ni un cauchemar ni un mensonge... c'est bien Griswold qui les a ! me suis-je dit, et en plus ce sont bien celles de Jonathan le Franc ! »

J'ai franchi la porte, j'ai fermé les poings et j'ai cogné sur la pierre brune de la maison, en grognant de mépris envers moi-même.

Je ne valais rien du tout. Je me détestais et je haïssais Griswold aussi. Et soudain il ne me resta plus que cette seconde haine, et je sus ce que j'avais à faire.

« Aujourd'hui, songeai-je, il occupe la place qui était la mienne hier. » Des hommes au désespoir vont lui parler, le supplier, le défier, tenter par tous les moyens connus de l'attirer dans le Park cette nuit. Mais je suis circonspect. Je dresse mes plans longtemps à l'avance. J'ai des réseaux qui s'étendent jusque dans les manoirs de tous les Chasseurs de la ville, et dont les mailles s'entrecroisent.

La clef de mon problème, cette fois, c'était une de mes propres femmes, Nelda. Depuis longtemps je m'étais rendu compte qu'elle ne m'aimait guère. Sans jamais savoir pourquoi, j'avais nourri en elle ce sentiment jusqu'à m'en faire détester. Je m'étais arrangé pour que Griswold en soit informé. C'est grâce à des stratagèmes de cet ordre que je suis devenu aussi puissant que je l'étais alors... et que je le redeviendrai certainement.

J'enfilai un gant, garni de poils et orné de lignes aux articulations ainsi que d'ongles, de façon à ressembler à une main. J'allai au vidéophone et appelai Ben Griswold le Bon. Il apparut très souriant sur l'écran.

« Je te lance un défi, Ben, dis-je. Ce soir à neuf heures, dans le Park, près du carrousel. »

Il me rit au nez. C'était un homme de haute taille, lourdement

musclé, au cou épais.

Je regardai sa gorge.

« Ce soir à neuf heures », répétai-je.

Il rit de plus belle. « Oh ! non, Roger, me répondit-il. Pourquoi irais-je risquer ma tête ?

— Tu es un dégonflé.

— Bien sûr que je me dégonfle, avoua-t-il, toujours riant, quand je n'ai rien à gagner et tout à perdre. Étais-je un dégonflé la nuit dernière, quand j'ai pris la tête de Hull ? Il y a longtemps que je le visais, Roger. Je reconnais avoir eu peur que tu t'en empires le premier. D'ailleurs, pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— C'est à ta tête que j'en ai, Ben.

— Pas ce soir, dit-il. Pas avant un bout de temps. Je ne retournerai pas dans le Park de si tôt ; je vais être trop occupé. D'ailleurs tu es hors course, à présent, Roger. Combien de têtes possèdes-tu ? »

Le maudit, il savait bien l'avance qu'il avait prise sur moi... pour le moment. Je laissai la haine paraître sur mes traits.

« Dans le Park, ce soir, à neuf heures, criai-je. Près du carrousel. Sinon, j'aurai la certitude que tu as peur.

— Ronge-toi le cœur, Roger ! se moqua-t-il. Ce soir, je parade en ville. Viens me voir. Ou pas... mais tu ne cesseras pas de penser à moi. Tu n'y peux rien.

— Espèce de porc ! Porc pourri ! Dégonflé ! »

* *

*

Il riait, il me tournait en dérision, il m'aiguillonnait comme je l'avais fait si souvent pour d'autres. Je n'avais pas à feindre la colère. J'avais envie de plonger les mains dans l'écran pour lui enfoncer mes doigts dans la gorge. Ma rage folle était bonne à sentir. C'était excellent. Je la laissai monter jusqu'à un niveau qui me parut suffisant. Je le laissai rire et s'esbaudir.

Et pour finir, j'exécutai le plan que j'avais en tête. Au bon moment, quand cela put paraître convaincant, je balançai le poing dans l'écran. Le verre éclata. Le visage de Griswold se fracassa. J'étais content. C'était une satisfaction.

Le contact était coupé, naturellement. Mais je savais qu'il allait procéder rapidement à une vérification. J'ôtai de ma main le gant protecteur et appelai un serviteur en qui je pouvais avoir confiance. (C'est un criminel ; je lui donne asile. Si je meurs, il mourra aussi, et il le sait.) Il banda ma main droite intacte et je lui expliquai ce qu'il devrait dire aux autres domestiques. Je savais que Nelda serait

rapidement informée dans le harem et que Griswold serait mis au courant en moins d'une heure.

J'alimentai ma colère. Toute la journée, au gymnase, je m'exerçai avec mes entraîneurs, maniant le coupe-coupe et le pistolet de la main gauche seulement. Je feignis d'approcher de l'état de folie furieuse, de cette démente meurtrière qui nous envahit quand nous avons le sentiment d'avoir totalement échoué.

Ce genre d'échec ne peut avoir que deux issues. Le suicide est la seconde. Vous ne risquez plus rien alors, et vous savez que votre corps se dressera en bordure du Park, dans son costume de plastique. Mais parfois la haine se tourne vers l'extérieur et il ne reste plus trace de peur. Alors le Chasseur devient fou furieux, et si cela le rend dangereux au plus haut point, il devient du même coup une proie plus facile... il oublie toute prudence.

C'était également dangereux pour moi, car cette forme d'oubli est des plus tentantes, une seule lui étant supérieure – l'anéantissement total.

De toute façon, j'avais tendu l'appât à Griswold. Mais il fallait plus qu'un appât pour le faire sortir alors qu'il estimait n'avoir rien à gagner en courant un tel risque. Je déclenchai donc des rumeurs. Des rumeurs très plausibles. Je laissai murmurer que Bill Lindman le Noir et Cowles le Siffleur, tout aussi désespérés que moi devant le triomphe remporté sur nous tous par Griswold, s'étaient lancé un défi et se rencontreraient le soir même dans le Park. Un seul pourrait en sortir vivant, et celui-là serait le maître de New York en ce qui concernait la puissance dans notre groupe d'âge. (Bien sûr, il y avait le vieux Murdoch, avec sa fabuleuse collection acquise au cours d'une longue vie, mais la rivalité n'était vraiment développée qu'entre nous-mêmes.)

* *

*

Une fois la rumeur en route, je pensai que Griswold allait agir. Il est impossible d'empêcher ce genre de nouvelles de se propager. Il est rare qu'un homme annonce ouvertement qu'il se rend dans le Park. Et autant que je sache, c'était peut-être même la vérité ! Et autant que Griswold sache, sa suprématie était en péril mortel avant même qu'il eût joui de son triomphe. Il y aurait naturellement du danger s'il sortait pour conserver sa victoire. Lindman et Cowles sont tous deux bons Chasseurs. Mais Griswold – s'il ne soupçonnait pas que je lui tendais un piège – avait la chance de remporter une victoire certaine... sur moi-même, l'Honnête Roger Bellamy, qui l'attendais dans une rage folle en un lieu fixé, la main droite inutilisable pour le

combat. N'était-ce pas un peu gros ? Oui, mais tu ne connais pas Griswold.

Quand la nuit fut venue, je revêtis ma tenue de chasse. C'est un vêtement noir, ajusté, à l'épreuve des balles, mais qui permet tous les mouvements avec aisance. Je me noircis le visage et les mains. Je pris un pistolet, un couteau et un coupe-coupe dont le métal est traité de façon à ne pas briller, à ne pas réfléchir la lumière. J'aime particulièrement le coupe-coupe... j'ai de la force dans les bras. J'avais soin de ne pas me servir de ma main bandée, même lorsque je pensais que personne ne m'observait. Et je ne cessais de me rappeler que je devais paraître au bord du déchaînement démentiel parce que je savais que les espions de Griswold lui rapporteraient le moindre de mes mouvements.

Je me dirigeai vers Central Park, vers l'entrée la plus proche de l'emplacement du carrousel. Les hommes de Griswold me fileraient jusque-là, mais pas plus loin.

Je m'attardai un moment à la grille... tu t'en souviens, Bellamy du dedans de moi ? Te rappelles-tu les monuments de plastique devant lesquels nous avons passé, le long du Park ? Falconer et Brennan et les autres, à jamais immortels, dressés fièrement comme des dieux dans leurs blocs transparents et éternels. Toute passion éteinte, toute lutte achevée, leur gloire à jamais assurée. Les as-tu enviés, toi aussi, Bellamy ?

Je me rappelle les yeux du vieux Falconer qui paraissaient regarder au travers de ma personne avec mépris. Le nombre de têtes qu'il a prises est gravé sur le piédestal, et c'était un très grand homme.

« Attendez, songeais-je. Moi aussi, je me dresserai dans le plastique. Je prendrai plus de têtes que toi-même, Falconer, et le jour où j'y serai parvenu, alors ce même jour je pourrai déposer mon fardeau... »

Juste derrière la grille, dans l'ombre profonde, j'ôtai le pansement de ma main droite. Je m'armai de mon couteau sombre, et, plaqué au mur, je commençai à me diriger rapidement vers la petite porte la plus proche de la demeure de Griswold. Je n'avais bien entendu nullement l'intention d'approcher de l'emplacement du carrousel. Griswold serait impatient de me tuer et de ressortir aussitôt, il ne prendrait peut-être pas le temps de réfléchir. Rien d'un penseur, Griswold. Je pariais qu'il prendrait le chemin le plus court.

J'attendis, me sentant très seul et savourant cette solitude. Il m'était difficile de rester en colère. Les arbres murmuraient dans les ténèbres. La lune montait de l'Atlantique, derrière Long Island. Je songeai qu'elle brillait sur le Sound et sur la ville. Elle continuerait à s'élever ainsi longtemps après ma mort. Elle brillerait sur le plastique de mon monument et me baignerait le visage de sa lumière froide bien

longtemps après que toi et moi, Bellamy, aurions trouvé la paix, aurions mis fin à notre longue guerre.

* *

*

Et j'entendis arriver Griswold. Je m'efforçais de chasser de mon esprit toute autre idée que celle de tuer. C'était à cela que mon corps et mon esprit avaient été entraînés si durement depuis mon âge de six ans. Je respirai profondément à plusieurs reprises. Comme toujours, la peur refoulée et paralysante cherchait à remonter en moi, la peur et quelque chose de plus. Quelque chose en moi – est-ce toi, Bellamy ? – qui me dit que je n'ai pas vraiment envie de tuer.

Griswold m'apparut alors et ma haine familière, avide, remit les choses en place.

Je ne me rappelle pas grand-chose du combat. Tout parut se dérouler durant un intervalle de temps impondérable, bien que j' imagine que cela dura un bon moment. Ce fut un combat dur, rapide, bien mené. Nous portions l'un et l'autre des vêtements à l'épreuve des balles, mais nous étions déjà blessés l'un et l'autre avant d'avoir pu nous rapprocher suffisamment pour tenter de nous trancher mutuellement la tête à l'arme blanche. Il s'était armé d'un sabre, plus long que mon coupe-coupe. Cependant le combat était égal. Nous devions agir rapidement car le bruit pouvait attirer d'autres Chasseurs, si toutefois il y en avait dans le Park ce soir-là.

Mais pour finir, je le tuai.

Je pris sa tête. La lime n'avait pas encore surgi au-dessus des hautes bâtisses de l'autre côté du Park et la nuit était jeune.

J'appelai un taxi. En quelques minutes, je fus de retour dans mon manoir, avec mon trophée. Avant de me laisser soigner par les chirurgiens, je m'assurai qu'on emportait la tête au laboratoire pour un traitement hâtif, une préparation accélérée. Et j'envoyai des ordres pour l'organisation d'un Triomphe à minuit.

Pendant que j'étais étendu sur la table et que les médecins lavaient et pansaient mes plaies, la nouvelle se répandait déjà par la ville. Mes domestiques étaient dans la demeure de Griswold pour transférer ses collections dans ma salle de réception ; ils installaient des vitrines supplémentaires pour enfermer tous mes trophées, tous ceux de Jonathan le Franc, et aussi tous ceux de Griswold. Je serais l'homme le plus puissant de New York, après des maîtres tels que le vieux Murdoch et un ou deux autres. Tous ceux de mon groupe d'âge et du groupe supérieur seraient malades d'envie et de haine. Je songeai à Lindman et Cowles et j'éclatai d'un rire triomphant.

Je croyais encore que c'était un triomphe... à ce moment.

* *

*

Je me tiens maintenant en haut de l'escalier, je contemple les lumières et le luxe, les rangées nombreuses de trophées, mes femmes et tous leurs bijoux. Des serviteurs s'avancent vers les lourdes portes de bronze pour les ouvrir. Que va-t-il arriver ? La foule des invités, les grands Chasseurs venant rendre hommage à un plus grand qu'eux ? Ou... si personne ne venait assister à mon Triomphe, après tout ?

Les battants de bronze commencent à pivoter. Et j'ai peur. La peur qui ne quitte jamais le Chasseur, sauf lors de son ultime et plus grandiose Triomphe, la peur est en moi. Et si, tandis que je poursuivais Griswold ce soir, quelque autre Chasseur avait tendu une embuscade à un gibier encore plus gros... si, par exemple, quelqu'un avait pris la tête du vieux Murdoch ? Alors quelqu'un d'autre aurait un Triomphe à New York ce soir, un Triomphe plus grand que le mien !

La peur m'étouffe. C'est l'échec. Un autre Chasseur m'a battu. Je ne vauds rien...

Non. Écoute ! Écoute-les crier mon nom ! Regarde, regarde-les s'engloutir par la porte ouverte, tous les grands Chasseurs et leurs femmes étincelantes de bijoux, qui accourent en foule pour remplir le grand hall au-dessous de moi. J'ai eu peur trop tôt. En définitive, j'étais le seul Chasseur dans le Park, ce soir. Ainsi j'ai gagné, et c'est mon Triomphe.

Il y a Lindman, il y a Cowles. Je lis leurs expressions très, très facilement. Ils sont impatients de me parler en privé ce soir pour me défier en duel dans le Park.

Ils lèvent tous le bras pour me saluer. Ils crient mon nom.

Je fais signe à un domestique. Il me tend le verre plein tout prêt. Maintenant, je regarde d'en haut les Chasseurs de New York – je les regarde du haut de mon Triomphe – et je lève mon verre à leur adresse.

Je bois.

Chasseurs, vous ne pouvez plus rien me ravir à présent.

Je me dresserai fièrement, enrobé de plastique, semblable à un dieu dans le bloc éternel qui m'enveloppera, toute passion éteinte, toute lutte terminée, ma gloire assurée à jamais.

Le poison agit rapidement.

Le voilà, le véritable Triomphe !

Traduit par PAUL HEBERT.

Home is the hunter.

Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency,
Londres.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

SAM HALL

par Poul Anderson

Les ordinateurs dans la société humaine : sujet inépuisable de réflexion, cause d'inquiétudes multiples. Jusqu'où cela ira-t-il ? L'ordinateur pourra être le serviteur efficient et implacable de gouvernements autoritaires. Mais il pourra aussi devenir, adroitement utilisé, un agent de libération tout aussi irrésistible.

Clic, clac. Bzzz. Brrr.

Le citoyen Blank Blank, dans une ville anonyme, quelque part aux États-Unis, se dirige vers la réception de l'hôtel.

« Une chambre pour une personne, avec salle de bain.

— Désolé, Monsieur. Notre ration de combustible est insuffisante pour permettre les salles de bain particulières. Mais on peut vous faire couler un bain, pour un supplément de vingt-cinq dollars.

— Oh ! c'est tout ? Bon. »

D'un geste machinal, le citoyen Blank fouille dans sa poche et en tire sa carte perforée, qu'il présente à la machine enregistreuse. Des mâchoires d'aluminium se referment dessus, des dents de cuivre tâtonnent à la recherche des trous, une langue électronique goûte la vie du citoyen Blank.

Lieu et date de naissance. Parents. Race. Religion. Études suivies. État de services civils et militaires. Situation de famille. Professions exercées, jusques et y compris la profession actuelle. Relations. Taille, empreintes digitales et rétinienne, groupe sanguin. Profil psychologique de base. Quotient de loyalisme. Index de loyalisme en fonction du temps jusqu'à la date du dernier contrôle. Clic, clac. Bzzz.

« Pour quel motif êtes-vous ici, Monsieur ?

— Voyageur de commerce. Je compte être demain soir à New Pittsburg. »

L'employé (trente-deux ans, marié, deux enfants. N. B. confidentiel : Juif – doit être tenu à l'écart des postes clefs) appuie sur des boutons.

Clic, clac. La machine rend la carte. Le citoyen Blank remet celle-ci dans son portefeuille.

« Chasseur ! »

Le chasseur de l'hôtel (dix-neuf ans, célibataire. N. B. confidentiel : Catholique – doit être tenu à l'écart des postes clefs) prend la valise du client. L'ascenseur s'élève dans un grincement. L'employé se remet à sa lecture. L'article s'intitule : « L'Angleterre nous a-t-elle trahis ? » D'autres articles de la revue ont pour titres : « Nouveau programme d'endoctrinement pour les forces armées », « Recherche de main-d'œuvre sur Mars », « J'étais un travailleur syndiqué au service de la police de Sécurité », « De nouveaux plans pour *votre* avenir ».

La machine parle toute seule. Clic, clac. Un tube clignote vers son voisin, comme pour lui faire partager une bonne plaisanterie. Le signal global s'éteint au-dessus des fils métalliques.

Avec un millier d'autres signaux il s'abat sur le dernier câble et pénètre dans le trieur des Archives centrales. Clic, clac. Bzzz. Brrr. Un clignotement, une lueur. Un sondeur scrute les circuits des souvenirs. Les molécules déformées de l'une des bobines réceptrices montrent le gabarit du citoyen Blank, puis celui-ci est renvoyé. Il pénètre dans le bloc de comparaison, sur lequel le signal reçu, correspondant au citoyen Blank, a également été branché. Tous deux sont en parfait accord. Rien ne cloche. Le citoyen Blank se trouve bien dans la ville où, la veille, il avait dit qu'il se rendrait, de sorte qu'il n'a pas eu à présenter de rectificatif.

Les nouveaux renseignements s'ajoutent au dossier du citoyen Blank ; l'ensemble de sa vie est renvoyé à la banque des données. Il s'efface du bloc trieur et du bloc de comparaison, afin que ceux-ci soient libres pour recevoir le prochain signal à venir.

La machine a avalé et digéré une nouvelle journée. Elle est satisfaite.

* *

*

Thornberg entra dans son bureau à l'heure habituelle. Sa secrétaire leva les yeux pour lui dire : « Bonjour », puis le regarda plus attentivement. Elle travaillait avec lui depuis assez longtemps pour savoir déceler les nuances sur son visage à l'expression soigneusement contrôlée. « Quelque chose qui ne va pas, Chef ? demanda-t-elle.

— Non, répondit-il d'un ton bourru – ce qui était également insolite – Non, rien. Je me sens un peu mal fichu, voilà tout.

— Oh ! » fit simplement la secrétaire avec un petit hochement de tête. On apprend à être discret au service du gouvernement. « Eh bien,

j'espère que ça ira bientôt mieux, se contenta-t-elle d'ajouter.

— Merci, ce n'est rien. » Thornberg se dirigea en boitant vers son bureau, s'assit et sortit un paquet de cigarettes. Pendant un instant, il en garda une entre ses doigts jaunis par la nicotine, avant de l'allumer, et ses yeux avaient un regard vide. Puis, lançant d'un air féroce quelques bouffées de fumée en l'air, il se tourna vers son courrier. En tant que technicien en chef des Archives centrales, il recevait une abondante ration de tabac, qu'il consommait entièrement.

Le bureau n'était pas vaste : un simple cagibi sans fenêtre, meublé avec un ordre lugubre, et dont l'unique ornement était une photographie de son fils et de sa défunte femme. Thornberg paraissait trop grand pour la pièce : il était long et maigre, avait des traits fins et réguliers et des cheveux grisonnants soigneusement peignés. Il portait le simple uniforme d'agent de la sécurité sur lequel étaient fixés l'insigne de la division technique et ses galons de commandant, mais sans autre décoration et sans aucun des rubans auxquels il avait droit. Les préposés au culte de Matilda la Machine constituaient un groupe bien peu formaliste pour l'époque.

Thornberg parcourut son courrier en fumant une cigarette après l'autre. Il ne s'agissait que de questions courantes, dont la plupart traitaient des changements à prévoir en vue de l'établissement du nouveau système d'identification. « Allons-y, June », dit Thornberg à sa secrétaire. Sans raison précise il préférait dicter à celle-ci plutôt qu'au magnétophone. « Débarrassons-nous rapidement de ce courrier, ajouta-t-il ; j'ai du travail qui m'attend. »

Posant l'une des lettres devant lui, il commença : « Au sénateur E. W. Harmison, S.O.B. New Washington. Monsieur, en réponse à votre lettre du quatorze courant me demandant mon opinion personnelle sur le nouveau système d'identification, je me permets de vous faire remarquer qu'il n'appartient pas à un technicien d'exprimer des opinions. Le décret ordonnant que chaque citoyen ait un numéro unique se rapportant à tous ses papiers et à toutes ses fonctions – acte de naissance, instruction, rations, sécurité sociale, états de service, *etc.* – présente des avantages évidents et à longue échéance, mais entraîne naturellement un gros travail de transformation des dossiers électroniques. Le président ayant décidé qu'en fin de compte le bénéfice qui en résultera justifiait les difficultés actuelles, il ne reste plus aux citoyens qu'à obéir. Veuillez agréer, *etc.* » Il sourit avec une certaine froideur, en murmurant : « Voilà qui va le remettre à sa place ! Je me demande à quoi le Congrès peut bien servir, sinon à empoisonner la vie des honnêtes bureaucrates. »

En elle-même June décida de modifier la lettre. Un sénateur n'était peut-être qu'un raseur, mais on ne pouvait se débarrasser de lui d'une façon aussi brutale. Le rôle d'une secrétaire consiste en partie à éviter

des ennuis à son patron.

« Bon, dit Thornberg, passons à la suivante. Adresse : Colonel M. R. Hubert, directeur de la division de liaison, Archives centrales, service de Sécurité, *etc.* Monsieur, en réponse à votre note du quatorze courant me demandant de vous faire connaître la date exacte à laquelle sera achevée la transformation du système d'identification, puis-je respectueusement vous faire observer qu'en toute honnêteté il m'est impossible de fixer cette date ? Nous devons mettre au point un appareil modificateur de données qui effectuera la transformation de tous nos registres sans que nous ayons besoin d'enlever et de remanier chacune des quelque trois cents millions de bobines dont est constituée la machine. Vous comprendrez donc qu'il soit impossible de prévoir avec certitude le temps nécessaire à la réalisation d'un tel projet. Toutefois, le travail de recherche se poursuit de façon satisfaisante (renvoyez-le à mon dernier rapport, voulez-vous ?) et je suis en mesure d'affirmer que la transformation sera achevée et que tous les citoyens auront reçu communication de leurs numéros dans deux mois au plus tard. Sentiments respectueux, *etc.* Tournez ça comme il faut, June. »

Elle fit un signe d'assentiment. Thornberg continua à examiner son courrier dont il mit la plus grande partie dans une corbeille où la secrétaire n'aurait qu'à le prendre pour y répondre seule. Quand il eut terminé, il bâilla et alluma une autre cigarette en s'écriant : « Allah soit loué, c'est fini ! Maintenant je peux descendre au laboratoire.

— Vous avez des rendez-vous cet après-midi, lui rappela-t-elle.

— Je reviendrai après le déjeuner. A tout à l'heure. » Il se leva et quitta le bureau.

Un escalier roulant l'amena dans une galerie de niveau plus bas encore, puis il suivit un couloir, rendant leur salut aux techniciens qui le croisaient, sans penser le moins du monde à ce qu'il faisait. Les traits de son visage restaient figés, et seul peut-être le balancement raide de ses bras signifiait quelque chose.

Jimmy, pensait-il, Jimmy, mon petit.

Il s'avança vers le dispositif de protection et appuya une main et un œil contre les sondeurs disposés dans la porte qui défendait l'approche de la machine. Ses empreintes digitales et rétiniennees lui servaient de laisser-passer : aucun signal d'alarme ne retentit ; la porte s'ouvrit devant lui et il pénétra dans le sanctuaire de Matilda.

Elle était devant lui sa masse énorme, pareille – avec ses manettes de commande, ses instruments, ses signaux scintillants – à une pyramide aztèque. Les dieux murmuraient dans son sein, en clignant de leurs yeux rouges vers l'homme minuscule qui rampait sur les flancs monstrueux de la machine. Thornberg s'immobilisa un instant

pour regarder le spectacle. Puis un sourire las crispa un côté de son visage. Un souvenir sardonique lui revint à l'esprit : celui de quelque chose qu'il avait lu dans un livre interdit, entre les années quarante et cinquante du siècle précédent. Qu'ils fussent français, allemands, anglais ou italiens, les intellectuels avaient tous lancé feu et fleurs contre l'américanisation de l'Europe, l'effondrement de la vieille culture devant la barbarie mécanisée des boissons gazeuses, de la publicité, des automobiles chromées, du chewing-gum, de la matière plastique... Aucun d'eux n'avait protesté contre l'eupéanisation de l'Amérique qui s'était produite simultanément : contrôle gouvernemental, castes militaires, sempiternelles paperasseries et chinoïseries administratives, nationalisme, racisme...

Bah !

Mais, Jimmy, mon garçon, où es-tu à présent, et que sont-ils en train de te faire ?

Se dirigeant vers le banc d'essai où son meilleur ingénieur, Rodney, essayait un appareil, Thornberg demanda : « Alors, comment ça marche ?

— Pas mal, Chef », répondit Rodney. Il ne prit pas la peine de saluer : en fait Thornberg avait interdit, pendant les heures de travail au laboratoire, les saluts qu'il considérait comme une perte de temps. « Il y a encore quelques parasites, reprit l'ingénieur, mais nous finirons bien par les éliminer. »

Il fallait trouver un truc pour changer les numéros sans rien modifier d'autre. Ce n'était pas une tâche facile, car les banques de données dépendaient de champs magnétiques individuels. « Très bien, dit Thornberg. Dites donc, je vais aller jeter un coup d'œil sur les commandes principales. J'aurais quelques vérifications à y faire. Certains tubes me semblent fonctionner de façon bizarre, dans la section 13.

— Vous avez besoin d'aide ?

— Non, merci. Tout ce que je demande, c'est qu'on ne me dérange pas. »

Thornberg poursuivit son chemin en faisant résonner lourdement le plancher sous ses pas. Les commandes principales se trouvaient dans une cabine blindée nichée contre la grande pyramide, et il dut se soumettre à un nouveau contrôle avant que la porte s'ouvrît devant lui. Peu de personnes étaient admises dans cette cabine : les archives complètes de la nation avaient trop de valeur pour qu'on courût le risque de les laisser à la portée de n'importe qui.

Le quotient de loyalisme de Thornberg était de AAB-2, c'est-à-dire que, sans être absolument parfait, c'était le meilleur qu'on pût trouver parmi les hommes de son calibre. Le dernier hypnotest auquel il avait

été soumis laissait apparaître certains doutes et certaines réserves quant à la politique gouvernementale, sans qu'il fût cependant question de désobéissance. A première vue, Thornberg pouvait certainement être considéré comme loyal. Il s'était distingué pendant la guerre contre le Brésil, perdant une jambe au cours d'un combat ; sa femme avait été tuée lors d'un raid de fusées avorté, lancé dix ans plus tôt par les Chinois ; son fils, jeune officier de la garde spatiale sur Vénus, était promis à un grand avenir. Thornberg avait écouté des discours interdits, lu des livres inscrits sur la liste noire, prêté l'oreille à une propagande étrangère et clandestine, mais tous les intellectuels en étaient là : ce n'était pas une faute bien grave, lorsque vous aviez d'autre part un bon dossier et que vous preniez comme une plaisanterie ce que ces livres et cette propagande racontaient.

Il resta un moment assis à regarder le tableau de commandes à l'intérieur de la machine. Sa complexité aurait déconcerté bien des ingénieurs, mais Thornberg était habitué à Matilda depuis si longtemps qu'il n'avait même pas besoin de se reporter aux tables de références.

Bon...

Cela demandait du sang-froid. Un hypnotest ne manquerait pas de révéler ce qu'il était sur le point de faire. Mais de tels contrôles étaient, nécessairement, effectués au hasard : Thornberg ne serait probablement pas appelé à s'y soumettre une nouvelle fois avant plusieurs années, surtout étant donné son classement. D'ici le moment où il serait découvert, Jack aurait atteint dans la garde un rang suffisamment élevé pour se trouver en sécurité.

Dans l'intimité de la cabine, Thornberg se permit une petite grimace. « Ceci, murmura-t-il à l'adresse de la machine, va me faire plus de mal qu'à toi. »

Et il commença à manipuler des boutons.

Il y avait des circuits permettant de modifier les dossiers ; on pouvait enlever l'un de ceux-ci et écrire tout ce qu'on voulait dans le champ magnétique. Thornberg avait effectué cette opération à plusieurs reprises pour des officiers de haut rang. Maintenant, il s'apprêtait à le faire pour lui-même.

Jimmy Obrenowicz, fils d'un de ses cousins au second degré, avait été arrêté la nuit par la police de Sécurité, parce que soupçonné de trahison. Le dossier montrait ce qu'aucun simple citoyen n'était censé savoir : Jimmy se trouvait au camp Fieldstone. Ceux qui revenaient de ce camp gardaient un silence absolu sur l'endroit où ils étaient allés ; parfois même, ils étaient dans l'incapacité de parler.

Il n'aurait pas été de bon ton pour le chef des Archives centrales d'avoir un parent à Fieldstone.

Thornberg manipula des boutons pendant une demi-heure, effaçant, modifiant. Ce fut une rude tâche, car il dut revenir plusieurs générations en arrière et transformer toute une généalogie. Mais, quand il eut terminé, Jimmy Obrenowicz n'avait plus le moindre lien de parenté avec les Thornberg.

« Et dire que j'avais une si haute opinion de ce garçon !... Mais ce n'est pas pour moi que je fais cela, Jimmy : c'est pour Jack. Quand les flics examineront ton dossier, un peu plus tard dans la journée sans doute, je ne peux pas les laisser découvrir que tu es un parent du capitaine Thornberg en poste sur Vénus et un ami de son père. »

Il donna une petite tape sur le commutateur, qui remit la bobine à sa place dans la banque des données. Par cet acte, je te renie, Jimmy !

Après cela, il resta assis pendant un moment, savourant le silence de la cabine ainsi que la propreté et l'impersonnalité des instruments. Il n'avait même pas envie de fumer.

Ainsi, désormais, chaque citoyen se verrait attribuer un numéro, tatoué, sans doute, sur la peau. Un seul numéro pour tout. Thornberg prévoyait que, dans l'argot populaire, ces numéros prendraient le nom de « marques de fabrique » et que la Sécurité se montrerait très sévère envers ceux qui utiliseraient ce terme. Langage déloyal !

A vrai dire, le mouvement clandestin constituait un danger. Il était soutenu par des pays étrangers qui ne voulaient pas d'un monde dominé par l'Amérique – du moins, pas par l'Amérique d'aujourd'hui, bien qu'autrefois le nom « États-Unis » ait été synonyme d'« Espoir ». On disait que les rebelles avaient établi leurs bases quelque part dans l'espace et semé des agents sur toute l'étendue du pays. C'était fort possible. Leur propagande était subtile : nous ne voulons pas anéantir la nation, nous voulons la libérer ; nous voulons rétablir la Déclaration des Droits. Cette propagande devait attirer un nombre important de gens instables ; mais, en se livrant à la chasse aux espions, la Sécurité ne pouvait manquer de ramener dans ses filets une certaine quantité de citoyens qui n'avaient jamais eu l'intention de trahir. Jimmy, par exemple – à moins qu'en fin de compte Jimmy n'eût vraiment fait partie du mouvement clandestin. On ne savait jamais. Personne ne vous le disait jamais.

Thornberg sentit dans sa bouche un goût d'amertume. Il fit une grimace. Le couplet d'une chanson lui revint à l'esprit : « *Je vous hais, tous autant que vous êtes.* » Comment était-ce, déjà ? C'était une sorte de plainte qu'on chantait à l'époque où il était au collège. Elle racontait l'histoire d'un individu très aigri qui avait commis un meurtre.

Ah ! oui. *Sam Hall* ! Il fallait une voix de basse un peu éraillée pour la chanter correctement.

Ah ! mon nom, c'est Sam Hall, c'est Sam Hall.

*Oui, mon nom c'est Sam Hall, c'est Sam Hall, Et je vous hais, tous
autant que vous êtes.*

*Oui, je vous hais, tous autant que vous êtes !
Que le diable vous emporte !*

Oui... c'était bien cela. Et Sam Hall allait être pendu pour meurtre. Thornberg s'en souvenait à présent. Il avait l'impression d'être Sam Hall lui-même. Regardant la machine, il se demanda combien de Sam Hall il y avait dedans.

Distraitement, retardant le moment de retourner à son travail, il pressa un bouton pour obtenir la fiche au nom de Sam Hall, sans autre indication. La machine marmonna pour elle-même et, presque aussitôt, cracha une liasse de papiers micro-imprimés, à l'instant même, par les banques de données. Un dossier complet sur chaque Sam Hall, vivant ou mort, depuis l'époque où on avait commencé à conserver les archives. Au diable toute cette paperasserie ! Thornberg la jeta dans l'incinérateur à ordures.

« Ah ! j'ai tué un homme qu'ils disent – oui qu'ils disent. »

Thornberg se sentit saisi d'une impulsion sauvage, aveuglante. En ce moment même, ils étaient en train de régler son compte à Jimmy, de le frapper violemment sur les reins, sans doute, et lui, Thornberg, restait assis là, à attendre que les flics viennent s'emparer du dossier de Jimmy, et il ne pouvait rien faire pour les en empêcher. Ses mains étaient vides.

Bon Dieu ! pensa-t-il. Je vais leur donner Sam Hall !

Ses doigts se mirent à courir sur la machine. Il oublia son dégoût pour ne plus penser qu'au difficile problème technique : glisser à l'intérieur de Matilda une bobine truquée. Ce n'était pas là chose aisée ! On ne pouvait reproduire les numéros, et chaque citoyen en possédait une quantité. Il fallait rendre compte de chacun des jours de sa vie.

Mais cette tâche pouvait être en partie simplifiée. La machine n'existait que depuis vingt-cinq ans ; avant cette époque, les dossiers étaient conservés sur papier dans une douzaine de bureaux différents. Il n'y avait qu'à faire de Sam Hall un habitant de New York dont le dossier aurait été détruit trente ans plus tôt, au cours du bombardement de la ville. Ceux de ses papiers qui se trouvaient dans les archives de New Washington auraient également été détruits, lors de l'attaque chinoise, de sorte qu'il suffirait de fournir les indications dont Thornberg se souvenait et qui n'avaient pas besoin d'être très nombreuses.

Voyons. *Sam Hall* était une chanson anglaise, donc Sam Hall devrait être Anglais, lui aussi. Venu s'installer aux États-Unis à l'âge de trois

ans – mettons... trente-huit ans plus tôt – avec ses parents, et naturalisé en même temps qu'eux : cela se passait avant la grande interdiction d'immigration. Élevé dans les bas quartiers de New York, Sam avait été un gamin des rues, un petit voyou. Son dossier scolaire s'était perdu lors du bombardement, mais il affirmait avoir suivi ses classes jusqu'à la seconde. Aucun parent actuellement en vie. Aucun membre de la famille tué récemment au service civil. Pas de profession définie, mais seulement une série de métiers de fortune. Quotient de loyalisme : BRA-O, ce qui signifiait qu'un simple questionnaire de routine le cataloguait comme n'ayant aucune opinion politique à prendre en considération.

« Trop terne, pensa Thornberg. Mettons un peu de violence dans son passé. » Il tira de la machine des renseignements sur les rafles effectuées par la police de New York, et s'en servit pour constituer un casier judiciaire chargé : ivrognerie, vie déréglée, bagarres, participation à quelques hold-up et cambriolages, mais rien d'assez grave pour justifier qu'on fit appel aux hypno-techniciens afin de le soumettre à des tests.

Hum... Le mieux était de faire de lui un 4-F, dispensé du service militaire. La raison de cette dispense ? Eh bien, un léger penchant pour la drogue ; on n'avait pas suffisamment besoin d'hommes, de nos jours, pour faire soigner les toxicomanes. Drogue utilisée : la novocaïne : cela n'affaiblissait pas trop les facultés mentales ; en fait, le cocaïnomane se montrait anormalement fort et résistant sous l'effet de la drogue, bien qu'il présentât par la suite une réaction brutale.

Il fallait mentionner aussi le temps de service civil. Voyons... Sam Hall avait fait ses trois ans comme simple manœuvre employé à la construction du barrage du Colorado : on avait engagé tant d'hommes pour la construction de ce barrage que personne ne se souviendrait de celui-là – ou, du moins, il serait difficile de trouver un contremaître qui s'en souvînt.

Il s'agissait maintenant de remplir les vides. Pour ce faire, Thornberg eut recours à une quantité de machines automatiques. Il fallait rendre compte de chacune des journées qui s'étaient écoulées pendant une période de vingt-cinq ans ; mais, bien entendu, la plupart ne comporteraient ni voyage ni changement de résidence. Thornberg tapa pour obtenir une liste d'hôtels bon marché hébergeant beaucoup de personnes à la fois : aucune fiche ne devait être conservée dans ce genre d'établissements puisque tout était classé dans la machine ; et personne ne se rappellerait un simple particulier d'aussi piètre apparence. En fait d'adresse, Thornberg donna celle du Triton, sorte d'asile de nuit amélioré qui se trouvait dans le quartier Est, non loin des Cratères. Actuellement sans emploi, Sam Hall vivait sans doute sur ses économies passées... Oh ! nom d'un chien ! il fallait joindre une

déclaration d'impôts sur le revenu – ce que Thornberg fit aussitôt.

Quant au signalement... hum... Pourquoi ne pas faire de lui un homme de taille moyenne, trapu, aux cheveux et aux yeux noirs, avec un nez recourbé et une cicatrice sur le front, l'air d'une brute – mais pas assez pour se faire particulièrement remarquer. Thornberg fournit des mesures précises et n'eut pas de peine à maquiller des empreintes digitales et rétinienne. Par mesure de précaution il brancha un circuit de censure, afin de ne pas risquer de reproduire accidentellement celles de quelqu'un d'autre.

Quand il eut terminé, il se pencha en arrière en poussant un soupir. Il y avait encore beaucoup de lacunes dans le dossier, mais il pourrait les combler à loisir. Ce qu'il venait de faire lui avait demandé deux heures d'un travail dur, exigeant beaucoup de concentration d'esprit – et sans aucun objet. Mais cela l'avait soulagé. Il se sentait beaucoup mieux.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. *Il est temps de retourner au travail, mon vieux*. Pendant un moment de révolte il souhaita qu'on n'eût jamais inventé les montres et les pendules. Elles avaient rendu possible le développement de la science qu'il aimait, mais contribué ensuite à mécaniser l'homme. Bah ! il était trop tard à présent. Thornberg se leva et quitta la cabine. La porte se referma derrière lui.

* *

*

Ce fut environ un mois plus tard que Sam Hall commit son premier meurtre.

La veille au soir, Thornberg était chez lui. Son rang lui donnait droit à un logement confortable, bien qu'il vécût seul : deux pièces et une salle de bains au quatre-vingt-dix-huitième étage d'un immeuble situé en ville, non loin de l'entrée camouflée donnant accès au domaine souterrain de Matilda. Le fait d'appartenir à la Sécurité – sans, toutefois, faire partie de la section chargée de pourchasser les rebelles – lui valait une si grande déférence de la part de tous qu'il se sentait parfois bien seul. Un des officiers de police avait été, un jour, jusqu'à lui offrir sa fille : « Tout juste vingt-trois ans, Monsieur. Elle vient d'être plaquée par un homme ayant rang de maréchal et cherche maintenant un protecteur sympathique, Monsieur. » Thornberg avait décliné cette proposition, en s'efforçant de ne pas se montrer trop bégueule. *Autres temps, autres mœurs*(1), – mais, tout de même, cette fille aurait pu trouver un autre moyen de se faire une position sociale, la première fois en tout cas. Et l'union conjugale de Thornberg avait été longue et heureuse.

Il s'était mis à fureter dans sa bibliothèque à la recherche de

quelque chose à lire. Le Bureau littéraire avait récemment proclamé en Whitman l'un des premiers modèles de patriotisme américain ; mais, bien que Thornberg eût toujours aimé ce poète, ses mains s'égarèrent avec perversité sur un volume de Marlowe aux pages cornées. Était-ce là une « littérature légère » ? Le Bureau littéraire était très défavorable à ce genre de littérature. Bah ! on vivait une époque difficile. Ce n'était pas commode d'appartenir à la nation chargée d'imposer la paix à un monde morne : il fallait se montrer réaliste, énergique et tout le tremblement ; c'était certain.

Le téléphone bourdonna, Thornberg se dirigea vers l'appareil et décrocha le récepteur. Le visage joufflu et insignifiant de Martha Obrenowicz apparut sur l'écran. Ses cheveux étaient en désordre et sa gorge émettait un croassement rauque.

« Euh... bonjour », dit Thornberg d'un ton gêné. Il n'avait pas appelé Martha depuis que lui était parvenue la nouvelle de l'arrestation de son fils. « Comment allez-vous ?

— Jimmy est mort », répondit-elle.

Thornberg resta un long moment immobile. Il avait l'impression que son crâne était vide.

« J'ai appris aujourd'hui qu'il était mort au camp, reprit Martha. J'ai pensé que vous voudriez le savoir. »

Thornberg secoua la tête de gauche à droite, très lentement. « Ce n'est pas la nouvelle que j'aurais aimé recevoir, Martha, dit-il.

— Ce n'est pas *juste* ! cria-t-elle d'une voix déchirante. Jimmy n'était pas un traître. Je connaissais mon propre fils. Qui aurait pu le connaître mieux que moi ? Il avait quelques amis au sujet desquels j'étais un peu réticente, mais jamais Jimmy n'aurait... »

Une boule froide se forma dans la gorge de Thornberg : on ne savait jamais si les communications n'étaient pas interceptées.

« Je suis désolé, Martha, dit-il d'une voix sans timbre. Mais la police fait montre de beaucoup de prudence dans ce genre d'affaires. Elle ne prend jamais aucune mesure sans avoir de certitude. La justice fait partie de nos traditions. »

Martha le regarda pendant un long moment, et ses yeux avaient un éclat dur. « Vous aussi, dit-elle enfin.

— Faites attention, Martha, conseilla-t-il. Je sais que c'est pour vous un coup affreux, mais ne dites rien que vous puissiez regretter par la suite. Après tout, peut-être Jimmy est-il mort accidentellement. Ce sont des choses qui arrivent.

— Je... j'avais oublié, riposta-t-elle d'un ton saccadé, que... vous-même... faisiez partie... de la Sécurité.

— Efforcez-vous d'être calme, dit-il. Pensez que c'est un sacrifice fait dans l'intérêt de la nation. »

Elle coupa la communication. Il comprit qu'elle ne l'appellerait plus. Et il n'aurait pas été sage de chercher à la revoir.

« Au revoir, Martha », dit-il à voix haute. Et il lui sembla que c'était un étranger qui avait parlé.

Il retourna vers sa bibliothèque. « *Ce n'est pas pour moi*, se disait-il misérablement, *c'est pour Jack*. » Il tâta du doigt la reliure de « Feuilles d'herbe ». « *Oh ! Whitman, vieux rebelle*, pensa-t-il avec un bizarre petit rire intérieur, *t'appelle-t-on Walt le Tourbillonnant à présent ?* »

Ce soir-là, il prit un comprimé de somnifère supplémentaire. Il avait encore le cerveau embrumé lorsqu'il se remit au travail et, au bout d'un moment, renonçant à répondre à son courrier, il descendit au laboratoire.

Tandis qu'il parlait avec Rodney – et qu'il avait bien du mal à comprendre le problème technique dont il était question – ses yeux se posèrent sur Matilda. Brusquement, il comprit de quel genre de dérivatif il avait besoin. Dès que ce fut possible, il interrompit la conversation et pénétra dans la cabine où se trouvaient les commandes principales.

Il s'arrêta un moment devant le clavier. La création au jour le jour de Sam Hall avait été pour lui une curieuse expérience. Thornberg, homme silencieux et introverti, avait modelé un être tapageur et peint une personnalité fruste et bourrue. Sam Hall avait plus de réalité pour lui que beaucoup de ses collègues. « *Eh bien, je suis une sorte de schizophrène, moi aussi*, se dit-il ; *peut-être aurais-je dû être écrivain*. » Non, cela aurait entraîné trop de restrictions, trop de craintes d'offenser la censure. Il avait agi entièrement à sa guise en ce qui concernait Sam Hall.

Avec un profond soupir, il demanda à la machine la liste des meurtres commis sur les personnes d'officiers de la Sécurité, au cours du dernier mois, dans la ville de New York, et dont les auteurs n'avaient pas encore été découverts. Ce genre de crimes se révéla étonnamment courant. Se pouvait-il que le mécontentement fût plus général que le gouvernement ne voulait bien l'admettre ? Mais quand la masse d'un pays nourrit des pensées étiquetées comme séditeuses, cette étiquette peut-elle toujours s'y appliquer ?

Thornberg trouva bientôt ce qu'il cherchait. Le 27 du mois précédent, le sergent Brady s'était imprudemment rendu dans le quartier des Cratères après la tombée de la nuit, en mission de surveillance. Il portait l'uniforme noir, sans doute pour donner plus de poids à son autorité. Le lendemain matin, on l'avait découvert dans une ruelle, le crâne fendu.

Ah ! j'ai tué un homme qu'ils disent, qu'ils disent.

Oui, j'ai tué un homme qu'ils disent, qu'ils disent.

*Je l'ai frappé sur la tête
Et je l'ai laissé pour mort.*

Oui, je l'ai laissé pour mort, que le diable l'emporte !

Les journaux n'avaient pas manqué de déplorer cet acte brutal accompli par les perfides agents de puissances ennemies. « *Oh, le pasteur, il est venu, il est venu.* » Un certain nombre de suspects avaient aussitôt été cueillis et soumis à un examen serré. « *Et le shérif, il est venu aussi, il est venu aussi.* » Mais on n'avait encore rien pu prouver, bien qu'un certain Joe Nikolsky dont la famille possédait la nationalité américaine depuis cinq générations (mécanicien de son métier, marié, père de quatre enfants et dans la chambre duquel on avait découvert des pamphlets subversifs) eût été arrêté la veille comme suspect.

Thornberg soupira. Il connaissait suffisamment les méthodes de la Sécurité pour être certain que celle-ci trouverait quelqu'un à prendre pour un crime de ce genre. Elle ne pouvait laisser entacher sa réputation d'infailibilité par manque de preuves convaincantes. Peut-être Nikolsky avait-il commis le crime – il ne pouvait *prouver* que, ce soir-là, il était simplement sorti faire un tour – ou peut-être était-il innocent. Mais, par le feu de l'enfer ! pourquoi ne pas lui laisser sa chance ? Il avait quatre gosses. Avec une marque aussi infamante, leur mère ne pourrait trouver à s'embaucher que dans un lieu de plaisir.

Thornberg se gratta la tête. Ceci demandait beaucoup de soin et de prudence. Voyons... le corps de Brady était sans doute incinéré maintenant ; mais, bien entendu, il avait dû, auparavant, faire l'objet d'un très sérieux examen. Thornberg retira de la machine la fiche du mort et prit une copie des preuves, qui étaient pratiquement inexistantes. Effaçant celles-ci, il introduisit à leur place une déclaration selon laquelle l'empreinte barbouillée d'un pouce aurait été découverte sur le col de la victime et envoyée au laboratoire de l'identité judiciaire aux fins de reconstitution. Sur la fiche de l'identité judiciaire, il nota que cette besogne avait bien été faite, mais n'avait pu être terminée que la veille en raison de l'urgence du travail en cours (ce qui était d'ailleurs exact car, ces derniers temps, le service avait été fort occupé par l'examen de matériel en provenance de Mars, saisi au cours d'une perquisition effectuée dans l'un des lieux de rendez-vous des rebelles). Le dessin reconstitué des sillons formant l'empreinte digitale était probablement... – et ici, il introduisit l'empreinte du pouce droit de Sam Hall.

Il remit les bobines en place et se renversa contre le dossier de sa chaise. Ce qu'il faisait là était risqué : si quelqu'un avait l'idée d'effectuer un contrôle au laboratoire de l'identité judiciaire, lui, Thornberg, était fichu ! Mais c'était une hypothèse improbable : il y avait de grandes chances pour que New York acceptât les conclusions données, par un simple accusé de réception qu'un employé du

laboratoire classerait sans l'examiner. Les dangers plus plausibles n'étaient pas tellement grands non plus : des policiers très occupés n'interrompraient pas leur travail pour s'enquérir si l'un des préposés à l'identification avait réussi à reconstituer cette empreinte digitale barbouillée ; et, au cas où un hypnotest révélerait que Nikolsky était réellement le meurtrier, on penserait que l'empreinte relevée sur le col de la victime était celle d'un passant qui avait trouvé le corps sans faire part à personne de sa découverte.

Ainsi, maintenant, Sam Hall avait tué un officier de la Sécurité : il l'avait saisi par le cou et lui avait fracassé le crâne avec une massue. Thornberg se sentit beaucoup mieux.

La Sécurité de New York demanda aux Archives centrales de lui faire connaître toutes informations nouvelles sur l'affaire Brady qui pourraient se présenter. Un appareil automatique reçut ces informations, compara les codes et constata que des renseignements récents avaient été ajoutés. Le message repartit comme l'éclair, accompagné du dossier de Sam Hall et de deux autres – car la reconstitution ne pouvait être suffisamment précise.

Il apparut très vite que les deux autres hommes devaient être mis hors de cause, car tous deux avaient un alibi. La brigade qui fit irruption à l'hôtel Triton pour demander Sam Hall fut accueillie avec ébahissement : aucune personne de ce nom n'était inscrite sur le registre de l'hôtel ; aucun homme répondant à la description donnée n'y était connu. Un minutieux examen confirma ces déclarations. Donc, Sam Hall avait trouvé moyen de se fabriquer une fausse adresse. Il avait pu le faire très facilement, à l'hôtel, en tripotant des boutons pendant que personne ne le regardait. Sam Hall pouvait se trouver n'importe où !

Après avoir été hypnotesté et reconnu, inoffensif, Joe Nikolsky fut relâché. Il devrait s'endetter pendant des années afin de pouvoir payer l'amende qui lui fut infligée pour avoir en sa possession des écrits subversifs – il n'avait aucun ami influent auquel avoir recours pour la faire retirer – mais du moins éviterait-il les ennuis s'il se tenait sur ses gardes. La Sécurité ordonna que des recherches fussent entreprises pour retrouver Sam Hall.

Thornberg éprouva un amusement sardonique à surveiller les progrès de cette chasse à l'homme. Aucun individu possesseur de cette carte d'identité n'avait pris de billet dans un moyen de transport public. Mais cela ne prouvait rien : parmi les centaines de personnes qui disparaissaient chaque année, certaines devaient avoir été tuées pour leur carte d'identité, et les meurtriers s'étaient ensuite débarrassés de leurs corps. Matilda fut programmée de façon à donner l'alarme aussitôt que la carte d'identité d'une personne portée disparue serait présentée quelque part. Thornberg fabriqua de toutes

pièces quelques rapports en ce sens, simplement pour donner quelque chose à faire à la police.

Il dormait de plus en plus mal la nuit, et son travail en souffrait. Un jour, il rencontra Martha Obrenowicz dans la rue – mais passa rapidement devant elle, sans la saluer – et ne put pas dormir du tout la nuit suivante, même en prenant le maximum de somnifères autorisé.

Le nouveau système d'identification était maintenant au point. Des machines envoyèrent à chaque citoyen un avis lui prescrivant de se faire tatouer sur l'omoplate droite le numéro qui lui avait été attribué, et ce dans les six semaines. Au fur et à mesure qu'un centre de tatouage faisait savoir que telle ou telle personne avait fait procéder à cette opération, les robots de Matilda modifiaient le dossier de cette personne en conséquence. Sam Hall, numéro AX-428-399-075, ne se présenta pas au tatouage. Thornberg gloussa à la lecture du symbole AX.

Bientôt courut une nouvelle qui fit dresser l'oreille à tous les habitants du pays : des bandits avaient attaqué l'une des principales banques d'Américaville (autrefois Moscou), dans l'Idaho, et filé en emportant une somme d'environ cinq millions de dollars en billets de différentes valeurs. Leur façon de procéder et l'équipement dont ils s'étaient munis donnaient à penser qu'il pouvait s'agir de rebelles venus en vaisseau spatial d'une base interplanétaire inconnue, et que ce hold-up avait pour objet d'aider à financer leurs opérations criminelles. La Sécurité collaborait activement avec les forces armées pour dépister les malfaiteurs et on pouvait s'attendre à ce qu'elle procédât, d'un moment à l'autre, à des arrestations, *etc.*

Thornberg alla trouver Matilda pour obtenir un compte rendu complet de l'affaire. On se trouvait en présence d'une entreprise audacieuse. Selon toute apparence les cambrioleurs portaient tous un masque en matière plastique et une cuirasse légère sous leurs vêtements ordinaires. Au cours de leur fuite précipitée, le masque de l'un d'eux avait glissé de côté, découvrant son visage pendant un moment seulement ; mais un employé de la banque qui avait, par hasard, aperçu ce visage avait, sous hypnotique, donné de l'individu une assez bonne description. D'après lui, il s'agissait d'un homme solidement bâti, aux cheveux châains, au nez aquilin, aux lèvres minces, à la moustache taillée en brosse.

Thornberg hésita. Une plaisanterie est une plaisanterie, et venir en aide au pauvre Nikolsky était peut-être une position moralement défendable. Mais se faire le complice d'un forfait qui, de toute évidence, était en même temps un acte de trahison...

Il eut un petit sourire dépourvu de gaieté. C'était trop amusant de jouer les dieux ! Vivement, il modifia le rapport. Le malfaiteur était de taille moyenne ; il avait des cheveux bruns, un nez busqué et le visage

marqué d'une cicatrice... Thornberg s'immobilisa un moment, se demandant dans quelle mesure il était sain d'esprit – dans quelle mesure aussi les gens, en général, l'étaient...

La Sécurité demanda le dossier concernant le hold-up, avec tous éléments complémentaires que la machine pourrait fournir et qui lui furent aussitôt envoyés. La description donnée pouvait se rapporter à beaucoup d'individus, mais les sondeurs éliminèrent toutes les possibilités à l'exception d'une seule : *Sam Hall*.

De nouveau, on lâcha la meute. Cette nuit-là, Thornberg dormit bien.

* *

*

« Cher papa,

« Excuse-moi de ne pas t'avoir écrit plus tôt, mais nous avons eu beaucoup à faire ici. Comme tu le sais, je viens de participer à une patrouille de plusieurs semaines dans le Gorbuvashatar. C'est une région désolée, comme l'est, d'ailleurs, toute cette damnée planète. Il m'arrive de me demander si je reverrai jamais le soleil, les lacs, les forêts et... qui donc a écrit ce poème sur les vertes collines de la Terre ? Nous n'avons pas grand-chose à lire ici, et j'ai parfois l'impression que mon esprit se rouille. Non pas que je me plaigne, naturellement. Ce travail est nécessaire, et il faut bien que quelqu'un le fasse.

« A peine étions-nous rentrés de notre patrouille qu'on nous a appelés en service commandé, fourrés dans des fusées et expédiés à travers la planète sous la pire tempête que j'aie jamais connue, même sur Vénus. Si je n'avais pas été un officier – et, par conséquent, sans doute aussi un gentleman – j'aurais tout plaqué. C'est ce qu'ont fait beaucoup de nos camarades. Quant à nous, qui sommes restés, nous formions une bien piteuse équipe lorsque nous avons débarqué. Mais nous avons dû entrer en action immédiatement. Il y avait, aux mines de thorite, une grève à laquelle les autorités locales ne parvenaient pas à mettre fin. Nous avons dû faire usage de mitrailleuses pour ramener les grévistes à la raison. Je n'ai pas honte de t'avouer, papa, que je me suis vraiment senti plein de pitié pour ces pauvres diables. Imagine un jeu des pierres, des marteaux, des bouts de tuyaux contre des mitrailleuses !... Et les conditions de travail dans les mines sont très pénibles. Les mineurs... BIFFÉ PAR LA CENSURE... il faut bien que ce travail se fasse aussi et, si personne ne se porte volontaire quel que soit le salaire payé, les autorités doivent désigner arbitrairement des hommes du service civil. C'est dans l'intérêt de la nation.

« A part cela, rien de nouveau. La vie est plutôt monotone. Ne va pas croire les histoires d'aventures qu'on raconte ! En fait d'aventure, nous

vivons ici des semaines de profond ennui coupées de moments de frayeur intense. Je regrette de devoir être aussi bref, mais il faut que j'envoie cette lettre par la prochaine fusée en partance : il n'y en aura pas d'autre avant deux mois maintenant. Tout va bien, je t'assure. J'espère qu'il en est de même pour toi, et je vis dans l'attente du jour où nous nous reverrons. Merci mille fois pour les gâteaux, mais quel gaspilleur tu fais ! Tu sais très bien que tes moyens ne te permettent pas de payer des frais de port aussi élevés. C'est Martha qui a confectionné ces galettes, n'est-ce pas ? J'ai reconnu le style Obrenowicz. Dis-lui bien des choses de ma part, je te prie, ainsi qu'à Jim, et garde pour toi les pensées les plus affectueuses de

« ton fils,

JACK. »

** **

Les émetteurs lancèrent des messages « Recherche » au nom de Sam Hall. On ne possédait de celui-ci aucune photographie, mais un peintre réussit, d'après la description précise fournie par Matilda, à faire de lui un portrait assez ressemblant – et, bientôt, son visage brutal orna les murs de tous les lieux publics. Peu de temps après, les bureaux de la Sécurité à Denver furent soufflés par l'explosion d'une grenade lancée d'une voiture roulant à toute vitesse, et qui se perdit aussitôt parmi le flot des autres véhicules. Un témoin déclara avoir entrevu l'individu qui avait lancé la grenade, et le portrait rudimentaire qu'il en fit sous hypnotest ressemblait assez à celui de Sam Hall Thornberg le maquilla un peu pour le rendre encore plus ressemblant. C'était là une opération dangereuse, évidemment, car si jamais la Sécurité avait des soupçons, elle pourrait facilement effectuer une vérification auprès de son témoin. Mais le risque à courir n'était pas très grand car un homme testé scientifiquement disait, sur le sujet sur lequel on le questionnait, tout ce que sa mémoire consciente, inconsciente et cellulaire avait pu en retenir, de sorte qu'il n'y avait jamais lieu de répéter ce genre d'interrogatoire.

Thornberg cherchait souvent à analyser les mobiles qui le poussaient à agir comme il le faisait. Manifestement, il éprouvait de l'aversion contre le gouvernement. Il avait dû, pendant toute sa vie, empêcher cette haine de se manifester de façon consciente, et ce n'était que tout récemment qu'elle s'était imposée à son esprit. Il ne pouvait l'avoir nourrie plus tôt, même dans son subconscient, car les tests de loyalisme l'auraient décelée. Elle provenait d'une vie entière de doutes (la guerre contre le Brésil avait-elle eu d'autre motif que celui d'obtenir des bases et des concessions minières ? L'attaque

chinoise n'avait-elle pas été provoquée – sinon même inventée, puisque le gouvernement chinois avait toujours refusé de s'en laisser attribuer la responsabilité ? Et ces milliers de petites frustrations qu'il fallait subir quand on vivait dans un pays gouverné par une dictature militaire...) Mais, tout de même, que cette haine eût atteint une telle violence !...

En créant Sam Hall, Thornberg avait voulu rendre coup pour coup ; mais ce n'était là qu'un geste timide, inefficace. Très probablement, son principal mobile était de se trouver un exutoire : grâce à Sam Hall, il faisait, par personne interposée, tout ce que la bête en lui avait envie de faire. A plusieurs reprises, il avait eu l'intention de mettre fin à son sabotage ; mais celui-ci était devenu pour lui une véritable drogue : Sam Hall était maintenant nécessaire à son équilibre.

Cette constatation était alarmante. Thornberg se dit qu'il ferait peut-être bien de consulter un psychiatre... Mais non ! Le médecin ne manquerait pas de raconter son histoire, on l'enverrait dans un camp et la carrière de Jack serait, sinon positivement brisée, du moins gravement compromise. D'ailleurs, Thornberg n'avait aucune envie d'être expédié dans un camp. La vie offrait à sa solitude d'agréables compensations : un travail intéressant, quelques bons amis, des activités artistiques, littéraires et musicales ; il y avait aussi le bon vin, les couchers de soleil, les montagnes, les souvenirs... En commençant ce jeu, il n'avait fait que céder à une impulsion, mais il était trop tard maintenant pour y mettre fin.

Car Sam Hall avait été élevé au rang d'ennemi public n° 1.

* *

*

L'hiver arriva, et les pentes des Rocheuses, sous lesquelles était cachée Matilda, se couvrirent d'une couche blanche sous le ciel froid et verdâtre. Le trafic aérien autour de la ville toute proche se perdit dans cette immensité, seuls de bruyants météores traversant parfois l'infini ; de l'entrée des Archives on ne pouvait rien voir du trafic sur terre. Chaque matin, pour se rendre à son travail, Thornberg prenait le chemin de fer souterrain spécial ; mais, au retour, il faisait souvent à pied les six kilomètres qui le séparaient de chez lui, et il passait généralement ses dimanches en longues marches sur les pistes glissantes. C'était une folie de se promener ainsi tout seul, en plein hiver, mais il se sentait insouciant du danger.

Un jour, peu avant Noël, il travaillait dans son bureau quand une voix dans l'interphone annonça : « Le commandant Sorensen, du service des Recherches, désire vous voir, Monsieur. »

Thornberg sentit son estomac se nouer. « Très bien, répondit-il sur

un ton dont le calme le surprit lui-même, annulez tout autre rendez-vous. » Le service des Recherches de la Sécurité avait priorité sur tout.

Sorensen entra en faisant claquer militairement ses bottes. C'était un grand homme blond aux larges épaules, au visage dénué d'expression et dont les yeux pâles avaient un regard aussi froid et aussi lointain que le ciel d'hiver. L'uniforme noir lui allait comme sa peau et l'insigne de son service scintillait sur son col comme une étoile gelée. Il se tint un moment debout, très raide, devant le bureau, et Thornberg se leva pour lui adresser un salut embarrassé.

« Asseyez-vous, je vous prie, commandant Sorensen, dit-il. Que puis-je faire pour vous ?

— Merci », répondit le policier d'une voix sèche et un peu rauque. Il se laissa tomber de toute sa masse sur une chaise et fixa sur Thornberg un regard perçant avant de reprendre : « Je viens vous parler de l'affaire Sam Hall.

— Oh !... le rebelle ? » dit Thornberg en sentant venir la chair de poule. Il n'était pas de force à affronter ce regard glacial.

« Comment savez-vous que c'est un rebelle ? demanda Sorensen. Cela n'a jamais été prouvé officiellement.

— Mais... je pensais... L'attaque de la banque... Et puis, les affiches disent qu'il doit faire partie du mouvement clandestin... »

Sorensen inclina très légèrement sa tête tondue. Quand il reprit la parole, ce fut d'un ton radouci, presque désinvolte. « Dites-moi, commandant Thornberg, demanda-t-il, avez-vous examiné en détail le dossier Hall ? »

Thornberg hésita. Il n'était pas censé étudier ce dossier sans en avoir reçu l'ordre ; sa tâche consistait simplement à faire fonctionner la machine. Mais le souvenir d'un conseil qu'il avait lu autrefois lui revint à la mémoire : « Lorsqu'on vous soupçonne d'une faute grave, avouez-en franchement de plus légères : cela détourne les soupçons. » Ou quelque chose de ce genre.

« En fait, oui, je l'ai examiné, répondit-il. Je sais que c'est contraire au règlement, mais cette affaire m'intéressait et... eh bien, je ne voyais aucun mal à cela. Naturellement, je n'en ai parlé à personne.

— Peu importe, répliqua Sorensen en agitant une main musclée. Si vous n'aviez pas étudié ce dossier, je vous aurais donné l'ordre de le faire. Je veux connaître votre opinion à ce sujet.

— Mais... je ne suis pas détective !

— Vous connaissez les Archives mieux que n'importe qui. Je vais être franc avec vous – en confidence, bien entendu. » Sorensen se montrait presque amical à présent. Était-ce *une ruse pour tromper la vigilance de sa proie* ? « Voyez-vous, reprit-il, cette affaire présente quelques particularités déconcertantes. »

Thornberg garda le silence. Il se demandait si son interlocuteur pouvait entendre les battements sourds de son cœur.

« Sam Hall est une ombre, poursuivit le policier.

Les examens les plus minutieux nous obligent à écarter la possibilité de l'identifier à toute autre personne du même nom. En fait, nous avons appris que ce nom se trouvait dans une vieille – et très réaliste – chanson à boire. Est-ce une simple coïncidence, ou bien la chanson a-t-elle donné à Sam Hall l'idée de commettre ses crimes, ou encore a-t-il trouvé moyen, par quelque procédé inimaginable, de faire entrer ce nom d'emprunt dans son dossier au lieu de son véritable nom ? Quelles que soient les réponses à ces questions, nous savons qu'il est censé n'avoir aucune formation militaire, et pourtant il a réussi une magnifique attaque. Bien que son quotient intellectuel ne soit que de 110, il évite tous les pièges que nous lui tendons. Il ne fait pas de politique, et pourtant il s'en prend à la Sécurité sans crier gare. Nous n'avons pas pu trouver une seule personne qui se souvienne de lui – pas une seule – et, croyez-moi, ce n'est pourtant pas faute d'avoir cherché. Oh ! il y a bien quelques souvenirs inconscients qui pourraient s'appliquer à lui – mais ne s'y appliquent probablement pas – alors qu'on devrait garder d'un personnage aussi agressif un souvenir conscient. Aucun des agents étrangers ou clandestins dont nous nous sommes emparés ne le connaît, ce qui défie toute vraisemblance. Toute cette affaire paraît incroyable. »

Thornberg se passa la langue sur les lèvres. Sorensen, le chasseur d'hommes, devait comprendre qu'il avait peur ; mais prenait-il cette frayeur pour la nervosité normale d'un homme qui se trouve en présence d'un officier de la Sécurité ?

Un sourire dur apparut sur les lèvres de Sorensen. « Comme l'a fait remarquer un jour Sherlock Holmes, dit-il, lorsqu'on a éliminé toute autre hypothèse, la seule qui reste, si improbable qu'elle puisse paraître, doit être la bonne. »

Thornberg ne put réprimer un petit sursaut : son interlocuteur ne lui avait pas donné l'impression de savoir lire dans les pensées.

« Et alors, demanda-t-il d'une voix lente, quelle hypothèse vous reste-t-il ? »

L'autre l'observa pendant un moment qui lui parut interminable, avant de répondre : « Le mouvement clandestin est plus puissant et plus étendu qu'on ne le croit généralement. Ses membres ont eu près de soixante-dix ans pour se préparer, et il y a dans leurs rangs beaucoup de grands cerveaux. Ils poursuivent des recherches scientifiques pour leur compte personnel. Bien qu'ils gardent sur ce sujet un secret absolu, nous savons qu'ils ont mis au point un type d'arme que nous ne sommes pas encore en mesure de reproduire. Il

s'agirait d'un fusil lançant des éclairs d'énergie – d'un désintégrateur, pourrait-on dire – d'une puissance considérable. Tôt ou tard, ils en viendront à déclarer la guerre à notre gouvernement.

« Ce que nous nous demandons est ceci : ont-ils réussi à faire quelque chose de semblable dans le domaine psychologique ? Se peut-il qu'ils aient découvert un moyen d'effacer ou d'obscurcir les souvenirs de façon sélective, même au niveau cellulaire ? Sont-ils capables de tromper un détecteur de personnalité, de déguiser les pensées elles-mêmes ? Si oui, peut-être se trouve-t-il parmi nous un certain nombre de Sam Hall qui continueront à passer inaperçus de tous jusqu'à ce que le moment soit venu pour eux de frapper. »

Thornberg se sentait sans forces. Il ne put réprimer un soupir de soulagement, et espéra que son interlocuteur prendrait celui-ci pour un signe de frayeur.

« Cette éventualité est terrifiante, n'est-ce pas ? reprit le grand homme blond avec un rire rauque. Vous imaginez ce qu'on ressent dans les milieux officiels ! Nous avons mis au travail sur la question tous les chercheurs psychologues que nous avons pu trouver – mais, bah ! ce ne sont que des sots ! Ils s'en tiennent à leurs connaissances livresques et ont peur de montrer de l'originalité, même quand c'est le gouvernement qui le leur demande.

« Peut-être ne s'agit-il là que de sombres imaginations, naturellement. Je le souhaite. Mais nous devons absolument *savoir* à quoi nous en tenir. C'est pourquoi je suis venu vous trouver personnellement plutôt que de vous convoquer comme c'est l'usage. Je veux que vous fassiez des recherches approfondies dans les dossiers, que vous examiniez à fond tout ce qui a trait à cette question : chaque homme, chaque découverte, chaque hypothèse. Vous avez reçu une formation technique poussée et, d'après les tests psychologiques auxquels vous avez été soumis, vous possédez une imagination créatrice peu commune. Je vous demande de faire tout ce qui est en votre pouvoir pour établir toutes les corrélations possibles entre nos données. Engagez pour cette tâche tout le personnel dont vous aurez besoin. Déposez à mon bureau un rapport sur les possibilités – ou peut-être devrais-je dire : les probabilités – qu'a l'hypothèse dont je vous ai parlé de se confirmer et, si elle a la moindre chance de se révéler juste, établissez un programme de recherches qui nous permette de reproduire les résultats et de les contrecarrer.

— J'essaierai. Je ferai de mon mieux, dit Thornberg d'une voix faible, en cherchant ses mots.

— Très bien. C'est pour la nation. »

Sorensen avait accompli sa mission officielle, mais il ne partit pas aussitôt. « La propagande rebelle est subtile, poursuivit-il après un

instant de silence. Elle est dangereuse parce qu'elle reprend nos propres slogans en en déformant le sens. Liberté, égalité, justice, paix... La plupart des gens ne se rendent pas compte que les temps ont changé et que la signification des mots a nécessairement changé avec eux.

— Sans doute, dit Thornberg. Et il ajouta ce mensonge : Je n'ai jamais beaucoup réfléchi à la question.

— Vous devriez y réfléchir, répliqua Sorensen. Étudiez l'Histoire. Après avoir perdu la troisième guerre mondiale, nous avons dû militariser le pays pour gagner la quatrième et, ensuite, en vue d'assurer notre sécurité, il nous a fallu devenir les gardiens de la race humaine tout entière. Le peuple l'exigeait. »

« *Le peuple, pensa Thornberg, n'a jamais apprécié la liberté avant de l'avoir perdue. Il s'est toujours montré disposé à vendre son patrimoine... Ou bien, est-ce simplement que, mal entraîné à penser, il n'a su ni voir clair dans la démagogie ni se représenter les conséquences finales des vœux qu'il exprimait ?* » Cette idée qui lui venait à l'esprit le choqua un peu : n'était-il plus capable de contrôler ses pensées ?

« Les rebelles, poursuivit Sorensen, déclarent que les conditions ont changé, que la militarisation n'est plus nécessaire – à supposer qu'elle l'ait jamais été – et que l'Amérique serait parfaitement en sécurité dans une union de pays libres. C'est là une propagande diablement habile, commandant Thornberg, méfiez-vous-en. »

Il se leva et prit congé de son interlocuteur. Thornberg resta un long moment immobile, le regard fixé sur la porte. Les derniers mots prononcés par Sorensen étaient, pour le moins... étranges. Constituaient-ils une menace – ou un appât dans un piège ?

Le lendemain, Matilda reçut une liste de faits divers dont les détails étaient soigneusement censurés pour diffusion dans le public. Des forces rebelles avaient débarqué au bain de Camp Jackson, dans l'Utah, abattu les gardiens et enlevé les prisonniers. Le médecin du camp, qui avait été épargné, raconta que le chef du commando – un homme trapu au visage recouvert d'un masque – lui avait déclaré ironiquement : « Dites à vos amis que je reviendrai. Mon nom est Sam Hall. » Un vaisseau de la garde spatiale explosa sur le terrain d'atterrissage de Mesa Verde. Sur un fragment de métal, quelqu'un avait gribouillé ces mots : « Avec les compliments de Sam Hall. »

Un million de dollars volés dans un dépôt de l'intendance générale de l'Armée. Avant de disparaître, le chef des bandits déclare qu'il est Sam Hall.

Une brigade de la police de Sécurité effectuant une descente dans ce qu'elle soupçonnait être une cachette de rebelles, à New Pittsburg, est abattue par un tir de mitrailleuses. Une voix crie, dans un haut-

parleur invisible : « Mon nom, c'est Sam Hall ! » Le docteur Matthew Thompson, chimiste à Seattle, soupçonné d'entretenir des rapports avec les rebelles, a disparu lorsque la police vient inspecter sa maison. Un message laissé sur son bureau annonce : « Parti rendre visite à Sam Hall. Serai de retour pour la libération. M. T. »

Une usine produisant d'importantes pièces pour bombes-fusées, près de Miami, est soufflée par une petite bombe atomique après que son directeur eût été averti, par téléphone, que la bombe a été placée dans l'usine et qu'il dispose d'un quart d'heure pour évacuer ses ouvriers. L'homme qui a lancé cet appel, et qui porte un masque sur le visage, déclare s'appeler Sam Hall.

Un laboratoire de l'Armée, à Houston, reçoit de la part de Sam Hall un avertissement semblable. Ce n'est qu'une fausse alerte, mais une précieuse journée de travail est ainsi perdue en recherches.

Sur tous les murs, de New York à San Diego, de Duluth à El Paso, est griffonné ce nom : Sam Hall, Sam Hall, Sam Hall.

De toute évidence, se disait Thornberg, le mouvement clandestin s'était emparé de cet homme légendaire invisible et invincible pour l'utiliser à ses propres fins. Des rapports le concernant affluaient chaque jour, par centaines, de tous les coins du pays : Sam Hall a été vu ici, Sam Hall a été vu là-bas. 99 pour 100 de ces rapports pouvaient être écartés comme canulars, hallucinations ou erreurs. Le mythe de Sam Hall était devenu la nouvelle toquade nationale, fruit d'une époque où régnait la crainte, comme la chasse aux sorcières des XVI^e et XVII^e siècles ou les soucoupes volantes du XX^e. Mais la Sécurité et la police civile devaient contrôler chaque individu.

Un certain nombre de rapports furent envoyés par Thornberg lui-même.

Mais celui-ci s'employait surtout à remplir la mission qui lui avait été confiée, comprenant parfaitement Ce qu'elle signifiait pour le gouvernement. Dans un pays dirigé par une dictature militaire, la vie de tous les citoyens est, inévitablement, basée sur la crainte et la méfiance, et chacun a les yeux fixés sur son voisin. Mais du moins, jusqu'alors, les psychotypes et les hypnotests offraient-ils une certaine sécurité. Maintenant, après la suppression brutale de tout ce personnel...

Les études préliminaires auxquelles se livra Thornberg montrèrent qu'une découverte comme celle dont Sorensen avait émis l'hypothèse, sans être tout à fait impossible, restait encore inaccessible à la science moderne, et que les rebelles n'avaient donc pas pu la mettre au point. De telles recherches entreprises à ce stade auraient constitué – du point de vue pratique, sinon de celui des connaissances – une perte de temps et d'hommes compétents.

Thornberg passa de nombreuses nuits blanches et épuisa sa ration de cigarettes mensuelle avant de décider de ce qu'il devrait faire. Bon ! il avait, d'une certaine manière, soutenu l'insurrection et ne devrait pas reculer maintenant devant les prochaines mesures à prendre. Mais... cependant... voulait-il les prendre, ces mesures ?

Jack... Ce garçon avait une carrière toute tracée devant lui. Il aimait les grandes profondeurs au-delà du ciel comme il aurait aimé une femme. Si les conditions de vie changeaient, qu'en serait-il de la carrière de Jack ?

Eh bien, qu'en était-il actuellement ? Cantonné sur une lugubre planète où il remplissait les fonctions d'officier de la garde et d'exécuteur de malheureux crève-la-faim atteints du mal du pays et empoisonnés par la radioactivité, le pauvre garçon ne voyait jamais le soleil. Le jour venu, Jack se débrouillerait sûrement pour obtenir un poste à bord d'un véritable vaisseau spatial : on aurait besoin d'hommes hardis pour explorer l'espace au-delà de Saturne. Jack était trop honnête pour faire un bon rebelle, mais Thornberg avait le sentiment que, le premier choc passé, il accueillerait favorablement un nouveau gouvernement.

Mais trahir !... Non !

Quand, dans le cours des événements humains...

Ce fut un petit incident qui décida Thornberg. En passant devant une boutique en ville, il vit un groupe de membres de la jeune garde occupés à briser la vitrine et à barbouiller de peinture jaune les articles exposés : O Moïse, Jésus, Mendelssohn, Hertz et Einstein ! Une fois qu'il se fut engagé sur ce chemin, une curieuse sérénité s'empara de lui. Il chipa à un chimiste de ses amis un petit flacon d'acide prussique qu'il garda toujours dans sa poche. Quant à Jack, eh bien, il n'aurait qu'à courir sa chance, lui aussi.

La tâche était lourde et périlleuse. Il fallait modifier des faits enregistrés qui pouvaient être vérifiés ailleurs – dans des livres ou des magazines, et dans l'esprit des hommes. Il n'était naturellement pas possible de toucher à la théorie fondamentale, mais on pouvait jongler un peu avec les résultats quantitatifs de façon à fausser légèrement le tableau d'ensemble. Thornberg comptait choisir soigneusement ses experts – engager des hommes dont les psychotypes indiquaient qu'ils adopteraient la solution facile de se fier à Matilda plutôt que de contrôler eux-mêmes les sources d'information. Quant à l'intégration d'innombrables données et à leurs liens entre elles, ainsi qu'aux équations empiriques et aux extrapolations s'y rapportant, il serait facile de les falsifier.

Thornberg abandonna à Rodney son travail courant pour pouvoir se consacrer entièrement à sa nouvelle tâche. Il maigrit et devint

irritable. Quand Sorensen vint le voir pour le prier de se dépêcher, il répliqua d'un ton sec : « Est-ce la vitesse ou la qualité que vous voulez ? » et ne s'étonna pas lui-même, après coup, de cette riposte. Bien qu'il dormît peu, son esprit semblait demeurer étonnamment clair.

L'hiver se mua en printemps tandis que Thornberg et ses experts peinaient sur leur tâche et que la violence accrue de Sam Hall faisait trembler la nation – au moral comme au physique. Le rapport que Thornberg présenta au mois de mai était si volumineux et si détaillé qu'on pouvait douter que les autorités gouvernementales prendraient la peine de se reporter à d'autres sources d'information. La conclusion de ce rapport était la suivante : un brillant cerveau appliquant les matrices de Belloni à des formules cybernétiques et faisant appel à quelque sonde colloïdale inconnue pourrait, sans doute, mettre au point une technique de cache psychologique.

Le gouvernement engagea, pour effectuer des recherches en ce sens, tous les hommes compétents qu'il put trouver. Thornberg savait bien qu'un jour ou l'autre les autorités se rendraient compte qu'elles avaient été jouées : ce n'était qu'une question de temps. De combien de temps ? Il l'ignorait ; mais, lorsqu'elles en seraient convaincues...

Maintenant, au bout de la corde je pends, oui, je pends.

Maintenant, au bout de la corde je pends, oui je pends.

Et les canailles qui sont au-dessous, elles crient : « Sam, on te l'avait bien dit ! »

Elles crient : « Sam, on te l'avait bien dit ! » Que le diable les emporte !

* *

*

LES REBELLES ATTAQUENT.

DES VAISSEAUX SPATIAUX ATTERRISSENT A LA FAVEUR D'UN ORAGE ET S'EMPARENT DE POINTS STRATÉGIQUES PRÈS DE DÉTROIT. DES ARMES A FLAMME UTILISÉES PAR LES REBELLES CONTRE L'ARMÉE.

« Les infâmes légions des traîtres se sont emparées de positions clefs sur toute l'étendue du pays, mais nos vaillantes armées les ont déjà repoussées. Elles ont éclos au début de l'été, comme des champignons vénéneux, et disparaîtront aussi vite que ceux-ci... Ouuuuuuuuuu !! » Silence.

« Il est conseillé à tous les citoyens de garder leur calme, de rester loyaux envers leur pays et de demeurer à leurs postes jusqu'à nouvel ordre. Les civils doivent se mettre sous la protection de leurs chefs locaux. Les réservistes doivent se présenter immédiatement pour prendre part au service actif. » « Allô, Hawaï ! Hawaï, répondez !

J'appelle Hawaï ! »

«... ici l'état-major de Mars... bzzzz... ouiiii... se sont emparés de la colonie de Syrtis et... ououououou... demandons de l'aide...»

« Les bases de lancement de fusées lunaires sont attaquées et prises. Le commandant, plutôt que de se rendre, les fait sauter. Un éclair – un nouveau cratère – apparaît sur la face de la Lune. Quel nom va-t-on lui donner ? »

« Ils ont pris Seattle, dites-vous ? Envoyez une escadrille de bombes-fusées. Rayez cette ville de la carte ! Les habitants ?... Au diable les habitants ! C'est la guerre ! »

«... à New York. Des rebelles secrètement entraînés ont surgi brusquement du fameux quartier des Cratères et livré l'assaut...»

«... assassins ont été abattus. Le nouveau président a déjà prêté serment et...»

LA GRANDE-BRETAGNE, LE CANADA, L'AUSTRALIE REFUSENT DE PRÊTER ASSISTANCE AU GOUVERNEMENT.

«... non, mon Commandant. Les bombes ont bien atteint Seattle, mais aucune n'a eu le temps de toucher son objectif... Une sorte de fusil à énergie...»

« Instructions à tous les commandants de l'Armée en Floride et en Georgie : l'action ennemie a rendu tout l'État de Floride et les positions clefs provisoirement intenables. Les troupes devront se replier de la façon suivante...»

« Aujourd'hui, des forces rebelles attaquant un convoi de l'Armée au passage de Donner ont été anéanties par une bombe atomique tactique bien placée. Quoique des pertes soient à déplorer, de ce fait, dans nos rangs...»

« Communication à tous les commandants de l'Armée en Californie : la révolte des troupes en garnison près de San Francisco pose un grave problème...»

LA POLICE CÔTIÈRE EFFECTUE UN RAID DANS UN LIEU DE RETRAITE DES REBELLES ET CAPTURE CINQ OFFICIERS.

« Bon ! l'ennemi est sur le point de prendre Boston. Mais nous ne *pouvons pas* fournir d'armes aux habitants ; ils pourraient les retourner contre nous ! »

LES UNITÉS DE LA GARDE SPATIALE ACTUELLEMENT EN POSTE SUR VÉNUS SONT ATTENDUES PROCHAINEMENT.

« *Jack, Jack, Jack !* »

C'était étrange de vivre au milieu d'une guerre. Jamais Thornberg n'aurait pensé que cela se passerait ainsi. On voyait des visages aux traits tirés, des yeux au regard furtif ; une grande confusion régnait dans la diffusion des nouvelles transmises par les émetteurs ou par les journaux qui arrivaient de façon irrégulière ; il y avait le black-out, les

exercices de défense passive, les restrictions, de temps en temps un accès de panique quand un avion à réaction passait en sifflant au-dessus des têtes – mais rien de plus : pas de canonnades ni de bombardements ; pas de bataille du tout, à part les combats lointains dont on entendait parler. Les seules pertes à déplorer étaient imputables à la Sécurité : des gens disparaissaient continuellement et personne ne parlait plus d'eux.

D'ailleurs, pourquoi l'ennemi se serait-il soucié de cette petite ville de montagne sans importance ? L'Armée de Libération – comme elle se faisait appeler – s'emparait des points clefs de l'industrie, des transports, des voies de communication ; elle combattait contre les forces militaires, sabotait l'outillage et les machines, assassinait des personnages haut placés dans le gouvernement. Mais, par sa nature même, elle ne pouvait livrer au pays une guerre totale ; elle ne pouvait anéantir la nation qu'elle voulait libérer. Cependant, le bruit courait que les défenseurs n'étaient pas tellement scrupuleux...

La plupart des citoyens restaient passifs. Ils le sont toujours. On peut douter qu'au cours de la Troisième Révolution américaine, plus d'un quart de la population ait jamais participé à un combat. Les habitants des villes voyaient bien, parfois, du feu dans le ciel ; ils entendaient le sifflement et le fracas des tirs d'artillerie ; ils devaient s'écarter précipitamment sur le passage des soldats et des engins blindés, et se tapir dans les abris quand les fusées grondaient au-dessus de leurs têtes ; mais la bataille se livrait au-dehors de la ville. Si on en était venu aux combats de rues, les rebelles n'auraient pas poursuivi leur action : ils se seraient retirés pour attendre, ou bien ils auraient compté sur leurs agents disséminés à travers la ville. On aurait pu entendre alors la décharge des fusils, l'éclatement des grenades, le crépitement des mitrailleuses, et voir des cadavres dans les rues. Mais tout cela finissait par le retour en place du gouvernement militaire officiel ou par l'entrée des rebelles dans la ville pour installer leurs conseils provisoires. (Ils étaient rarement accueillis par des acclamations et des fleurs : personne ne savait comment la guerre se terminerait. Mais on leur glissait un mot à l'oreille et ils obtenaient généralement de bons postes.) Dans la mesure du possible, l'Américain moyen continuait à mener sa petite vie de tous les jours.

Thornberg, lui, continuait à agir selon son bon plaisir. En tant que centre d'information, Matilda travaillait à plein rendement. Si jamais les rebelles apprenaient où elle se trouvait...

« A moins qu'ils ne le sachent déjà ?... »

Il ne pouvait consacrer beaucoup de temps à son sabotage personnel, mais il l'organisait soigneusement et mettait chaque seconde à profit lorsqu'il se trouvait seul dans la cabine des

commandes. Des rapports sur Sam Hall, naturellement : Sam Hall ici, Sam Hall là-bas. Sam Hall réussissant tel ou tel incroyable coup. Mais quelle importance pouvait avoir un individu, même un surhomme, en des jours comme ceux-là ? On avait besoin d'autre chose.

La radio et les journaux annoncèrent, dans la jubilation, que le contact avec Vénus avait enfin été établi. La Lune et Mars étaient tombés, les satellites de Jupiter gardaient le silence, mais tout semblait en ordre sur Vénus, où quelques petites insurrections avaient facilement été étouffées. Les puissantes unités de la garde allaient se mettre immédiatement en route vers la Terre. Pendant le transport, les troupes devraient souvent être placées en orbite de sorte qu'elles mettraient six bonnes semaines avant d'atteindre leur destination, mais, quand enfin elles arriveraient, elles constitueraient un puissant renfort.

« J'ai l'impression que vous allez bientôt revoir votre fils, Chef, dit un jour Rodney.

— Oui, répondit Thornberg, on le dirait.

— Ce sont de rudes combats, reprit l'ingénieur en hochant la tête. Je n'aimerais fichtre pas m'y trouver mêlé ! »

« Si Jack est tué par un rebelle alors que j'ai soutenu la cause des rebelles... »

Sam Hall – se disait Thornberg – avait mené une vie dure, faite de violence, de haine et de suspicion. Sa femme elle-même n'avait pas eu confiance en lui.

... et ma Nellie vêtue de bleu

Me dit : « Ta minable vie est finie.

Maintenant, je sais que tu seras sincère,

Que le diable t'emporte ! »

Pauvre Sam Hall. Rien d'étonnant à ce qu'il eût tué un homme !

« La suspicion ! »

Thornberg resta un moment debout, les nerfs tendus, ressentant sur tout le corps d'étranges picotements. Le régime policier était fondé sur la suspicion. Personne ne pouvait faire confiance à son voisin. Et, avec la crainte supplémentaire qu'inspirait la technique de cache psychologique, alors que les recherches entreprises à ce sujet avaient été suspendues pendant la période de crise...

« Du calme, du calme, mon garçon. Il ne faut rien précipiter, mais, au contraire, dresser très soigneusement tes plans. »

Thornberg tapa pour obtenir les dossiers de diverses personnes occupant des postes clefs dans l'Administration, dans l'Armée, à la Sécurité. Il procéda à cette opération en présence de deux de ses assistants, se disant que les fréquents séjours qu'il faisait, seul, dans la

cabine des commandes devaient commencer à paraître bizarres.

« Il s'agit de secrets intéressant la Défense nationale, dit-il en manière d'avertissement aux deux ingénieurs – tout en se félicitant lui-même de son flegme : il était en passé de devenir un véritable Machiavel. Vous serez écorchés vifs si vous en parlez à qui que ce soit », ajouta-t-il.

Rodney lui jeta un regard pénétrant, en marmonnant : « Ils ne sont donc même plus sûrs de leurs chefs de file, maintenant ?

— On m'a chargé de faire quelques vérifications, répliqua Thornberg d'un ton sec. C'est tout ce que vous avez besoin de savoir. »

Il étudia les dossiers pendant plusieurs heures avant de prendre une décision. Des observations secrètes étaient, naturellement, portées de temps à autre sur chacun. Un recoupement effectué avec Matilda montra que le policier qui avait classé le dernier dossier sur Lindahl avait été tué le lendemain, au cours d'un soulèvement avorté. Ce rapport était peu fourni : il indiquait seulement que Lindahl se trouvait chez lui, occupé à examiner des documents, seul avec un garde du corps qui, installé dans une autre pièce, ne l'avait pas vu. Et Lindahl était secrétaire adjoint à la Défense.

Thornberg modifia le rapport. Un homme masqué – trapu, aux cheveux noirs – était entré dans la maison et avait discuté pendant trois heures avec Lindahl. Ils parlaient bas, de sorte que le policier qui se tenait dehors, sous la fenêtre, n'avait pu saisir ce qu'ils disaient. Puis, le visiteur était rentré, tout excité, pour rédiger son rapport et avait remis celui-ci au veilleur, qui l'avait transmis à Matilda.

« C'est dur pour le veilleur, se dit Thornberg. On va vouloir savoir pourquoi il n'a pas raconté cela à son chef, à New Washington, si celui qui faisait le guet a été tué avant de pouvoir le faire lui-même. Il niera avoir reçu ce rapport et on le soumettra à un hypnotest... Mais ils n'ont plus confiance dans cette méthode, maintenant ! »

Sa compassion ne dura pas longtemps. Tout ce qui comptait, c'était de faire en sorte que la guerre se terminât avant le retour de Jack. Il remit en place la bobine falsifiée et fit un petit retour en arrière, afin de transposer de Salt Lake City à Philadelphie le dernier lieu où Sam Hall avait été vu : cela rendrait les choses plus plausibles. Puis, dès que l'occasion s'en présenta, il se mit au travail sur d'autres dossiers.

Il dut attendre pendant deux affreuses journées avant que parvînt l'ordre de la Sécurité d'effectuer un nouveau recoupement des renseignements concernant Sam Hall. Les sondeurs tracèrent un dessin compliqué, un engrenage bascula, un tube rougeoya. Des circuits s'établirent ailleurs, la bobine Lindahl se déroula devant le micro-imprimeur, à l'intérieur de la machine. Des références à cette bobine se dispersèrent dans toutes les directions. Thornberg renvoya le

rapport préliminaire, accompagné de cette question : L'affaire paraissant intéressante, la Sécurité souhaitait-elle recevoir des informations complémentaires ?

Elle le souhaitait !

Le lendemain, les émetteurs annoncèrent un grand remaniement de personnel à la Défense nationale. On n'entendit plus parler de Lindahl.

Et voilà ! pensa sombrement Thornberg. J'ai attrapé par la queue un gros tigre. Maintenant, ils vont être obligés de contrôler tout le monde et je ne suis qu'un homme seul, qui tente de gagner de vitesse toute la police de Sécurité !

Lindahl est un traître. Comment son chef a-t-il pu le laisser parvenir à ce poste élevé ? Hoheimer était un grand ami de Lindahl. Que les Archives vérifient immédiatement son dossier.

Comment ? Hoheimer lui-même ?... Il y a cinq ans, soit, mais quand bien même... Son dossier montre qu'il habitait un immeuble dont Sam Hall était le gardien ! Qu'on arrête Hoheimer ! Qui va prendre sa place ? Le général Halliburton ? Cette vieille ganache ? Mais, du moins, son dossier est vierge. On ne peut faire confiance à des types trop malins.

Un frère d'Hoheimer fait partie de la Sécurité ; il a rang de général et possède un bon dossier. C'est une couverture ?... Qui sait ? Qu'on fourre le frère en prison, au moins pour la durée de la guerre ! Mieux vaut vérifier aussi son état-major... Les Archives montrent qu'un de ses officiers, un certain Jones, n'a pu rendre compte de son emploi du temps pendant cinq jours, au cours de l'année dernière. A l'époque, il a prétendu avoir été chargé par la Sécurité d'une mission secrète, mais des recoupements ont permis d'établir que ce n'était pas vrai. Qu'on fusille ce Jones ! Un de ses neveux est capitaine dans l'Armée. Qu'on retire son unité de la ligne de combat jusqu'à ce que nous ayons pu contrôler les hommes l'un après l'autre ! Nous n'avons déjà eu que trop de mutineries.

Lindahl était aussi un ami intime de Benson, responsable des usines atomiques du Tennessee. Qu'on embarque Benson !

Le fils aîné d'Hoheimer est un industriel ; il possède une usine de pétrole synthétique au Texas. Qu'on l'arrête ! Sa femme est la sœur de Leslie, chef de la Commission de coordination de la production de guerre. Qu'on arrête Leslie aussi. Bien sûr, il fait du bon travail, mais il envoie peut-être des renseignements à l'ennemi. Ou peut-être n'attend-il qu'un signal pour saboter toutes les usines. On ne peut faire confiance à *personne*, je vous assure !

Comment ? Les Archives nous transmettent un rapport du service des Renseignements selon lequel le maire de Tampa serait de mèche avec les rebelles ! Ce rapport porte la mention : « Information non

contrôlée, simple rumeur » ; mais Tampa s'est effectivement rendue sans un combat. Le maire a pour associé dans ses affaires un nommé Gale, dont le cousin commande une base de bombes téléguidées à New Mexico. Qu'on contrôle les dossiers de ces deux Gale... Ah ! le cousin s'est absenté pendant quatre jours sans rendre compte de ses allées et venues ? Privilège militaire ou non, qu'on l'arrête et qu'on le force à dire où il était !

« Attention, Archives, attention ! Urgent. Le général de brigade John Harmsworth Gale, *etc.*, a refusé de fournir les renseignements réclamés par la Sécurité, affirmant n'avoir pas quitté sa base. Peut-il s'agir d'une erreur de votre part ? »

« Archives à Sécurité, référence, *etc.* Aucune possibilité d'erreur, si ce n'est dans l'information reçue. » « Aux Archives, référence, *etc.* Déclarations de Gale confirmées par trois de ses officiers. »

Qu'on arrête tous les hommes de cette satanée base et qu'on vérifie une nouvelle fois ces rapports ! Qui les a envoyés, d'ailleurs ?

« Aux Archives, référence, *etc.* La base de fusées téléguidées 37-J a ouvert le feu sur le détachement envoyé par la Sécurité pour procéder à l'arrestation de tout le personnel de la base, et l'a repoussé. Selon les derniers rapports reçus, Gale faisait appel, pour lui prêter secours, aux forces rebelles cantonnées à soixante kilomètres de sa base. Des détails suivront, dès que possible, pour les dossiers. »

Ainsi, Gale est un traître ! – ou bien, est-ce la peur qui l'a poussé à ce geste ? – Que les Archives s'efforcent de découvrir qui a classé cette information le concernant. *On ne peut faire confiance à personne !*

* *

*

Thornberg ne fut guère surpris le jour où la porte s'ouvrit brusquement pour livrer passage à une escouade de la Sécurité. Il s'y attendait depuis quelque temps déjà : un homme seul ne peut continuer indéfiniment à mener le jeu. Sans doute les contradictions accumulées avaient-elles fini par attirer l'attention sur lui, à moins que – ironie du sort ! – les chaînes d'accusation qu'il avait forgées n'aient, par hasard, conduit la police jusqu'à lui – ou encore que Rodney ou un autre ingénieur, jugeant suspecte l'attitude de son chef, n'ait vendu la mèche.

Si tel était le cas, Thornberg n'éprouvait pas de rancune à l'égard de celui qui l'avait dénoncé. Ce qu'il y a de tragique dans une guerre civile, c'est qu'elle dresse des frères les uns contre les autres. Des millions de gens honnêtes, de braves types, prenaient fait et cause pour le gouvernement parce qu'ils lui avaient prêté serment de

fidélité. Ce que Thornberg ressentait surtout, c'était une grande fatigue.

Il posa les yeux sur le canon du fusil, puis leva un regard las vers le visage de l'homme qui le tenait. « Je suppose que je suis en état d'arrestation ? demanda-t-il d'une voix sans timbre.

— Lève-toi ! » ordonna l'homme. Il avait une face aplatie et bestiale ; une grimace sadique plissait ses lèvres épaisses. C'était le type parfait de la Chemise noire.

June fit entendre un petit gémissment. L'homme qui s'était saisi d'elle venait de lui tordre un bras derrière le dos. « Ne faites pas cela, dit Thornberg. Elle est innocente.

— Lève-toi, je te dis ! » Le canon du fusil était pointé dans sa direction.

« Ne vous approchez pas de moi non plus », dit Thornberg. Il leva sa main droite dont les doigts étaient serrés sur une petite balle. « Vous voyez ceci ? poursuivit-il. C'est un truc de ma fabrication. Non, pas une bombe – simplement une petite commande radio. Si mes doigts relâchent leur pression, le caoutchouc va se détendre et fermer un commutateur. »

Les hommes reculèrent légèrement.

« Lâchez cette jeune fille, répéta Thornberg d'un ton patient.

— Rends-toi d'abord ! »

June poussa un cri aigu : le policier lui tordait le bras encore plus fort.

« Non, répondit Thornberg. Ceci a beaucoup plus d'importance que nous tous. Je m'étais préparé à ce qui arrive, voyez-vous. Je m'attends à mourir. Si je lâche cette balle, le signal radio va fermer le relais, engendrant un puissant champ magnétique à l'intérieur de Matilda – de la machine contenant les Archives. Chacun des dossiers que possède le gouvernement sera ainsi complètement effacé. Je frémis à la pensée de ce que vous feront vos chefs si vous laissez les choses en arriver là ! »

Lentement, le policier lâcha June qui s'affaissa sur le sol en pleurant.

« C'est du bluff ! » lança l'homme qui tenait le fusil. La sueur coulait sur son visage.

« Essayez et vous verrez ! répliqua Thornberg en se forçant à sourire, cela m'est égal !

— Sale traître !

— Sale, peut-être, mais très efficace, en tout cas, vous ne trouvez pas ? J'ai réussi à semer la pagaille et à mettre le gouvernement sens dessus dessous. L'Armée s'en va à la débandade : dans toutes les unités, des officiers désertent par crainte de se voir arrêtés les uns

après les autres. L'Administration a les mains liées et tremble de frayeur. La Sécurité court après ses propres agents d'un bout du continent à l'autre. L'assassinat et la trahison sont monnaie courante. Les gens se rallient en masse aux rebelles. L'Armée de Libération balaie sur son passage une résistance démoralisée et impuissante. Je suis prêt à parier que New Washington va capituler d'ici à une semaine.

— Et tout ça, c'est ton œuvre ! » Le doigt de celui qui venait de parler se crispa sur la détente du fusil.

« Oh ! non, répliqua Thornberg ; un seul homme ne peut pas changer le cours de l'Histoire. Mais je reconnais que j'ai joué un rôle assez important dans ce chambardement – ou, plutôt, c'est Sam Hall qui l'a joué.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Cela dépend de vous, mes amis. Si vous me fusillez, si vous me faites passer dans la chambre à gaz, si vous m'assommez ou quoi que ce soit de ce genre, ma main va naturellement lâcher la balle. Autrement, nous n'aurons qu'à attendre jusqu'à ce que, les uns ou les autres, nous en ayons assez.

— Il bluffe ! répéta le chef de l'escouade.

— Vous pouvez, bien sûr, faire contrôler Matilda par les techniciens qui sont ici et, s'ils constatent que j'ai dit la vérité, leur ordonner de débrancher mon électro-aimant. Mais je vous préviens qu'au moindre signal de votre part, je lâcherai cette balle. Regardez, ajouta Thornberg en ouvrant la bouche toute grande. J'ai là une capsule de verre contenant du poison. Quand ma main aura lâché la balle, je serrerai très fortement les dents sur cette capsule. Alors, vous le voyez bien, je n'ai rien à craindre de vous. »

Une expression tour à tour de perplexité et de fureur passa sur le visage de ceux qui l'observaient. Ces hommes-là n'étaient guère habitués à réfléchir.

« Bien sûr, reprit Thornberg, il reste encore une possibilité. Selon les derniers rapports reçus, une escadrille d'avions de chasse rebelles serait basée à une centaine de kilomètres d'ici. Nous pourrions les appeler à la rescousse. Vous y auriez peut-être avantage aussi, car le jour des règlements de comptes va venir pour vous autres, Chemises noires, et mon influence pourrait vous être utile, quoique vous ne le méritiez guère. »

Ils échangèrent des regards. Au bout d'un très long moment, le chef de l'escouade hocha la tête en disant : « Non ! »

L'homme qui était derrière lui sortit son revolver et lui tira une balle dans le dos.

Thornberg sourit.

« En fait, expliqua-t-il à Sorensen, je bluffais réellement. Tout ce que je tenais dans ma main, c'était une balle de tennis sur laquelle j'avais collé quelques petits bouts de fil électrique. Non que cela ait eu beaucoup d'importance au point où nous en étions – sauf pour moi.

— Matilda va nous être bien utile pour déblayer le terrain, dit Sorensen. Voulez-vous rester encore un peu ?

— Bien sûr ; en tout cas jusqu'à l'arrivée de mon fils. Ce sera la semaine prochaine.

— Vous allez être heureux d'apprendre que nous avons enfin pris contact avec la garde de l'espace. Nous n'avons pu échanger avec elle que de brefs messages radio, mais son commandant s'est engagé à obéir au gouvernement qui sera en place au moment où il arrivera. Comme c'est nous qui serons au pouvoir, votre fils n'aura pas à combattre. »

Il n'y avait rien à répondre à cela. Au bout d'un moment, Thornberg reprit, avec une feinte indifférence : « Je dois vous dire que j'ai été surpris de constater que vous apparteniez au mouvement clandestin.

— Au sein même de la Sécurité, nous étions plusieurs à en faire partie, répondit Sorensen. Nous étions groupés en petites cellules disséminées sur toute l'étendue du pays, et nous nous étions arrangés de façon à pouvoir nous hypnotester mutuellement. » Il fit une petite grimace et ajouta : « Mais ce n'était pas là une tâche bien plaisante, et certaines des choses que j'ai dû faire... Enfin, c'est terminé maintenant. »

Se renversant contre le dossier de sa chaise, il posa sur le bureau, ses pieds chaussés de bottes. Les militaires de l'Armée de Libération se préoccupaient fort peu de l'astiquage de leurs bottes et de l'entretien de leurs uniformes, qui étaient généralement assez avachis. Mais Sorensen avait réussi à rester impeccable. « L'histoire de Sam Hall a d'abord fait naître un peu de suspicion, poursuivit-il après un instant de silence. La chanson, comprenez-vous, et certains détails... Mes chefs sont loin d'être bêtes. Mais je me suis désigné moi-même pour faire une enquête à votre sujet. Un contrôle serré m'a donné des raisons de vous soupçonner d'idées révolutionnaires – aussi, bien entendu, vous ai-je décerné un satisfecit. Par la suite, j'ai monté cette histoire de technique de cache psychologique, qui a inquiété un certain nombre de militaires de haut rang. En constatant que vous me suiviez sur cette piste, j'ai compris que vous étiez de notre bord. » Avec un large sourire, il acheva : « C'est pourquoi, naturellement,

notre armée n'a jamais attaqué Matilda.

— Vous n'avez rejoint les vôtres que tout récemment sans doute ? demanda Thornberg.

— Oui : j'ai dû décamper de la Sécurité lors du tohu-bohu et de la chasse aux sorcières que vous avez déclenchés. Vous avez bien failli me coûter la vie, Thorny, le savez-vous ? Mais le jeu en valait la chandelle, quand cela n'aurait été que pour voir ces cancrelats s'écraser les uns les autres ! »

Se penchant par-dessus son bureau, Thornberg déclara d'un ton grave : « Jusqu'à présent, j'avais seulement pu supposer que vous autres, rebelles, étiez sincères. Je n'avais jamais eu de certitude à cet égard. Maintenant, j'en ai une... Avez-vous l'intention de détruire Matilda ? »

Sorensen fit un signe d'assentiment. « Quand nous l'aurons utilisée pour nous aider, d'abord à retrouver certaines personnes que nous recherchons activement, et ensuite à nous réorganiser – oui, certainement. C'est un instrument trop puissant. Il est temps de libérer le gouvernement.

— Merci », murmura Thornberg.

Au bout d'un moment, il reprit avec un petit rire étouffé : « Et ce sera la fin de Sam Hall ! Il ira dans je ne sais quel Walhalla réservé aux grands personnages de fiction. Je le vois d'ici se chamaillant avec Sherlock Holmes, asticotant le roi Arthur ou nouant une merveilleuse amitié avec Long John Silver... Vous savez comment se termine la plainte ? » Il chantonna :

Maintenant là-haut, au paradis, je demeure ;

Au paradis je demeure...

Malheureusement, la conclusion reste renfrognée : jamais Sam Hall n'a été satisfait de son sort.

Traduit par DENISE HERSANT.

Sam Hall.

© Astounding S F, 1952.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

DROIT ÉLECTORAL

par Isaac Asimov

Les sondages d'opinion permettent de bien connaître une multitude humaine très vaste, à condition de choisir convenablement les « échantillons » que l'on consulte au sein de cette multitude. Au fur et à mesure que se perfectionnent les techniques de sélection et de formulation des questions, le nombre des « échantillons » consultés peut être progressivement abaissé. Et, à la limite...

LINDA, dix ans, était la seule personne de la famille qui semblât prendre plaisir à être réveillée.

Norman Muller l'entendait, en ce moment, à travers la torpeur cotonneuse et malsaine dans laquelle il était plongé. (Il avait enfin réussi à s'endormir une heure auparavant, mais c'était d'épuisement plus que de sommeil.)

Maintenant, la fillette était à son chevet et le secouait en criant : « Papa, papa, réveille-toi. Réveille-toi !

— Ça va, Linda, murmura-t-il en réprimant un grognement.

— Mais, papa, il y a des policiers partout... plus que d'habitude. Des cars pleins d'agents et tout ça...»

Renonçant à dormir, Norman Muller se redressa sur les coudes en jetant autour de lui un regard trouble. Dehors, le jour commençait à naître – un jour aussi misérablement grisâtre que son humeur. Il entendait Sarah, sa femme, traîner les pieds en préparant le petit déjeuner, tandis que, dans la salle de bain, Matthew, son beau-père, grailonnait vigoureusement. Norman se dit que l'agent Handley devait être là, tout prêt, à l'attendre.

C'était le jour J.

Le jour des élections !

L'année avait commencé comme toutes les autres – un peu moins bien, peut-être, parce que c'était l'année au cours de laquelle devait avoir lieu l'élection présidentielle – mais pas plus mal, en tout cas, que les autres années d'élection.

Les politiciens parlaient du grand corps électoral et de l'énorme cerveau électronique qui était à son service. La presse analysait la situation à l'aide d'ordinateurs industriels (le *Times* de New York et le *Post-Dispatch* de Saint-Louis possédaient leur propre ordinateur), et était remplie d'allusions à ce qui allait se passer. Les commentateurs et les éditorialistes soulignaient le caractère critique de la situation en des termes agréablement contradictoires.

Le premier signe indiquant que cette année ne serait pas comme toutes les autres fut une remarque faite par Sarah Muller à son mari dans la soirée du 4 octobre (soit à un mois, exactement, des élections) : « Cantwell Johnson affirme que c'est l'Indiana qui sera choisi cette année. Il est le quatrième à dire cela. Pense donc ! *Notre* État, cette fois-ci ! »

Levant son visage empâté au-dessus du journal qu'il lisait, Matthew Hortenweiler regarda sévèrement sa fille et grommela : « Ces types-là sont payés pour raconter des mensonges. Ne les écoute pas.

— Mais ils sont quatre à l'affirmer, papa, répondit doucement Sarah. Tous parlent de l'Indiana.

— L'Indiana est vraiment un État clef, Matthew, intervint Norman d'un ton tout aussi doux. Après le vote de la loi Hawkins-Smith et étant donné la gabegie qui règne à Indianapolis, il...»

Le visage ridé de Matthew se crispa de manière alarmante et le vieillard lança sèchement : « Personne ne parle de Bloomington ni de Monroe County, n'est-ce pas ?

— Euh...», commença Matthew.

Linda, qui tournait son petit visage au menton pointu de l'un des interlocuteurs vers l'autre, demanda d'une voix flûtée : « Tu vas voter cette année, hein, papa ?

— Je ne crois pas, ma chérie », répondit Norman en lui souriant gentiment.

Mais cela se passait au milieu de l'agitation croissante d'un mois d'octobre précédant l'élection présidentielle, et Sarah avait mené jusqu'alors une vie paisible, emplie de rêves d'avenir pour ceux qui l'entouraient. D'un ton méditatif elle murmura : « Tout de même ! Est-ce que ce ne serait pas merveilleux ?

— Si je votais ? » demanda Norman Muller. Il portait une petite moustache, jadis blonde, qui, au début de son mariage, lui donnait un air jovial aux yeux de la jeune Sarah, mais dans laquelle celle-ci, maintenant que la moustache grisonnait, ne voyait plus que l'indice d'un manque de distinction. Son front se creusait de profondes rides nées de l'incertitude et, d'une façon générale, la pensée d'être né pour la gloire ou de pouvoir y atteindre un jour n'avait jamais effleuré son esprit routinier... Il avait une femme, un emploi, une petite fille et,

sauf en de rares moments d'exaltation ou de dépression, il estimait avoir conclu avec la vie un marché raisonnable.

Aussi se sentait-il un peu gêné et plus qu'un peu inquiet devant les cours qu'avaient pris les pensées de sa femme. « En fait, ma chérie, dit-il, ce pays compte deux cents millions d'habitants et, dans ces conditions, je pense que nous ne devrions pas perdre notre temps à nous poser des questions de ce genre.

— Voyons, Norman, répondit Sarah, il ne s'agit pas de deux cents millions d'habitants et tu le sais très bien. D'abord, seuls sont éligibles les hommes âgés de vingt à soixante ans, ce qui réduit le nombre à environ cinquante millions. Ensuite, si c'est vraiment l'Indiana...

— Alors, cela nous ramène à environ un million un quart contre un. Tu ne voudrais pas que je parie sur un cheval qui aurait une cote pareille, n'est-ce pas ? Allons dîner.

— Sacrée foutaise ! marmonna Matthew derrière son journal.

— Est-ce que tu vas voter cette année, papa ? » demanda de nouveau Linda.

Norman secoua négativement la tête et tous quatre se dirigèrent vers la salle à manger.

* *

*

A partir du 20 octobre, l'agitation de Sarah se mit à croître à toute vitesse. Au café, elle annonça que Mrs. Schultz, dont le cousin était secrétaire d'un membre du Congrès, avait déclaré que tous les gens bien informés misaient sur l'Indiana.

« Elle dit même que le président Villers va faire un discours à Indianapolis », précisa la jeune femme.

Norman Muller, dont la journée de travail au magasin avait été dure, accueillit cette déclaration par un froncement de sourcils et laissa tomber le sujet.

Matthew Hortenweiler, qui éprouvait à l'égard de Washington un mécontentement chronique, répliqua : « Si Villers vient faire un discours dans l'Indiana, ça veut dire qu'il pense que Multivac désignera l'Arizona. Il ne se risquerait pas à venir trop près, ce trouillard ! »

Sarah ignorait son père chaque fois que la plus élémentaire décence le lui permettait. Sans répondre à cette remarque, elle dit : « Je ne comprends pas pourquoi on n'annonce pas aussitôt que possible quel est l'État désigné, puis le comté et ainsi de suite. De cette façon, les gens qui seraient éliminés pourraient se détendre.

— Si on faisait quoi que ce soit de ce genre, les politiciens se

jetteraient sur les annonces comme des vautours, fit remarquer Norman. Avant qu'on en soit arrivé au nom de la commune, il y aurait un ou deux membres du Congrès postés à chaque coin de rue. »

Matthew plissa les yeux et passa une main rageuse dans ses cheveux clairsemés et grisonnants, en grommelant : « Ce sont des vautours, de toute façon. Ecoutez...

— Voyons, père », murmura Sarah.

Couvrant sa protestation, la voix grondeuse de Matthew reprit avec fermeté : « Ecoutez, j'étais là quand ils ont installé Multivac. Ils disaient que la machine mettrait fin à la politique de parti, qu'elle éviterait aux contribuables de gaspiller leur argent en campagnes électorales. Ils affirmaient que, grâce à cette machine, on ne verrait plus se pousser vers le Congrès où vers la Maison-Blanche des nullités au sourire stéréotypé s'appuyant sur une habile publicité. Et qu'est-ce qui se passe en réalité ? Il y a plus de campagnes que jamais, seulement, maintenant, elles se font en cachette. Ils vont envoyer des types dans l'Indiana en vertu de la loi Hawkins-Smith, et d'autres types en Californie pour le cas où ce serait là que la situation deviendrait critique. Moi, je dis qu'on devrait en finir avec toutes ces sottises et en revenir au bon vieux temps...

— Ça ne te plairait pas que papa vote cette année, grand-père ? » demanda soudain Linda.

Matthew jeta à la fillette un regard furibond, en répliquant : « Ne te mêle pas de ça, veux-tu ? » Puis, se tournant vers Norman et Sarah, il reprit : « Dans le temps, je votais. J'allais tout droit à l'urne, j'y glissais mon bulletin de vote, et ça y était. Pas plus difficile que ça ! Je disais simplement : Ce type-là est mon candidat et c'est pour lui que je vote. Voilà comment ça devrait se passer.

— Tu as voté, grand-père ? C'est vrai ? » demanda Linda, tout excitée.

Sarah se pencha vivement en avant pour couper court à ce qui risquait de devenir une histoire incongrue donc tout le voisinage serait gratifié. « Ne t'inquiète pas, Linda, répondit-elle. Grand-père ne veut pas dire qu'il a vraiment voté. Autrefois, tout le monde pratiquait ce genre de vote – ton grand-père comme les autres. Mais ce n'était pas *réellement* un vote.

— A l'époque dont je parle, je n'étais plus un petit garçon, rugit Matthew. J'avais vingt-deux ans, j'ai voté pour Langley et c'était un *vrai* vote. Ma voix, ne comptait peut-être pas pour grand-chose, mais elle valait autant que celles des autres. De *tous* les autres. Et il n'y avait pas de Multivac pour...

— Allons, Linda, intervint Norman, il est l'heure d'aller au lit. Et cesse de poser des questions au sujet du vote. Tu comprendras ces

choses-là quand tu seras grande. »

Il l'embrassa avec une douceur antiseptique et, poussée par sa mère, la fillette s'éloigna à contrecœur, après s'être fait promettre qu'elle pourrait regarder sa télévision de chevet jusqu'à neuf heures un quart *si* elle se dépêchait de prendre son bain.

« Grand-père », dit Linda. Et elle resta debout, le regard fixé sur le sol et les mains derrière le dos, jusqu'à ce que le journal de Matthew s'abaissât, laissant apparaître ses sourcils en broussailles et ses yeux nichés dans un enchevêtrement de fines rides. C'était le 31 octobre.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il.

Linda s'approcha et posa ses deux avant-bras sur l'un des genoux du vieillard, de sorte que celui-ci dut repousser son journal.

« Grand-père, est-ce que tu as vraiment voté autrefois ? demanda-t-elle.

— Tu m'as entendu le dire, n'est-ce pas ? répliqua-t-il. Tu crois donc que je raconte des craques ?

— N... non, mais maman dit que tout le monde votait à ce moment-là.

— C'est vrai.

— Mais comment pouvaient-ils... ? Comment est-ce que *tout le monde* pouvait voter ? »

Matthew la regarda d'un air solennel, puis la souleva de terre pour l'asseoir sur son genou.

Il poussa même l'amabilité jusqu'à adoucir le ton de sa voix. « Eh bien, vois-tu, Linda, dit-il, jusqu'à une époque qui remonte à environ quarante ans, tout le monde votait. On décidait qui devait devenir le nouveau président des États-Unis. Le parti des Démocrates et celui des Républicains désignaient chacun quelqu'un, et tous les citoyens devaient dire lequel de ces deux candidats ils voulaient. Quand les élections étaient terminées, on comptait le nombre de gens qui voulaient le démocrate et le nombre de gens qui voulaient le républicain. Celui des deux qui avait le plus de voix était élu. Tu comprends ? »

Linda fit un signe d'assentiment et reprit : « Mais comment est-ce que tous ces gens savaient pour qui voter ? C'était Multivac qui le leur disait ? »

Matthew fronça les sourcils et prit un air sévère pour répondre : « Ils faisaient tout simplement appel à leur bon sens, ma petite. »

La fillette s'écarta de lui et, de nouveau, il radoucit sa voix pour dire : « Je ne suis pas fâché contre toi, Linda. » Puis il poursuivit : « Vois-tu, parfois il fallait toute une nuit pour compter les votes, et les gens s'impatientaient. C'est pourquoi on a inventé des machines spéciales qui examinaient les premiers votes et les comparaient avec

les votés obtenus aux mêmes endroits au cours des années précédentes. De cette façon, les machines pouvaient déterminer quel serait le vote global et qui serait élu. Tu comprends ? »

De nouveau, Linda fit un signe d'assentiment.

« Comme Multivac, dit-elle.

— Les premiers ordinateurs étaient beaucoup plus petits que Multivac, répondit Matthew, mais ils sont devenus de plus en plus grands, de sorte qu'ils ont réussi à estimer, d'après un nombre de votes de plus en plus restreint, quel serait le résultat de l'élection. Et puis, en fin de compte, on a fabriqué Multivac, qui est capable de le déterminer d'après un seul vote. »

Heureuse d'entendre son grand-père en arriver à cette partie de l'histoire qu'elle connaissait, la fillette sourit en disant : « C'est bien.

— Non, ce n'est pas bien, répliqua Matthew en fronçant les sourcils. Je ne veux pas qu'une machine me dise comment j'aurais dû voter, simplement parce qu'un quelconque individu, dans le Milwaukee ou ailleurs, se déclare contre la hausse des prix. Je veux être libre de voter si ça me fait plaisir, ou de ne pas voter si je n'en ai pas envie. Je veux...»

Mais Linda, se laissant glisser de ses genoux, avait déjà battu en retraite.

A la porte, elle rencontra sa mère qui rentrait, tout essoufflée, portant encore son manteau et son chapeau. « Allons, sauve-toi, Linda, lui dit Sarah. Ne reste pas dans les jambes de maman. »

Puis, après avoir ôté son chapeau et tapoté ses cheveux, elle reprit, en s'adressant à Matthew : « Je viens de chez Agatha. »

Le vieillard lui jeta un regard critique et chercha son journal en tâtonnant, sans même gratifier cette déclaration d'un grognement.

« Devine ce qu'elle m'a dit », poursuivit Sarah en déboutonnant son manteau.

Matthew défroissa son journal et l'ouvrit en marmonnant : « Ça ne m'intéresse pas beaucoup.

— Voyons, père...», commença Sarah. Mais elle n'avait pas le temps de se mettre en colère. La nouvelle qu'elle venait d'apprendre devait être communiquée à quelqu'un, et Matthew était actuellement la seule personne à qui elle pût en faire part. Aussi poursuivit-elle : « Joe, le mari d'Agatha, est dans la police, tu sais, et il dit qu'un camion rempli d'agents secrets est arrivé hier soir à Bloomington.

— Ce n'est pas moi qu'ils recherchent, grommela le vieillard.

— Mais, père, tu ne comprends donc pas ? Des agents secrets, juste au moment de l'élection. A *Bloomington* !

— Ils recherchent peut-être un cambrioleur de banque, suggéra Matthew.

— Aucun cambriolage n'a été commis dans cette ville depuis des années, riposta Sarah. Oh ! père, tu es impossible !...»

Et elle s'éloigna à grands pas.

Norman Muller ne manifesta guère plus d'émotion en écoutant cette nouvelle.

« Voyons, Sarah, comment le mari d'Agatha peut-il savoir qu'il s'agit d'agents secrets ? demanda-t-il d'un ton calme. Je ne pense pas que ces gens se promènent avec leur carte d'identité collée sur le front. »

Mais le lendemain soir, alors que novembre venait de naître, la jeune femme put annoncer d'un ton triomphant : « Maintenant, tout le monde, à Bloomington, s'attend à ce que ce soit un habitant de cette ville qui soit désigné comme électeur. Le journal télévisé régional l'a pratiquement annoncé tout à l'heure. »

Norman, mal à l'aise, s'agita sur sa chaise. Il ne pouvait démentir cette nouvelle et son cœur se serrait à la perspective de ce qu'elle impliquait. Si Bloomington était-réellement la ville désignée par Multivac, journalistes et touristes ne manqueraient pas d'y affluer aussitôt ; la télévision lui consacrerait un certain nombre d'émissions, ce qui entraînerait... beaucoup de tintouin. Norman aimait la paisible routine de son existence, et l'agitation politique, jusqu'alors lointaine, semblait se rapprocher de façon inquiétante.

« Ce ne sont que des bruits qui courent, dit-il. Rien de plus.

— Eh bien, attends, répliqua Sarah. Attends et tu verras. »

En l'occurrence, il n'eut pas longtemps à attendre car une sonnerie insistante se fit entendre à la porte d'entrée et, quand Norman ouvrit celle-ci, il se trouva face à face avec un homme de haute taille, au visage grave, qui lui demanda : « Vous êtes bien Norman Muller ? »

Norman répondit « oui » d'une étrange voix mourante. Il était facile de comprendre, d'après son comportement, que l'inconnu était investi d'une autorité officielle, et la nature de sa mission devint brusquement aussi évidente qu'elle avait pu paraître inconcevable un moment plus tôt.

L'homme exhiba sa plaque, entra dans la maison, referma la porte derrière lui et annonça d'un ton cérémonieux : « Mr. Muller, au nom du président des États-Unis je dois vous informer que vous avez été désigné pour représenter l'électorat américain le mardi 4 novembre de l'an 2008. »

* *

*

Norman Muller réussit péniblement à regagner son siège sans aide.

Il s'y laissa tomber, le visage blême, presque évanoui, tandis que Sarah, effrayée, apportait de l'eau, lui tapait dans les mains et gémissait entre ses dents serrées : « Ne te laisse pas aller, Norman, je t'en prie ! Ne tombe pas malade ! Ils désigneront quelqu'un d'autre.

— Je suis désolé, monsieur », murmura Norman dès qu'il fut en état de parler.

L'agent secret, après avoir ôté son pardessus et déboutonné son veston, s'était confortablement assis sur le canapé.

« Ne vous inquiétez pas », répondit-il. Le personnage officiel semblait avoir disparu, après cette déclaration solennelle, pour faire place à un homme cordial et plutôt enjoué. « C'est la sixième fois que je fais une annonce de ce genre, reprit-il, et j'ai vu toutes sortes de réactions. Aucune d'elles n'était de la nature de celles qui nous sont présentées à la télévision. Vous voyez ce que je veux dire ? La réaction d'un homme à l'air zélé et inspiré qui déclare : Ce sera pour moi un grand privilège que de servir mon pays – ou ce genre de boniment. » Et il eut un bon rire réconfortant.

Le rire par lequel Sarah lui répondit contenait une note d'hystérie.

« Je vais être dans l'obligation de vous imposer ma présence pendant quelque temps, poursuivit l'agent secret. Mon nom est Phil Handley, et je serais heureux si vous vouliez bien m'appeler Phil tout court. Mr. Muller ne sera pas autorisé à quitter la maison avant le jour de l'élection. Il faudra prévenir le magasin qu'il est malade. Quant à vous, Mrs. Muller, vous pourrez continuer à vaquer à vos occupations pendant quelque temps, mais à la condition expresse de ne souffler mot de tout cela à quiconque. Etes-vous d'accord, Mrs. Muller ? »

Sarah fit un vigoureux signe d'assentiment et répondit : « Bien entendu, monsieur. Pas un mot.

— Très bien. Mais, Mrs. Muller, reprit Handley d'un ton grave, il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Ne sortez que si c'est absolument nécessaire et je dois vous prévenir que vous serez suivie chaque fois que vous quitterez votre maison. Je le regrette, mais nous ne pouvons agir autrement.

— Suivie ? répéta Sarah.

— Oh ! de façon discrète, répliqua l'agent. Ne vous inquiétez pas. Et ce sera seulement pendant deux jours, jusqu'à ce que l'annonce officielle ait été faite à la nation. Votre fille...

— Elle est au lit, répondit vivement Sarah.

— Bon. Il faudra lui dire que je suis un parent ou un ami venu rendre visite à la famille. Si elle découvre la vérité, elle ne devra plus quitter la maison. Votre père ferait mieux de ne pas la quitter, lui non plus.

— Cela ne lui plaira guère, dit Sarah.

— Nous n'y pouvons rien. Et maintenant, puisqu'il n'y a pas d'autres personnes vivant à votre foyer...

— Vous semblez bien renseigné sur notre compte, murmura Norman.

— Assez bien, en effet, reconnut Handley. Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, voilà toutes les instructions que j'ai à vous donner pour le moment. Je m'efforcerai de coopérer avec vous dans la mesure de mes moyens, et de me montrer aussi peu gênant que possible. C'est le gouvernement qui paiera mes frais d'entretien, de sorte que ma présence chez vous ne vous occasionnera aucune dépense. Chaque soir, quelqu'un viendra me relayer et veillera dans cette pièce : il n'y aura donc pas de problème de chambre ni de lit à lui donner. Encore un mot, Mr. Muller...

— Quoi donc, monsieur ? demanda Norman.

— Vous pouvez m'appeler Phil, répéta l'agent secret. Le but de cette attente de deux jours avant l'annonce officielle est de vous donner le temps de vous habituer à la situation. Nous souhaitons vous voir affronter Multivac dans un état d'esprit aussi normal que possible. Détendez-vous et essayez de vous persuader qu'il s'agit simplement d'une journée de travail. D'accord ?

— D'accord », répondit Norman. Puis, secouant violemment la tête, il reprit : « Mais je ne veux pas de cette responsabilité ! Pourquoi m'avoir désigné, moi ?

— Bon, dit Handley, mettons donc les choses au point dès le début. Multivac évalue toute sorte de facteurs connus – des milliards de facteurs. L'un de ces facteurs, cependant, est inconnu et le restera longtemps : c'est la réaction type de l'esprit humain. Tout Américain est soumis à la pression de ce que d'autres Américains font ou disent – de ce qu'on lui fait et de ce qu'il fait aux autres. On peut amener n'importe quel Américain à Multivac pour faire examiner la tendance générale de son esprit et, d'après cette tendance, évaluer celle de tous les autres habitants du pays. Certains Américains sont plus qualifiés que d'autres pour cet examen, à un moment donné qui dépend des événements survenus au cours de l'année. Multivac vous a désigné comme le citoyen le plus représentatif pour cette année. Non pas le plus intelligent, le plus fort ou le plus chanceux, mais simplement le plus représentatif. Or, nous ne pouvons remettre en question les décisions de Multivac, n'est-ce pas ?

— N'aurait-elle pas pu commettre une erreur ? » demanda Norman.

Sarah, qui écoutait son mari avec impatience, l'interrompt brusquement pour dire : « Ne faites pas attention à ce qu'il dit, monsieur. Mon mari est nerveux, voilà tout. En fait, il est très instruit et se tient toujours au courant de la politique.

— C'est Multivac qui prend les décisions, Mrs. Muller, répondit Handley. Elle a choisi votre mari.

— Mais croyez-vous qu'elle sache tout ? insista Norman d'un ton passionné. Ne peut-elle avoir commis une erreur ?

— Si, naturellement. Inutile de le nier. En 1992, l'électeur qui avait été choisi est mort d'une attaque d'apoplexie deux heures avant le moment où on devait l'informer de ce choix. Multivac n'avait pas prévu cela ; elle ne pouvait pas le prévoir. Il se peut qu'un électeur soit mentalement instable, moralement impropre à tenir ce rôle, déloyal même. Multivac ne peut connaître tout sur chacun avant qu'on lui ait fourni toutes les données voulues. C'est pourquoi nous gardons toujours en réserve des choix de rechange. Mais je ne crois pas que nous ayons à y faire appel cette fois-ci. Vous êtes en bonne santé, Mr. Muller ; vous avez fait l'objet d'une enquête minutieuse, et vous possédez bien les qualifications requises. »

Norman enfouit son visage dans ses mains et resta assis, immobile.

« Il sera tout à fait bien demain matin, monsieur, dit Sarah. Il lui faut le temps de s'habituer à la situation, voilà tout.

— Bien sûr », répondit Handley.

Dans l'intimité de leur chambre à coucher, Sarah s'exprima d'une manière différente et beaucoup plus violente. La substance de la sermonne qu'elle adressa à son mari était la suivante : « Tâche de te montrer à la hauteur des circonstances. Norman. Tu es en train de gaspiller la chance de ta vie !

— Toute cette affaire m'effraie, Sarah, murmura Norman d'un ton désespéré.

— Pour l'amour du Ciel, pourquoi ? Que te demande-t-on de plus que de répondre à une ou deux questions ?

— La responsabilité est trop grande. Je ne peux pas l'assumer.

— Quelle responsabilité ? Tu n'en as aucune. C'est Multivac qui t'a choisi : la responsabilité est la sienne. Tout le monde le sait. »

Norman se redressa dans son lit, en un soudain accès de révolte et d'angoisse. « Tout le monde est censé le savoir, rectifia-t-il. Mais les gens ne le savent pas. Ils...

— Parle plus bas, siffla Sarah d'un ton glacial. On va t'entendre à l'autre bout de la ville !

— Ils ne le savent pas, reprit Norman en baissant le ton jusqu'à ne plus faire entendre qu'un murmure. Quand on parle du gouvernement Ridgely de 1996, est-ce qu'on dit qu'il a bourré la tête des gens avec des promesses en l'air et du blablabla raciste ? Pas du tout ! On parle du « maudit vote MacComber », comme si Humphrey MacComber était le seul responsable parce que c'est lui qui a dû affronter Multivac. Moi-même je l'ai pensé, alors que j'estime maintenant que

c'était seulement un pauvre bougre de maraîcher qui n'avait pas demandé à être désigné comme électeur. Pourquoi était-ce sa faute plus que celle de n'importe qui d'autre ? Maintenant, son nom est honni de tous.

— Tu te comportes comme un enfant, dit Sarah.

— Non, je suis sensé. Je te répète, Sarah, que je n'accepterai pas. Ils ne peuvent pas m'obliger à voter si je ne veux pas ! Je dirai que je suis malade. Je dirai...»

Mais Sarah en avait assez. « Maintenant, écoute-moi, reprit-elle d'un ton de colère froide. Il ne faut pas penser à toi seul. Tu sais ce que cela signifie d'être l'électeur de l'année – et une année d'élection présidentielle, qui plus est ? Cela signifie la publicité, la célébrité, des sacs d'argent peut-être...

— Pour redevenir ensuite vendeur dans un magasin, interrompit Norman.

— Tu ne redeviendras pas vendeur. On te donnera au moins la direction d'une succursale, si tu sais t'y prendre. Et tu sauras, parce que je te dirai comment faire. Si tu mènes bien ta barque, tu réussiras à contrôler toute la publicité et tu pourras contraindre la société Kennell à te signer un contrat avantageux, avec augmentation de salaire, plus une pension complémentaire...

— Ce n'est pas là ce qu'on attend d'un électeur, Sarah, objecta Norman.

— Mais c'est le but que tu devras poursuivre, rétorqua-t-elle. Si tu n'as pas d'obligations envers toi-même ni envers moi – je ne demande rien pour moi, remarque-le bien – tu en as envers Linda. »

Norman poussa un gémissement.

« Eh bien, ce n'est pas vrai ? demanda Sarah d'un ton sec.

— Si, ma chérie », murmura Norman.

* *

*

Le 3 octobre, l'annonce officielle fut faite. Désormais, il était trop tard pour que Norman pût reculer, même s'il avait eu le courage de le tenter.

Les scellés furent apposés sur la maison. Des agents du Service secret se montrèrent au grand jour, barrant le passage à tout visiteur éventuel.

Au début, le téléphone sonna sans interruption, mais Philip Handley, avec un bon sourire d'excuse, prit toutes les communications. Par la suite, le central transmet directement les appels au poste de police.

Norman comprit qu'on voulait ainsi lui épargner, non seulement les oiseuses (sinon envieuses) félicitations de ses amis, mais aussi la pression de représentants de commerce flairant une bonne affaire et les intrigues mielleuses de politiciens venus des quatre coins du pays... Peut-être même les menaces de mort de quelques maniaques comme il en existe partout.

Les journaux furent interdits dans la maison, afin de supprimer toute influence extérieure, et la télévision débranchée, malgré les énergiques protestations de Linda.

Matthew se résigna, en grommelant, à rester dans sa chambre ; une fois le premier accès de sur-excitation passé, Linda bouda et pleurnicha parce qu'on l'empêchait de quitter la maison ; Sarah partagea son temps entre la préparation des repas pour le présent et des projets d'avenir ; quant à Norman, il demeura dans un état d'accablement total.

Enfin se leva l'aube du mardi 4 novembre 2008, et ce fut le jour de l'élection.

* *

*

Au petit déjeuner, servi de bonne heure, seul Norman Muller mangea – et cela de façon toute machinale. Même une douche et un rasage soigneux ne parvinrent pas à lui faire reprendre pied dans la réalité, ni à détruire sa conviction d'être aussi lugubre extérieurement qu'il se sentait lugubre au-dedans de lui-même.

Handley se montra très amical et fit de son mieux pour donner une apparence normale à cette aube grisâtre et hostile. (Le bulletin météorologique annonçait un ciel nuageux, avec des perspectives de pluie dans la matinée.)

« Nous assurerons l'isolement de votre maison jusqu'au retour de Mr. Muller, annonça Handley, mais, ensuite, nous vous débarrasserons de notre présence. » L'agent secret était maintenant en grand uniforme et portait au côté un revolver dans un étui orné de cuivre.

« Vous ne nous avez pas dérangés du tout, Mr. Handley », minauda Sarah.

Norman avala coup sur coup deux tasses de café noir, s'essuya les lèvres avec sa serviette et se leva en disant d'une voix altérée : « Je suis prêt. » Handley se leva à son tour. « Très bien, monsieur », répondit-il. Puis, se tournant vers Sarah, il ajouta : « Et merci pour votre charmante hospitalité, Mrs. Muller. »

* *

La voiture blindée parcourut, dans un vrombissement de moteur, des rues qui semblaient trop désertes même pour cette heure matinale.

Handley le fit remarquer et ajouta : « Ils détournent toujours la circulation de la voie directe depuis qu'une tentative d'attaque à la grenade a failli saboter l'élection Leverett de 1988. »

Quand la voiture s'arrêta, l'agent secret aida poliment Norman à en descendre pour s'engager dans une avenue souterraine le long de laquelle étaient alignés des soldats au garde-à-vous.

Il conduisit son passager dans une pièce brillamment éclairée, où trois hommes en uniforme blanc l'accueillirent en souriant.

« Mais nous sommes à l'hôpital ! s'écria Norman d'un ton surpris.

— Cela ne tire pas à conséquence, répondit vivement Handley. Il se trouve simplement que l'hôpital réunit toutes les conditions requises.

— Bon. Et que dois-je faire ? » demanda Norman.

Handley fit un signe de la tête. L'un des trois hommes en blanc s'avança en disant : « Je me charge de lui maintenant. Vous pouvez disposer. »

L'agent secret salua d'un air désinvolte et quitta la pièce.

L'homme en blanc reprit, en s'adressant à Norman : « Voulez-vous vous asseoir, Mr. Muller ? Je suis John Paulson, calculateur en chef. Et voici Samson Levine et Peter Dorogobuzh, mes assistants. »

D'un air hébété. Norman serra des mains à la ronde. Paulson était un homme de taille moyenne, au visage très doux et qui semblait fait pour sourire. Le sommet de son crâne s'ornait d'un toupet très apparent, et il portait des lunettes à monture de plastique d'un modèle très archaïque. Tout en parlant, il alluma une cigarette. (Norman refusa celle qu'il lui offrait.)

« Tout d'abord, Mr. Muller, poursuivit-il, je tiens à ce que vous sachiez que nous ne sommes pas pressés. Nous souhaitons que vous restiez avec nous toute la journée si c'est nécessaire, afin de vous habituer à l'ambiance et de vous débarrasser de l'idée que la situation pourrait avoir quoi que ce soit d'insolite – de médical, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Très bien, répondit Norman. Mais tout ce que je demande, c'est d'en finir le plus vite possible.

— Je comprends votre sentiment. Cependant, nous tenons à ce que vous sachiez exactement ce qui se passe. Avant tout, je dois vous dire que Multivac n'est pas ici.

— Vraiment ? » dit Norman d'un ton déçu. Malgré son abattement, il s'était réjoui intérieurement à la perspective de voir Multivac. D'après ce qu'il avait entendu dire, la machine mesurait deux

kilomètres de long, elle était haute de trois étages et cinquante techniciens parcouraient continuellement ses couloirs intérieurs. C'était l'une des merveilles du monde.

« Elle n'est pas transportable, voyez-vous, reprit Paulson avec un sourire. En fait, elle est installée sous terre, et très peu de gens savent exactement où. Cela se comprend, d'ailleurs, étant donné qu'il s'agit là de notre ressource la plus importante. Croyez-moi, nous ne l'utilisons pas que pour les élections. »

Norman pensa que son interlocuteur se montrait à dessein bavard et il se sentit intrigué. « Je croyais que je la verrais, dit-il. J'aimerais beaucoup la voir.

— J'en suis certain, répondit l'homme en blanc. Mais il faut pour cela un ordre présidentiel qui doit être contresigné par la Sécurité. Cependant, ici même nous sommes reliés à Multivac au moyen d'ondes dirigées. Ce que dit Multivac peut être interprété ici, et ce que nous disons ici est transmis directement par ondes à Multivac, de façon qu'en quelque sorte nous sommes en sa présence. »

Norman jeta un coup d'œil autour de lui. Les machines qui se trouvaient dans la pièce étaient toutes dénuées de signification pour lui.

« Maintenant, Mr. Muller, laissez-moi vous expliquer, reprit Paulson. Multivac possède déjà la plupart des renseignements dont elle a besoin pour régler les élections, tant nationales que communales. Il ne lui reste plus qu'à contrôler certaines attitudes d'esprit impondérables, et c'est vous qu'elle utilisera à cette fin. Nous ne pouvons prévoir les questions qu'elle vous posera, mais peut-être celles-ci n'auront-elles pas beaucoup de sens pour vous, ni même pour nous. Elle peut vous demander, par exemple, ce que vous pensez de la manière dont sont détruites les ordures ménagères dans votre ville et si vous préconisez l'emploi d'incinérateurs collectifs. Elle peut vous demander si vous consultez un médecin particulier ou si vous vous faites soigner dans un dispensaire d'État. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur ;

— Quoi qu'elle vous demande, il faudra répondre avec les mots et de la manière qui vous plairont. Si vous éprouvez le besoin de vous expliquer davantage, faites-le. Parlez pendant une heure si c'est nécessaire.

— Bien, monsieur.

— Autre chose, dit Paulson. Nous devons utiliser quelques appareils très simples qui, tandis que vous parlerez, enregistreront automatiquement votre tension artérielle, les pulsations de votre cœur, la conductibilité de votre peau et les ondes télépathiques de votre cerveau. Ces appareils vous paraîtront impressionnants, mais ils

ne vous feront aucun mal. Vous ne sentirez même pas qu'ils fonctionnent. »

Les deux autres techniciens s'affairaient déjà autour d'un appareil de métal étincelant monté sur des roues bien huilées.

« Celui-ci a-t-il pour objet de vérifier si je mens ou non ? demanda Norman.

— Pas du tout, Mr. Muller, répliqua Paulson. Il n'est pas question de mensonge : il s'agit seulement d'intensité émotionnelle. Si la machine vous demande votre avis sur l'école où vous envoyez votre fille, vous pouvez répondre, par exemple : « Je trouve que les classes sont surchargées. » Ce ne sont là que des mots. D'après la façon dont fonctionnent votre cerveau, votre cœur, vos hormones et vos glandes sudoripares, Multivac pourra évaluer avec précision l'intensité de vos sentiments sur la question. Elle comprendra ces sentiments mieux que vous ne les comprenez vous-même.

— Je n'avais jamais entendu parler de cela, dit Norman.

— Non, j'en suis sûr. La manière dont fonctionne Multivac est un secret d'État. Ainsi, quand vous partirez, on vous fera jurer par écrit de ne jamais révéler la nature des questions qui vous auront été posées ni des réponses que vous aurez données, et de ne rien dire non plus de ce qu'on vous aura fait faire ni de la façon dont les choses se seront passées. Moins on en saura sur Multivac, plus on aura de chances d'éviter les pressions extérieures qui risqueraient de s'exercer sur les hommes chargés d'assurer son fonctionnement. » Avec un sourire forcé il ajouta : « Nos vies sont assez dures comme cela.

— Je comprends, dit Norman en approuvant de la tête.

— Et maintenant, reprit Paulson, désirez-vous manger ou boire quelque chose ?

— Non, rien pour le moment, merci.

— Avez-vous des questions à poser ? »

Norman secoua négativement la tête.

« Dans ce cas, dites-nous quand vous serez prêt.

— Je suis prêt maintenant, répondit Norman.

— Vous en êtes certain ? insista Paulson.

— Absolument. »

Paulson hocha la tête et fit un signe de la main aux deux autres.

Ceux-ci s'approchèrent avec leur effrayant attirail et, en les regardant, Norman Muller sentit son cœur battre plus vite.

L'épreuve dura près de trois heures, coupées d'une courte pause pour boire un café et d'une séance de pot de chambre très embarrassante pour Norman. Pendant tout le reste du temps, celui-ci resta la proie des appareils. A la fin, il était exténué.

Il se disait amèrement que sa promesse de ne rien révéler de ce qui s'était passé serait facile à tenir car, d'ores et déjà, les questions qu'on lui avait posées ne formaient plus qu'un fatras obscur dans son esprit.

Sans bien savoir pourquoi, il s'était imaginé que Multivac parlerait d'une voix sépulcrale, surnaturelle, sonore et retentissante. Mais c'était là – il s'en rendait compte à présent – une idée qui lui était venue à force de regarder des émissions fantastiques à la télévision. La vérité était désespérément banale. Les questions sortaient de la machine sous forme de lamelles à l'allure métallique et percées de nombreux trous formant un motif. Une seconde machine transformait ces trous en mots, que Paulson lisait à Norman avant de lui présenter la question pour qu'il la lût lui-même.

Les réponses de Norman étaient enregistrées sur magnétophone et on les lui faisait réentendre pour confirmation. Les corrections ou les remarques complémentaires qu'il pouvait faire étaient également enregistrées. Puis tout cela était introduit dans un autre appareil qui, à son tour, était relié par ondes à Multivac.

La seule question, absurdement triviale, dont Norman pût se souvenir était la suivante : « Que pensez-vous du prix des œufs ? »

Maintenant, c'était fini. Les hommes en blanc vinrent ôter les électrodes branchées sur diverses parties de son corps et détacher de son bras l'appareil à mesurer la tension ; puis ils remportèrent tout leur attirail.

Norman se leva avec un petit frisson, poussa un profond soupir et demanda : « C'est tout ? Vous en avez terminé avec moi ? »

— Pas tout à fait, se hâta de répondre Paulson en lui adressant un sourire rassurant. Nous devons vous prier de rester avec nous pendant une heure encore.

— Pourquoi ? demanda Norman d'un ton sec.

— C'est le temps qu'il faut à Multivac pour introduire ces nouveaux éléments d'information dans les milliards de rubriques qu'elle possède. Des milliers de choix possibles sont en jeu, vous savez. C'est extrêmement compliqué. Il se peut, par exemple, que des doutes s'élèvent sur le résultat d'un concours quelconque ici ou là, l'attribution d'un poste de contrôleur à Phoenix, Arizona, ou d'un siège de conseiller à Wilkesboro, Caroline du Sud. Dans ce cas, Multivac pourrait être forcée de vous poser une ou deux questions supplémentaires, permettant de trancher.

— Non ! s'écria Norman. Je ne supporterai pas cela une seconde fois !

— Ce ne sera probablement pas nécessaire, répondit Paulson d'un ton apaisant. Cela arrive très rarement, mais, à toutes fins utiles, vous devez rester. » D'une voix dans laquelle perçait une nuance de dureté,

il ajouta : « Vous n'avez pas le choix, vous savez. C'est un ordre. »

Norman se rassit avec lassitude et haussa les épaules.

« Nous ne pouvons pas vous autoriser à lire les journaux, reprit Paulson ; mais, si vous voulez un roman policier, si vous avez envie de jouer aux échecs ou si nous pouvons faire quoi que ce soit pour vous aider à passer le temps, dites-le, je vous en prie.

— Ce n'est pas la peine, répondit Norman. J'attendrai, voilà tout. »

Ils le firent entrer dans une petite pièce contiguë à celle où il avait été questionné. Il se laissa tomber dans un fauteuil recouvert de plastique et ferma les yeux.

Il lui fallait passer de son mieux cette dernière heure.

Il resta assis dans une immobilité complète, et sentit peu à peu ses muscles se détendre. Sa respiration devint moins saccadée et il put croiser ses mains sans avoir conscience du tremblement de ses doigts.

Peut-être n'y aurait-il plus de questions. Peut-être était-ce fini.

Mais, si c'était vraiment fini, il devrait s'attendre maintenant à des défilés et à toutes sortes de manifestations au cours desquelles on l'inviterait à prendre la parole en tant qu'électeur de l'année !

Lui, Norman Muller, qui n'était pas né célèbre et n'avait pas atteint par lui-même la célébrité, allait se trouver dans cette extraordinaire situation de voir la célébrité s'imposer à lui.

Les historiens parleraient gravement de l'élection Muller de 2008. Car ce serait le nom qu'on lui donnerait : l'échelon Muller.

La publicité, le poste plus élevé, l'afflux d'argent qui comptaient tellement pour Sarah n'occupaient qu'un coin de son esprit. Tout cela serait bon à prendre, bien entendu, et il ne le refuserait pas. Mais, pour le moment, quelque chose de tout différent commençait à l'intéresser.

Il sentait s'éveiller en lui un patriotisme latent. Après tout, il représentait à lui seul l'ensemble du corps électoral. Il était le point de mire de tous les électeurs, la personnification, pour cette seule journée, de l'Amérique tout entière !

Le bruit sec de la porte qui s'ouvrait le remit sur le qui-vive. Pendant un moment, il sentit son estomac se serrer. Allait-on le soumettre à de nouvelles questions ?

Mais Paulson souriait. « Ce sera tout, Mr. Muller, dit-il.

— Pas d'autres questions, monsieur ? demanda Norman.

— Aucune. Tout est d'une clarté parfaite. On va vous ramener chez vous sous escorte et vous allez redevenir un simple citoyen. Du moins, dans la mesure où les gens vous le permettront.

— Merci ! Merci ! » dit Norman. Puis, en rougissant, il reprit : « Je me demande... qui a été élu ? »

Paulson hocha la tête en répondant : « Pour le savoir, il vous faudra attendre l'annonce officielle qui sera faite à l'ensemble de la population. Nous ne pouvons pas vous le dire : les règles sont très strictes. Vous comprenez...

— Oui. Naturellement, dit Norman qui se sentait gêné.

— Les agents secrets vont vous faire signer les papiers nécessaires, reprit Paulson.

— Très bien. » Soudain, Norman Muller se sentit fier. Tout le mérite de cette élection lui revenait, et il en éprouvait de l'orgueil.

Dans ce monde imparfait, les citoyens souverains de la première et la plus grande démocratie électronique avaient, par l'intermédiaire de Norman Muller (par son intermédiaire à *lui !*), exercé une fois de plus, librement et sans contrainte, leur droit électoral.

Traduit par DENISE HERSANT.

Franchise.

© Quinn Publishing Company, Inc. 1955 (extrait de *Earth is room enough*).

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LE BUCHER

par Theodore R. Cogswell

Des sociétés matriarcales ont plus d'une fois été évoquées, par les psychanalystes et les ethnologues en particulier. Dans le domaine de la science-fiction, voici une telle société, formant le décor devant lequel est présenté le sinistre instantané qui suit.

LA plupart s'affairaient dans Central Park à rassembler les caisses, mais nous étions restés en arrière, Hank et moi. Notas étions allés dans la 27^e Rue pour briser des carreaux, mais nous n'avons pas pu parce que tous les carreaux étaient déjà cassés. Alors nous sommes entrés dans le Bar Grill de l'Élite, et nous avons fouillé dans les coins pour voir s'il n'y avait pas eu quelque chose d'oublié. Hank a fini par découvrir une bouteille enfouie sous un tas de plâtre tombé du plafond et de restes qu'il n'avait pas valu la peine d'emporter pour les feux, mais c'était un de ces trucs en plastique, *Emballage perdu*, qui ne fit pas du tout le bruit cherché quand il le fracassa contre le mur.

Nous avons continué à fouiner encore un moment, mais j'ai jeté un coup d'œil dans la rue. Quand j'ai vu que les ombres avaient tellement raccourci, j'ai commencé à avoir la frousse. L'autodafé commence toujours à midi et il ne restait plus beaucoup de temps.

« Nous ferions bien de filer dans les hauteurs, ai-je dit. Esquiver le ramassage, c'est une chose, mais si la Mère s'aperçoit que nous ne sommes pas là à l'heure de l'allumage, nous passerons un mauvais quart d'heure. »

Hank me rit au nez.

« Elle sera trop remontée pour voir quoi que ce soit. C'est son jour. L'occasion est trop sensationnelle pour perdre son temps à compter les pauvres types qui forment l'arrière-garde de la claque. »

Je n'étais quand même pas tranquille. Je ne tenais pas à y aller, remarquez, bien que la Mère prétende toujours que cela forme le caractère. Les Mères parlent tout le temps du Caractère, du Drapeau et de la Sainteté des Femmes Américaines, et autres bla-bla du même ordre, mais je constate que ce sont toujours les petits qui finissent sur

le bûcher pendant les cérémonies de la Fête des Mères. Et moi je suis petit.

Le Grand Harry péchait avec la Mère presque toutes les nuits depuis qu'il était né dans la Famille, mais jamais cela n'a été inscrit au Livre. Alors qu'Otto s'est fait mettre dedans, comme j'avais prédit à Hank que ça se passerait, et quand la Patrouille est arrivée, ils n'ont même pas vérifié son matricule, ils sont allés droit à sa chambre le chercher. Mais non sans que Hank et moi n'ayons sué sang et eau, parce qu'à ce moment-là nous savions qu'un de nous trois était dans le bain. Depuis ce matin, je ne pouvais pas m'empêcher de frotter au moins une fois toutes les cinq minutes mon épingle porte-bonheur, pour le cas où cela me porterait chance.

« Écoute, Hank, si nous n'y allons pas et que la Mère s'en aperçoive, nous sommes fichus. Pour de bon.

— Ouais, mais imagine qu'Otto clamse avant l'heure de l'allumage ? Rien que d'attendre, son palpitant peut très bien le lâcher... et la Mère aime la chair fraîche sur pied.

— Mieux vaut un que deux, dis-je, et je l'ai tiré par le bras pour qu'il se lève. Viens, fichons le camp. Que la Patrouille nous tombe dessus si loin au sud, et nous sommes bons ! »

Je n'ai pas eu besoin d'insister beaucoup. Hank ne s'entête que lorsqu'il pense que c'est sans risque, mais dès que j'eus prononcé le mot de « Patrouille », il se dit aussitôt que le jeu n'en valait pas la chandelle. Il n'avait pas grand-chose et ce qu'il avait, il n'avait peut-être pas beaucoup de chance de s'en servir, mais comme on dit : « Mieux vaut un petit quelque chose que rien du tout. » Et c'est rien du tout qui vous reste quand la Patrouille a fini de s'occuper de vous.

Nous avons progressé par les poutres jusqu'à la 58^e J'ai glissé deux fois, mais nous étions solidement encordés et Hank a réussi à me haler les deux fois jusqu'à lui. Avancer le long de poutres tordues à une hauteur de cinq étages n'a rien d'une partie de plaisir, mais au moins on n'a pas à redouter que les démarcheurs d'autres familles vous tirent dessus pour remplir leur marmite. Les munitions sont trop, rares pour qu'on les gâche à canarder des avortons et d'ailleurs, quand vous tombez de cette hauteur, cela ne laisse rien qui vaille vraiment la peine d'être rapporté chez soi.

Après la 58^e il n'y a vraiment plus moyen de continuer par en haut, alors nous avons dû emprunter les égouts. Hank et moi, nous avons longuement discuté pour savoir qui passerait le premier, puis nous avons joué à pile ou face et j'ai perdu. J'ai entonné le chant de trêve le plus fort que j'ai pu avec Hank qui m'accompagnait au refrain dans la basse. Hank a la voix bien timbrée, mais vous risquez de croiser une vraie mère solitaire en campagne et qu'elle soit sourde comme un pot

à tout ce qui est harmonie, surtout si elle s'est fourré dans le crâne d'attraper assez d'égarés pour se constituer une famille. Il y eut un temps où elles ne s'attaquaient qu'aux gros, alors un minus qui était en voix pouvait se balader jusqu'à la 90^e si le cœur lui en disait, mais pas plus. Seulement, depuis que le Conseil a sauté, tout ce qui respire encore est de bonne prise – sauf les Aides aux Mères, nature, qui n'avaient d'ailleurs jamais beaucoup compté.

Nous sommes remontés à la 7^e, assez essoufflés tous les deux à force d'avoir chanté et couru sous les deux derniers pâtés de maisons, parce qu'il y avait du remue-ménage dans le conduit transverse à la 72^e que nous n'avons pas perdu de temps à élucider. Nous sommes entrés dans le Park obliquement, en décrivant un cercle à travers les arbres pour nous faufiler par-dérrière. Avec tout le monde occupé à regarder Otto et le reste, il y avait peu de chance qu'on remarque notre arrivée tardive.

Seulement ils ne regardaient pas Otto. Ils regardaient la Mère. Otto pendait le long du poteau du bûcher dans une attitude qui vous indiquait qu'il était plus qu'évanoui. Son palpitant avait cessé de battre exactement comme Hank le redoutait et la Fête de la Mère n'est plus une fête si elle n'a pas un tout vif. Même le Grand Harry avait l'air inquiet et s'était mis derrière quelques-uns des autres gosses, mais cela ne lui servait pas à grand-chose parce que, même en se recroquevillant, il dépassait tout le monde de quinze bons centimètres. Il allait falloir quelqu'un pour remplacer Otto et vite. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que la Mère mette le grappin sur le premier qu'elle verrait, même un costaud comme le Grand Harry.

Mais elle ne l'a pas fait.

Elle s'est approchée d'Otto et lui a craché à la figure parce qu'il ne l'avait pas assez aimée, puis elle nous a crié de nous former en colonne familiale. Il y eut une certaine bousculade parce que tout le monde essayait de se fourrer au dernier rang, mais elle y a vite mis bon ordre. Hank et moi, nous avons réussi à nous placer tout au fond, espérant que quelqu'un d'autre lui tirerait l'œil avant qu'elle en arrive à nous. Mais nous savions bien que ce n'était qu'un espoir. J'ai regardé Hank et Hank m'a regardé, et bien que nous soyons copains et tout, nous pensions la même chose. Se contenter d'espérer qu'il soit choisi à ma place n'était pas suffisant. Il fallait que je réagisse... et sans tarder !

« Il y a plus de griefs contre toi que contre moi, ai-je dit à Hank du coin des lèvres. A ta place, je ficherais le camp.

— La Mère n'aimerait pas ça, chuchota-t-il. Si je gâchais sa fête, elle ne m'aimerait plus. »

Je comprenais son point de vue. Maintenant que tout avait mal

tourné, l'amour d'une Mère, c'est la seule chose sur quoi un garçon puisse vraiment compter, et le moins que nous puissions faire, c'est d'essayer de lui faire plaisir le jour de sa fête. Mais mon point de vue n'était pas à rejeter non plus... c'est-à-dire que c'était Hank ou moi.

« Une fois que tu auras traversé le parc, tu seras en sécurité, ai-je repris. La Patrouille va rarement aussi loin à l'est et si tu t'arranges pour ne pas tomber entre les pattes des solitaires, tu seras sauvé. » Je voyais que l'idée lui plaisait, mais qu'il se faisait encore de la mousse à cause de la Mère.

Elle était maintenant au dernier rang et elle progressait vers nous irrévocablement. Hank était secoué de tics et sa figure avait l'air grise sous la crasse.

« Je ne peux pas, dit-il. J'ai les jambes en coton. »

Je jetai un coup d'œil à la Mère. Elle s'était arrêtée et nous regardait avec une expression comme qui dirait pensive. Et j'eus la sensation qu'elle me regardait plus qu'elle ne regardait Hank.

« Elle t'a repéré, mon vieux, dis-je. Si tu ne files pas tout de suite, attends-toi à brûler à petit feu. Ces caisses, elles sont encore trempées de la pluie d'hier soir. »

Nous étions censés nous tenir au garde-à-vous, mais, sans m'en rendre compte, j'avais sorti de ma poche mon épingle porte-bonheur et je la frottais du pouce comme c'est mon habitude quand je suis énervé. C'est une épingle dorée ornée d'une drôle de feuille. Il y a quelque chose d'écrit dessus, aussi, mais je n'ai su que plus tard ce que cela voulait dire.

« A toi de jouer, mon vieux », dis-je.

Juste à cet instant, la Mère s'est mise à vociférer :

« Toi ! Toi là-bas au bout. »

Elle pointait le doigt vers moi mais je me suis retourné prestement vers Hank.

« En avant, marche, vieux. Maman te demande », dis-je.

Il a poussé un drôle de petit glapissement et il s'est à moitié plié comme s'il venait de recevoir un coup dans le ventre. J'ai crié et je l'ai saisi de la main droite par le bras en le faisant virevolter si bien qu'il s'est retrouvé face aux arbres. Puis de la main gauche, je lui ai enfoncé mon épingle porte-bonheur dans le postérieur.

Il a filé comme un solitaire à la saison des amours ; il a traversé la pelouse et s'est engouffré entre les arbres avant que personne comprenne ce qui se passait. Puis la Mère a hurlé des ordres et une bande de costauds s'est lancée à ses trousses. J'ai couru à elle, je me suis jeté par terre et j'ai commencé à beugler : « Ne te fâche pas contre moi, Mère, j'ai essayé de le retenir ! » sans arrêt jusqu'à ce qu'elle me fasse tâter de sa ceinture.

« Il a dit que tu n'avais pas le droit ! » ai-je ajouté alors.

Ça l'à secouée comme je l'escomptais et l'a incitée à s'occuper de lui plutôt que de moi.

« Il quoi ? questionna-t-elle comme si ses oreilles avaient été bouchées. Il a dit quoi ? »

Je pris ma voix la plus tremblante.

« Il a dit que tu n'avais pas le droit de brûler tes enfants alors qu'ils n'avaient rien fait de vraiment mal. »

J'ai recommencé à pleurer, mais la Mère n'y a pas prêté attention. Elle est partie, sans plus.

La Patrouille a ramené Hank environ une heure après. Elle s'en était si bien occupée qu'il aurait été bien en peine d'émettre un son pour se plaindre.

Après, nous nous sommes assis autour du bûcher et nous avons chanté familialement en chœur, comme d'habitude. La Mère en avait les larmes aux yeux et était tout attendrie, alors j'en ai profité pour aller lui demander ce que voulait dire l'inscription sur mon épingle porte-bonheur. Elle ne m'a pas calotté ni rien. Elle a eu une espèce de petit sourire et m'a répondu : « *Sois Prêt.* »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The Burning,

© Theodore R. Cogswell, 1960.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LES FAUTEURS DE PAIX

par Poul Anderson

Quiconque spéculé sur l'avenir tente de sonder les risques de guerre future, les frictions nées d'intérêts opposés et de blocs d'alliance susceptibles de modifications. Rares sont ceux qui tentent, comme dans le récit suivant, un ironique renversement des valeurs : si l'intérêt et le confort des peuples dépendaient d'une situation de conflits, quelles seraient les chances pour des criminels de paix qui souhaitent déclarer par surprise un armistice à des pays hier ennemis ?

La nuit, vue d'en haut, l'énorme tache sale qui était Chicago devenait un fabuleux trésor semé au hasard, un million de bijoux scintillants, un poudrolement de fontaines d'or. Au centre flamboyait le nouvel Auditorium municipal, transformé en une grande enseigne au néon. Royce regardait par la fenêtre de l'hélicoptère, essayant d'en distinguer les détails.

On y voyait un soldat, type du héros classique, musclé et résolu, repoussant de la pointe de sa baïonnette un monstre gigantesque semblable à une limace pourvue de crocs, tandis qu'une blonde aux jambes magnifiquement galbées, un bambin serré sur son sein généreux, l'encourageait du geste. La limace avait une face modelée d'après le visage de Sam Royce, assez ressemblante pour qu'on ne pût s'y méprendre, mais pas assez pour qu'il y eût diffamation flagrante. La légende lumineuse proclamait :

SOUVENEZ-VOUS DES SAMOA !

CONCOURS À SAUVER LA PATRIE

ET CEUX OUI VOUS SONT CHERS.

GRAND MEETING LIBÉRAL CE SOIR.

« Le moment est bougrement mal choisi pour nous réunir, grommela Buechley. Chicago va grouiller de libéraux, vous ne croyez pas ? S'ils ont vent de notre conciliabule...

— Oh ! mon Dieu, dit le petit Wald, dont les yeux habitués à scruter l'infini s'agitèrent derrière ses épais verres de contact. Est-ce

bien prudent ? »

Royce fit un sourire un peu appliqué.

« La Tour a été construite pour soutenir un siège, répondit-il. Mais je ne crois pas que Larson lui-même ait pu découvrir que nous nous réunissons.

— Qu'est-ce qui s'est passé aux Samoa, de toute façon ? » s'enquit Buechley. Il n'était de retour sur la Terre que depuis deux jours et Royce ne l'avait pas laissé sortir pendant tout ce temps. « Ça m'a l'air d'un nouveau slogan national.

— C'en est un, dit Royce. C'est là que la flotte japonaise tout entière s'est rendue à nous l'année dernière, sans le moindre avertissement. »

Buechley laissa échapper un sifflement. Il n'était pas d'une nature scrupuleuse, mais quand la perfidie atteint de telles proportions, qui n'en serait épouvanté ?

« J'imagine que cela a déclenché une crise ? dit-il stupidement.

— Je comprends ! répondit Royce. Si les puissances du Cincopac n'avaient pu éloigner la flotte russe et lui livrer combat... Nous y avons perdu la moitié de la nôtre. Brillante opération. L'amiral Harkness a été décoré pour cet exploit. Mais pendant quelque temps ç'a été la panique en bourse et le parti libéral s'en est trouvé revigoré. Si nous ne sommes pas capables de faire quelque chose, les libéraux vont remporter un triomphe aux élections. Il ne restera pas une douzaine de sièges au Congrès pour les réactionnaires. »

Le visage sombre, il fit prendre à l'hélicoptère la direction de la tour Wilson et ne rouvrit pas la bouche avant d'avoir atterri sur le toit. Les membres de sa garde personnelle l'attendaient là, au-dessus de la ville, l'acier de leurs armes brillant d'un faible éclat. Il se dirigea vers un ascenseur, suivi de ses deux compagnons.

Wald passa sa langue sur ses lèvres.

« Je me demande, bredouilla-t-il. Je me demande vraiment, Mr. Royce... Si votre plan devait être découvert...

— Ça suffit ! Je vous paie pour prendre des risques.

— Et pour vendre ma conscience de savant », murmura Wald.

Buechley lui lança un regard sévère. L'astronome rentra en lui-même devant le colosse de l'espace.

Royce affecta de les ignorer. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Le meeting devait être déjà commencé. Larson, le candidat du parti libéral à la présidence, allait prendre la parole d'une minute à l'autre. L'homme était un fin démagogue. Quand il aurait terminé son discours, le nom de réactionnaire, à Chicago, serait pour longtemps souillé de boue. Et dans tout le pays, les électeurs approuveraient de la tête devant leurs postes de télévision.

« Les vieux isolationnistes ont la vie dure, murmura Royce. Leur rage les conserve. »

L'ascenseur les déposa tous les trois dans un couloir à l'épais tapis de peluche et aux murs recouverts de panneaux de chêne doré. Royce se dirigea rapidement vers la pièce du fond. De chaque côté de la porte, les gardes présentèrent les armes.

« Tout le monde est déjà là, monsieur, dit l'un.

— Bien, dit Royce. Maintenant empêchez quiconque d'approcher. Et si l'un de vous fait la plus légère allusion à cette réunion, à quelque moment que ce soit, je le ferai rôtir à petit feu pour lui apprendre à tenir sa langue. »

Il ajusta son épinglé de cravate ornée d'un brillant, ouvrit la porte matelassée et fit son entrée dans la pièce où se trouvaient les hommes qui régnaient sur la Terre.

Ou leurs représentants, tout au moins. Quant à leur règne, il était précaire. Le parti réactionnaire dont Royce était le chef pouvait fort bien mordre la poussière aux prochaines élections ; Pérez pouvait se réveiller un de ces matins avec la contre-révolution grondant dans les rues de Buenos Aires ; le Collège des commissaires du peuple pouvait choisir un chef inclinant vers l'orthodoxie marxiste à la mort du vieux et débile Grigorovitch... La douzaine d'hommes en tenue de cérémonie qui se levèrent pour le saluer avaient une mine sévère.

Il referma la porte et donna un tour de clé à la serrure. De confortables fauteuils étaient disposés autour d'une longue table d'acajou ; des boissons et des sandwiches attendaient sur une desserte ; le mur extérieur, en verre dépoli sur toute sa longueur, laissait filtrer le scintillement féerique des lueurs de Chicago dans la nuit. Mais on ne remarquait pas l'ameublement de la pièce, tant l'atmosphère y était tendue.

Royce s'inclina légèrement.

« Bonsoir, dit-il. Veuillez excuser mon retard. J'ai dû aller chercher ces messieurs dans leur cachette et m'assurer qu'aucun de nous n'était vu. Je vous présente le capitaine Buechley, du Service spatial, et le docteur Wald, l'éminent astrophysicien de l'observatoire Clement. »

Lord Vallandringham, Ambassadeur de Grande-Bretagne, ajusta son monocle.

« Comment allez-vous ? dit-il de sa voix cassante. Je suppose que ces messieurs ont quelque chose à voir dans votre mystérieux plan ? »

Royce fit un signe de tête affirmatif et alla se placer à la tête de la table. Wald s'assit timidement à l'autre bout. Buechley se servit à la desserte et resta debout, appuyé au mur, le visage impassible.

« Vous devez comprendre que je ne vous aurais pas convoqués à cette réunion terriblement importante, commença Royce. Mieux vaut

ne pas nous leurrer ; si notre... conspiration ne réussit pas à bref délai, elle n'aura jamais aucune chance de réussir. Nous avons besoin d'adopter une nouvelle tactique, et sans tarder.

— Allons donc ! » dit le Russe, Dmitrov, d'un ton brusque. Il avait revêtu son costume d'apparat d'archimandrite du parti communiste réformé. « La nécessité historique est avec nous. Nous ne pouvons échouer. »

Royce prit un cigare dans sa poche et en sectionna l'extrémité d'un coup de dents.

« Oh ! répliqua-t-il avec douceur. Il est possible que les 41 articles proclament qu'une paix mondiale est inévitable, mais ils ne disent pas quand elle viendra, n'est-ce pas ? Or il ne me déplairait pas que ce soit pendant que je suis en vie. »

Vallandingham s'éclaircit la voix. Derrière ses manières raffinées, on le sentait tourmenté ; il parlait pour son pays, et son pays était menacé de ruine.

« La Grande-Bretagne fait déjà tous ses efforts, dit-il sèchement. Si seulement vous nous aidiez, vous autres Américains ! Vous avez la plus grande capacité de consommation du monde. Nous ne vous demandons pas d'entrer en paix à nos côtés. Nous vous disons simplement : « Nous avons les outils, « à vous de finir le travail ! »

— Je comprends vos ennuis, dit Pérez. Je vous aiderais si je le pouvais. Mais c'est impossible. Le Brésil peut capituler devant nous d'un jour à l'autre, et quelle serait notre situation, à nous ? »

Oliveira, de Rio de Janeiro, prit la parole, le visage empourpré.

« Ne vous en prenez pas à nous, dit-il d'un ton cassant. Croyez-vous que nous ayons fait exprès de laisser pousser toute notre 3e Armée dans une poche où elle a été encerclée ? Votre général Mendoza avait toute possibilité de nous contourner...

— S'il vous plaît ! fit Royce avec un pâle sourire. Les conspirateurs internationaux n'ont pas à se faire patriotes. » Il agita le pouce en direction de la fenêtre. « Là en bas, les libéraux tiennent un grand meeting télévisé dans tout le pays. Là en bas est l'ennemi. Peut-être voudriez-vous le voir ? »

Il se pencha et mit en marche le poste de télévision. Tandis que Royce allumait son cigare, le visage de Larson jaillit littéralement de l'écran, enflammé et contracté de fureur. Sa voix leur rugit aux oreilles :

«... permettez-moi de récapituler. Permettez-moi de vous rappeler ce que vous avez enduré au cours de la dernière paix mondiale. Une paix de cinq ans, vous vous en souvenez ? Cinq ans de chômage, de queues devant les bureaux de bienfaisance, de déclin des syndicats et de gros bénéfices pour les grandes sociétés ! Cinq ans de profits pour

quelques-uns et de misère pour la masse !

« On vous a dit que cette seconde paix mondiale était un « moment de répit ». On vous a dit que c'était une « période de rééquipement ». Que ce serait « la paix pour mettre fin à la paix ». Et on vous a menti ! En ce moment même, mes amis, les réactionnaires fomentent une nouvelle paix. En ce moment même, tandis que les armistices succèdent par surprise aux armistices, qu'on signe les traités de paix à la chaîne... en ce moment même, le spectre d'un monde sans guerre se dresse devant nous !

« Pourquoi les réactionnaires veulent-ils la paix ? demanderez-vous. Pourquoi un homme sain d'esprit peut-il vouloir la paix ?

« La réponse, citoyennes et citoyens américains, travailleurs américains, mères américaines, soldats, marins, aviateurs, astronautes américains... la réponse est simple. Le grand patronat veut la paix pour amasser des bénéfices ! Oui, des bénéfices scandaleux !

« Certes, quand la production dépasse la consommation, comme cela se produit toujours en temps de paix, c'est le chômage généralisé. Mais si nos vaillants soldats n'ont plus rien à faire, si leurs pères et leurs frères se promènent dans les rues et passent devant les fabriques d'armement aux portes closes, il en est qui ont toujours du travail. Il y a avant tout les techniciens des usines automatiques, des fermes et des pêcheries automatisées... ceux-là sont toujours bien payés et consomment. Et en temps de paix les impôts sont peu élevés, il n'y a pas de contrôle des prix ni des loyers, pas de restrictions de profits, pas de manque de matériaux, pas de rationnement, pas de priorités ni de règlements à tourner. Oui, les capitalistes veulent la paix, parce que la paix rapporte. Elle leur rapporte à eux !

« A eux seulement ! Mais pas au soldat, à l'ouvrier, aux femmes, aux mères, sœurs, fiancées, aux jeunes enfants, aux citoyens diplômés arrivant à l'âge d'une retraite bien gagnée. On peut laisser les travailleurs vivoter avec une misérable indemnité de chômage, ou se battre pour survivre tandis que les prix montent en flèche. On peut les laisser les bras inoccupés. Quelle importance ont-ils pour le grand patron qui compte ses monstrueux bénéfices de paix ? Quelle importance présentez-vous, vous, pour le grand capital ?

« Je vous le dis, et je le proclame solennellement : Votez pour les réactionnaires et vous aurez la paix. Mais votez pour les libéraux et pour notre parti – non, pour votre parti – élisez les libéraux et vous aurez la guerre. Devant Dieu tout-puissant, nous nous sommes engagés à lutter pour un conflit mondial permanent. Si je suis élu, je vous promets d'aller en Corée pour y ranimer la guerre, et ce ne sera qu'un commencement.

« Allez-vous continuer à faire la queue devant les bureaux de

bienfaisance à cause de ces marchands de vie assoiffés d'argent ? Allez-vous, une fois encore, laisser la propagande britannique vous attirer dans le guêpier européen ? Allez-vous vous laisser duper par les fauteurs de paix ? »

Le « Non ! » qui lui répondit résonna comme un coup de tonnerre.

Royce éteignit le poste. Il y eut un moment de silence.

« Alors ? dit-il.

— Eh bien, nous avons déjà entendu ça, dit von Thoma, de l'I. G. Farben. Et puis après ?

— Abstraction faite des extravagances oratoires, dit Royce, il se trouve que c'est la vérité. Maintenant, qu'en pensez-vous ?

— Pour les capitalistes, peut-être, dit Dmitrov. Pas pour les adeptes fidèles du marxisme. Le soi-disant parti orthodoxe veut la guerre, bien entendu, mais pas nous, du parti réf...

— Oui, oui, coupa Royce. C'est la même chose, cependant. Le monde soviétique et le monde libre se sont tous deux adaptés à la guerre. Si complètement adaptés que la paix est une chose de courte durée, anormale et désastreuse. Dans les pays capitalistes comme celui-ci, la paix signifie la crise. Dans les pays communistes, la paix signifie l'agitation. On ne peut maintenir un haut degré d'abnégation communiste quand les usines automatisées du temps de paix inondent les consommateurs de plus de marchandises qu'ils ne peuvent en utiliser.

— C'est la théorie des orthodoxes, dit Dmitrov. Elle offre la preuve empirique que leur système, qui fait bon marché de la science, n'est que pure idolâtrie. Le parti réformé, attentif aux leçons des fondateurs du parti, soutient que le temps est venu pour l'État de commencer à se dissoudre ; et en privé – nous ne pouvons encore l'admettre ouvertement – nous sommes d'accord pour estimer que l'État ne peut se dissoudre que si la guerre est abolie.

— C'est bon, dit Royce avec vivacité. Faites-nous grâce des sermons, je vous prie, Votre Prolétairie. Le fait est que ces petites guerres incessantes, limitées, non atomiques, délibérément inefficaces, sont la seule chose qui empêche le citoyen d'étouffer sous sa propre productivité. Il s'ensuit que le citoyen moyen désire la guerre et qu'on a des symboles comme les martyrs du Kentucky, *etc.*

— Les martyrs du Kentucky ? demanda Krishnamura, de l'Inde.

— Oh ! il s'agit d'une vingtaine de soldats décorés qui durent travailler comme mineurs au cours de la dernière paix. Toute la journée au fond d'une mine de charbon avec le double de risques et la moitié de la solde d'un militaire et sans aucune des compensations qu'un militaire trouve à l'arrière. La mine s'est écroulée sur eux. Les libéraux n'ont pas manqué d'exploiter l'affaire à fond. »

Vallandringham prit un air désespéré.

« Je vous en prie, dit-il. Nous perdons notre temps. Vous rendez-vous compte que le gouvernement Tory peut tomber d'un moment à l'autre, et que les Whigs sont engagés à déclarer la guerre à quelqu'un ? »

— Je le sais, dit Royce. C'est ce que je m'efforçais de vous faire comprendre, l'immensité du problème devant lequel nous nous trouvons. Et les bienfaits que sa solution nous apporterait. » Il se pencha en avant et ajouta avec exaltation : « Laissez-moi vous dire ceci : mon équipe a découvert sur Vénus un gisement d'uranium à côté duquel ceux du Congo belge sont inexistants. Il y a des milliards de dollars à en tirer si nous pouvons seulement fixer là-bas une colonie pour l'exploiter. Mais peut-on le faire si cette guerre stupide continue ? » Il serra ses poings velus. « Qu'en dites-vous ? Nous devons nous considérer heureux de pouvoir entretenir une douzaine d'astronefs pour notre propre compte. Tout le reste doit être vendu à la flotte lunaire... à 3 pour 100 de bénéfice, une misère !

— C'est entendu, c'est entendu, dit Pérez. Nous sommes tous d'accord. C'est le problème qui se pose depuis l'époque où nous étions dans les langes, n'est-ce pas ? Et maintenant croyez-vous avoir une solution ?

— Il est grand temps d'en avoir une, dit Royce. L'influence de la grosse entreprise diminue de jour en jour, du fait des impôts de guerre et de la propagande libérale. Vous avez tous à faire face à la même situation dans vos pays. Si nous n'agissons pas bientôt, il sera trop tard.

— Mais alors, avez-vous un moyen ? s'enquit Dmitrov. Un moyen valable pour tous les pays, quelle que soit la forme de leurs gouvernements ?

— Je crois que oui, dit Royce. Ses lèvres se serrèrent. La solution va vous sembler assez extravagante, mais qu'avons-nous à perdre ? »

Ils attendirent, de plus en plus tendus. Au-dehors, la ville continuait de luire de tous ses feux.

« Docteur Wald, s'il vous plaît », dit Royce.

Le petit homme se leva. Il avala sa salive et frotta ses pieds sur le plancher.

« Ma... ma théorie des... étoiles variables..., commença-t-il.

— Des étoiles variables ! rugit von Thoma. *Gott im Himmel !* Qu'avons-nous à faire d'astronomes ?

— Le docteur Wald est un lauréat du prix Nobel, dit sèchement Royce. C'est un astronome qui nous a coûté assez cher. »

Les joues maigres du savant s'empourprèrent.

« Monsieur, si vous insinuez par là que j'ai accepté de me laisser

acheter parce que...

— Excusez-moi, dit Royce. Veuillez continuer.

— Je... eh bien, sur l'insistance de Mr. Royce, je... La théorie des variables irrégulières est loin d'être parfaitement comprise et c'est pourquoi ma... mes déductions n'en ont que plus de poids. En trois années de travail, j'ai réussi à établir une... euh... une théorie expliquant les fluctuations de luminosité et les... les fluctuations...» Wald avait l'air misérable et son auditoire aussi.

« Oh ! laissez donc, dit Royce avec un soupir. Asseyez-vous, je vais exposer cela en langage de tous les jours. Il est bien connu que certaines étoiles augmentent parfois d'intensité lumineuse. On ne peut faire de prévisions à ce sujet, car il ne s'agit pas de variables ordinaires. Personne ne sait vraiment pourquoi.

— Une nova, dit Vallandringham d'un air entendu.

— Je ne pensais pas exactement à une nova. Ni à un phénomène d'une telle ampleur, mais simplement à une petite augmentation temporaire des radiations. » Royce tira fortement sur son cigare et promena son regard sur les visages dont les yeux étaient rivés sur le sien.

« Messieurs, poursuivit-il, si des voix autorisées annonçaient que, dans dix ans, la puissance calorique du soleil augmentera au point d'anéantir toute trace de vie sur notre planète... que feriez-vous ? »

Un soupir explosif s'exhala de toutes les poitrines.

« Vous ne voulez pas dire que cela va se produire ? murmura Krishnamura.

— Oh ! non. La nouvelle théorie du docteur Wald dit seulement que c'est possible. C'est, dirons-nous, une théorie très plausible. Soigneusement présentée. Impeccable du point de vue mathématique et cadrant avec tous les faits connus. Personne ne peut la réfuter. Personne ne peut la confirmer non plus... à moins que le soleil ne se mette à se comporter comme la théorie de Wald annonce qu'il le fera environ dix ans avant d'exploser. »

« Mais le soleil sera-t-il si obligeant ? » murmura Oliveira.

Buechley s'avança avec une grimace sardonique.

« Ça, c'était mon rayon, dit-il. Je viens de rentrer du voisinage du soleil. J'en ai approché à trente-cinq millions de kilomètres. Il y faisait chaud, croyez-moi. Nous avons lancé sur leur orbite une série de fusées dont la tête est constituée de super-bombes H, chaque bombe suffisante pour effacer un continent de la carte. A un signal radio, ces bombes plongeront en direction du soleil ; elles s'en rapprocheront aussi près que le métal pourra le supporter et elles exploseront.

— Grands dieux ! s'exclama Vallandringham. Vous pourriez créer une nova !

— Oh ! sûrement pas », dit Wald. Il avait davantage confiance en lui-même maintenant qu'il pouvait rectifier les propos de quelqu'un. « Les masses et les forces en cause sont de simples pétards en comparaison. Vous n'avez aucune idée des dimensions du soleil. Toutes ces bombes ensemble explosant simultanément dans la photosphère pourraient à peine déterminer une protubérance solaire digne d'être mentionnée. Mais explosant juste à l'extérieur, elles libéreront d'énormes nuages de gaz énergétiques fluorescents, comprenez-vous ? Nous pouvons... euh... imiter quelques protubérances que ma théorie prévoit pour une étoile dont l'expansion doit avoir lieu dix ans plus tard.

— On peut renouveler l'opération périodiquement, ajouta Buechley. Aucune difficulté. »

Royce regarda les autres avec un large sourire.

« Si tous les astronomes déclaraient d'un commun accord que la fin du monde est proche, demanda-t-il avec quelque emphase, accepteriez-vous de continuer à faire la guerre ?

— *Gott, nein !* s'écria von Thoma d'une voix rauque.

— La panique, objecta Vallandringham. Les orgies...

— Exactement, dit Royce en éclatant de rire. Pour la première fois depuis un siècle, il y aura une consommation civile égale à la production des usines. Les gens voudront de tout au maximum. Ils devront travailler dur pour gagner l'argent leur permettant de se payer du luxe, mais je suppose qu'une semaine de quatre heures sera tout à fait acceptable. Le plein emploi donc... et en temps de paix !

« Naturellement, il y aura des tentatives pour évacuer quelques personnes de la Terre. Le soleil dilaté permettrait la vie sur les grands satellites de Jupiter. Mais il faudrait d'abord y implanter des colonies, y créer des atmosphères semblables à celle de la Terre... et nous avons toutes les connaissances astronautiques suffisantes. Ils achèteront tout l'équipement spatial que nous pourrions vendre, aux prix que nous ferons !

— Une orgie de dix ans, fit Pérez, songeur. Dix ans de paix mondiale déchaînée.

— Et dites-moi, je vous prie, ce qui se passera quand on verra que le soleil n'explode pas ? demanda Vallandringham.

— A vous de l'imaginer, répliqua Royce. Pendant cette orgie, personne ne se cassera la tête au sujet des tristes affaires de la politique. Le peuple sera assez heureux de confier les rênes à qui offrira de les prendre. D'ici dix ans, la grosse entreprise, le marxisme réformé, les *federales*, les brahmanes, tous les intérêts que nous représentons ici, seront si fermement en selle qu'aucune force ne pourra les déloger. Et pendant ce temps, le monde sera plongé dans

une telle ivresse que nous pourrions sans doute modeler toutes nos sociétés de manière qu'elles survivent même dans un état de non-urgence. »

Von Thoma hocha la tête avec gravité.

« Le projet me plaît, dit-il. Je crois même qu'il peut réussir. » Puis, lentement, il ajouta : « Mais j'ai un esprit méthodique. Que deviendront ces établissements fondés sur les satellites de Jupiter ? Personne n'en voudra. Qu'en ferons-nous quand tout sera terminé ?

— Oh ! ça, fit Wald d'une petite voix aiguë. Je les utiliserai pour mon nouvel observatoire. Dans dix ans d'ici, mieux vaudra pour moi être loin, très loin de la Terre ! »

Traduit par ROGER DURAND.

The Peacemongers.

© The Magazine of Fantasy, 1956.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LES JOIES DE LA TELEVISION

par Larry Siegel

En quelques années, la télévision a acquis sur le grand public un ascendant qui en a fait sans doute le premier des « mass media ». Voir la télévision : c'est devenu une sorte de devoir qu'accomplissent quotidiennement des millions d'humains. Et si cela devenait un domaine de compétition ?

Payez-moi une autre tournée et je vous raconterai une histoire du tonnerre. Celle-là, c'est à propos de Daniel Œil de Chouette – le type qu'on appelait le Plus Grand Téléspectateur du Monde.

Pour une histoire passionnante, c'en est une, je vous le garantis ! Et je veux bien devenir aussi rouge qu'un Martien si je vous mens d'un seul mot !

(Non, merci, je le boirai sec... mais laissez la carafe à côté.)

... Eh bien, ça a commencé il y a à peu près quarante ans de ça, en 1958. C'est l'année où Mike Munro et moi avons découvert Daniel, et en douze mois de temps nous en avons fait non seulement une célébrité mondiale, mais nous l'avons entraîné pour cette rencontre avec Nicolas Kopkov, qui fut un des matches de téléspectateurs les plus fantastiques de tous les temps... Mais commençons par le commencement.

D'abord, un mot sur Nicolas Kopkov. C'était le délégué soviétique à l'O.N.U., de 1955 à 1959. A cette époque, les Nations Unies essayaient de faire reconnaître l'État de Grubonie, un petit pays de l'Asie orientale, mais la Russie opposait son veto. Pour je ne sais plus quelle raison à la noix, elle prétendait qu'on voulait faire de cet État un arsenal atomique pour attaquer l'U.R.S.S. L'O.N.U. fit une enquête et constata que l'arme la plus redoutable de la Grubonie était une lance un peu plus longue que le modèle traditionnel. Mais c'est égal, Kopkov ne se laissa pas amadouer.

Kopkov se donna du bon temps tous ces jours-là. Chaque fois que le président du Conseil de Sécurité sollicitait un vote en faveur de la Grubonie, Kopkov bondissait et hurlait « Niet ! » de toutes ses forces ;

puis il sortait en claquant les portes. De 1955 à 1959, il quitta quatre-vingt-onze fois la salle du Conseil, record jamais battu depuis.

Kopkov était aussi un as devant un poste de télévision. Mais ça, c'est une autre histoire, j'y reviendrai plus tard.

La télévision – je vous le dis pour le cas où vous ne le sauriez pas – a fait son apparition dans les années quarante. Vous ne le croirez sans doute pas, mais avant la télévision les gens passaient leurs loisirs dans des endroits nommés « bibliothèques » (des grandes salles pleines de livres, pas autre chose), « parcs » (de grands espaces où l'on pouvait s'asseoir sur l'herbe, à l'ombre des arbres, et canoter sur les lacs) et autres idioties dans ce goût-là.

D'autres encore (ce n'est pas de la blague, je vous le jure !) passaient des *heures* à visiter des parents et des amis sans faire absolument *rien* d'autre que de parler !

Bien sûr, quand la télévision s'installa pour de bon, les choses devinrent normales. Vers 1957, les maris ne s'occupaient guère de leurs femmes, pas plus que les mères de leurs enfants. Les gosses ne sortaient pour ainsi dire pas de la maison... sauf en cas de coups durs, comme les incendies ou autres accidents du même genre. Tout comme maintenant, en somme. Nous satisfaisons nos besoins essentiels et passons le reste du temps à regarder la télévision ou à en parler.

Eh bien, j'étais le bras droit de Mike, en ce temps-là. Et Mike, c'était un type ! Petit, râblé, trente-cinq ans environ, et avec ça un cerveau comme un moteur à réaction. Et comme showman, il ne craignait personne, depuis son fameux numéro du serpent croquant la pomme, au parc de Chicago.

Pour vous faire une idée de son génie de l'organisation, sachez que dix-neuf mille personnes se pressèrent au Parc pour assister à son Tournoi international de plumeurs de poulets. Et, en 1956, cent mille personnes lâchèrent la télévision pendant toute une nuit pour s'écraser au Coliseum de Los Angeles au Bal des cueilleurs de fruits dont il était le promoteur. Il a fait bien d'autres choses encore, mais vous voyez déjà le genre de type que c'était.

Quoi qu'il en soit, un jour de novembre 1958, Mike et moi roulions dans la campagne pour aller à Denver, dans le Colorado, où Mike voulait organiser le lancement d'une grosse affaire de télévision. Tout à coup, en sortant d'un petit patelin de l'Illinois appelé Zueika, notre Cadillac tomba en panne. Ni lui ni moi n'y connaissions rien en mécanique, aussi nous descendîmes pour nous diriger vers une maison proche, la seule en vue, d'ailleurs.

Nous frappâmes à la porte, et une femme entre deux âges nous fit entrer. Nous lui racontâmes nos ennuis, elle nous répondit qu'il n'y avait pas de garage d'ici plusieurs kilomètres et que son téléphone ne

marchait pas.

« Mais, dit-elle, Daniel, mon mari, est un excellent mécanicien. Il vous dépannera.

— Bon, répondit Mike, voulez-vous l'appeler et lui dire que nous le paierons bien pour le service qu'il nous aura rendu ? »

Elle secoua la tête.

« Je le lui dirai à six heures. Il ne se dérangera pas avant, de toute façon.

— Six heures ! dis-je. Mais il n'est que trois heures maintenant. Nous avons mieux à faire que de nous tourner les pouces pendant trois heures. »

Elle haussa les épaules.

« Il regarde la télévision. Il y est depuis midi et rien au monde ne le fera bouger de son poste avant six heures.

— Madame, dit Mike, en cet âge de la télévision où nous vivons, nous consacrons tous de longues heures à nos postes. Mais il y a tout de même certaines choses qui peuvent nous en écarter un moment. »

Et il sortit une liasse de billets de cent dollars qui la fit chanceler. Mais elle se ressaisit, et répondit :

« Vous ne comprenez pas. Quand il regarde sa télévision, il ne voit personne, il n'entend personne. Il est à la fois en transe et comme un bloc de glace. Les mardis, comme aujourd'hui, il ne bougera pas avant six heures. »

Mike était un homme impatient et pas toujours très poli. Il entra malgré elle dans le salon où il vit un homme d'aspect trapu, âgé de cinquante ans environ, les yeux fixés sur un grand poste de télévision placé dans un coin.

Nous le regardâmes un moment, sans dire un mot. Je pense que nous sommes restés là au moins une demi-heure, et ce que nous avons vu n'était pas croyable. Il s'enfila un sketch de théâtre et deux films publicitaires sans sourciller, sans bouger d'un millimètre. Je pense que même si je lui avais donné de l'argent, il n'aurait pas plus remué qu'un mort.

Lorsque le programme changea pour faire place à une séance à l'O.N.U., Mike fonça sur lui et lui cria dans l'oreille de toutes ses forces. Aucune réaction.

Il attendit quelques minutes et lui cria dans l'autre oreille. Pas plus de réponse.

Mike se gratta la tête un bon moment. Puis il prit un billet de cent dollars et l'agita sous le nez de Daniel. Il aurait aussi bien pu faire ça en traversant la rue ou dans l'Oregon. Le gaillard ne voyait pas l'argent.

Sur l'écran, la séance à l'O.N.U. atteignait son paroxysme. Le

président demandait un vote en faveur de la reconnaissance de la Grubonie et, comme toujours, Kopkov, le délégué russe, quittait la salle. Daniel regardait fixement, sans sourciller, sans bouger. Je pense tout de même qu'il respirait !

Je voyais Mike au bord du désespoir, et quand il était au désespoir il se passait de drôles de choses. Mike ne me déçut pas. Il ôta ses souliers, sauta sur une table juste à côté du poste de télévision et commença une danse frénétique en se déshabillant progressivement. Mais vous me Croirez si vous voulez, Daniel ne quitta pas des yeux l'écran, même une seconde.

Mike, en caleçon, sauta de sa table, fonça sur moi et me fixa avec une lueur de folie dans les yeux.

« Gil, hurla-t-il, ça y est ! J'ai mis le doigt dessus ! Absolument formidable !

— Qu'est-ce que tu racontes ? lui demandai-je.

— C'est un miracle, cria-t-il. Un miracle de la télévision, un miracle d'un million de dollars qui tombe sur nos faces d'abrutis !

— Où diable veux-tu en venir ?

— Mais ça crève les yeux, bon Dieu ! Nous avons mis la main sur le champion du monde des spectateurs de télévision. Un homme qui les enterrera tous ! Le Jack Dempsey des téléspectateurs ! Nous allons gagner une fortune ! Nom d'un chien, nous avons mis le doigt dessus, je te dis, aussi sûr que je connais mon public ! »

Il y a une chose que j'avais apprise au cours de ces années : ne jamais discuter les toquades de Mike, mais les suivre les yeux fermés et ramasser les picaillons. Mais franchement, cette fois, je pensais qu'il avait perdu les pédales pour de bon.

A six heures tapantes, Daniel sortit de sa transe télévisionniste. Il bâilla, tourna le bouton du poste et s'aperçut enfin de notre présence. Nous nous présentâmes et lui serrâmes la main. Il se mit aussitôt à parler des spectacles qu'il avait vus.

Enfin, il se tourna vers sa femme. « Clara, dit-il, mets de la viande sur le gril. Bon sang, ça creuse de regarder la télévision. Vous avez sûrement faim, messieurs ? Il y a tout ce qu'il faut à la maison. »

Mais Mike n'était pas d'humeur à manger. Il suivit Daniel à la cuisine et lui fit immédiatement une proposition. Tout en parlant, Mike sortit des billets de cent dollars et Daniel, qui se préparait à ingurgiter ce qui nous sembla être la moitié d'un veau, un boisseau de pommes de terre et un baril de bière, écarquilla les yeux en voyant tout cet argent.

Je ne crois pas que Daniel comprit ce que lui raconta Mike (moi, je n'y comprenais rien, en tout cas). Mais ça n'avait pas l'air de le gêner. Il se contentait de secouer la tête, de manger et de regarder les billets

de banque.

Au bout d'une heure, un accord était conclu. Daniel et sa femme mirent quelques affaires dans leurs valises et fermèrent la maison à clef. Daniel remit notre voiture en état et Mike, oubliant Denver, fonça vers Chicago.

Une fois là, nous laissâmes la voiture et prîmes l'avion pour New York. Nous nous rendîmes immédiatement à la propriété de Mike, dans Long Island. Alors, l'étrange mécanisme qu'il avait mis au point dans sa tête commença à fonctionner.

Il convoqua les représentants de tous les journaux, de toutes les agences télégraphiques, des services d'informations télévisées. Il leur demanda d'être tous chez lui, à midi, pour transmettre « l'histoire de télévision la plus fantastique du siècle ». Bien entendu, ils vinrent tous comme un seul homme. Mike leur avait toujours fourni la copie la plus sensationnelle de tout le pays, et ils savaient bien que, cette fois encore, ils ne se dérangeraient pas pour rien.

A midi la maison était pleine à craquer de reporters, de photographes, de cinéastes. Mike parut alors, accompagné de Daniel qui mâchait les dernières bouchées d'un repas de dix plats. (« On doit manger et bien manger, avant et après une bonne séance de télévision », devait-il nous dire toujours.) Daniel s'assit en face du poste de télévision, ignorant complètement la foule présente ; il vida la moitié d'une boîte de bonbons qu'il trouva sur une table voisine et se détendit un moment.

Cinq heures durant, il fixa l'écran de télévision. Les journalistes le sifflèrent, l'insultèrent, lui placèrent les objets les plus saugrenus sous les yeux. C'est tout juste s'ils ne le boxèrent pas... mais ses yeux ne cillèrent même pas et ne quittèrent pas l'image, même l'espace d'une demi-seconde.

Le lendemain, la nouvelle éclata comme une bombe, dans les rues, aux premières pages des journaux et sur toutes les lignes de télévision du globe. « *J'ai contemplé le plus grand téléspectateur du monde entier*, disait un compte rendu. *Daniel est pour les spectateurs de la télévision ce que Babe Ruth est pour les joueurs de base-ball et Joe Louis pour les boxeurs*, affirmait un autre qui terminait : *Hourra pour Daniel Œil de Chouette !* »

Les lettres et les coups de téléphone qui arrivaient par milliers prouvèrent que le public était emballé à fond.

Mike déclencha alors la seconde partie de son plan d'attaque.

Il prépara une annonce d'une page entière qu'il fit insérer dans les plus grands journaux des U.S.A. et diffusa sur tous les écrans de télévision. En tête de la page, figurait une photo de Daniel fixant un écran de télévision. Au-dessous, un titre en caractères d'affiche : « Le

plus grand téléspectateur du monde vous lance un défi. » Puis, un texte qui expliquait comment Daniel ferait bientôt une tournée dans tout le pays en défiant n'importe qui de tenir plus longtemps que lui devant un écran de télévision.

Au bas de la page, Mike énumérait le règlement de ce match d'un genre nouveau. J'en ai gardé une copie dans mon portefeuille, je vais vous la lire :

- 1. Le concours est ouvert aux personnes des deux sexes et de tout âge.*
- 2. La dimension des écrans de télévision doit être de vingt-cinq centimètres au minimum et de soixante-quinze centimètres au maximum.*
- 3. La distance séparant les concurrents de l'écran ne doit pas dépasser quatre mètres.*
- 4. Les concurrents peuvent choisir n'importe quelle chaîne, sauf celle diffusant le match lui-même. Mais leur choix fait, ils n'ont pas le droit de changer de chaîne pendant la durée du concours.*
- 5. Trois juges seront désignés pour chaque concurrent. Ils seront responsables de la mise au point parfaite des images et seront chargés de veiller à ce que le concurrent garde les yeux fixés sur l'écran pendant toute la durée du concours.*
- 6. Si les juges constatent que le concurrent, a quitté l'écran des yeux, ne fût-ce qu'un instant, celui-ci sera disqualifié.*
- 7. Le battement de paupières est toléré, mais les yeux du concurrent ne peuvent rester fermés pendant plus d'une seconde. Tout dépassement de ce délai disqualifie le concurrent.*
- 8. L'assistance a le droit de crier, de siffler et de recourir à toute attaque verbale susceptible de distraire ou de mettre hors de lui le concurrent à condition de ne pas franchir les limites de la bienséance. La décision des juges est sans appel sur ce point. Tout contact physique entre l'assistance et les concurrents est interdit.*
- 9. Une chance nouvelle sera donnée au concurrent dont le poste tomberait en panne ou qui serait forcé de quitter des yeux l'écran à cause d'un acte quelconque d'une personne présente, estimé irrégulier par les juges.*
- 10. Le concurrent qui abandonnera le dernier son poste sera proclamé vainqueur.*

L'idée de Mike eut un succès fantastique. Nous recevions des invitations de tous les coins du pays, de gens qui voulaient défier Daniel ou simplement être présents au match.

Une semaine plus tard, Œil de Chouette fit ses débuts à Madison Square Garden. Tant que je vivrai, je n'oublierai jamais ce soir de première. Tout ce qui comptait dans la ville était là, à commencer par le maire.

Un des adversaires de Daniel, ce soir-là, était un gosse du Bronx, âgé de douze ans, dont les voisins juraient qu'il n'était jamais descendu dans la rue depuis cinq ans. A en croire ses parents, la télévision l'hypnotisait tellement qu'ils étaient forcés de lui jeter à la figure deux ou trois seaux d'eau pour le ranimer. Il y avait aussi, entre autres, une ménagère de Staten Island, que sa famille et ses voisins avaient surnommée Vera la Visionneuse, car non seulement elle ne quittait jamais son poste, mais elle savait par cœur l'ensemble des programmes télévisés hebdomadaires, ainsi que le nom, l'âge et le lieu de naissance de neuf stars de la télévision sur dix.

Le match commença et, au bout de deux heures, presque tout le monde fut éliminé. Il ne restait plus en piste que Daniel, le gosse du Bronx et Vera la Visionneuse. Juste à la troisième heure, Vera fut disqualifiée pour avoir tourné la tête et crié : « Ashton Falls, Wisconsin », lorsque quelqu'un, dans les galeries de côté, lui eut demandé perfidement où était né certain acteur de la télévision.

Après quatre heures et demie d'affilée, Daniel et le gamin du Bronx tenaient toujours. Le petit gars était un beau spectateur, il avait un regard ferme comme pas un, mais voilà : c'était un gosse ! Il en eut assez d'un film de cinéma et, oubliant le règlement, changea de chaîne. Il fut traîné hors de la salle par les juges, leur donnant des coups de pied, hurlant et se débattant comme un beau diable.

Quant à Daniel, eh bien, il tint le coup tout seul jusqu'à 2 h 40 du matin. Il finit par battre les paupières un peu trop longtemps et fut disqualifié, mais il avait réussi un record de 6 heures et 10 minutes. La foule, debout, lui fit une ovation délirante et le maire déclara que la semaine suivante serait « la semaine de Daniel Œil de Chouette ».

Le lendemain soir, devant cinquante-cinq mille personnes aux Polo Grounds, Daniel battit son record de la veille en restant à son poste pendant 6 heures 25 minutes. Son adversaire le plus dangereux, une grand-mère de Brooklyn, avait été éliminée trois heures plus tôt pour s'être endormie en regardant un championnat de catch sur l'écran.

Huit jours plus tard, au Yankee Stadium, quinze mille personnes assistèrent à cinq heures de lutte serrée entre Daniel et une fillette de onze ans, de Hoboken (New Jersey). Finalement, la petite perdit patience et fit un pied de nez à un gamin qui la taquinait. Daniel dépassa ce soir-là les six heures et demie.

En très peu de temps, Daniel devint populaire non seulement en Amérique, mais aussi dans le monde entier. Pendant les dix mois suivants, il concourut dans presque tous les pays du globe. Non seulement il battit tout le monde, mais il porta son record à huit heures !

L'argent rentrait à flots, et Mike se trouva être le manager du

champion du monde indiscuté des téléspectateurs.

Indiscuté ? Pas si sûr que ça, comme vous allez le voir.

Comme toujours, à cette époque, l'U.R.S.S. ne pouvait pas faire comme tout le monde. Lorsque Mike écrivait ou télégraphiait à Moscou dans le but d'y emmener Daniel, on lui répondait quelquefois : *« Regarder la télévision est une pratique improductive et paresseuse digne d'une société capitaliste décadente. »* Et, le plus souvent, on ne lui répondait rien du tout.

Cependant, dès que Daniel devint célèbre dans le monde entier, les journaux et les commentateurs de presque tous les pays commencèrent à le porter aux nues en l'appelant : *« Ce grand téléspectateur américain »*, *« ce téléspectateur américain de génie »*, et *« ce télévionniste des U.S.A. célèbre sur toute la planète »*.

Si bien qu'il était en train de devenir dans tout l'univers le porte-parole américain par excellence, et, bien sûr, ça ne plaisait pas aux Russes. Ils se doutaient que ça leur faisait du tort dans la guerre psychologique.

J'imagine que c'est pour ça que *La Pravda* publia en première page un article furibond en octobre 1959. J'en ai une traduction sur moi, je vais vous la lire si vous le voulez bien.

« Ce soi-disant champion du monde des téléspectateurs n'est que le prête-nom d'une fraude capitaliste. Les U.S.A. font semblant d'oublier ces faits : que c'est un Russe, Vladimir Shiplikov, qui a inauguré peu de temps après la Révolution de 1917 ce sport si sain, si utile, à la santé des yeux, si nécessaire à la formation de citoyens énergiques et endurants, qu'est le spectacle de télévision. Et le soi-disant record mondial détenu par l'Américain a été battu bien des fois en Russie. »

« Mais puisque tant de gens mal informés dans le monde entier se figurent que le téléspectateur yankee est le champion du monde, la nécessité s'impose maintenant à notre pays de prouver à quel point cette opinion est erronée. »

« Camarades, Nicolas Kopkov, notre très estimé délégué aux Nations Unies, est sans contestation possible le téléspectateur le plus qualifié de notre pays, pendant ses heures de loisir. Il n'est que juste que ce soit à un homme aussi basement insulté pendant des années par les délégués du Conseil de Sécurité des Nations Unies et qui a si courageusement lutté pour empêcher la reconnaissance de la Grubonie, ce pays qui nous menaçait dans notre existence même, que soit dévolu l'honneur de représenter la Russie dans cette lutte contre la fraude américaine. »

« Camarades, les trois qualités les plus essentielles nécessaires à un délégué éminent à l'O.N.U. aussi bien qu'à un excellent téléspectateur sont une patience, une force de volonté et une agressivité extraordinaires. »

Nicolas Kopkov ira à la bataille muni de ces trois armes, et il est hors de doute que lorsqu'elle sera terminée, le drapeau des Républiques du Peuple flottera au-dessus de la civilisation corrompue dominée par Wall Street. »

Inutile d'insister sur l'effet de cet éditorial sur le Département d'État. C'était un défi direct de la part de l'Union soviétique, et on ne pouvait faire autrement que de le relever. Aussi, quelques jours plus tard, un représentant du gouvernement alla voir Mike et lui dit que les États-Unis accordaient sans réserve leur appui officiel à Daniel dans un match avec Kopkov.

Les U.S.A. et la Russie organisèrent donc un match pour le mois suivant, dans une zone neutre, un vaste terrain de football, situé à la limite de Berlin-Est et de Berlin-Ouest. On se mit d'accord pour verser toutes les recettes de la rencontre au fonds de secours des Nations Unies.

Pendant les jours qui suivirent, vous n'auriez pas trouvé autre chose dans les journaux que des détails sur le Grand Match. Des graphiques concernant les deux adversaires furent publiés, semblables à ceux qui indiquent le poids, la taille, etc., des boxeurs dans les rubriques sportives. Des biographies des deux hommes occupaient des pages entières, et je vous prie de croire que les paris étaient serrés. Daniel partait favori car, en dehors des Russes, bien peu de gens dans le monde avaient la moindre idée des talents de téléspectateur de Kopkov.

Enfin, la grande nuit arriva. Plus de cent mille personnes, parmi lesquelles on reconnaissait dix présidents de République, quelques rois, toutes sortes de présidents du conseil et un assortiment de dictateurs, s'écrasaient sur le vaste terrain, armées de puissantes jumelles. Je ne peux pas vous dire combien il y avait de postes de télévision branchés dans le monde entier pour voir ce match.

A huit heures du soir, un rugissement de la foule salua l'arrivée des deux adversaires au milieu du stade bien éclairé. Ils s'assirent dans de vastes fauteuils, bien en face de deux postes de télévision à écran de soixante-quinze centimètres. Six juges, au lieu de trois, étaient désignés pour chaque concurrent.

Au coup de sifflet, le match commença. Daniel choisit une chaîne de langue anglaise, celle qu'il regardait toujours lorsqu'il était à l'étranger. Quant à Kopkov, qui parlait cinq langues étrangères, y compris l'anglais, il choisit une chaîne russe – par patriotisme, je suppose.

Mike et moi occupions deux places excellentes, à dix mètres environ des deux hommes. En regardant Kopkov, je compris que la nuit de Daniel ne serait pas de tout repos, peut-être la plus rude de sa

carrière. Le Russe avait une grosse moustache broussailleuse et de petits yeux fouineurs. Il avait la même attitude qu'à l'O.N.U. – bras croisés et visage méprisant, comme s'il voulait envoyer le monde entier au diable.

A mesure que passaient les heures interminables, Mike et moi réalisions que Kopkov ne ressemblait à aucun des autres adversaires affrontés jusque-là par Daniel. Aucun d'eux n'avait eu le regard intense, les yeux durs, immobiles de Kopkov. Vraiment, celui-ci était bâti pour tenir longtemps.

Vers 10 h, les assistants commencèrent à asticoter les concurrents. Quelques supporters de Kopkov essayèrent de distraire Daniel en lui disant qu'une chauve-souris tournoyait au-dessus de sa tête, tandis que des amis d'Œil de Chouette prévenaient le Russe que son pantalon était troué au mauvais endroit.

Mais les deux hommes ignorèrent ces remarques enfantines.

Alors, vers. 10 h 30, quelques « fanas » soviétiques, qui avaient entendu parler de la gourmandise et de l'appétit phénoménal de Daniel, installèrent un poêle portatif dans le passage latéral, à hauteur des fauteuils de premier rang, et se mirent à griller un bifteck. Ils s'étaient assurés auparavant que la brise en porterait le fumet jusqu'au nez de Daniel.

Je me rappelle que les narines de Daniel palpitèrent un moment et qu'il se passa le bout de la langue sur ses lèvres. Mais ses yeux ne quittèrent pas l'écran. La foule l'acclama chaleureusement.

Il ne se passa rien de spécial pendant les deux heures assez calmes qui suivirent et, lorsque le chronomètre indiqua six heures, le visage impassible de Kopkov nous inquiétait sérieusement. Comble de malchance, Daniel n'était pas tout à fait lui-même ce soir-là. Il est vrai qu'il n'avait donné jusque-là aucun signe de défaillance, mais à partir d'une heure du matin, on pouvait remarquer que ses yeux devenaient légèrement vitreux.

Pendant ce temps, Kopkov était comme un iceberg dans une mer sibérienne. Il ignore cinq injures magnifiques (les plus belles que j'aie entendues au cours de nombreuses années) et il ne cilla même pas en recevant en pleine figure un trognon de chou qu'un supporter russe surexcité destinait à Daniel. Il eut droit à une salve d'applaudissements, pendant qu'on éjectait son supporter maladroit.

Vers 2 h 30, une ravissante pin-up blonde – fanatique de Daniel – vint tout près de Kopkov et se mit à lui roucouler des chansons d'amour en quatre langues, y compris le russe. Puis, pendant dix minutes, elle lui murmura à l'oreille des paroles ardentes et câlines. Autant essayer de faire fondre les neiges arctiques avec un briquet à cigarettes. Kopkov ne bougea pas d'un millimètre.

A 3 h, tout le monde pensait que Daniel allait flancher. Des fanas russes commencèrent à lui chanter des berceuses, mais Daniel parvint à rester éveillé. Pourtant, pendant une minute critique, je crus que ça y était... que le sommeil allait le terrasser. Mais il se ressaisit à temps. Mike et moi, nous n'étions pas rassurés, je vous le jure.

La foule commençait à s'exciter pour de bon. Je pouvais voir, dans sa loge toute proche, notre président très nerveux chuchoter quelque chose à l'oreille de son voisin, pendant que le Premier ministre russe, dans une autre loge, échangeait des sourires satisfaits avec ses lieutenants.

5 h du matin... la neuvième heure venait juste d'être bouclée ! Œil de Chouette tenait encore, mais c'était à force de cran. Pour la première fois dans sa carrière de téléspectateur, il était forcé de se tenir la tête entre les deux mains pour pouvoir garder les yeux fixés sur l'écran.

Un couple de fidèles supporters de Daniel, utilisant leurs « dernières cartouches », concentrèrent un tir de barrage nourri sur Kopkov. Ils débinèrent tous les Russes possibles et imaginables, à commencer par Lénine. Le communisme, les femmes russes, tout ce qui pouvait être sacro-saint pour Kopkov, en entendirent des vertes et des pas mûres. Kopkov était-il devenu sourd ? On l'aurait parié en regardant son visage. *Rien* ne pouvait le désarçonner.

Lorsque – chose inouïe dans les annales sportives de la télévision – le chronomètre marqua la dixième heure, Daniel se tenait la tête avec une main, se servant de l'autre pour garder ses paupières ouvertes.

Un murmure d'énervement se fit entendre dans le stade. Vingt minutes – peut-être moins – c'était tout ce que ses supporters les plus enragés accordaient à Daniel. A trois reprises, les juges discutèrent vivement pour savoir si oui ou non ses yeux avaient lâché l'écran. Mais ils finirent par convenir qu'il tenait encore.

Je me tournai vers Mike et l'empoignai par le revers de son veston. « Mike, il faut que nous fassions quelque chose... n'importe quoi. Il est fichu ! Tu m'entends ? »

Mike ne soufflait mot. Il regardait droit devant lui. C'est tout juste si je n'entendais pas les rouages de son cerveau tourner dans sa tête à toute vitesse. Si un bon vieux miracle lui tombait des nuages, ce serait le moment ou jamais de l'attraper au vol.

Soudain, il se dressa. Pendant une seconde, je vis un éclair jaillir de ses yeux. Un sourire malicieux apparut sur son visage pendant qu'il se levait tout doucement et, marchant sur la pointe des pieds, s'approchait des concurrents. Lorsqu'il en fut à trois mètres environ, il s'arrêta. Et, fixant Kopkov dans le blanc des yeux, il s'écria d'une voix claire qui porta jusqu'aux derniers rangs des galeries :

« Que messieurs les délégués partisans de la reconnaissance de l'État de Grubonie lèvent la main ! »

Rejetant la tête en arrière, Kopkov bondit de son siège et hurla : « *Niet !* » Il fit quelques pas, puis s'arrêta, réalisant sa faute. Mais c'était trop tard. Un juge donna un coup de sifflet et leva la main de Daniel – champion du monde vaincu des téléspectateurs !

Sans entendre les acclamations délirantes, Daniel s'écroula sur le sol, profondément endormi.

A son retour aux États-Unis, Daniel reçut naturellement l'accueil réservé aux héros : parade le long de Broadway, pluie de confetti, pin-up, stars d'Hollywood et tout ce qui s'ensuit. Le Congrès lui décerna, en outre, une médaille spéciale.

Quant à Kopkov, personne n'en entendit plus parler. Selon certaines rumeurs, il avait été déporté en Sibérie. Mais n'allait-on pas jusqu'à dire qu'on l'avait envoyé en Grubonie pour y organiser une cinquième colonne clandestine ?

Délaissant les compétitions de téléspectateurs, Daniel prit sa retraite un an plus tard et, dans le calme de sa maison de campagne, il coula tranquillement ses jours à regarder la télévision et manger des biftecks.

Bien sûr, ses records les plus sensationnels ne signifient plus rien maintenant. C'était l'époque héroïque ! Mon petit-fils, un gosse de quatre ans, reste vissé quatorze heures durant devant son poste en respirant à peine.

... De beaux farceurs, les gars qui, vers 1987, alors que les premiers astronefs débarquèrent sur la planète Mars, prétendaient que la télévision était fichue ! Ils croyaient que tout le monde serait tellement toqué de voyages interplanétaires qu'on en oublierait la télévision. Mais quand vous y pensez un peu, qu'est-ce que vous voulez bien fiche dans la planète Mars une fois que vous y êtes ?... Regarder le paysage ?... Pensez que les plus brillants de nos jeunes téléspectateurs sont nés sur la planète Mars... et ils disent que les indigènes sont en train d'y organiser un match du tonnerre !

Cela tentera peut-être Œil de Chouette et le décidera à délaisser ses biftecks. Qui sait ? Kopkov voudra peut-être le rejoindre pour prendre sa revanche. C'est que, nous autres Terriens, nous sommes d'un tempérament plutôt fier. Et vous conviendrez qu'il y a de quoi, en pensant à tout ce que Daniel Œil de Chouette a fait pour le progrès de la télévision...

Titre original : *Dead-Eye Daniel*.

© Mercury Press, 1954. Reprinted from the Magazine of Fantasy and Science-Fiction.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE PRIX DU DANGER

par Robert Sheckley

Dès leurs premières apparitions sur le petit écran, les jeux télévisés ont captivé un large public. Ils permettaient au téléspectateur de satisfaire par personne interposée son goût du risque. Quelle est la chose ultime qu'un humain puisse risquer ? Sa vie, évidemment, ainsi que l'ont compris les producteurs du populaire programme imaginé dans le récit suivant.

RAEDER haussa prudemment la tête au-dessus du rebord de la fenêtre. Il vit l'escalier de secours et, en bas, une ruelle étroite. Dans la ruelle, il y avait une voiture d'enfant en mauvais état et trois boîtes à ordures. A cet instant, un bras couvert d'une manche noire sortit de derrière la boîte la plus éloignée, un objet brillant au poing. Raeder se baissa vivement. Une balle siffla par-dessus sa tête et troua le plafond, l'inondant de plâtre.

Maintenant il était renseigné sur la ruelle. Elle était gardée, tout comme la porte.

Il s'allongea sur le linoléum craquelé, les yeux fixés sur le trou que la balle avait percé dans le plafond, guettant les bruits derrière la porte. C'était un homme de grande taille, avec des yeux congestionnés et une barbe de deux jours. La poussière et la fatigue lui avaient creusé des rides dans la figure. La peur avait marqué ses traits, raidissant un muscle ici, faisant vibrer un nerf là. Le résultat était surprenant. Son visage avait du caractère maintenant, car il avait été remodelé par l'approche de la mort.

Il y avait un tueur dans la ruelle et deux autres dans l'escalier. Il était pris au piège. Il était pratiquement mort.

Oui, songeait Raeder, il remuait et respirait encore ; mais c'était seulement dû à l'incompétence de la Mort. La Mort en finirait avec lui dans quelques minutes. La Mort forerait des trous dans son corps, étalerait du sang avec art sur ses vêtements, disposerait ses membres dans quelque grotesque attitude de danse macabre...

Raeder se mordit les lèvres. Il voulait vivre. Il devait trouver un moyen.

Il se retourna sur le ventre et inspecta le local misérable où les tueurs l'avaient acculé. La pièce était un parfait petit cercueil. Elle avait une porte qui était gardée, et une issue de secours qui était surveillée. Plus une minuscule salle de bain sans fenêtre.

Il rampa jusqu'à la salle de bain et se redressa. Il y avait un trou dans le plafond. S'il arrivait à l'agrandir, à se hisser dans l'appartement du dessus...

Il entendit un coup sourd. Les tueurs s'impatienzaient. Ils commençaient à défoncer la porte.

Il examina le trou du plafond. Inutile d'y songer. Il n'aurait pas le temps de l'élargir.

Ils ébranlaient la porte, grognant à chaque poussée. Bientôt la serrure céderait, ou les gonds s'arracheraient du bois pourri. La porte s'effondrerait, et les deux hommes au visage impassible feraient leur entrée, époussetant leur veste...

Mais quelqu'un allait l'aider, sûrement ! Il sortit de sa poche son minuscule poste de télévision. L'écran était brouillé, mais il ne s'attarda pas à mettre l'image au point. Le son était clair et parfaitement audible.

Il écouta la voix bien modulée de Mike Terry qui s'adressait à son vaste public.

«... très mal en point, disait Terry. Oui, mes amis, Jim Raeder se trouve dans une passe vraiment terrible. Il se cachait, vous vous en souvenez, dans un hôtel de troisième ordre de Broadway, sous un faux nom. Il semblait relativement en sécurité. Mais le groom l'a reconnu et a transmis le renseignement au gang Thompson. »

La porte gémissait sous les coups répétés. Raeder continua à écouter, les doigts crispés sur le petit poste de télévision.

« Jim Raeder a réussi de justesse à s'évader de l'hôtel. Talonné de près, il a pénétré dans une vieille maison de West End Avenue, au 156. Il avait l'intention de s'enfuir par les toits. Et il aurait pu réussir, mes amis, il avait une chance. Seulement la porte du grenier était verrouillée. Tout paraissait fini... Mais Raeder s'est aperçu que l'appartement 7 était accessible et vide. Il y est entré... »

Terry fit une pause dramatique, puis cria : *«... et maintenant il y est pris au piège comme un rat ! Le gang Thompson défonce la porte ! L'issue de secours est surveillée. Notre équipe de cameramen, postée dans un immeuble voisin, vous donne un gros plan. Regardez, mes amis, regardez bien ! N'y a-t-il plus d'espoir pour Jim Raeder ? »*

N'y a-t-il plus d'espoir ? répéta mentalement Raeder, ruisselant de sueur dans la petite salle de bain sombre et étouffante, l'oreille tendue vers le martèlement régulier contre la porte.

« Attendez ! cria Mike Terry. *Tenez bon, Jim Raeder, tenez encore un*

peu. Peut-être y a-t-il de l'espoir quand même ! Je reçois à l'instant un appel urgent d'un de nos spectateurs, un appel sur la ligne du Bon Samaritain ! Voici quelqu'un qui pense pouvoir vous aider, Jim. Allô, Jim Raeder, êtes-vous à l'écoute ? »

Raeder attendit. Il perçut le bruit des gonds arrachés au bois pourri.

« Allez-y, monsieur, reprenait Mike Terry. Quel est votre nom ?

— Heu... Félix Bartholomew.

— Ne vous énervez pas, Mr. Bartholomew. Continuez.

— Eh bien, Mr. Raeder, murmura une voix tremblante de vieillard, j'ai habité au 156 West End Avenue. Dans l'appartement où vous êtes coincé, Mr. Raeder... oui ! Écoutez, cette salle de bain a une fenêtre, Mr. Raeder. Elle a été recouverte de peinture, mais elle... »

Raeder enfouit son poste de télévision dans sa poche. Il repéra les contours de la fenêtre et donna un grand coup. Du verre s'éparpilla et la clarté aveuglante du jour se répandit dans le réduit. Il enleva les fragments de vitre restés accrochés au châssis et regarda vivement en bas.

Au fond d'une sorte de puits, une cour cimentée.

Les charnières cédèrent. Il entendit la porte s'ouvrir. Raeder enjamba vivement la fenêtre, resta un bref instant suspendu par le bout des doigts et lâcha.

Le choc fut étourdissant. Il se releva en titubant. Un visage apparut à la fenêtre de la salle de bain.

« Pas de chance », dit l'homme en se penchant pour viser avec soin de son calibre 38 à canon court.

A ce moment une bombe fumigène explosa dans la salle de bain.

La balle du tueur manqua son but. Il se retourna en jurant. D'autres bombes fumigènes explosèrent dans la cour, voilant la silhouette de Raeder.

Il entendait la voix de Mike Terry jaillir avec des accents frénétiques de son récepteur de poche.

« Sauvez-vous ! hurlait Terry. Courez, Jim Raeder, courez. Fuyez maintenant, pendant que les tueurs sont aveuglés par la fumée. Et merci au Bon Samaritain Sarah Winters, du 3412 Edgar Street, Brockton, Massachussets, pour avoir fait don de cinq bombes fumigènes et avoir engagé un homme pour les lancer ! »

D'une voix plus modérée, Terry poursuivit :

« Vous avez sauvé une vie humaine, aujourd'hui, Mrs. Winters. Voulez-vous expliquer à nos spectateurs ce que... »

Raeder n'entendait plus. Il traversait à toutes jambes la courette pleine de fumée, au milieu des cordes à linge, et débouchait dans la rue.

Il suivit la 63^e Rue, le dos un peu voûté pour dissimuler sa taille réelle, trébuchant d'épuisement, étourdi par le manque de nourriture et de sommeil.

« Eh, vous là-bas ! »

Raeder se retourna. Une femme entre deux âges, assise sur le perron d'une vieille maison, le dévisageait.

« C'est vous, Raeder, n'est-ce pas ? Celui qu'on essaie de tuer ? »

Raeder s'apprêta à se remettre en marche.

« Entrez, Raeder », dit la femme.

C'était peut-être un piège. Mais Raeder savait, qu'il lui fallait faire confiance à la générosité et au bon cœur des gens, ses concitoyens. Il était leur représentant, une projection d'eux-mêmes, un citoyen moyen qui avait des ennuis. Sans eux, il était perdu. Avec eux, rien ne pouvait l'atteindre.

« Fiez-vous aux braves gens, lui avait dit Mike Terry. Jamais le peuple ne vous abandonnera. »

Il suivit la femme dans le salon. Elle lui dit de s'asseoir et quitta la pièce, pour revenir presque aussitôt avec une assiette pleine. Elle resta debout à le regarder manger, comme on regarde un singe du zoo grignoter ses cacahuètes.

Deux enfants sortirent de la cuisine et se plantèrent devant lui. Trois hommes en salopette émergèrent de la chambre et mirent en marche une caméra de télévision. Il y avait un gros récepteur de T.V. dans la pièce. Tout en avalant sa nourriture, Raeder regardait l'image de Mike Terry et écoutait sa voix sonore, sincère, soucieuse.

« *Le voici, mes amis, disait Terry. Voici Jim Raeder prenant son premier vrai repas depuis deux jours. Notre équipe a dû travailler terriblement vite pour vous faire assister à cela ! Merci, mes enfants... Mes amis, Jim Raeder a trouvé un abri temporaire grâce à Mrs. Velma O'Dell, du 343, 63^e Rue. Merci, Bon Samaritain O'Dell ! C'est merveilleux de voir combien de gens de toutes conditions s'intéressent à Jim Raeder !*

— Vous feriez bien de vous dépêcher, dit Mrs. O'Dell.

— Oui, madame, répondit Raeder.

— Je ne veux pas voir jouer du revolver chez moi.

— J'ai presque fini, madame. »

L'un des enfants demanda :

« On ne va pas le tuer ? »

— Tais-toi, ordonna Mrs. O'Dell.

— *Oui, Jim, psalmodia Mike Terry, vous devriez vous hâter. Vos*

tueurs courent sur vos traces. Ils ne sont pas bêtes, Jim. Mauvais, pervers, déments... oui ! Mais pas idiots. Ils suivent une piste sanglante... le sang tombé de votre main blessée, Jim ! »

Alors seulement Raeder s'aperçut qu'il s'était entaillé la main sur le châssis de la fenêtre.

« Donnez, je vais vous bander ça », dit Mrs. O'Dell.

Raeder se leva et se laissa bander. Puis elle lui mit en main une veste marron et un chapeau mou gris.

« C'est à mon mari, dit-elle.

— *Il a un déguisement, mes amis !* s'exclama Mike Terry d'un ton ravi. *Voilà du nouveau. Un déguisement ! Avec sept heures encore devant lui avant d'être sauvé !*

— Maintenant partez, dit Mrs. O'Dell.

— Je m'en vais, madame. Merci.

— Je trouve que vous êtes stupide, reprit-elle. Vous êtes stupide de vous être fourré dans une histoire pareille.

— Oui, madame.

— Le jeu n'en vaut pas la chandelle. »

Raeder la remercia et partit. Il s'en alla vers Broadway, prit le métro jusqu'à la 59e Rue, puis changea en direction de la 86e. Là, il acheta un journal et monta dans le direct de Manhasset.

Il consulta sa montre. Il avait encore six heures et demie à jouer le jeu.

* *

*

Le métro passait en trombe sous Manhattan. Raeder somnolait, sa main bandée dissimulée sous le journal, le chapeau rabattu sur le visage. Ne l'avait-on pas déjà reconnu ? Avait-il réussi à semer le gang Thompson ? Ou bien quelqu'un était-il en train de leur téléphoner ?

Il se demanda rêveusement s'il échapperait à la mort. Ou bien était-il un cadavre astucieusement doté de mouvement, encore en circulation à cause de cette incompétence de la Mort ? (Mon cher, la mort est *d'une lenteur*, de nos jours ! Jim Raeder a marché pendant des heures après avoir succombé, et il a même répondu aux *questions* des gens avant d'être enterré décemment !)

Les paupières de Raeder se soulevèrent brusquement. Il avait rêvé quelque chose... de désagréable. Il ne pouvait se rappeler ce que c'était.

Il referma les yeux et se remémora, avec quelque surprise, une époque où il ne courait aucun danger.

Cela remontait à deux ans. Jeune, sympathique et taillé en force, il secondait un camionneur. Il n'avait aucun talent. Il était trop modeste pour avoir des ambitions.

Le petit camionneur au visage étroit en avait pour lui.

« Pourquoi ne pas tenter ta chance dans un spectacle de télévision. Jim ? C'est ce que je ferais si j'avais ta figure. On aime les types sympathiques qui sont des hommes moyens sans grand-chose en poche. Comme participants. Tout le monde aime les gens comme ça. Pourquoi ne pas essayer ? »

Il avait donc examiné la question. Le propriétaire du magasin de télévision local lui avait fourni de plus amples détails.

« Voyez-vous, Jim, le public est las des athlètes bien entraînés avec leurs réflexes parfaits et leur courage professionnel. Qui est-ce qui peut se faire de la bile pour des gars comme ça ? Qui peut s'identifier à eux ? Les gens veulent voir des spectacles sensationnels, bien sûr. Mais pas quand un type s'y taille un fromage de cinquante mille par an. Voilà pourquoi les sports organisés sont en discrédit. Voilà pourquoi les émissions à suspense ont la grande vogue.

— Je comprends, dit Raeder.

— Il y a six ans, Jim, le Congrès a voté la loi sur le suicide librement consenti. Ces vieux sénateurs ont beaucoup parlé de libre arbitre et de déterminisme personnel à l'époque. Mais tout ça, c'est du bidon. Vous savez ce que signifiait cette loi, au fond ? Que les amateurs pouvaient risquer leur vie pour le gros lot, et plus seulement des professionnels. Autrefois, il fallait être boxeur, footballeur, joueur de hockey patenté si l'on voulait se faire assommer légalement pour de l'argent. Mais maintenant c'est une chance qui est à la portée de n'importe qui, de gens comme vous, Jim.

— Je comprends, dit à nouveau Raeder.

— C'est une chance exceptionnelle. Tenez, vous par exemple. Vous n'avez rien de supérieur aux autres. Ce que vous pouvez faire, n'importe qui peut le faire à votre place. Vous êtes *ordinaire*. Je crois que les émissions à suspense vous engageraient. »

Raeder se laissa aller à rêver. Les émissions de télévision semblaient une voie sûre vers la richesse pour un jeune gars aimable sans vocation ni qualification particulière. Il écrivit à une émission nommée *Hasard*, en joignant sa photo.

Hasard s'intéressa à lui. Le réseau JBC fit une enquête sur son compte et découvrit qu'il était suffisamment « homme de la rue » pour satisfaire le plus pointilleux des téléspectateurs. On vérifia ses tenants et aboutissants familiaux et autres. Finalement il fut convoqué à New York et interviewé par Mr. Moulian.

Moulian était brun et sous pression, et il mâchait du chewing-gum

en parlant.

« Vous ferez l'affaire, lança-t-il. Mais pas pour *Hasard*. Vous paraîtrez dans *Culbutes*. C'est une émission d'une demi-heure qui passe pendant la journée en troisième chaîne.

— Magnifique, dit Raeder.

— Ne me remerciez pas. Il y a mille dollars pour vous si vous gagnez ou si vous vous placez second, et un prix de consolation de cent dollars si vous perdez. Mais ce n'est pas important.

— Non, monsieur.

— *Culbutes* est une émission *mineure*. Le réseau JBC l'utilise comme terrain d'essai. Les gagnants en première et seconde place de *Culbutes* sont dirigés sur *Crise*. Les prix de *Crise* sont beaucoup plus importants.

— Oui, je sais, monsieur.

— Et si vous réussissez bien dans cette émission, il y aura les émissions de premier ordre, comme *Hasard* et *Périls sous-marins*, qui sont diffusées à l'échelon national et qui comportent d'énormes récompenses. Et là commence vraiment le grand jeu. La progression dépend de vous.

— Je ferai de mon mieux, monsieur », répondit Raeder.

Moulian s'interrompit un instant de mâcher son chewing-gum pour déclarer d'un ton presque révérencieux :

« Vous y arriverez, Jim. Rappelez-vous simplement ceci. Vous êtes *le peuple*, et *le peuple* peut tout faire. »

La façon dont il dit ceci rendit pendant un instant Raeder plein de compassion pour Mr. Moulian, qui avait des cheveux noirs tout frisés et des yeux en boule de loto, et qui n'était manifestement pas *le peuple*.

Ils se serrèrent la main. Puis Raeder signa un papier dégageant la JBC de toute responsabilité au cas où il perdrait sa vie, ses membres ou sa raison au cours de l'émission. Et il signa une autre formule, selon laquelle il exerçait ses droits reconnus par la loi sur le suicide librement consenti. C'était requis par la Constitution et ce n'était qu'une simple formalité.

Trois semaines plus tard, il parut dans *Culbutes*.

Le programme adoptait la forme classique des courses d'automobiles. Des conducteurs inexpérimentés grimpaient dans de puissantes voitures de compétition de marque américaine et européenne et se lançaient sur un parcours meurtrier de trente kilomètres. Raeder tremblait de peur quand il poussa le levier de changement de vitesses en mauvaise position et démarra dans sa grosse Maserati.

La course fut un cauchemar hurlant de pneus échauffés. Raeder resta en arrière, laissant les coureurs de tête s'écraser dans les tournants en épingle à cheveux. Il se plaça en troisième position

quand la Jaguar qui était devant lui emboutit une Alfa-Roméo, les deux bolides filant en trombe dans un champ labouré. Raeder tenta de gagner une place au cours des six derniers kilomètres, mais ne réussit pas à se forcer un passage. Une courbe en S faillit avoir raison de lui, mais il batailla avec son volant pour rester sur la route, toujours troisième. Puis, le vilebrequin de la voiture de tête s'étant rompu dans les cinquante derniers mètres, Jim finit second.

Il avait maintenant mille dollars devant lui. Il reçut quatre lettres d'admiratrices. Il fut invité à paraître dans *Crise*.

Au contraire des autres émissions, *Crise* n'avait pas un caractère compétitif. Son programme s'appuyait sur l'initiative individuelle. Raeder dut absorber un narcotique sans accoutumance. Il reprit ses esprits dans la carlingue d'un petit avion qui volait grâce à son pilote automatique à trois mille mètres d'altitude. La jauge indiquait que le réservoir était presque vide. Il n'avait pas de parachute. Il était censé faire atterrir l'avion.

Bien entendu, il n'avait jamais touché un manche à balai auparavant.

Il expérimenta avec prudence les diverses manettes de contrôle, se souvenant que le participant de la semaine précédente s'était réveillé dans un sous-marin, avait ouvert la mauvaise valve et s'était noyé.

Des milliers de téléspectateurs, fascinés, regardaient cet homme moyen, un homme comme eux, se débattre comme eux-mêmes se débattaient dans la même situation. Jim Raeder, c'était eux. Tout ce qu'il pouvait faire, eux pouvaient le faire. Il était l'incarnation *du peuple*.

Raeder réussit à revenir à terre dans un semblant d'atterrissage. Il rebondit plusieurs fois, mais sa ceinture tint bon. Et le moteur, contrairement à ce qu'on pouvait attendre, ne s'enflamma pas.

Il sortit en chancelant de la carlingue avec deux côtes brisées, trois mille dollars et la chance, une fois guéri, de participer à *Torero*.

Enfin une émission de premier ordre ! *Torero* donnait dix mille dollars. Tout ce qu'on avait à faire, c'était tuer un taureau noir de Miura avec une épée, comme un matador professionnel.

La corrida eut lieu à Madrid, les courses de taureaux étant encore illégales aux États-Unis. Elle fut retransmise par tous les émetteurs de télévision du pays.

Raeder eut une bonne cuadrilla. Elle avait pris en sympathie le grand Américain aux mouvements lents. Les picadors y allèrent franc jeu avec leur lance dans leurs tentatives pour bien lui fatiguer le taureau. Les banderilleros tentèrent de lui faire user ses sabots avant de planter leurs banderilles. Et le second matador, natif d'Algésiras au visage triste, faillit faire tordre le cou à la bête avec ses passes de

cape.

Mais tout cela terminé, c'est Jim Raeder qui se trouva dans l'arène, agrippant maladroitement sa muleta rouge de la main gauche, une épée dans la droite, en face d'un taureau noir à grandes cornes, sanguinolent, dont la masse pesait bien une tonne.

Quelqu'un cria :

« Vise les poumons, *hombre*. Ne joue pas au héros, vise les poumons. »

Mais Jim ne savait que ce que le conseiller technique de New York lui avait dit : prendre son élan et plonger l'épée entre les cornes.

Il prit son élan. La lame rebondit sur l'os, et le taureau le rejeta par-dessus sa tête. Il se releva, miraculeusement intact, prit une autre épée et fonça entre les cornes, les yeux fermés. Le dieu qui protège les fous et les enfants devait veiller, car l'épée s'enfonça comme une aiguille dans du beurre, et le taureau eut l'air surpris, le dévisagea avec ahurissement et s'effondra comme un ballon dégonflé.

On lui versa dix mille dollars, et sa clavicule cassée guérit en un rien de temps. Il reçut vingt-trois lettres d'admiratrices, y compris l'invitation passionnée d'une demoiselle d'Atlantic City à laquelle il ne répondit pas. Et on lui demanda s'il voulait figurer dans une autre émission.

Il avait perdu une partie de son innocence. Il se rendait parfaitement compte qu'il avait failli mourir pour de l'argent de poche. La grosse somme était encore à prendre. Il voulait maintenant effleurer la mort de près pour un gain qui en vaudrait la peine.

Il parut donc dans *Périls sous-marins*, que patronnait le savon de la Belle Dame. Avec masque, réservoir d'oxygène, ceinture lestée, palmes et couteau, il plongea dans les eaux tièdes de la mer des Caraïbes avec quatre autres concurrents ; tous étaient suivis par une équipe de cameramen à l'intérieur d'une cage. Il s'agissait de trouver et de remonter en surface un trésor caché par le commanditaire de l'émission.

La plongée avec masque n'a rien de particulièrement dangereux. Mais les organisateurs avaient ajouté des fioritures pour l'agrément des spectateurs. La zone choisie était jonchée de palourdes géantes, de murènes, de requins de diverses espèces, de poulpes géants, de coraux empoisonnés et d'autres dangers des profondeurs.

Ce fut une compétition passionnante. Un Floridien découvrit le trésor dans une crevasse profonde, mais une murène le découvrit à son tour. Un autre plongeur prit le trésor, et un requin s'empara du plongeur. La belle eau bleu-vert fut obscurcie par un nuage de sang, qui rend très bien sur les écrans de télévision en couleurs. Le trésor coula au fond et Raeder plongea pour le rattraper, du même coup se

crevant un tympan. Il le dégagea du corail, se débarrassa de sa ceinture lestée et commença à remonter. A dix mètres de la surface, il dut défendre le trésor contre un autre plongeur.

Ils se tournèrent autour, couteau en main. L'homme frappa, balafrant Raeder à la poitrine. Mais ce dernier, avec le sang-froid d'un vieux concurrent, lâcha son couteau et arracha le tube respiratoire de son adversaire.

Le tour était joué. Raeder fit surface et présenta le trésor au bateau de surveillance. C'était un paquet de savon de la Belle Dame... « Le plus précieux trésor du monde ».

Cela lui rapporta vingt-deux mille dollars en espèces, et en nature, trois cent huit lettres d'admiratrices, et une proposition intéressante émanant d'une jeune fille de Miami, qu'il ne trouva pas négligeable du tout. Il fut soigné gratuitement pour son coup de couteau et son tympan éclaté, et reçut des piqûres également gratuites contre l'infection corallienne.

Mais surtout, il fut invité à participer à la plus importante des émissions à sensation, *Le Prix du Danger*.

Et c'est alors que la situation s'était gâtée vraiment...

Le métro s'arrêta, le tirant en sursaut de sa rêverie. Raeder repoussa son chapeau en arrière et remarqua, de l'autre côté du wagon, un homme qui le dévisageait en chuchotant quelque chose à une femme corpulente. L'avaient-ils reconnu ?

Il se leva dès que les portières s'ouvrirent et jeta un coup d'œil à sa montre. Il lui fallait tenir encore cinq heures.

* *

*

A la gare de Manhasset, il monta dans un taxi et dit au chauffeur de le conduire à New Salem.

« New Salem ? répéta le chauffeur en l'examinant dans son rétroviseur.

— C'est cela. »

Le chauffeur tourna le bouton de sa radio :

« Course pour New Salem. Ouais, d'accord. *New Salem*. »

Ils se mirent en route. Raeder fronça les sourcils. Il se demandait si le chauffeur n'avait pas prévenu quelqu'un. Il était parfaitement normal que les chauffeurs restent en liaison avec leur compagnie, bien sûr. Mais quelque chose dans l'intonation de l'homme...

« Déposez-moi ici », dit Raeder.

Il paya et commença à marcher le long d'une étroite route de campagne qui serpentait entre des bois clairsemés. Les arbres étaient

trop petits et trop éloignés les uns des autres pour offrir un refuge. Raeder continua à avancer en quête d'une cachette.

Un gros camion approchait. Raeder ne ralentit pas l'allure, rabaissant simplement son chapeau sur ses yeux. Mais comme le camion était tout proche, il entendit une voix qui sortait de sa télévision de poche. Elle cria : « *Attention !* »

Il se jeta dans le fossé. Le camion surgit, le manquant de peu, et s'arrêta dans un crissement de pneus. Le conducteur s'exclama :

« Par là, par là ! Tire, Harry tire ! »

Des balles sectionnèrent les feuilles des arbres au milieu desquels Raeder s'enfonçait en courant.

« *C'est arrivé encore une fois !* s'exclamait Mike Terry d'une voix rendue suraiguë par l'énervement. *Je crains que Jim Raeder ne se laisse tromper par un faux semblant de sécurité. Il ne faut pas, Jim ! Votre vie est en jeu ! Des tueurs vous traquent ! Soyez prudent, Jim. Vous devez encore tenir quatre heures et demie !* »

Le conducteur du camion disait :

« Claude, Harry, faites le tour avec la bagnole. Nous l'avons coincé.

— *Ils vous ont coincé, Jim Raeder !* cria Mike Terry. *Mais ils ne vous ont pas encore abattu ! Et vous pouvez remercier le Bon Samaritain Susy Peters, du 12 El Street, South Orange, New Jersey, à qui vous devez ce cri d'avertissement lorsque le camion fonçait sur vous. Nous ferons monter la petite Susy sur scène dans un instant... Regardez, mes amis, l'hélicoptère de notre studio est arrivé sur place. Vous pouvez voir maintenant Jim Raeder qui court tandis que les tueurs lancés à sa poursuite commencent à l'encercler...* »

Raeder parcourut une centaine de mètres à travers bois et aboutit sur une route nationale, au-delà de laquelle il y avait une forêt. L'un des tueurs surgissait au trot sur ses talons. Le camion avait pris un chemin transversal et se trouvait maintenant à un kilomètre et demi, roulant à bonne allure dans sa direction.

Une voiture venait en sens inverse. Raeder bondit sur la route en agitant frénétiquement les bras. La voiture s'arrêta.

« Vite ! » cria la jeune femme blonde qui était au volant.

Raeder se précipita dans la voiture. La jeune femme tourna sur les chapeaux de roue. Une balle traversa le pare-brise. La jeune femme appuya à fond sur l'accélérateur, manquant de peu d'écraser le tueur solitaire qui se trouvait sur son chemin.

La voiture fonça vers l'horizon avant que le camion eût pu arriver à portée de tir.

Raeder se laissa aller contre le dossier de la banquette et ferma les

yeux. La jeune femme guettait l'apparition du camion dans le rétroviseur tout en conduisant.

« Le miracle s'est produit encore une fois ! s'écria Mike Terry d'une voix extatique. Jim Raeder vient d'être arraché à la mort, grâce au Bon Samaritain Janice Morrow, du 433 Lexington Avenue, New York City. Avez-vous jamais rien vu de pareil, mes amis ? De quelle façon magistrale Miss Morrow s'est lancée à travers une grêle de balles pour tirer Jim Raeder de ce pas mortel ! Nous interrogerons tout à l'heure Miss Morrow sur ses impressions. Maintenant, pendant que Jim Raeder s'enfuit – vers le salut peut-être ou peut-être encore vers un nouveau péril – nous avons une communication à vous faire de la part des organisateurs de ce programme. Ne quittez pas l'écoute ! Jim doit tenir quatre heures et dix minutes avant d'être en sécurité. Il peut se produire n'importe quoi !

— Bon, nous ne sommes plus sur les ondes, maintenant, dit la jeune femme. Qu'est-ce que vous avez donc, Raeder ?

— Hein ? » fit Raeder.

La jeune femme avait une vingtaine d'années. Elle avait l'air intelligente, séduisante, inapprochable. Raeder remarqua qu'elle avait de jolis traits, un corps bien fait. Et il remarqua aussi qu'elle paraissait furieuse.

« Mademoiselle, dit-il, je ne sais comment vous remercier de...

— Pas de fleurs, répliqua Janice Morrow. Je ne suis pas un Bon Samaritain. Je suis au service du réseau JBC.

— Je suis sauvé par le programme !

— Bien déduit, dit-elle.

— Mais pourquoi ?

— Écoutez, Raeder, c'est une émission coûteuse. Il faut que nous donnions un bon spectacle. Si notre niveau baisse, nous nous retrouverons tous dans la rue à vendre des sucettes. Et vous ne nous êtes d'aucune aide.

— Quoi ? Pourquoi ?

— Parce que vous êtes au-dessous de tout, rétorqua amèrement la jeune femme. Vous êtes un fiasco, une nullité. Qu'est-ce que vous cherchez ? A vous suicider ? Vous n'avez donc rien appris sur ce qu'il fallait faire pour survivre ?

— Je fais de mon mieux.

— Les Thompson auraient pu vous descendre une douzaine de fois jusqu'à présent. Nous leur avons recommandé d'y aller doucement, de faire traîner les choses. Seulement on ne peut pas rater *indéfiniment* une cible d'un mètre quatre-vingts de haut. Les Thompson se montrent compréhensifs, mais ils ne peuvent tricher que jusqu'à un certain point. Si je n'étais pas intervenue, ils auraient été obligés de vous tuer – que l'émission soit en cours ou non. »

Raeder la dévisagea, étonné qu'une fille aussi charmante pût tenir ce genre de discours. Elle lui jeta un coup d'œil rapide, puis regarda de nouveau la route.

« Ne m'examinez pas avec cet air-là, dit-elle. C'est *vous* qui avez choisi de risquer votre vie pour gagner de l'argent, mon vieux. Et une jolie somme ! Vous connaissiez le règlement. Ne jouez pas les pauvres petits garçons innocents qui se voient soudain aux prises avec le grand méchant loup. C'est un tout autre scénario.

— Je sais.

— Si vous êtes incapable de vivre, tâchez au moins de mourir en beauté.

— Vous ne parlez pas sérieusement, dit Raeder.

— N'en soyez pas si persuadé... Il reste encore trois heures quarante minutes avant que l'émission soit terminée. Si vous pouvez rester en vie, tant mieux. Le magot est à vous. Mais si vous n'y parvenez pas, essayez au moins d'en donner aux spectateurs pour leur argent. »

Raeder inclina la tête sans cesser de la contempler intensément.

« Dans quelques instants, les studios seront de nouveau branchés sur nous. J'ai des ennuis mécaniques, je vous abandonne. Les Thompson jouent franc jeu maintenant. Ils vous tuent dès qu'ils en ont la possibilité, le plus vite possible. Compris ?

— Oui, répondit Raeder. Si je m'en tire, est-ce que je pourrais vous revoir un jour ? »

Elle se mordit les lèvres avec colère.

« Est-ce que vous vous moquez de moi ?

— Non. Je serais content de vous revoir. Cela ne vous ennuie pas ? »

Elle le dévisagea avec curiosité.

« Je n'en sais rien. Ne vous occupez pas de ça. Nous allons être remis sur les ondes. Je crois que le mieux pour vous, c'est de filer dans les bois à droite. Prêt ?

— Oui. Où puis-je vous joindre ? Je veux dire, une fois l'émission finie.

— Oh ! Raeder, vous n'écoutez pas. Traversez les bois jusqu'à ce que vous arriviez à un ravin. Cela vous procurera toujours une cachette temporairement, bien que ce ne soit rien de formidable.

— Où puis-je vous joindre ? répéta Raeder.

— Je suis dans l'annuaire de Manhattan. Elle arrêta la voiture. Allez-y, mon vieux, courez. »

Il ouvrit la portière.

« Attendez. » Elle se pencha et l'embrassa sur la bouche. « Bonne

chance, idiot. Téléphonez-moi si vous vous en tirez. »

Il se retrouva courant à travers bois.

* *

*

Il courait au milieu des pins et des bouleaux, passant de temps à autre devant une maison dont la vaste baie était garnie de visages curieux. L'un des occupants de ces villas avait dû téléphoner au gang, car les tueurs n'étaient pas très loin derrière lui quand il atteignit le petit ravin tortueux. Ces braves gens tranquilles, bien élevés, respectueux des lois, ne voulaient pas qu'il s'en tirât, songea Raeder avec tristesse. Ils voulaient voir une mise à mort. Ou peut-être tenaient-ils simplement à le voir *échapper de peu* à la mort.

Mais cela revenait au même.

Il pénétra dans le ravin, se coula dans les buissons épais et ne broncha plus. Les Thompson apparurent de chaque côté du ravin, longeant les bords, guettant le moindre mouvement. Raeder retint sa respiration quand ils arrivèrent à sa hauteur.

Il perçut la détonation sèche d'un revolver. Mais le tueur n'avait atteint qu'un écureuil. La petite bête se tortilla un instant, puis s'immobilisa.

Étendu sous les broussailles, Raeder entendit l'hélicoptère du studio passer au-dessus de sa tête. Il se demanda s'il y avait des caméras braquées sur lui. C'était possible. Et si quelqu'un regardait son écran de télévision, peut-être quelque Bon Samaritain viendrait-il à sa rescousse.

Se tournant donc vers l'hélicoptère, Raeder arbora une expression pieuse, joignit les mains et pria. Il priait silencieusement, car le public n'aime pas l'ostentation religieuse. Mais ses lèvres remuaient. Cela, tout le monde en avait le droit.

Et c'était une véritable prière. Une fois, un spectateur habitué à lire sur les lèvres avait découvert qu'un fugitif *faisait semblant* de prier, récitant en fait sa table de multiplication. Pas d'assistance à cet homme-là !

Raeder acheva sa prière. Jetant un coup d'œil à sa montre, il vit qu'il lui restait encore deux heures.

Et il ne voulait pas mourir ! Cela n'en valait pas la peine, quelle que fût la somme payée ! Il avait dû être fou, dément au dernier point pour avoir accepté une chose pareille...

Mais il savait que ce n'était pas vrai. Et il se rappelait avoir été en pleine possession de ses facultés.

Une semaine auparavant, il s'était trouvé sur la scène, dans le studio de l'émission *Le Prix du Danger*, cillant sous les feux des projecteurs, et Mike Terry lui avait serré la main.

« Et maintenant, Mr. Raeder, avait déclaré Terry d'un ton solennel, vous connaissez les règles du jeu auquel vous allez participer ? »

Raeder avait incliné la tête.

« Si vous acceptez, Jim Raeder, vous serez un *homme traqué* pendant une semaine. Des *tueurs* vous suivront, Jim. Des *professionnels*, des hommes recherchés par la police pour d'autres crimes, à qui l'impunité a été accordée pour cet unique meurtre conformément à la loi sur le suicide librement consenti. Ils essaieront de *vous tuer*, Jim. Vous comprenez ?

— Oui », dit Raeder.

Il comprenait aussi qu'il recevrait deux cent mille dollars s'il survivait à la fin de la semaine.

« Je vous pose la question à nouveau, Jim Raeder. Nous ne forçons personne à jouer une partie dont la mort est l'enjeu.

— Je veux jouer », déclara Raeder.

Mike Terry se tourna vers l'auditoire :

« Mesdames et messieurs, j'ai ici la copie du test psychologique parfaitement complet qu'une société d'études psychotechniques impartiale a fait subir à Jim Raeder sur notre enquête. Un exemplaire sera expédié à ceux qui le désireront contre remboursement du coût de l'envoi, soit vingt-cinq *cents*. Ce test prouve que Jim Raeder est sain de corps et d'esprit et parfaitement conscient de ses actes. » Il s'adressa de nouveau à Raeder. « Vous voulez toujours participer au jeu, Jim ?

— Oui.

— Parfait ! s'exclama Mike Terry. Jim Raeder, je vous présente vos futurs assassins ! »

Le gang Thompson monta sur scène, hué par l'assistance.

« Regardez-les, mes amis ! dit Mike Terry, avec un dégoût non dissimulé. Regardez-les ! Antisociaux, viciés jusqu'aux moelles, complètement amoraux. Ces hommes ne reconnaissent que les lois dénaturées des criminels, n'ont comme honneur que l'honneur du lâche tueur à gages. Ce sont des hommes condamnés, condamnés par notre société qui ne supportera pas longtemps leurs activités, des hommes voués à une mort prochaine et honteuse. »

L'auditoire applaudit avec enthousiasme.

« Qu'avez-vous à dire, Claude Thompson ? » questionna Terry.

Claude, le porte-parole du gang, s'avança jusqu'au micro. C'était un homme mince, rasé de près, fort convenablement vêtu.

« J'estime, déclara Claude Thompson d'une voix rauque, que nous ne sommes pas pires que les autres. Je veux dire, que les soldats dans une guerre ; *eux aussi* tuent. Et regardez toute la coule qu'il y a dans les syndicats et le gouvernement. Tout le monde tâche de faire son beurre. »

Tel était le code simpliste de Thompson. Mais avec quelle rapidité, avec quelle précision, Mike Terry détruisit-il les raisonnements du tueur ! Les questions de Terry allaient droit au fond de son âme noire.

A la fin de l'interview, Claude Thompson, en sueur, s'épongeait avec un mouchoir de soie et lançait de brefs coups d'œil à ses hommes.

Mike Terry posa la main sur l'épaule de Raeder.

« Voilà l'homme qui a accepté de devenir votre victime... si vous pouvez l'attraper.

— Nous l'attraperons, déclara Thompson, reprenant de l'assurance.

— N'en soyez pas si sûr, répliqua Terry. Jim Raeder a combattu des taureaux sauvages... maintenant il lutte contre des chacals. C'est un homme moyen. Il incarne l'homme de la rue, *le peuple* qui triomphera à jamais de vous et des êtres de votre espèce.

— Nous l'abattrons, dit Thompson.

— Et une chose encore, reprit Terry d'un ton bas et prenant. Jim Raeder n'est pas seul. Tous les braves gens d'Amérique sont pour lui. Des Bons Samaritains aux quatre coins de notre grande nation sont prêts à l'aider. Sans armes, sans défense, Jim Raeder peut compter sur l'aide et le bon cœur du *peuple*, dont il est le représentant. Ne soyez donc pas si sûr de vous, Claude Thompson ! Les hommes de la rue sont pour Jim Raeder... et ils sont légion ! »

Raeder y réfléchissait, immobile dans ses broussailles. Oui, *le peuple* l'avait aidé. Mais il avait aussi aidé les tueurs.

Un frisson le parcourut. Il avait choisi, se rappela-t-il. Lui seul était responsable. Le test psychologique l'avait prouvé.

Mais, tout de même, quelle était la part de responsabilité des psychologues qui lui avaient fait subir le test ? Et de Mike Terry qui offrait tant d'argent à un homme pauvre ? La société avait tressé la corde et lui avait passé le nœud coulant, et lui se pendait avec en déclarant qu'il agissait librement.

A qui la faute ?

« Aha ! » cria quelqu'un.

Raeder leva les yeux et vit un homme corpulent debout près de lui. L'homme portait une veste de tweed voyante. Il avait des jumelles accrochées au cou et une canne à la main.

« Monsieur, chuchota Raeder, je vous en prie, ne dites...

— Hé ! » appela le gros homme en désignant Raeder du bout de sa canne. Le voilà ! »

Un fou, songea Raeder. Ce fichu imbécile doit croire qu'il joue au rallye-paper.

« Ici, ici ! » hurla l'homme.

Un juron aux lèvres, Raeder se releva d'un bond et se mit à courir. En sortant du ravin, il aperçut un bâtiment blanc à une certaine distance. Il vira dans cette direction. Il entendait l'homme qui appelait toujours derrière lui.

« Par là. Allons, espèces d'imbéciles, vous ne le voyez donc pas ? »

Les tueurs avaient recommencé à tirer. Raeder courait, trébuchant sur les inégalités de terrain, et passa devant trois enfants qui jouaient dans une hutte perchée sur un arbre.

« Le voilà ! hurlèrent les enfants. Le voilà. »

Raeder gémit et continua à courir. Il atteignit le perron du bâtiment et s'aperçut que c'était une église.

Au moment où il en ouvrait la porte, une balle le frappa derrière le genou gauche.

Il tomba et rampa à l'intérieur de l'église.

Dans sa poche, le récepteur de télévision miniature disait :

« Quelle finale, mes amis, quelle conclusion ! Raeder a été touché ! Il est blessé, mes amis, il rampe maintenant, il souffre, mais il n'a pas abandonné ! Non, pas Jim Raeder ! »

Raeder gisait près de l'autel. Il entendit la voix empressée d'un enfant dire :

« Il est entré là, Mr. Thompson. Dépêchez-vous, vous pouvez encore l'attraper ! »

Les églises n'étaient-elles pas considérées comme des lieux d'asile ? se demanda Raeder.

La porte se rabattit brutalement et Raeder comprit que la coutume avait cessé d'être respectée. Il banda ses muscles, fit en rampant le tour de l'autel et sortit par la porte de derrière.

Il se trouvait dans un vieux cimetière. Il rampa au milieu des croix et des étoiles, des dalles de marbre et de granit, des tombes de pierre et des rectangles jalonnés de piquets. Une balle ricocha sur une pierre tombale près de sa tête, l'aspergeant de débris. Il rampa jusqu'au bord d'une tombe fraîchement creusée.

Ils l'avaient accueilli, pensa-t-il. Tous ces braves gens bien normaux. N'avaient-ils pas dit qu'il était leur représentant ? N'avaient-ils pas juré de le protéger ? Mais non, ils le haïssaient. Pourquoi ne s'en était-il pas rendu compte ? Leur héros, c'était le tueur cynique au

regard froid, Thompson, Al Capone, Billy le Kid... l'homme Sans craintes et sans espoirs. Ils le vénéraient, cet implacable tueur robot, et aspiraient à recevoir son coup de pied en pleine face.

Raeder essaya de bouger et, incapable de se retenir, glissa dans la tombe ouverte.

Il resta étendu sur le dos, les yeux tournés vers le ciel bleu. Soudain une silhouette se profila au-dessus de lui, bloquant sa vision du ciel. Du métal brilla. La silhouette visa lentement.

Et Raeder abandonna à jamais toute espérance.

— « HALTE, THOMPSON ! » rugit la voix, amplifiée par le micro, de Mike Terry.

Le revolver trembla.

« Il est cinq heures une seconde ! La semaine est terminée ! JIM RAEDER A GAGNÉ ! »

Un tonnerre d'acclamations se déchaîna dans le studio.

Le gang Thompson, rassemblé autour de la tombe, avait l'air morne.

« Il a gagné, mes amis ! Il a gagné ! » criait Mike Terry. *Regardez, regardez bien votre écran ! La police vient d'arriver. Ils emmènent les Thompson loin de leur victime... la victime qu'ils n'ont pas réussi à tuer. Et cela grâce à vous tous, Bons Samaritains d'Amérique. Voyez, mes amis, des mains attentives retirent Jim Raeder de la tombe creusée qui avait été son dernier refuge. Le Bon Samaritain Janice Morrow est là-bas. Serait-ce le début d'une idylle ? Jim paraît avoir perdu connaissance, mes amis, on lui administre un stimulant. Il a gagné deux cent mille dollars ! Maintenant nous allons entendre quelques mots de Jim Raeder !*

Il y eut un court silence.

« C'est bizarre, dit Mike Terry. Mes amis, je crains que Jim ne puisse pas nous parler tout de suite. Les médecins l'examinent. Une minute... »

Il y eut une interruption. Mike Terry s'épongea le front et sourit.

« C'est la tension nerveuse, mes amis, la terrible tension nerveuse. Le médecin me dit... Oui, mes amis, Jim Raeder n'est pas tout à fait lui-même pour l'instant. Mais ce n'est que temporaire ! JBC va faire appel aux meilleurs psychiatres et psychanalystes du pays. Nous allons faire tout ce qui est humainement possible pour ce courageux garçon. Et entièrement à nos frais. »

Mike Terry jeta un coup d'œil à la pendule du studio.

« Notre temps d'émission est presque terminé, mes amis. Ne manquez pas notre prochaine grande émission à suspense. Et ne vous tourmentez pas, je suis sûr que très bientôt Jim Raeder sera de nouveau des nôtres. »

Mike Terry sourit et adressa un clin d'œil à l'assistance.

« Il doit guérir, mes amis. Car nous sommes tous solidaires de lui, n'est-

ce pas ! »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

The prize of péril.

Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency,
Londres.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

LE REBELLE

par Ward Moore

Lorsque les règles et les conventions d'une société deviennent oppressantes, le non-conformisme représente la solution évidente. C'est une réaction à un ensemble d'usages déterminés, beaucoup plus qu'un effort vers un idéal ou un absolu. Cela peut faire que la bohème d'une époque ait des idéaux que l'époque précédente eût jugés bourgeois, conservateurs – et conformistes.

« Sois raisonnable, fils, dit le père de Caludo, le regard légèrement détourné, tu n'es plus un enfant. Ta mère et moi nous sommes préoccupés, c'est bien normal. Un jour viendra, quand tu auras une famille à toi, où tu comprendras à quel point nous...

— Ne crois pas que nous sommes bornés ou sectaires, interrompit sa mère d'une voix douce en se déplaçant un peu sur le divan et rajustant sa tunique d'argent de façon que les plis tombent avec grâce de l'épaule à la hanche. Te rappelles-tu, quand ton cousin Tristram s'est mis à écrire des vers, comme ton pauvre oncle était bouleversé ? Nous avons été les premiers à dire qu'il s'en lasserait et qu'il finirait par se ranger comme tout le monde.

— Et c'est ce qui est arrivé, naturellement. Ce n'était qu'une passade, nous le savions bien. Oui, certes, Tristram a de l'étoffe... Mais pas plus que toi, Caludo, pas plus que toi. »

Mr. Smith regarda son fils en face pour la première fois, et l'affection se lisait clairement sur son visage.

« Non pas que nous tenions Tristram pour un modèle, dit sa mère. Si tu voulais, tu pourrais le surpasser sans peine.

— C'est justement là la question, s'exclama avec vivacité Caludo. Comme vous le dites, la poésie n'était qu'une passade pour lui. Il ne demande pas mieux que de faire ce qu'on estime acceptable, tandis que moi...

— Mon chéri, dit sa mère, pourquoi ne t'étends-tu pas

confortablement au lieu de te percher sur cette horrible chaise au dossier raide ?

— Je préfère me tenir droit, protesta Caludo sans espoir. Je n'aime pas être couché, sauf quand je suis prêt à m'endormir. »

L'affection que reflétait le visage de Mr. Smith s'était changée en une impatience et un ennui bien connus de Caludo qui s'y était habitué petit à petit au cours des dernières années.

« Nous y voilà ! Qu'importe ce que font les autres... Ne compte que ce que tu prétends aimer. *Tu* aimes t'asseoir droit. *Tu* aimes porter ce costume incongru. *Tu* aimes être coiffé...» Par réflexe, il secoua ses propres boucles qui lui venaient aux épaules, teintées en bleu pâle, assorties à la perruque de sa femme... *Tu aimes...*

— Voyons, Bach ! exhorta Mrs. Smith. Ta tension...» Elle posa son visage avec délicatesse sur la douce peau de son bras, saupoudré de talc irradiant, de sorte que ses cils peints couleur argent effleuraient à peine la chair. « Ce ne sont que des symptômes qui n'ont pas grande importance en eux-mêmes, mais ajoutés les uns aux autres, ils montrent...

— Ils montrent que tout le monde est à contre-courant, sauf toi, reprit Bach Smith avec humeur. Comme le dit ta mère ce sont des symptômes, et je m'en veux de ne pas les avoir remarqués plus tôt. Tiens, quand tu n'étais qu'un bambin, tu passais ta journée dehors au bon air à jouer, à prendre de l'exercice, échangeant tes jouets avec d'autres enfants mal adaptés, au lieu de rester du matin au soir le nez dans un livre comme tous les garçons normaux. Nous nous bornions à rire quand tu nous racontais ce que tu deviendrais quand tu serais grand, au lieu de nous rendre compte que nous avions un sérieux problème en main. Nous avons été trop doux avec toi.

— Tu n'as jamais manqué de rien, murmura sa mère.

— Bon Dieu, fils... Est-ce que tu tiens à être un inadapté toute ta vie ? Ne veux-tu pas devenir un membre honorable de la société ? Ne crois-tu pas que tu as des responsabilités envers les autres ? Vraiment, je ne te comprends pas.

— Écoute, papa. Je suis navré, réellement navré, si je vous cause du souci. Si vous pouviez seulement vous mettre à ma place. Je suis incapable de peindre, de sculpter, d'écrire.

— Tu as toutes les facilités nécessaires. Les meilleurs professeurs, les appuis et les encouragements. Il me semble que tu pourrais au moins faire un effort. Ce n'est pas comme si nous te demandions quelque chose de scandaleux ou d'extraordinaire. Est-ce que toute ton

éducation va être perdue simplement parce que tu lèves les bras au ciel en disant que c'est trop dur pour toi ? N'as-tu plus aucun amour-propre ? Comment sais-tu ce dont tu es capable ou non ?

— D'ailleurs, dit sa mère avant qu'il ait pu répondre, nous ne demandons pas que tu fasses exactement ce que nous faisons, comment nous le faisons. Nous ne sommes pas de ces gens qui se croient parfaits. »

Elle regardait d'un air satisfait le mur où resplendissait de toutes ses couleurs le tableau de son mari *Scène à teur en dix verts tons*, mais Caludo savait qu'elle pensait à son œuvre personnelle, *Novella pour trois clavecins et quatre-vingt-quinze timbales*, en fa dièse majeur. Il reconnaissait franchement qu'ils avaient de l'étoffe. Tous les deux. Et il était fier d'eux en un sens. Sa mère poursuivit :

« Mais nous ne comprenons pas pourquoi tu ne veux pas choisir une carrière. Pourquoi ne te fixes-tu pas ?

— Mais si, maman, je t'assure. Seulement...

— Seulement quoi ? dit son père d'un ton engageant. Voyons, nous ne sommes pas insensibles, ni pleins de préjugés. Nous savons que la jeunesse doit faire ses expériences, oui, et même parfois défier les conventions. Cela fait partie de la croissance. » Son visage soigneusement fardé avait un air béat sous les boucles bleues. Depuis le divan, il allongea le bras jusqu'à la table basse et pressa le bouton qui projeta une cigarette allumée entre ses lèvres. « Tu en veux une ? offrit-il courtoisement, car il n'y avait pas de distributeur près de Caludo.

— Non merci, papa.

— Est-ce que tu ne... ? questionna sa mère, qui en prit une, elle aussi.

— Non, s'exclama Bach Smith. Pas même par politesse, ni même pour se montrer sociable. C'est pareil pour l'alcool. Tiens, tu ne te rappelles pas ? Lors de la réception pour son quatorzième ou quinzième anniversaire – j'ai oublié lequel – garçons et filles commençaient à être en train, mais lui n'a pas voulu en avaler une seule goutte. Ni champagne, ni whisky, ni cocktail... pas même un peu de vin sec ou un verre de bière.

— Mais papa, cela me rend malade.

— Allons donc, ce sont des idées. D'ailleurs est-ce que tu crois que les gens ne font que ce qu'ils ont envie de faire ? Qu'ils ne sacrifient jamais leurs propres fantaisies aux règles en usage ? T'imagines-tu que ta mère et moi, nous ne faisons que strictement ce qui nous plaît, sans

égard pour ce qui est convenable et juste ? Grand Dieu, Caludo, souhaites-tu l'anarchie, le chaos ?

— Vraiment, papa, je ne prétends pas... Je veux dire, je ne suis pas le rêveur aux yeux égarés que tu as l'air de croire. Je sais que la plupart des gens – notre famille, nos amis, à peu près tous ceux avec qui nous sommes en relations – se contentent d'être romanciers, poètes, sculpteurs, musiciens. Je ne désire pas les changer. J'admets qu'ils sont nécessaires...

— Nécessaires ! s'écria Mr. Smith d'un air furieux. Nécessaires ! Par...

— Allons, Bach, je t'en prie. » Elle tourna la tête vers Caludo. « Je suis sûre que tu ne veux pas rendre ton père malade, mon chéri. Nous t'aimons et nous sommes fiers de toi, encore que nous ne comprenions pas ton attitude. Est-ce que tu ne veux vraiment pas mener une vie utile ?

— Maman, tu ne saisis donc pas ? Tout est dans la définition de ce qu'on appelle utile. Je reconnais que, pour le commun des mortels, pour la plupart des gens, travailler dans les arts suffit. Il se trouve que, moi, je veux autre chose.

— Supposons que tout le monde raisonne comme toi, plaيدا sa mère avec calme. Que deviendrait-on ? Je vois mal que tous se mettent à perdre la tête, mais suppose que cela arrive ? Comment ferais-tu pour avoir quelque chose à lire, quelque chose à entendre, quelque chose à voir ? Tu ne tiens certainement pas à devenir un inutile ?

— Non, maman, crois-moi. Ce n'est pas dans mes intentions.

— Alors... ?

— Il y a autre chose que l'esthétique dans la vie. Les êtres humains ne sont pas condamnés seulement au banal, à l'inévitable. Il y a tout un univers au-delà du monotone et de l'ordinaire, où certains peuvent travailler heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

— Cela semble tout à fait mystique et fumeux, mon chéri. Est-ce que tu ne peux pas être un peu plus précis ?

— Tu sais ce que je souhaiterais faire. J'en ai envie depuis l'âge de huit ans.

— Lubie de gamin, marmonna son père. Sois de ton âge.

— Vraiment ! intervint sa mère. Tu ne peux pas encore... à vingt-deux ans... vouloir être un...

— Homme d'affaires, jeta son père. Acheter et vendre. Devenir riche. L'ambition d'un gosse de huit ans chez un être adulte... Grandis !

— Mais, papa, tu admires toi-même les grands hommes d'affaires. Tout le monde les admire. Voyons, à l'école, nous avions des heures et des heures de bandes sonores concernant Morgan Vanderbilt et Wanarnaker...

— Certes. Et Ford, Gianinni et Woolworth. Je ne suis pas un bourgeois à l'esprit étroit, mon fils... Je révère ces grands hommes autant que toi. Peut-être davantage. Tu parles d'école... Je n'ai jamais eu que la note maximum au cours de commerce. Eh bien, je...

— Au cours de commerce, on vous sert des vieilleries. Pas étonnant que tu croies que tous les grands hommes d'affaires sont morts. Et que le commerce est fini et enterré, simplement parce qu'il est possible de nos jours de s'en passer, de vivre sans lui – et de vivre assez confortablement, je suppose, si l'on n'a pas d'âme. Mais pour quelques-uns d'entre nous, ce n'est pas possible. Les affaires et les hommes d'affaires représentent trop de choses pour nous. Pas seulement les affaires d'autrefois ou les grands hommes immortels comme Nuffield ou Astor, mais les affaires modernes, vivantes, audacieuses, changeantes. Vous comprenez : pour moi, il ne me suffit pas de m'incliner devant Daniel Drew ou Charles E. Wilson ! Je veux continuer leur tradition.

— Caludo, tu nous taxes d'insensibilité. Pourtant, il ne se passe guère de dimanche que je ne regarde la page financière du *Times*. Je ne suis pas de ceux qui ne lisent jamais que les rubriques d'art et de théâtre, ou la page littéraire. Si tu avais dit que tu voulais devenir architecte, par exemple, ou quelque chose qui puisse être considéré comme vaguement pratique, j'aurais... je ne dis pas que j'en aurais été satisfait, mais je l'aurais admis. Mais ce...

— Papa...

— Quoi qu'il en soit, qu'est-ce qui te fait penser que tu es un Drew ou un Wilson ! un Carnegie ou un Doheny ? Je peux moi aussi lancer des noms célèbres quand je le veux.

— Je ne me prends pas pour un Carnegie ou un Doheny. Je n'en espère pas tant. Mais que je ne puisse devenir un Rockefeller ou un Frick ne m'empêchera pas de me contenter du niveau que je pourrai atteindre... Écoutez, je sais que c'est difficile pour vous de comprendre...

— Oh ! pas aussi difficile que tu le crois, mon chéri, dit sa mère. Quand j'étais petite, je voulais être mécanicienne et ton père voulait

être... tu ne devineras jamais... comptable. » Elle rit. Bach Smith sourit légèrement.

Pour la première fois, ce n'étaient pas des empêcheurs de danser en rond, des geôliers, des ennemis, mais des êtres humains qui avaient ressenti, même si ce n'était que faiblement, les impulsions qui le dominaient lui-même.

« Peut-être que ma bizarrerie est une hérédité on ne peut plus légitime ! »

Son père se rembrunit.

« Possible. Nous avons tous des idées saugrenues. Mais là est la question, ne le vois-tu pas ? Nous avons surmonté notre sottise enfantine avant qu'elle ne se cristallise en attitude sociale et même, peut-être, en délinquance juvénile...

— J'ai connu une fille qui s'était mise à raser les moustaches sur les collages. Elle a dû aller voir je ne sais combien de psychiatres, intervint Mrs. Smith.

— ... pour devenir des êtres adultes, responsables, dignes d'être des parents. Peut-être crois-tu que je n'ai jamais ressenti de nostalgie pour la comptabilité en partie double ou pour une machine à additionner... ?

— Ou moi pour une clef à molette, plaça sa mère en joyeuse parenthèse.

— ... mais nous avons compris que c'étaient des rêves creux de jeunesse et nous les avons laissés derrière nous. D'ailleurs cela ne veut pas dire que le souvenir d'une colonne de chiffres n'ait été transmué ici en une tache de couleur, là en un trait dans un dessin ou que le mouvement des pistons et des bielles n'a pas pénétré dans les symphonies de ta mère, mais il en a été de même pour d'autres aspirations que nous avons abandonnées avec notre enfance ou notre adolescence. Nous avons grandi, mon fils. Nous avons affronté le monde. Parfois, ce n'est pas chose facile, mais être un adulte, cela comporte des avantages, crois-moi.

— Je te crois, papa. Ma seule question est : pourquoi le commerce ne serait-il pas considéré comme une discipline adulte ?

— Nous ne pouvons pas tous nous tromper, dit sa mère. N'est-ce pas, mon chéri ? »

Caludo lutta contre la tentation de tomber dans la chaleur, la douceur, la mollesse d'un acquiescement.

« Non, bien sûr. Seulement je pense – et je vous assure que je

n'essaie pas de me dresser contre votre expérience ou votre sagesse – je pense que pour certains, pour quelqu'un comme moi peut-être, il est possible d'être en même temps adulte et commerçant.

— Admettons, dit son père avec patience. Admettons. Mais cela représente une lutte longue et dure, et même si tu réussis, qu'auras-tu ? Une existence en marge de la société. Pas de situation, pas de sécurité, pas de considération sérieuse en dehors d'un cercle de cinglés qui parlent un langage que personne ne comprend et tombent en extase devant des choses qui n'intéressent personne. Et sans parler de cela, comment te justifieras-tu en attendant ? Comment pourras-tu affronter les jeunes gens de ton âge, garçons et filles, qui se font un nom comme auteurs dramatiques, chefs d'orchestre ou peintres de fresques, pendant que tu poursuivras ta chimère financière ?

— Je pourrais peut-être avoir une Gainsborough, murmura Caludo faiblissant, à la recherche d'un compromis.

— Gainsborough ? répéta son père, perplexe.

— Tu sais bien, Bach, intervint la mère. Une bourse Gainsborough. De la fondation commémorative John Henry Gainsborough. Elle donne des subventions d'équivalence esthétique à des gens dans le commerce.

— Absurde. Courir deux lièvres à la fois. Des subventions d'équivalence – esthétique ! Vraiment !... Quelle chance aurons-nous de concurrencer les Martiens si nos meilleurs cerveaux entretiennent des visées romantiques ? Tu ne crois tout de même pas qu'*eux* ont des bourses pour encourager des dilettantes, non ? Ou que *leurs* jeunes gens s'occupent de commerce au lieu de choses importantes ?

— Comment pouvez-vous être sûrs que telle chose importe plus que d'autres ? » demanda Caludo, sentant qu'il avait perdu du terrain depuis qu'il avait si bêtement soulevé la question de la bourse Gainsborough, et essayant de revenir à sa position précédente. « Regardez la question autrement. Vous dites que je ne suis ni Hartford ni Schwab. D'accord. Mais, avec tout le respect que je vous dois, le fait que toi, papa, tu n'es pas Botticelli et que maman n'est pas Mozart ne vous empêche pas de continuer vos travaux. »

Pour la première fois, ses parents semblèrent choqués.

« Caludo, dit finalement Mrs. Smith. Ce n'est pas pareil. Pas du tout pareil. Nous avons notre modeste place dans le monde, mais nous la remplissons de notre mieux. Nous ne cherchons pas à échapper à la vie ; nous ne tournons pas le dos à ce qui est réel, vital et important pour poursuivre des rêves de grandeur. Nous faisons notre devoir, nos travaux quotidiens (crois-tu que je n'ai jamais envie de fermer le piano

et de bricoler un avion à réaction ?) et nous sommes des membres respectables de la société, au lieu d'être de brillants excentriques. Tu peux te moquer des artistes – oh ! oui, tu t'en moques, Caludo ; tu te moques de nous au fond de ton cœur, je le sais – et estimer que nous sommes obtus, sans goût et arriérés parce que nous portons des tuniques au lieu de ces absurdes vestons et... comment appelle-t-on ça ?... « *pantalons* » dont tu fais parade. Ou parce que nous nous teignons les cheveux et portons perruques comme des gens normaux au lieu de nous donner en spectacle. Ou parce que nous nous couchons à des heures raisonnables au lieu de nous retirer à la tombée de la nuit et de nous lever avec le soleil comme toi, faisant de la nuit la nuit. Ne crois pas que nous ne l'avons pas remarqué, et nous avons eu honte en pensant que d'autres pouvaient le constater aussi. Que crois-tu qu'il arriverait si tout le monde avait tes idées ou agissait comme tu veux agir ?

— Je ne le demande à personne, dit-il renfrogné et se sentant coincé. Je trouve le veston et le pantalon confortables. Ce n'est pas une affectation de ma part. Et j'aime avoir les cheveux courts et naturels, sans teinture. C'est commode. Et je me lève tôt parce que...

— Parce que les gens ordinaires comme nous ne le font pas, acheva son père triomphant. N'importe quoi pour être différent.

— Papa, ce n'est pas ça du tout. Je me lève parce que je voudrais faire tant de choses et que les heures matinales sont les meilleures.

— Caludo, nous ne parlons pas la même langue, dit Bach Smith. Tout le monde sait que la matinée ne convient qu'à dormir... que personne ne peut être éveillé, et encore moins alerte, avant midi. Et si tu allais au lit à une heure décente, *tu ne pourrais pas* te lever avant midi ou une heure...

— Mais... enfin, ne pensez-vous pas qu'il y ait place sur terre pour plus d'une seule échelle de valeurs ?

— S'il en est ainsi, dit son père, ne crois-tu pas qu'il t'incombe de le démontrer ? Tu dois être prêt à mettre tes valeurs à l'épreuve des nôtres. Tu dois faire quelque chose de mieux (si tu as réellement foi en tes « valeurs », si tu n'es pas simplement un fainéant qui essaie d'échapper au travail) que de répéter à satiété comme un enfant retardé que tu veux faire ceci et que tu aimes cela. Tu dois prouver que tes valeurs sont réelles en triomphant des nôtres.

« Si tu tiens à être un homme d'affaires, tu dois démontrer au monde que tu peux t'imposer la discipline d'être d'abord un artiste. Fais ton apprentissage. Mets-toi à peindre, à écrire, ou fais, pendant cinq ou dix ans, quelque chose qui soit socialement acceptable.

Témoigne des résultats de tes travaux en obtenant l'appréciation de critiques artistiques ou littéraires. Puis, quand tu auras rempli honorablement ton devoir dans le monde réel, il sera temps de te lancer dans cette existence de fantaisie si tu en as encore envie.

— Mais, papa...

— Je sais ce que tu vas dire. Qu'à ce moment-là, tu auras perdu ton enthousiasme. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Voilà qui vient à l'appui de ma thèse.

— Caludo, dit sa mère, tu sais que ton père a raison. Un garçon aussi soigneusement élevé, aussi bien éduqué que toi, ne peut pas ne pas le reconnaître. Écoute-nous, nous qui t'aimons, qui t'avons dorloté depuis l'instant de ta naissance, qui t'avons veillé de longues heures, qui nous rappelons ta première dent, tes premiers pas, tes premiers mots. Fais ce que dit ton père. C'est pour ton bien ; au fond de toi-même, tu le sais. Ne nous déshonore pas. Ne gâche pas ta propre vie.

— Et n'oublie pas, ajouta son père avec douceur, que si tu es décidé à devenir un homme d'affaires, tu en seras un meilleur grâce à ton expérience de poète ou de violoniste. Et si tu persistes dans ton idée, rappelle-toi que tu peux peindre ou écrire toute la nuit et trouver encore une heure ou deux pour acheter et vendre à tes moments libres. Voyons, maintenant que j'y pense, j'ai entendu parler de nombre de gens très sérieux qui pratiquent le commerce en amateur, pour se délasser. Des entrepreneurs du dimanche, tu sais... Sois certain qu'ils prospèrent dans leurs travaux tout en tirant de leur hobby la distraction souhaitable.

— Tu vois... nous n'essayons pas de te contrecarrer, s'écria sa mère. Je suis sûre que Bach serait même disposé à faire construire un magasin, un bureau ou autre chose, au-dessus du studio...

— Si j'en vois un réel besoin, grogna son père.

— ... afin que tu puisses, lorsque tu seras fatigué après avoir travaillé, te relaxer avec ton argent, tes inventaires et tes carnets de chèques. Oh ! Caludo, mon chéri, nous essayons de t'aider.

— Mais... commença-t-il avec désespoir.

— Et nous n'insisterons pas pour que tu aies une maîtresse, continua sa mère avec vivacité, ou que tu fumes, ou boives. Sauf en compagnie naturellement. Et tu pourrais porter simplement une perruque longue par-dessus cette ridicule coupe de cheveux. Et...

— Allons, allons, exhorta son père. N'allons pas trop loin. Bien sûr, le garçon peut avoir du temps pour Baguenauder avec des placements et des histoires de ce genre, mais quant à l'apparence, j'insiste pour

qu'elle soit respectable. Plus de position assise sur des chaises, l'air guindé, comme si ses articulations sacro-iliaques étaient en mauvais état, au lieu de s'étendre nonchalamment, de façon décente. Plus d'heures indues bouleversant un emploi du temps intelligent. Et une tige ou une tunique convenable. Et un peu – juste le minimum – de fard. Après tout, tu nous dois bien quelque chose.

— Mais, papa... maman...

— Plus un mot, dit son père en appuyant sur un bouton pour un cocktail au gin. Plus un mot. Au fond, tu es un bon garçon et je suis disposé à me plier jusqu'à un certain point à tes caprices. Tu surmonteras ton extravagance commerciale – tu crois que non, mais tu y arriveras – et un jour viendra où tu regarderas en arrière et nous seras reconnaissant d'avoir été fermes avec toi. Rappelle-toi que nous t'aimons, Caludo.

— Je le suppose, murmura amèrement Caludo, entrevoyant les longues années de besognes fastidieuses avec l'appuie-main ou la baguette, la machine à écrire ou les pinceaux, avant que la brillante vision des dollars et des cents s'évanouisse dans l'acceptation résignée de leur monde monotone et sans espoir. Oui, je suppose que vous m'aimez. Quelle autre chose pourrait vous justifier... ? »

Traduit par ARLETTE ROSENBLUM.

Rebel.

© Mercury Press, Inc. 1961.

© Editions Opta, 1972, pour la traduction.

CYCLE FERMÉ

par Clifford D. Simak

Demain, l'Histoire recommencera peut-être... Hypothèse pessimiste ou optimiste ? Possibilité qu'il convient en tout cas de garder présente à l'esprit, lorsqu'on se demande de quoi demain sera fait, et qui pourra être liée à une nouvelle émancipation de l'individu.

Il existe toujours une solution...

I

LA lettre mit poliment un point final à la carrière d'Amby Wilson. Le ton en était cérémonieux et l'on s'était servi d'un ruban neuf pour taper l'adresse. Elle commençait ainsi :

Monsieur le professeur Ambrose Wilson, Section historique.

J'ai le regret de vous informer qu'au cours de sa réunion de ce matin, le Conseil d'administration de l'Université a décidé que celle-ci fermerait ses portes dès la fin du présent trimestre.

Cette décision a été rendue nécessaire en raison du manque de crédits et de la réduction progressive de la population scolaire. Cette situation n'a certainement pas échappé à votre attention ; néanmoins...

Il y en avait comme cela plusieurs pages, mais Amby ne prit pas la peine de les lire. Le reste, il le savait, se bornait à une suite de banalités des plus plates.

Cela devait arriver...

Le Conseil d'administration s'était trouvé en face d'insurmontables difficultés ; l'université était virtuellement déserte. Autrefois, elle était pleine de vie, la fièvre du savoir l'animait. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'un fantôme de faculté.

Et moi aussi, je suis un fantôme ! songea Amby.

Il s'avoua (ce qu'il aurait refusé de reconnaître la veille, et même une heure plus tôt) que depuis trente ans et plus, il avait vécu dans un univers irréel, un monde immatériel, s'accrochant au style de vie ancien qu'il avait connu jadis. Et pour que cette existence brumeuse possédât une substance apparente, il s'était délibérément interdit de méditer sur le monde qui s'étendait au-delà de la cité, avait rejeté toute considération à son propos dans les oubliettes des limbes intellectuels.

Il avait eu une bonne raison pour adopter cette attitude ; des motifs sérieux et valables. Ce qui existait en dehors de la cité n'avait aucun lien avec son univers propre. Une population nomade, presque étrangère, qui avait édifié une nouvelle culture placée sous le signe de la décadence : moitié provincialisme, moitié folklorisme.

Rien là-dedans qui présentât la moindre valeur pour un homme comme lui, ni qui méritât d'éveiller son intérêt. Dans l'enceinte de

l'université, il avait entretenu la vacillante flamme du savoir ancien, de la vieille tradition. Et voici désormais la flamme éteinte, le savoir et la tradition plongés dans la nuit !

Pourtant, il le savait, un tel comportement n'était pas digne d'un historien ; l'histoire, c'est la vérité ; la recherche de la vérité. Farder celle-ci, l'ignorer, ne pas tenir compte des faits – si déplaisants soient-ils – cela n'a rien à voir avec l'histoire.

Et l'histoire, à présent, l'emportait ; il n'avait plus le choix qu'entre deux solutions : affronter le monde – ou se terrorer. Aucun compromis n'était plus possible.

Amby prit la lettre du bout des doigts comme si c'eût été un cadavre demeuré trop longtemps exposé au soleil, la déposa soigneusement dans la corbeille à papiers et enfonça son vieux feutre sur son crâne.

Sans un regard en arrière, il quitta la classe.

II

L'escogriffe juché en haut des marches de la maison se redressa à sa vue.

« B'soir, prof !

— Bonsoir, Jake, répondit Amby.

— J'me disais justement qu'j'irais ben à la pêche. »

Secouant la tête, Amby s'assit précautionneusement sur les marches.

« Pas ce soir. Je ne me sens pas en forme pour pêcher. L'université ferme. ».

Jake s'assit à côté du professeur. Son regard se posa au loin, par-delà la rue, sur le désert de la ville.

« Ça ne doit pas être une grosse surprise pour vous.

— Je m'y attendais, confirma Amby. Personne ne la fréquente plus, sauf les enfants d'une poignée de *nababs*. Les *noms* vont dans leurs universités à eux, quelle que soit l'appellation qu'ils leur donnent. D'ailleurs, à parler franc, je ne vois pas ce qu'ils gagneraient à aller à l'école.

— Enfin ! dit Jake d'un ton consolant, vous vous êtes bien défendu. Depuis le temps que vous travaillez, vous avez dû vous faire une petite pelote. Tandis que moi... on a toujours tiré le diable par la queue et y a pas de raison pour que ça continue pas !

— Je ne m'en suis pas sorti si bien que ça, mais j'arriverai à me débrouiller. Je n'ai probablement plus très longtemps à vivre. J'ai presque soixante-dix ans.

— Avant, y avait une loi qui disait qu'on payait les gens pour qu'ils arrêtent de travailler à soixante-cinq ans. Mais les *noms* l'ont flanquée par terre avec tout le reste. »

Il ramassa un bout de bois mort et se mit à déraciner les brins d'herbe d'un air absent.

« J'm'étais toujours dit qu'un jour ou l'autre j'arriverais à en mettre assez de côté pour m'payer une roulotte. Pour arriver à quelque chose, faut une roulotte. Marrant comme les temps changent ! Quand j'étais même, j'me rappelle, c'était les types qui avaient leur maison qu'étaient parés pour toute leur existence. Mais une maison,

aujourd'hui, ça compte pas. Faut avoir sa roulotte. »

Il déplia ses membres et se leva. Le vent agitait ses haillons.

« Pas changé d'avis pour la pêche, prof ?

— Je suis trop étourdi par ce qui m'arrive.

— Maintenant que vous ne travaillez plus, on va pouvoir faire des parties de chasse formidables ! Y a plein d'écureuils dans le coin et les lapereaux vont pas tarder à être assez gros pour faire des civets. Et puis à l'automne, y aura des ratons laveurs en pagaïe. On se partagera les peaux.

— Vous pourrez les garder toutes. »

Jake enfonça ses pouces dans sa ceinture et cracha par terre.

« Autant passer vot'temps dans les bois qu'ailleurs. Avant, avec un peu de chance, ça rapportait des sous de farfouiller dans les maisons. A présent, on perd son temps. Tous les coins ont été ratissés. Ils sont même devenus dangereux. On ne sait jamais si quelque chose ne va pas vous tomber dessus ou si le sol ne cédera pas sous vos pieds. »

Il remonta son pantalon.

« Vous vous rappelez le jour où on a trouvé c'te boîte pleine de bijoux ?

— Oui. Vous avez presque eu de quoi acheter une roulotte, cette fois-là.

— C'est vrai, hein, que c'est à n'y rien comprendre comment que l'argent file ! J'm'ai payé un nouveau fusil et un lot de cartouches, quelques vêtements pour la famille (et Dieu sait que ça leur faisait besoin !) et un bon paquet de bouffe ; et puis sans que j'm'en ai même aperçu, y restait plus même assez pour y penser à l'acheter, c'te roulotte ! Avant, avec du temps, on pouvait s'en payer une, sans que j'm'en aie même aperçu, y restait plus possible, maintenant. Y a même plus de banques. Ni de sociétés de crédit. Vous vous souvenez, prof, de tous les établissements de crédit qui pullulaient par ici ?

— Les choses ont changé. Quand on pense au passé, cela paraît invraisemblable. »

Et pourtant...

La cité, en tant qu'institution, n'existait plus. Les fermes étaient devenues des sociétés et les gens avaient cessé, d'habiter les maisons – sauf les *nababs* et les squatters.

Et les types comme moi, se dit Amby.

III

L'idée était folle. C'était peut-être un signe de vieillesse, un signe d'affaiblissement intellectuel. Un homme capable, un homme qui a ses habitudes bien établies ne se lance pas à 70 ans dans une aventure insensée ! Même si son univers s'est écroulé...

Il essaya de penser à autre chose. En vain ! Il retournait l'idée dans sa tête en préparant son repas, en dînant, en faisant sa vaisselle. Et quand celle-ci fut terminée, il passa au salon, emportant la lampe de la cuisine qu'il déposa à côté de l'autre. Il alluma la deuxième lampe. *Si un homme a besoin de deux lampes pour lire, cela doit vouloir dire que sa vue baisse*, songea-t-il. Il est vrai que les lampes à pétrole n'éclairent guère. Cela ne vaut pas l'électricité.

Il prit un livre sur le rayonnement et s'installa. Mais impossible de lire. Il n'arrivait pas à fixer son attention. Finalement, il abandonna.

Saisissant une des lampes, il alla jusqu'à la cheminée, et leva son luminaire de façon à ce que la clarté tombât sur le tableau. Lui sourirait-elle ce soir ? Sûrement ! Chaque fois qu'il en avait vraiment besoin, elle était prête à lui faire l'offrande de son sourire léger.

Tout d'abord, il douta. Mais si : elle souriait. Il resta en contemplation devant son sourire.

Il y avait longtemps qu'il n'avait pas bavardé avec elle mais il se rappelait qu'elle était toujours prête à l'écouter. Il lui disait ses soucis. Il lui disait ses succès (bien que, en y réfléchissant, ces derniers eussent été plutôt rares).

Mais ce soir, il ne pouvait lui parler : elle n'aurait pas compris. Ce monde, où il vivait sans elle, lui aurait fait l'effet d'un monde sans dessus dessous. Il lui aurait été incompréhensible. Et s'il avait essayé de l'évoquer quand même, elle aurait été troublée, désorientée. Et cela, il ne le voulait à aucun prix, se morigénait-il... J'ai un endroit pour me cacher où je pourrai finir mes jours confortablement et en pleine sécurité.

C'était cela qu'il désirait.

Mais une voix intérieure le harcelait : *Tu n'as pas accompli ta tâche. Volontairement. Tu as fermé les yeux et tu as échoué. Tu as échoué parce que tu regardais en arrière. Un véritable historien ne vit pas enfermé dans*

le passé. Le passé doit lui servir à comprendre le présent ; et il faut qu'il connaisse le passé et le présent afin de discerner l'orientation que prendra l'avenir.

Mais je ne veux pas connaître l'avenir, rétorquait Wilson avec obstination !

Alors la voix acharnée reprenait :

L'avenir est la seule chose qui vaille d'être connue.

Silencieux, il levait la lampe au-dessus de sa tête, les yeux fixés sur la toile comme s'il s'attendait à ce que l'image prît la parole, lui fit un signe.

Il n'y eut pas de signe. Il savait bien qu'il ne pouvait pas y en avoir. Ce n'était qu'un portrait ! Celui d'une femme morte trente ans plus tôt. C'était au fond de son propre cœur que vivait cette présence, que palpitait, vibrant, l'ancien souvenir, que les lèvres souriaient – pas dans ce rectangle sur lequel d'habiles pinceaux avaient sauvé en dépit des années l'éclatante illusion d'un visage bien-aimé.

Il baissa le bras qui tenait la lampe et regagna son fauteuil.

Il y avait tellement à dire ! Et personne à qui parler – personne, bien que la maison l'écouterait comme une vieille amie s'il s'adressait à elle. C'avait été une amie. Depuis qu'elle n'était plus là. Elle, il s'était bien souvent senti solitaire ; mais dans la maison, la solitude était moins pesante car ce logis, c'était encore un peu Elle.

Il était en sécurité dans cette demeure anachronique, dans cette ville abandonnée aux bâtiments déserts ; il s'y sentait bien, dans cette cité livrée à la nature, grouillante d'écureuils et de lapins, où ne flottait plus que le parfum du lilas sauvage et des jonquilles, venues on ne sait d'où, qui la peignaient à leurs couleurs, hantée par les squatters, traquant leurs proies au creux des halliers, fouillant les édifices qui s'effritaient dans l'espoir d'y récupérer quelque objet négociable.

Il s'étonnait : comme les concepts sur quoi se fonde une culture sont bizarres ! Il y a quelque chose de fantastique dans cette docile acceptation des critères de référence que développe chaque forme sociale !

L'éclatement de la culture s'était produit quarante ans plus tôt ; si le processus n'avait pas été immédiat, du moins avait-il évolué assez vite pour qu'on pût le considérer, historiquement parlant, comme un phénomène soudain. Il se souvenait de l'Année Critique, quand les tambours de la peur battaient dans la campagne ; quand, au fond de leurs lits, les hommes guettaient, pantelants d'angoisse, l'oreille aux aguets, la chute de la bombe – tout en sachant qu'ils ne l'entendraient pas si jamais elle tombait vraiment.

La peur ! C'était ainsi que les choses avaient commencé. Comment

finiraient-elles ? Où ?

Il réfléchissait, pelotonné au fond de son fauteuil et, songeant aux ténèbres barbares qui régnaient au-delà des confins de la ville, il se sentait bien petit.

Il n'était qu'un vieil homme coincé entre le futur et le passé.

IV

« C'est une vraie merveille, prof ! »

Jake se leva pour la contempler une fois encore sous tous les angles.

« Un peu, qu'c'est une merveille, répéta-t-il en la caressant. J'crois ben qu'j'en n'ai encore jamais vu une plus belle ! Et pourtant, des masses que j'en ai vues, de roulottes !

— Avec elle, nous pourrons faire de la route, fit Amby. Il nous en fallait une capable de tenir le coup. D'après ce que j'ai compris, les routes ne sont plus ce qu'elles étaient. Les *nom*s s'arrangent pour payer le moins possible de taxes de voirie et le gouvernement manque de fonds pour entretenir le réseau routier.

— Ce sera vite fait, fit Jake avec confiance. Y aura juste qu'à s'balader un'peu et en un rien de temps, on trouvera un camp qui nous recevra. Y a aucune raison qu'ils n'aient pas un emploi à nous donner ! »

De sa manche de chemise en lambeaux, il frotta soigneusement le flanc étincelant de la roulotte pour faire disparaître un petit coin de poussière.

« Personne chez nous a seulement pas fermé l'œil depuis qu'vous avez dit qu'on s'en allait prof. Myrt, elle arrive pas à comprendre ça. Elle arrête pas d'me dire : Pourquoi qu'le professeur, il nous emmène avec lui ? Y a pas de raisons ; on n'est jamais qu'des voisins et rien d'plus...

— Je suis un peu trop vieux pour partir seul. J'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à conduire et pour s'occuper des autres tâches. Et comme depuis des années vous avez envie de prendre la route...

— C'est un fait. Vous avez jamais dit quelque chose de plus vrai, prof ! J'en avais tellement envie qu'on aurait dit qu'j'avais la bouche pleine du goût d'ce désir ; et les autres, chez nous, rien qu'à les regarder, c'était du pareil au même. Si vous les voyiez à l'heure qu'il est ! Dans toute la maison, on flanque en l'air c'qui sert à rien et on emballe tout le reste. Myrt, on la reconnaît plus. Parole, prof, c'est plus prudent d'attendre qu'elle se calme un peu avant de partir !

— Je ferais peut-être bien de préparer mes paquets, moi aussi. Ce

n'est pas que cela me prendra longtemps, d'ailleurs : je laisse presque tout. »

Mais il ne fit pas un mouvement. Il n'osait pas...

Ce serait dur de quitter la maison ! Quoique cette phrase ne correspondît plus à rien, puisqu'il n'y avait plus de maisons ! La « maison » n'était qu'un mot appartenant à une ère révolue, un de ces mots nostalgiques tout juste bons à être marmonnés par les vieillards comme lui quand ils ressassaient leurs souvenirs. La « maison » était le symbole d'une culture statique qui s'était révélée incapable d'assurer la survivance de l'homme. S'enraciner, se fixer, s'encombrer de possessions – non seulement matérielles : de possessions spirituelles, de traditions également – c'était mourir. Être mobile, toujours prêt à prendre son essor, aller par monts et par vaux, maigre et décharné, les mains vides : tel était le prix de la liberté, de la vie.

La boucle est bouclée, songea Amby. De la tribu, nous sommes passés à la cité. A présent, nous revenons à la tribu.

Jake sortit de la roulotte et revint s'asseoir auprès du professeur. « Dites, prof, franchement : pourquoi avez-vous pris cette décision ? C'est pas que j'étais pas content : autrement, j'aurais jamais pu quitter ce trou à rats. Mais j'ai pas pu arriver à piger pourquoi vous risquez le coup. Vous êtes plus un jeune homme, prof, et...

— Je sais bien. Peut-être est-ce justement pour cela ! Il ne me reste plus guère de temps. Jake : je dois en faire le meilleur usage.

— Gentiment installé... pas un souci ! Maintenant qu'on vous a à la retraite, vous pourriez vous la couler douce et prendre la vie par son bon côté.

— Il faut que je comprenne quelque chose.

— Quoi ?

— Je n'en sais rien. Ce qui est arrivé, je pense. »

Devant les deux hommes immobiles, la roulotte étincelait dans toute sa gloire. Des tintements de casseroles, des lambeaux de phrases arrivaient faiblement jusqu'à eux par moments.

Myrt faisait ses paquets.

V

Le premier soir, ils s'arrêtèrent devant un terrain de campement désert qui s'étendait au-delà de la route devant une usine silencieuse.

L'endroit était vaste et semblait n'avoir été abandonné que récemment. Les roulottes avaient dû partir la veille ou l'avant-veille. La poussière portait encore l'empreinte des roues, des bribes de papier voltigeaient un peu partout et le sol était humide autour des points d'eau.

Jake et Amby s'assirent à l'ombre de la roulotte et contemplèrent les bâtiments d'où ne s'élevait aucun bruit.

« C'est drôle que ça fonctionne pas, fit Jake.

— D'après les panneaux, c'est une usine d'alimentation. On dirait qu'ils fabriquaient des produits pour le breakfast. Ils ont dû fermer faute de marché pour vendre leur camelote, hein ?

— C'est bien possible, répondit Amby.

— Pourtant, il devrait bien exister un moyen quelconque pour écouler les céréales. Un débouché permettant à l'usine de tourner au moins au ralenti.

— Y a peut-être eu des troubles ?

— Il n'y paraît pas. On a l'impression que les gens sont simplement partis.

— Regardez, c'te grande maison en haut de la colline...

— Tiens ! je ne l'avais pas remarquée !

— C'est peut-être celle du nabab ?

— C'est possible.

— J'me demande à quoi ça ressemble, la vie d'un nabab... Vous avez qu'à rester assis dans votre fauteuil à regarder l'argent rappliquer. Les autres travaillent pour vous. Vous avez tout ce que vous voulez. Jamais besoin de rien.

— J'imagine que les nababs ont aussi leurs ennuis.

— Je ferais bien l'échange de leurs ennuis avec les miens. J'aimerais rudement avoir les leurs pendant un an ou deux ! »

Jake cracha sur le sol et se redressa.

« J'vais faire un tour, histoire de voir si j'trouverais pas un écureuil

ou un lapin. Vous v'nez avec moi ? »

Amby secoua la tête : « Je suis fourbu.

— D'ailleurs, j'trouverai sans doute rien. Si près d'un camp, le gibier doit pas foisonner.

— Quand je serai un peu reposé, j'irai me promener. »

Effectivement, c'était une demeure nabab. On pouvait presque sentir l'odeur de l'argent. Vaste, elle occupait une large surface, était bien entretenue, entourée d'abondants massifs de fleurs et de bouquets d'arbres.

Amby s'assit sur un mur de pierres et contempla le chemin par lequel il était venu. Il voyait l'usine, le campement vide au sol nivelé et foulé au centre duquel, solitaire, se détachait la silhouette de la roulotte. Blanche sous le soleil d'été, la route serpentait et se perdait là-bas, très loin, se confondait avec l'horizon. Elle était nue : pas une voiture, pas un camion, pas une roulotte. Ce n'était pas comme cela, avant : les routes, autrefois, étaient encombrées de véhicules.

Mais ce monde n'était plus celui qu'il avait connu. C'était un monde dont il s'était systématiquement tenu à l'écart depuis trente ans. Et, en trente ans, il lui était devenu étranger. S'étant isolé de lui, il l'avait perdu et, maintenant qu'il y songeait, il trouvait cela bizarre et quelque peu terrifiant.

Une voix s'éleva derrière son dos :

« Bonsoir, monsieur. »

Amby se retourna. Son interlocuteur était un homme d'un certain âge, vêtu d'un costume de tweed. Il fumait la pipe et évoquait avec beaucoup de fidélité l'image traditionnelle du gentilhomme campagnard anglais.

« Bonsoir, répondit le professeur. J'espère que je ne vous dérange pas ?

— Pas le moins du monde. J'ai vu que vous campiez en bas. Très heureux de votre présence.

— Pendant que mon partenaire chasse, je fais un petit tour.

— Vous faites changement ?

— Changement ?

— Je veux dire : changez-vous de camp ? Pendant un moment, il y a eu beaucoup de gens qui changeaient, par ici. A présent, il n'en passe plus guère.

— Vous parlez de caravanes errantes ?

— Oui. Je pense que c'est une étape de l'installation. Un endroit se met à leur déplaire, alors ils partent à la recherche d'un autre.

— La période provisoire doit être presque achevée, maintenant. Chacun doit avoir fixé son choix sur un lieu de résidence. »

Le nabab hochait la tête : « Peut-être bien. Je ne suis pas très au courant.

— Moi non plus, fit Amby. Nous venons de prendre le départ. L'université où j'enseignais a clos ses portes ; alors, j'ai acheté une roulotte. Mon voisin est venu avec moi. C'est notre premier jour de route.

— J'ai souvent pensé que ce devait être amusant de voyager. Quand j'étais enfant, je faisais de longues randonnées en voiture, je visitais des régions inconnues. Cela ne se pratique plus guère aujourd'hui. Autrefois, il existait des endroits où l'on pouvait s'arrêter la nuit. Cela s'appelait des motels. Et à chaque kilomètre ou presque, on trouvait des restaurants, des stations-service où il était possible d'acheter de l'essence. Actuellement, il n'y a que dans les camps qu'on puisse se procurer de la nourriture et du carburant. Et je me suis laissé dire que, la plupart du temps, ils ne veulent rien céder.

— Mais nous ne sommes pas des excursionnistes ! Nous espérons rejoindre un camp. »

Le nabab dévisagea un moment Amby avant de murmurer :

« A vous voir, je ne l'aurais pas cru.

— Vous nous désapprouvez ?

— Ne faites pas attention. Pour le moment, j'en ai gros sur le cœur ! Ils m'ont tous laissé tomber l'autre jour. Ils ont fermé l'usine et s'en sont allés, en me laissant là. »

Il rejoignit Amby sur le faîte de la murette.

« Ils voulaient me déposséder complètement, comprenez-vous ? » L'homme s'apprêtait à relater par le menu ce qui lui était advenu. » Déjà, d'après le contrat qui nous liait, ils géraient l'usine. C'étaient eux qui achetaient les matières premières, établissaient le programme de travail, se chargeaient de l'entretien. Ils élaboraient toute la politique générale de l'entreprise et organisaient la planification de la production. Il fallait que je demande leur permission si je voulais rendre visite aux ateliers. Mais cela ne leur suffisait pas ! Savez-vous ce qu'ils voulaient encore ? »

Amby leva le menton.

« Administrer le service commercial ! Il ne me restait plus que ça et ils avaient l'intention de me l'enlever. Tout était prêt pour m'évincer totalement : ils m'auraient intéressé aux bénéfices et se seraient entièrement débarrassés de moi.

— Je ne trouve pas que ce soit très honnête !

— J'ai refusé : alors, ils ont fait leurs paquets. Et sont partis.

— Une grève ?

— Si vous voulez. Une grève fort efficace.

— Que comptez-vous faire, à présent ?

— Attendre qu'un nouveau camp s'installe. Il en viendra un, un jour ou l'autre. Si ce sont des travailleurs industriels, lorsqu'ils verront l'usine inactive et s'ils pensent qu'ils sont capables de la faire tourner, ils entreront en contact avec moi. Peut-être aboutirons-nous alors à une entente. Et si cela ne marche pas cette fois, j'attendrai le camp suivant. Il y a toujours des camps flottants. Camps flottants ou essaimages.

— Essaimages ?

— Oui, ils essaient comme les abeilles. Leurs camps deviennent rapidement surpeuplés ; quand il y a trop de monde, le trop-plein essaime. En général, ce sont des jeunes qui entrent juste dans la vie. Les essaimeurs sont de meilleure composition que les flottants. Ceux-ci sont une bande d'extrémistes, de rouspéteurs qui ne s'entendent avec personne, alors que les jeunes gens souhaitent qu'on leur mette le pied à l'étrier.

— Je vois, dit Amby. Mais ceux qui vous ont quitté... ils pouvaient donc se permettre de disparaître comme cela ?

— Ils ne sont pas partis sans biscuits. Ils travaillaient ici depuis vingt ans. Avec leurs fonds d'amortissement, ils avaient assez d'argent pour pouvoir empailler une vache.

— J'ignorais ce détail. »

Il ignorait une foule de choses. Ce n'étaient pas seulement le mode de pensée ni les costumes qui le dépaysaient, mais aussi une bonne partie du vocabulaire.

Il en allait autrement dans le temps, quand il existait une presse quotidienne ; en l'espace d'une nuit, une expression, une forme de pensée tombait dans le domaine public ; chaque matin, les forces qui modelaient votre vie vous étaient mises sous les yeux, noir sur blanc. A présent, il n'y avait plus ni journaux, ni télévision. Bien sûr, on disposait encore de la radio. Mais, soliloquait Amby, la radio est un bien piètre instrument de liaison entre les hommes. De toute façon, ce n'était plus la même qu'autrefois et il ne l'écoutait plus jamais.

En dehors de la presse et de la télévision, combien d'autres choses s'étaient évanouies ! Il n'y avait plus de mobilier ; à quoi bon des meubles lorsque l'on vit dans des roulottes à ameublement incorporé ? Plus de tapis, de revêtements de sols, de tapisseries. Très peu d'articles de luxe : impossible de s'encombrer d'articles de luxe dans les étroites limites d'une remorque. Plus de vêtements élégants, plus de tenues de soirée : qui s'habillerait dans un camp d'itinérants ? La place faisait défaut pour loger une garde-robe importante, et la promiscuité de la vie collective n'est pas de nature à favoriser la vie mondaine.

Plus de banques. Plus d'assurances. Plus de sociétés de crédit. La sécurité sociale s'en était allée à vau-l'eau : des caisses de crédit datant

de l'ancien syndicalisme l'avaient remplacée sur une base strictement communautaire. Et, selon le même principe, ce qui avait été, du temps des syndicats, le fonds de secours et d'entraide avait rendu caduques les assurances sociales, les subventions des services d'assistance gouvernementaux et l'assurance-maladie. Enfin, dans la perspective de la guerre, une idée-force (dérivée, elle aussi, de la vieille idéologie syndicaliste) s'était développée : chaque camp itinérant constituait une unité indépendante et autonome.

Le système fonctionnait bien car les résidents n'avaient guère l'occasion de faire des dépenses. Le miroir aux alouettes des divertissements de jadis, le besoin d'acheter des vêtements de prix, les frais de mobilier : tout cela avait été balayé. Par la force des choses, sous la pression des circonstances, l'épargne était devenue vertu.

On ne payait même plus d'impôts (ou si peu que cela ne valait pas la peine d'en parler). L'administration des états et les administrations locales avaient culbuté dans le fossé. Seul s'était maintenu le gouvernement fédéral ; mais (ainsi qu'on avait dû le prévoir quarante ans plus tôt, le jour où l'on avait sauté le pas), le contrôle qu'il exerçait était pratiquement inexistant. L'État se contentait d'une imposition infime destinée à alimenter le budget de Défense civile et d'une taxe de voirie à peine plus lourde qui soulevait d'ailleurs les protestations véhémentes des *noms*.

« Les choses ont bien changé ! soupira le nabab. Ces syndicats ont échappé à toute tutelle !

— Le syndicalisme était à peu près tout ce qui restait aux gens ; le dernier élément rationnel qui subsistât, l'ultime point d'appui auquel s'accrocher. Il était normal que tout le monde se tournât vers lui en dernier ressort et qu'il se soit substitué au gouvernement.

— Le gouvernement n'aurait pas dû s'engager sur cette voie.

— Il en aurait choisi une autre s'il n'avait pas eu tellement peur. Ce fut la peur qui commanda. Si nous n'avions pas eu peur, tout se serait bien passé.

— Si nous n'avions pas eu peur, rétorqua le nabab, nous nous serions retrouvés directement au fond de l'enfer...

— Peut-être dites-vous vrai ! Je me rappelle comment cela s'est produit. On a donné l'ordre de décentraliser et j'imagine que l'industrie connaissait la situation autrement mieux que nous : toutes les entreprises se sont dispersées sans discussion ! Peut-être se doutaient-elles que le gouvernement ne plaisantait pas, peut-être avaient-elles des informations sur des faits ignorés du public... bien que ceux dont ce dernier avait connaissance étaient loin d'être rassurants.

— J'étais alors un adolescent, reprit le nabab, mais je me souviens

également. Les biens-fonds avaient perdu toute leur valeur. La propriété urbaine ne trouvait plus preneur, même à perte. Et les ouvriers durent partir, suivre le chemin qu'avaient pris leurs emplois. Ils quittèrent les villes pour la campagne. Conséquence prévue du plan de décentralisation : les usines s'installèrent un peu partout dans la nature. Les grosses entreprises se fragmentèrent en une poussière de petites unités industrielles que des kilomètres et des kilomètres séparaient les unes des autres. »

Amby acquiesça :

« De la sorte, il n'y eut plus d'objectif assez important pour justifier le lâcher d'une bombe. L'anéantissement d'une industrie aurait été trop coûteux. Il aurait fallu jeter cent bombes pour obtenir le même résultat qu'avec une seule avant la décentralisation.

— Je ne sais pas, répliqua le nabab qui ne voulait toujours pas se laisser convaincre. Il me semble que le gouvernement aurait pu prendre d'autres mesures, qu'il n'aurait pas dû laisser les choses suivre ce cours.

— Le gouvernement avait sûrement bien des préoccupations à cette époque.

— D'accord, mais avant il était plongé dans la construction jusqu'au cou. On mettait en application une foule de projets de logements économiques.

— Il devait aider l'industrie à monter ces nouvelles installations. Et actuellement, les roulottes ont résolu le problème de l'habitat.

— Je suppose que cela s'est déroulé ainsi », fit le nabab.

Les événements, bien entendu, s'étaient effectivement déroulés de la sorte.

Les ouvriers avaient été contraints de s'en aller avec leurs usines sous peine de mourir de faim. Du jour au lendemain, le marché immobilier s'était effondré et ils s'étaient trouvés dans l'impossibilité de vendre leurs demeures ; alors ils avaient adopté une solution de compromis : la roulotte. Et des camps de roulottes poussèrent à côté de chaque cellule industrielle.

Ils finirent par aimer leur nouveau genre de vie. Peut-être aussi craignaient-ils de construire de nouvelles maisons : on ne savait pas, en effet, si des événements analogues ne se reproduiraient pas – d'ailleurs, bien rares étaient ceux qui avaient les moyens de faire bâtir ! On pouvait aussi estimer que les gens avaient perdu leurs illusions et qu'ils étaient découragés. Quoi qu'il en soit l'ère de la roulotte était née, et le nouveau mode d'existence s'implanta solidement. Progressivement, les personnes que la décentralisation n'avait pas touchées en vinrent à rallier les camps à leur tour. Les plus humbles hameaux furent désertés.

Le culte de la propriété se trouva renié. La tribu ressuscitait.

La peur avait joué son rôle dans cette évolution. La peur et aussi la liberté (la liberté vis-à-vis des biens physiques, la liberté de se lever et de partir sans jeter un regard en arrière) et le syndicalisme.

Car le mouvement nomade avait porté un coup mortel à l'énorme machine de l'organisation syndicale telle qu'elle s'était développée jusque-là. Les pontes et les directions qui avaient pu sans difficulté acquérir le contrôle des entreprises géantes aux États-Unis se trouvèrent tout simplement impuissants à coiffer les centaines de groupements éparpillés dans tout le pays après l'éclatement des grosses centrales. Mais, au sein de chaque camp, surgit un organisme syndical de type original à compétence purement locale, dynamique et empreint d'une signification neuve. Ces syndicats de camp contribuèrent à souder étroitement les communautés, à les transformer en unités solides et cohérentes. Le néo-syndicalisme, qui servait les intérêts familiaux, devint cher au cœur de tous. Cette forme nouvelle d'organisation ouvrière, dont les préoccupations étaient centrées sur l'individu et ses besoins, avait fourni la structure tribale nécessaire pour que le système de la roulotte pût fonctionner efficacement.

« Je vous dirai en faveur de mes ouvriers, poursuit le nabab, que c'était un personnel qui connaissait son affaire. Ils administraient l'usine mieux que je n'aurais pu le faire moi-même ; ils avaient l'œil aux dépenses et ne cessaient de mettre au point des procédés de simplification et d'amélioration. Au cours des vingt années qu'ils ont passées ici, ils ont pratiquement refait les plans de l'usine. Ce fut d'ailleurs un des arguments qu'ils ont avancés dans les négociations. Mais je leur ai répondu que c'était pour défendre leur emploi qu'ils avaient agi ainsi. Peut-être cela les a-t-il vexés au point de les pousser à s'en aller ? »

Il tapota sa pipe contre le mur.

« Je ne sais pas si je n'ai pas commis une erreur. Il ne faudra probablement guère plus d'un mois à n'importe quelle équipe qui viendra ici pour se familiariser avec tous les systèmes inouïs que mes hommes ont inventés. Pourvu qu'ils ne se mettent pas trop vite à l'ouvrage : ils risquent de faire sauter toute la baraque ! »

Il caressa le fourneau de sa pipe, l'esprit visiblement ailleurs.

« Je ne comprends pas. Je voudrais bien savoir quelle est la mouche qui les a piqués, ne serait-ce que pour ma propre tranquillité d'esprit. C'étaient de braves gens et, de plus, extrêmement raisonnables. Des ouvriers durs au travail et, jusqu'au mois dernier, je m'entendais parfaitement avec eux. Ils menaient une vie normale pour l'essentiel ; mais il y avait des choses qui m'échappaient. Par exemple, les

superstitions qui se développaient chez eux. Ils avaient constitué un imposant catalogue de tabous ; ce n'étaient que formules d'exorcisme et invocations propitiatoires ! Oh ! je sais bien que, nous aussi, nous nous livrons à des pratiques du même genre quand nous touchons du bois ou que nous jetons une pincée de sel par-dessus l'épaule gauche : mais c'est seulement manière de plaisanterie. Rien d'autre qu'un lien irrationnel avec le passé que nous nous refusons à rompre. Mais ces gens-là, je vous en donne ma parole, ils y croient ! Ils vivent là-dedans !

— Voilà qui confirme mon hypothèse... Il s'agit d'une culture qui a dégénéré en une sorte de tribalisme. Et le processus de décadence a peut-être été encore plus loin que je ne le pensais. Les petits groupes sociaux, compacts et clos sur eux-mêmes, sont un terrain idéal pour la superstition. Au sein d'une culture plus intégrée, le ridicule tue les croyances de cette nature. Par contre, dans des conditions d'isolement, elles prennent racine et prolifèrent.

— Les camps agricoles sont les pires. Ils ont leurs faiseurs de pluie, leur culte des moissons et le reste à l'avenant.

— Rien de plus naturel. La germination, la fructification ont quelque chose d'énigmatique qui encourage le mysticisme. Pensez à la riche mythologie qui a pris naissance à partir de l'agriculture aux temps préhistoriques : les rites de fertilité, les calendriers des semailles influencés par le culte de la Lune, les multiples fétichismes du même genre. »

Du haut de la murette sur laquelle il était installé, Amby contempla l'étendue ; il lui semblait entendre, venus des ténèbres de l'inconnu où la race humaine avait fait ses premiers pas, le tambourinement de pieds calleux martelant le sol, les mélopées rituelles, le hurlement des victimes conduites au sacrifice.

VII

Le jour suivant, ils aperçurent le camp agricole du sommet d'une haute colline. Il était situé en lisière d'un boqueteau, à peu de distance d'une rangée de silos. A perte de vue, des champs verts et dorés couvraient la plaine.

« C'est pile le coin où qu'j'aimerais m'établir ! s'écria Jake. Pour élever les gosses, y a pas mieux et on doit pas s'tuer au boulot. Ils travaillent surtout avec des machines et on n'a rien d'autre à faire qu'à conduire un tracteur, une batteuse, une moissonneuse-lieuse ou je ne sais quoi. On est tout le temps au soleil et au grand air ; c'est bon pour la santé. Et on doit voir du pays... La moisson finie, ils ramassent sûrement tout leur saint-frusquin et mettent les voiles ailleurs. Ils s'en vont peut-être au sud-ouest pour la salade et les cultures maraîchères. Ou bien ils prennent la route de la côte pour les fruits. On fait-y de la culture en hiver dans le Sud, prof ?

— Je ne sais pas. »

Amby était assis à côté de Jake qui conduisait. Jake, se disait-il, sait tenir un volant. Avec lui, on se sentait en sécurité. Il ne roulait jamais trop vite, ne prenait pas de risque et savait s'occuper d'une voiture.

Les enfants qui étaient à l'arrière se mirent à chahuter et le chauffeur tourna son attention vers eux : « Si vous vous tenez pas tranquilles, les gamins, j'm'en vais arrêter et vous allez voir de quel bois je me chauffe ! Si la maman était ici au lieu de dedans la remorque, vous vous tiendriez mieux, pas vrai ? Elle vous aurait déjà calmés en vous frottant les oreilles... »

Sans prêter la moindre attention aux remontrances, les petits continuèrent à se battre comme si de rien n'était et Jake, son devoir paternel rempli, reprit la conversation interrompue :

« Je pense que jamais vous n'avez eu une meilleure idée, prof. Y a longtemps qu'vous auriez dû vous lancer ! Pas de raison qu'un homme instruit comme vous n'ait pas sa place dans un de ces camps ! Des gens instruits, y doit pas y en avoir en masse et, j'l'ai toujours dit, l'instruction, y a rien de tel ! Moi, j'en ai jamais eu ; c'est peut-être pour cela que j'la respecte tant. Si y avait une chose qui m'faisait peine, là-bas en ville, c'était bien d'voir tous ces mômes s'transformer en petits sauvages parce qu'on les éduquait pas. Myrt et moi, on f'sait

tout c'qu'on pouvait mais ça n'allait pas très loin : notre savoir va pas beaucoup après l'ABC et on n'était pas très forts pour c'qui est de donner des leçons.

— Il existe sans doute des écoles dans les camps, dit Amby. Je ne l'ai jamais entendu dire de façon précise mais je sais qu'ils possèdent des sortes d'universités ; et, avant d'entrer au collège, un minimum d'éducation élémentaire est indispensable. Je serais fort étonné si nous ne trouvions pas de camps possédant des services publics. Un camp n'est jamais qu'un village mobile et, très probablement, il doit y avoir tout ce qui existe en ville : écoles, hôpitaux, églises, *etc.*, le tout, certainement teinté de syndicalisme. La culture est une chose bizarre, Jake : quelle qu'elle soit, elle finit toujours par aboutir aux mêmes résultats. Il peut y avoir des cultures différentes mais en définitive, ce ne sont que des moyens d'approche différents du même problème.

— Parole, c'est un vrai plaisir que d'être assis tranquillement là à vous écouter débiter toutes ces jolies phrases. Le plus beau, c'est que vous avez l'air de savoir tout ce que ces grands mots veulent dire ! »

La voiture quitta la grande route pour s'engager dans le chemin de traverse creusé d'ornières qui menait au camp. Jake ralentit et, après avoir roulé quelque temps au pas, s'arrêta tout à fait.

« Ça ressemble bien à l'idée que j'm'en faisais ! s'écria Jake. C'est-y pas une vue qui vous chauffe le cœur ? Regardez tout ce linge qui sèche, les pots de fleurs aux fenêtres des remorques, les petites palissades qu'y en a qui ont plantées autour de leur roulotte ! On dirait les jardins de chez nous ! Je s'rais pas plus surpris que ça de trouver que ces gens-là sont tout à fait semblables à nous, prof... »

Quand ils se présentèrent devant les roulottes, une nuée d'enfants se rassembla pour les examiner. Une femme se montra dans l'embrasure d'une porte où elle s'immobilisa, les yeux fixés sur les arrivants. Quelques chiens accoururent et, s'accroupissant à côté des enfants, entreprirent de se gratter les puces.

« Bonjour les gamins », fit Jake. Ceux à qui il s'adressait firent entendre de petits rires timides. Sa propre progéniture, quittant la voiture, se groupa autour de lui. Enfin, s'éventant avec un morceau de carton, Myrt fit son apparition.

Ils attendirent.

Enfin, un homme âgé se montra derrière une roulotte et s'avança vers eux. — La troupe d'enfants s'écarta pour lui livrer passage. Il marchait lentement, s'appuyant sur une canne.

« Puis-je faire quelque chose pour vous, étrangers ?

— Nous jetons un coup d'œil », répondit Jake.

Le vieillard se tourna vers Amby qui n'avait pas quitté sa place sur le siège avant :

« Bonjour, l'ancien !

— Bonjour, répondit le professeur.

— Vous cherchez quelque chose, l'ancien ?

— En fait, on pourrait dire que nous sommes à la recherche de travail. Nous espérons trouver un camp qui accepterait de nous employer. »

Le vieux hocha la tête :

« C'est bien plein, ici... Le mieux serait que vous voyez le délégué syndical. C'est à lui qu'il faut vous adresser. »

Il se tourna vers le groupe des enfants :

« Allez me chercher Fred ! » Les gosses s'égaillèrent comme une compagnie de perdrix effarouchées.

« On voit plus beaucoup de gens comme vous. Quelques années plus tôt, les errants à la recherche d'un emploi quelconque étaient nombreux. Une multitude d'habitants de petites villes et parmi eux des F D en grand nombre. »

Il lut l'incompréhension sur le visage d'Amby et expliqua :

« Des fermiers déplacés. Il y en avait des masses. De vrais fous furieux ! Se plaignaient d'être défavorisés. Ils s'imaginaient que le gouvernement leur avait joué un sale tour. D'ailleurs, ce n'était pas tellement faux ! Mais ils étaient loin d'être les seuls ! Dans une faillite pareille, bien rares sont ceux qui en sortent indemnes ! Et du train dont allaient les choses, on ne pouvait pas s'attendre à ce que le gouvernement s'en tienne à tous les points de son ancien programme. Il fallait simplifier. »

Amby marqua son assentiment :

« Il est impossible de maintenir une lourde bureaucratie dans un système dont le niveau technologique est devenu de type tribal.

— Vous avez sans doute raison. » L'homme était, lui aussi, d'accord avec le professeur. « D'ailleurs, pour les fermiers, la différence n'était pas grande. La petite propriété était n'importe comment appelée à disparaître. Le paysan parcellaire ne pouvait plus s'en sortir. Même avant le Jour, l'agriculture s'orientait de plus en plus vers la coopérative. A cause de la mécanisation. Comment travailler la terre sans machines ? Et avec de petits lopins, l'achat de machines n'était pas rentable. »

L'homme s'approcha de la voiture et sa main noueuse tapota le pare-choc.

« Vous avez là un bon engin.

— Il y a longtemps que je l'ai, dit Amby, et elle était bien entretenue. »

Le vieil homme sourit :

« Ah ! C'est la règle, ici ! Chacun doit avoir soin de tout. Ce n'est plus comme dans l'ancien temps où, si vous cassiez quelque chose, si quelque chose se détraquait, on pouvait trouver à le remplacer rien qu'en descendant jusqu'au coin de la rue ! Aussi, ce camp-là marche à merveille. Les jeunes consacrent une bonne partie de leurs loisirs à réparer les voitures. Il faudra que vous voyez ce qu'ils arrivent à obtenir ! Je vous le dis : certains des véhicules sur lesquels ils ont travaillé ont presque l'air humain ! »

Il s'accouda à la portière ouverte.

« C'est un bon camp, vous pouvez me croire. Et dans tous les domaines. Les plus belles moissons des environs... Nous le soignons bien, le sol, le *nabab* auquel il appartient en sait quelque chose ! Depuis près de vingt ans, nous revenons ici chaque printemps. Si d'autres essayaient de s'installer à notre place, le *nabab* ne leur adresserait même pas la parole. Il n'existe guère de camps dont on pourrait en dire autant. Bien sûr, en hiver, on nomadise considérablement mais c'est parce que nous le voulons bien. Et si le cœur nous dit de revenir vers un ancien emplacement d'hiver, on nous y accueille à bras ouverts ! »

Subitement, il fixa Amby d'un air songeur :

« Dites-moi, vous vous y connaissez peut-être, vous, pour faire pleuvoir ?

— J'ai lu, il y a quelques années, certains ouvrages qui parlaient des méthodes employées pour cela. L'ensemencement des nuages : c'était ainsi que cela s'appelait, si je me souviens bien. Mais je ne me rappelle plus ce dont on se servait. Un sel d'argent, je crois. Enfin, un produit chimique.

— Jamais entendu parler d'ensemencement et j'ignorais qu'on utilisait des produits, chimiques ou pas. Bien sûr, ajouta-t-il, craignant de s'être mal fait comprendre, nous avons ici une équipe de faiseurs de pluie comme il n'en existe nulle part ailleurs. Mais dans la culture, il n'y en a jamais trop. Et mieux vaut trop que pas assez, d'ailleurs ! »

Il leva la tête vers le ciel :

« Pour le moment, on n'a pas besoin de pluie et on doit se servir du pouvoir seulement quand c'est nécessaire. Dommage que vous ne soyez pas venu à une époque où nous avons besoin d'eau ! Vous auriez vu nos garçons à l'œuvre ! Cela mérite le déplacement ! Quand la danse commence, tout le monde sort pour les regarder tourner.

— J'ai lu quelque part un ouvrage sur les Navahos. Ou les Hopis...»

Ni les Navahos ni les Hopis n'intéressaient l'homme :

« Il y a aussi chez nous des leveurs de blé qui connaissent leur affaire. Je ne voudrais pas avoir l'air d'un vantard, mais nous possédons la meilleure équipe de...»

Les cris des enfants qui se faufilaient en courant entre – les roulotte l'interrompirent. « Voilà Fred », dit-il après un regard dans leur direction.

Fred était un individu corpulent, au crâne orné d'une masse de cheveux noirs et indisciplinés. Ses sourcils étaient touffus et ses dents éclatantes de blancheur.

« Salut, gars ! Que puis-je faire pour vous être utile ? »

Jake expliqua leur affaire.

Quand il eut terminé, Fred se gratta la tête avec perplexité :

« C'est qu'on est comble pour le moment ! Même qu'on va pas tarder à essaimer. Je vois mal comment on pourrait admettre une nouvelle famille actuellement. A moins que vous n'ayez des connaissances spéciales ?

— J'm'y connais en mécanique. J peux conduire n'importe quoi, proposa Jake.

— Ce ne sont pas les conducteurs qui manquent. Est-ce que vous sauriez vous occuper des réparations ? Connaissez-vous la soudure ? Savez-vous vous servir d'un tour ?

— Euh... non !

— Nous devons réparer nous-mêmes nos machines et les maintenir toujours en parfait état. Parfois, il est nécessaire de fabriquer des pièces pour remplacer celles qui peuvent se briser. Car il ne nous est pas possible de les commander à l'usine : ce serait trop long. On est comme qui dirait des maître-Jacques. Ce n'est pas tellement de chauffeurs que nous avons besoin mais de mécanos. Conduire est à la portée de n'importe qui. Même les femmes et les enfants savent conduire.

— Le prof a de l'instruction. Il était à l'université avant qu'elle ne ferme. Vous pourrez peut-être l'utiliser...»

Le visage de Fred s'éclaira :

« Pourquoi ne le disiez-vous pas ? Vous n'étiez pas professeur d'agronomie, par hasard ?

— J'enseignais l'histoire. Je ne connais rien d'autre...

— C'est dommage ! Un agronome nous aurait été utile. Nous essayons quelques cultures expérimentales mais nous n'y connaissons pas grand-chose et ne pouvons pousser cela très loin. Nous souhaitons améliorer les souches. Ce serait notre meilleur atout commercial. Un sérieux avantage pour négocier les marchés ! Chaque camp est son propre producteur de semences et meilleures sont les vôtres, meilleur est le prix que vous pouvez obtenir de votre nabab. Nous avons une bonne race de Durham mais nous aimerions bien passer au blé à présent. Si nous parvenions à obtenir un blé qui vienne à maturité dix jours plus tôt, par exemple...

— Ce que vous me dites ne manque évidemment pas d'intérêt, mais je suis incapable de vous aider. C'est une question qui m'est totalement étrangère.

— Si vous me donnez une chance, s'exclama Jake, vous verrez comme je travaillerai dur !

— Je regrette, répondit le délégué, mais tous autant que nous sommes, nous ne rechignons pas à la besogne. Le mieux pour vous serait encore de vous joindre à un essaim. Vous pourriez en trouver un qui veuille bien de vous. Mais en règle générale un vieux camp tel que le nôtre n'accepte pas de nouvelles recrues si elles n'ont pas un talent spécial.

— Bon, murmura Jake. Je crois inutile d'insister. »

Il reprit place devant le volant, les enfants s'entassèrent à l'arrière et Myrt grimpa dans la remorque.

« Merci quand même, lança-t-il à Fred. Et excusez le dérangement ! »

La voiture fit demi-tour et regagna la grand-route. Personne ne soufflait mot. Jake finit pas rompre le silence :

« Qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu, un agronome ? »

VIII

La même scène les attendait partout où ils se présentèrent :

« Alors, vous n'êtes pas de ces gars qui font dans la cybernétique ? Non ? Quel dommage ! Ça nous aurait rendu bien service ! »

« Dommage que vous ne soyez pas chimistes. Ça va pas du tout ici, côté carburant. Personne ne connaît vraiment la question sinon de bric et de broc. Un de ces jours, à force de tripoter sans savoir, on finira par sauter ! »

« Si seulement vous étiez éleveurs ! Un éleveur, ça nous intéresserait ! »

« Peut-être avez-vous de l'expérience en électronique ? Non ? Quel dommage ! »

« De l'histoire ? Je crains que l'histoire n'ait guère d'utilité en ce qui nous concerne... »

« Notre docteur commence à se faire vieux. Avez-vous des connaissances médicales ? »

« On peut vous proposer un emploi si vous êtes un spécialiste en matière de fusées. On a précisément besoin d'un ingénieur pour réaliser certains projets. »

« L'histoire ? Et puis quoi encore ? Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse, de l'histoire ? »

Pourtant, se disait Amby, l'histoire pouvait rendre service. Je sais qu'elle leur serait utile. Elle a toujours été un outil. Pourquoi cesserait-elle brusquement d'avoir un rôle, même dans une société élémentaire comme celle-ci ?

Il était étendu dans son sac de couchage et contemplait le ciel. A la maison, c'était déjà l'automne ; les feuilles roussissaient et il se rappelait l'émouvante beauté de la ville, éclatante d'ors. Mais dans le sud, l'été régnait encore et le vert soutenu des feuillages, le scintillement minéral du ciel étaient bizarres et vous plongeaient dans une sorte de torpeur : cette verdure, cet azur faisaient-ils partie intégrante de cette terre ? Étaient-ils immuables ? Ce pays était-il inaltérable ? La matrice de la vie s'y était-elle inexorablement figée dans une immobilité sans espoir ?

La masse indistincte et sombre de la roulotte se détachait à contre-

ciel. Jake et Myrt avaient cessé de murmurer dans l'ombre et Amby entendait clapoter le ruisseau proche. Le feu de camp éteint n'était plus qu'un œil rose sur un lit de cendres blanches.

A l'orée du bois un oiseau chantait – un oiseau moqueur, songea le professeur, étonné qu'un moqueur pût avoir une voix d'une telle douceur.

Rien ne se passe comme on se l'imagine. Le plus souvent la réalité est moins enchantée, plus banale que le rêve. Et pourtant, de façon soudaine et imprévisible, on rencontre quelque chose qui ne vous laisse plus en repos.

Les camps, après qu'on en a vu deux ou trois, n'ont plus de secret. Ils sont tous bâtis sur le même modèle – et c'est un modèle connu qui porte la solide empreinte de l'esprit pratique et commercial de l'Amérique. Les particularités cessent d'être telles une fois qu'on a saisi leur raison profonde.

Et Amby poursuivait le cours de sa méditation... les manœuvres militaires hebdomadaires, par exemple, et les exercices stratégiques qui revenaient à intervalles réguliers : tous les résidents, jusqu'au dernier, y participaient ; ou bien, gravement, tenacement, sans la moindre touche d'humour, ils s'efforçaient de résoudre quelque tactique – tandis que, telle une volée de cailles, se dispersant aux environs, femmes et enfants visitaient les cachettes supposées d'imaginaires ennemis.

Cela avait permis au gouvernement fédéral de réduire considérablement le budget de la Défense. En effet, tout un peuple de soldats-citoyens se trouvait à sa disposition prêt à répondre au premier appel, prêt à mener une guerre totale, une guerre terrifiante, à tailler en pièces avec une sauvagerie digne de celle dont avaient jadis fait preuve les indiens des frontières (et aussi efficace que la leur) tout ennemi qui mettrait le pied sur le continent. Le gouvernement avait maintenu les forces aériennes, il fournissait le matériel, dirigeait la recherche en matière de sciences militaires, assurait le commandement suprême et organisait le plan de conduite opérationnel. La population tout entière constituait une armée permanente qui pouvait être mobilisée d'un moment à l'autre, formée d'hommes entraînés à l'action sans que cela coûtât un sou.

Amby, qui avait assisté à des manœuvres, réalisait tout à coup qu'une telle organisation devait donner à réfléchir à n'importe quel ennemi en puissance. Il s'agissait d'un phénomène nouveau, d'une révolution dans l'art de la guerre. Voici une nation ne possédant aucun objectif digne d'être bombardé, dont aucune ville ne valait la peine d'être investie ni occupée, dont les industries ne pouvaient en aucun cas être totalement détruites, dont tous les habitants, entre seize et soixante-dix ans, étaient des combattants volontaires, prêts au

combat.

Immobile, le professeur songeait à ce qu'il avait vu et qui était tantôt curieusement familier, tantôt étranger.

C'est ainsi que les mœurs qui avaient pris naissance sortaient de l'expérience ordinaire. Dans les camps s'était formée une idéologie curieuse, mélange de légendes, de superstition, de magie ; on y trouvait en vrac des connaissances anciennes encore vivaces, des cultes mineurs rendus aux héros, tout l'attirail intellectuel qu'on peut s'attendre à voir surgir à l'intérieur des petites communautés vivant en vase clos. Mais Amby comprenait que c'était là une des manifestations de la loyauté, de la fierté particulariste de chacun, homme et femme, à l'égard du camp dont il était résident. L'attachement à sa communauté avait pour corollaires d'étonnantes rivalités, parfois difficiles à saisir, entre les différents camps, rivalités qui s'extériorisaient de bien des façons, depuis les forfanteries de la masse jusqu'au refus hautain des chefs à partager leur savoir ou leurs secrets avec d'autres collectivités. C'était malaisé à comprendre à première vue, peut-être, mais cette attitude n'avait plus rien de mystérieux, une fois qu'on avait discerné qu'elle n'était pas autre chose que l'avatar subi par une vieille tradition, celle qui avait constitué l'alpha et l'oméga du mercantilisme américain.

Quel étrange édifice social, se disait le professeur Ambrose Wilson, enfoui dans son sac de couchage au cœur de la nuit chaude ! Quel étrange édifice social ! Mais d'une parfaite efficacité et tout à fait compréhensible, quand on était parvenu à dégager les fondations sur lesquelles il s'était bâti.

Compréhensible, sauf sur un point – quelque chose échappait à l'analyse. Moins un fait précis, peut-être, qu'une impression : l'impression que sous les apparences immédiates, sous la surface visible de cette existence renouvelée des bohémiens se cachait un facteur original ; un facteur vital, capital, dont on pouvait intuitivement deviner la présence mais auquel il était impossible de donner un nom.

Amby essayait de préciser cet élément nouveau et fondamental, passant au crible tout ce qu'il avait remarqué et qui pourrait lui donner un indice. Mais il ne trouvait rien de tangible, rien qu'il pût saisir, rien d'identifiable. Une gerbe sans épi, une fumée sans feu ! Une réalité absolument nouvelle qui, à l'instar de toutes, les autres, serait peut-être entièrement intelligible, envisagée dans son cadre de référence. Mais quel était-il donc, ce cadre, rêvait Amby ?

Ils étaient descendus vers le sud en suivant le fleuve et avaient rencontré bien des camps en chemin : camps de moisson aux vastes étendues de champs où ondulaient les tiges de froment mûrissant – camps industriels, avec leurs cheminées fumantes, d'où montait le

vrombissement des machines – camps de transport avec leurs parcs à camions où les accueillait le spectacle impressionnant des opérations d'affrètement – camps laitiers avec leurs troupeaux, leurs installations de transformation où se fabriquaient le beurre et le fromage, leurs porcheries (la charcuterie constituant une activité annexe de l'industrie laitière proprement dite) – camps d'élevage de la volaille – camps de matériel motorisé agricole – camps de mineurs – camps de voirie routière – camps de bûcherons... et bien d'autres encore ! De temps à autre, il leur arrivait de tomber sur un essaim ou un groupe de flottants qui, tout comme eux, se déplaçaient à la recherche d'un lieu où se fixer.

Partout, c'était le même refrain, le même chœur entonnant sa litanie : « Quel dommage ! », les mêmes nuées d'enfants attroupés, les mêmes chiens couverts de puces, et le délégué disant qu'il n'y avait pas de travail pour eux.

L'accueil était parfois plus amical ici qu'ailleurs ; alors, ils s'attardaient, un jour ou une semaine, pour se reposer de la fatigue du voyage, vérifier le moteur, se dérouiller les jambes, faire connaissance avec les gens.

Amby se promenait un peu partout, bavardait avec les uns et les autres, assis au soleil ou à l'ombre selon l'heure. A la longue, il avait l'impression de connaître les gens. Mais inmanquablement, lorsqu'il était persuadé de les avoir compris, il éprouvait la présence de quelque chose de subtilement étrange, d'intangiblement différent, comme si un être échappant à ses regards était assis au milieu du cercle, comme si on le regardait d'une cachette invisible. A de tels moments, Amby savait ce qui se dressait entre lui et ces hommes comme un voile à la trame serrée : quarante années oubliées.

Il prenait l'écoute de la radio collective, des postes d'amateurs modèle 1960. Alors, venues d'autres camps, les uns voisins, les autres situés à l'autre bout du continent, s'élevaient des voies spectrales, tissant un étrange réseau de communications à l'échelon du village. Ce n'était la plupart du temps qu'un échange d'échos et de propos d'intérêt local. Mais il y avait aussi autre chose : des messages officiels (commande d'une tonne de fromage, d'un camion de foin, d'une pièce de rechange pour une machine détériorée), reconnaissance de dette entre deux camps, portant sur quelque marchandise, quelque circuit manufacturé ; et parfois la dette était portée au compte d'un autre camp débiteur et l'on assistait alors à un étrange marchandage où les comptes se soldaient par un jeu compliqué de permutations de créances. Et toutes les conversations familières qui constituaient un élément important des émissions portaient la marque de la nouvelle culture, de cette culture fantastique, presque incroyable, qui avait fleuri depuis que la population, désertant en une nuit son foyer

urbain, avait embrassé la vie nomade.

La présence de la magie s'y faisait sentir : une magie aimable utilisée pour le bien des gens. Comme si farfadets et fées tutélaires, temporairement bannis d'un monde matérialiste, avaient fait leur réapparition. Des cérémonies singulières, renouvelées des rites des temps passés, se déroulaient couramment ; talismans et invocations étaient d'un emploi quotidien. La foi oubliée, la foi simple et ancienne en des croyances puériles était rendue à la vie. *Peut-être*, songeait Amby, *peut-être est-ce aussi bien ainsi !*

Mais le plus étonnant de tout, c'était encore la fusion de l'ancienne magie, des vieilles superstitions avec la technique moderne qui présentait aux yeux des gens une importance tout aussi fondamentale : cybernétique et gris-gris allaient de pair, la danse de la pluie et l'agronomie marchaient la main dans la main.

Cela tracassait Amby de bien des manières. Car, désireux de comprendre ce qu'il voyait, d'analyser le phénomène après l'avoir réduit à ses éléments constitutifs pour en extraire le schéma historique élémentaire, il se heurtait toujours à un obstacle infranchissable : chaque fois que le schéma semblait s'organiser en un système cohérent, le professeur s'apercevait qu'il ne travaillait sur rien de plus solide qu'un témoignage superficiel. Quelque chose manquait : ce facteur vital qu'il pressentait.

Le refrain familial des « quel dommage ! » avait accompagné leurs pas tout au long du voyage. Jake se faisait du souci, et comment l'en blâmer ? Dans son sac de couchage, nuit après nuit, le professeur l'entendait parler avec Myrt à l'heure où les enfants étaient endormis et que lui-même aurait dû être également plongé dans le sommeil. Il avait beau, par correction, se tenir assez loin et s'efforcer de ne pas prêter l'oreille à la conversation, le ton du dialogue murmuré laissait facilement deviner le sujet de discussion du couple.

C'était navrant, pensait Amby ! L'espoir et la confiance de Jake avaient été si grands ! Quel spectacle déchirant que de voir un homme perdre sa confiance un peu plus chaque jour, que de voir l'espoir le fuir comme du sang s'écoulant d'une blessure !

L'historien se retourna dans son sac et ferma les yeux. Le sommeil vint à lui comme une main familière, consolante. Un instant embrumé, alors qu'il oscillait à la limite des deux univers, celui de la réalité et celui du rêve, il revit, dans toute sa splendeur idéalisé le tableau pendu au-dessus de la cheminée, auréolé par la lumière de la lampe.

XX

Lorsqu'il s'éveilla, la remorque n'était plus là.

Il ne s'en aperçut pas immédiatement car il demeura un moment immobile après avoir repris conscience, jouissant de la chaleur confortable de sa couche, du vent frais qui lui caressait le visage, de la joie des oiseaux qui se répondaient d'arbre en arbre, de bosquet en bosquet, du murmure du ruisseau rouleur de cailloux.

C'est merveilleux d'être vivant, se disait-il, et vaguement, se demandant ce que cette journée tenait en réserve, il se sentait heureux de n'avoir rien à redouter.

Alors, il constata que la roulotte n'était plus à sa place. Il fallut quelques secondes pour que le fait acquière toute sa réalité et il eut à ce moment l'impression de recevoir un coup en pleine face.

D'abord, une onde de panique le submergea ; mais cette vague glaciale où la terreur de la solitude se mêlait à l'angoisse de l'abandon battit en retraite devant la montée de fureur qui coula soudain son feu dans ses veines. Amby se dépêtra de son sac et se vêtit tout en essayant de reconstituer les événements.

Ils s'étaient installés la veille au sommet d'une côte et il se rappelait qu'il avait fallu caler la remorque à l'aide de pierres. Vraisemblablement, Jake les avait enlevées, avait desserré les freins et poussé le véhicule jusqu'en bas. Il n'avait mis le moteur en marche que lorsqu'il s'était trouvé suffisamment loin pour que le bruit ne réveillât pas le professeur. Amby, l'esprit engourdi, fit quelques pas : les pierres qui avaient servi à bloquer les roues de la remorque étaient là. On voyait encore dans la rosée l'empreinte des pneus.

Il vit autre chose encore : la carabine de Jake, son bien le plus précieux, posée contre un arbre et, à côté d'elle, le vieux sac à dos ventru. Son propre sac à dos. Amby s'agenouilla pour en dénouer le cordon. Le sac contenait deux cartons d'allumettes, dix boîtes de munitions, ses vêtements de rechange, de la nourriture, des ustensiles de cuisine, des couverts et son vieil imperméable.

Toujours à genoux, il contempla l'étalage hétéroclite. Des larmes brûlantes montaient à ses yeux. C'était une trahison, bien sûr, et pourtant la trahison n'était pas totale puisqu'ils ne l'avaient pas

complètement oublié. C'était un vol, une désertion, la pire des mauvaises actions : mais Jake lui avait laissé le fusil auquel il tenait comme à la prunelle de ses yeux.

Ces discussions à voix basse, avaient-elles été, non les récriminations qu'il avait imaginées, mais les préparatifs d'un complot ? S'il avait essayé de saisir les mots dont il n'entendait que le murmure, s'il s'était glissé jusqu'à portée de voix du couple, s'il avait appris ce que tramaient l'homme et la femme... à quoi cela aurait-il avancé ?

Il referma le sac et l'endossa, plaça son sac de couchage roulé en bandoulière et prit la carabine. Ce serait lourd à porter mais il irait doucement. De plus, se dit-il, en matière de consolation, il avait encore son portefeuille : l'argent ne lui ferait pas défaut. Il se demanda, sans d'ailleurs attacher beaucoup d'importance à cette pensée, comment Jake se débrouillerait sans un centime pour l'essence et la nourriture.

Il avait l'impression de l'entendre parler dans la nuit :

« C'est la faute au prof si on veut d'nous nulle part ! Dès qu'ils le voient, y's'disent que ça fera pas long feu avant qu'il soit une bouche inutile. Y' vont pas s'encombrer d'quelqu'un qui sera une charge d'ici un an ou deux... »

Ou bien :

« J'te l'dis, Myrt, c'est à cause du prof ! Tous ses grands mots, les gens s'méfient ! Ils s'disent comme ça que l'prof ça marchera jamais, qu'c'est un crâneur. Tandis qu'nous, on est des gens normaux, ordinaires. Si on n'avait pas le prof sur le dos, ils nous prendraient tout de suite ! Ça ferait pas un pli ! »

Et encore :

« Nous, on peut faire n'importe quoi tandis qu'le prof, lui, c'est un spécialiste. On n'arrivera jamais à rien si on le plaque pas. »

Amby hocha la tête. Jusqu'où un homme est-il capable d'aller une fois qu'il est vraiment désespéré ? Contre le désespoir, la reconnaissance, l'honneur, l'amitié même sont de bien fragiles barrières.

A présent, que faire ?

Sûrement pas demi-tour, sûrement pas rentrer comme l'idée lui en était tout d'abord venue ! Ce serait impossible : dans un mois à peu près, il neigerait dans le Nord. S'il décidait de regagner la maison, il lui faudrait attendre le printemps.

Il n'avait qu'une solution : continuer à descendre vers le midi. Il mettrait plus de temps, c'est tout. Et il aurait davantage de mérite. De plus, tout seul, il réfléchirait mieux. Il en avait besoin : le cours qu'avait pris le monde devait être élucidé. Quelque part, il le savait, il

y avait une réponse, la clé du facteur inconnu dont il devinait l'existence d'après ce qu'il avait vu dans les camps. Lorsque ce facteur aurait été déterminé, le graphique historique pourrait être tracé : alors la tâche qu'Amby avait entreprise serait achevée.

Il posa son attirail à terre et avança jusqu'à la route. Il se tint au milieu de celle-ci, la contempla successivement en avant et en arrière. Elle était longue. Elle était vide. Il serait aussi solitaire qu'elle.

Il n'avait pas eu d'enfants et, durant ces dernières années, c'est à peine s'il avait eu un ami. Il fallait bien l'admettre : son ami le plus proche avait été Jake. Mais Jake était parti. Ce n'était pas seulement la distance et les lacets de la route qui maintenant séparaient les deux hommes mais la mauvaise action de l'ami d'autrefois.

Amby roula les épaules avec toutes les marques d'un courage et d'une compétence qu'il n'éprouvait guère, ramassa son sac de couchage, son havresac, son fusil et prit la route.

X

Un mois s'était écoulé lorsque, par le plus grand des hasards, Amby tomba sur le camion à l'arrêt. Le crépuscule approchait et il était en quête d'un endroit où passer la nuit quand il aperçut la semi-roulotte. A peu de distance du véhicule, un homme accroupi auprès du feu allumé depuis peu alimentait précautionneusement la flamme avec de minces branchettes. Son compagnon ouvrait une boîte de ration. Un troisième individu surgit des bois, un seau à la main, revenant sans doute de la corvée d'eau.

A la vue d'Amby, celui qui s'occupait du feu se leva.

« Salut, étranger ! Vous cherchez un bivouac ? »

Le professeur acquiesça et s'avança vers la lumière.

« Je vous remercie, fit-il en se débarrassant de son sac.

— Nous sommes heureux de vous avoir parmi nous », rétorqua l'homme. Il reprit sa place auprès du foyer et continua à le charger.

« En général, nous ne bivouaquons pas. On s'arrête juste le temps qu'il faut pour manger un morceau et on repart. Il y a une couchette dans la cabine : comme ça, pendant qu'un tient le volant, l'autre peut dormir. Et Tom aussi sait conduire. »

Du menton, il désignait le porteur d'eau.

« Lui, c'est pas un chauffeur. Il est professeur à l'université. Pour le moment, il est en congé. Par-delà les flammes, il sourit : Congé officiel pour travaux personnels.

— Moi aussi, répondit Amby. Seulement, je suis en congé à titre définitif.

— Mais ce soir, on passe la nuit dehors, reprit le camionneur. Le moteur fait un bruit qui ne me plaît pas. Et puis, il chauffe un peu trop. Il va falloir le démonter.

— Ici ?

— Pourquoi pas ? Un endroit en vaut un autre...

— Mais...»

Le chauffeur étouffa un petit rire.

« Il n'y a pas de problème : Jim, mon équipier, c'est un élévateur. Il maintiendra le camion au-dessus des flammes pendant qu'on démontera le moteur. »

Amby s'assit dans le cercle lumineux.

« Je m'appelle Amby Wilson et je voyage.

— Vous venez de loin comme ça ?

— Du Minnesota.

— Ça fait déjà une jolie trotte pour quelqu'un de votre âge !

— J'ai fait une partie de la route en voiture.

— Et la voiture vous a lâché ?

— Non. Mon compagnon est parti avec elle.

— Voilà ce que j'appelle une belle vacherie, proféra sentencieusement l'homme.

— Oh ! ce n'était pas par méchanceté. Il s'est affolé.

— Vous essayez de retrouver sa trace ?

— A quoi bon ? Je n'y parviendrai pas.

— Et pourquoi ne pas demander à un pisteur ?

— Un pisteur ? Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Bon Dieu, grand-père, d'où arrivez-vous donc ? »

Et, Amby dut le reconnaître, la question était judicieuse !

« Un pisteur, dit Tom, c'est un télépathe. Un télépathe d'un genre particulier capable de retrouver presque à coup sûr la trace d'un esprit. Un chien de chasse humain, si vous voulez. Une tâche difficile et ils ne sont pas nombreux. Mais avec le temps, nous espérons qu'il y en aura de plus en plus – et de meilleurs ! »

Un pisteur, c'est un télépathe !

Tout simplement ! Sans crier gare !

Un télépathe d'un genre particulier – comme s'il y en avait différents genres...

A croupetons devant le brasier, Amby lança un coup d'œil à la dérobée, s'attendant à voir les autres rire sous cape. Mais aucun d'eux ne riait sous cape. On eût dit que la télépathie à laquelle ils venaient de faire allusion était un fait des plus banals.

Était-il possible que, cinq minutes après qu'il eut fait leur connaissance ces individus eussent lâché le mot qui, pour la première fois, allait permettre à Amby de démêler le fatras de folklore et de sorcellerie qui était monnaie courante dans tous les camps qu'il avait visités ?

Un pisteur était un télépathe ; et un élévateur était peut-être un téléporteur ; un leveur de blé, quelqu'un possédant un don inné de sympathie, une compréhension instinctive de la matière vivante.

Était-ce le fameux « chaînon manquant » qu'il cherchait ? Le facteur pressenti, responsable de cette impression d'étrangeté qu'il avait éprouvée dans les caravanes... Était-ce l'élément de logique qui rendrait compte rationnellement des pratiques telles que les danses

pour la pluie et de tout ce fétichisme qu'il avait considéré comme l'inévitable conséquence de la vie en vase clos ?

Amby croisa ses mains autour de ses genoux, les doigts étroitement enlacés pour qu'ils ne tremblent pas. « *Grand Dieu, cela expliquerait tant de choses ! Si vraiment c'est bien là la réponse, cette culture est invincible !* »

Tom prit la parole, interrompant les réflexions d'Amby :

« Vous disiez que vous êtes comme moi en congé. En congé définitif, avez-vous ajouté. Seriez-vous aussi un universitaire ?

— Je l'étais mais mon université a fermé. C'était une université à l'ancienne mode. Il n'y avait plus d'argent et guère d'étudiants.

— Vous cherchez un nouveau poste ?

— Je prendrai ce qui se présentera. Personne n'a l'air de vouloir de moi.

— Les écoles manquent de personnel. Elles vous accueilleraient à bras ouverts.

— Vous parlez de ces universités itinérantes ?

— Précisément. »

Le chauffeur haussa les sourcils :

« Vous avez l'air de ne pas les tenir en grande estime ?

— Je ne connais rien d'elles.

— Elles valent toutes celles qui ont jadis existé. Si on vous dit le contraire, c'est un mensonge. »

Amby se pencha vers le feu. Son esprit bouillonnait de questions, d'espoirs et de craintes.

« Quand vous m'avez parlé des pisteurs... vous avez dit qu'il s'agissait d'une catégorie particulière de télépathes. En existe-t-il d'autres ? Je veux dire, y a-t-il d'autres possibilités ?

— Quelques-unes, répondit Tom. Des talents spéciaux surgissent de nos jours. Nous envoyons à l'université tous les individus en qui nous détectons des porteurs de talents pour les éduquer. Mais nous ne pouvons pas faire grand-chose. Après tout, comment est-ce que vous ou moi pourrions éduquer un télépathe ? Nous ne pouvons guère que nous contenter de les encourager à tirer le meilleur parti de leurs facultés. »

Troublé, Amby secoua la tête :

« Mais je ne comprends pas. Comment se fait-il que de tels talents se manifestent maintenant ? Qu'ils ne se soient pas révélés plus tôt ?

— Ils existaient peut-être avant le Jour. C'est très possible. Ils devaient être là, en puissance, attendant de pouvoir se développer. Et, justement, l'occasion faisait défaut. Peut-être la fébrilité de l'existence d'alors tuait-elle ces facultés dans l'œuf ? Peut-être aussi les méthodes

pédagogiques en vigueur avaient-elles une influence néfaste en raison de leur tendance à l'uniformisation ? Certains pouvaient fort bien posséder un talent mais ils n'osaient l'utiliser de peur de paraître différents dans une culture où l'on se fait remarquer lorsque l'on n'est pas comme tout le monde. Ayant peur, ils réprimaient leurs talents jusqu'à les oublier complètement pour être en paix. Quelques-uns ont certainement, dans cette hypothèse, employé le don qu'ils « possédaient : mais en secret, dans leur intérêt personnel. Vous rendez-vous compte de l'avantage qu'un avocat, un politicien ou un commerçant pourrait retirer de l'usage de la télépathie ?

— Croyez-vous réellement à cette histoire-là ?

— Enfin... en partie. Mais la possibilité existe.

— Qu'est-ce que vous croyez exactement ?

— Aujourd'hui, les gens sont plus malins qu'autrefois, dit le camionneur.

— Non, Ray, ce n'est pas cela du tout. Les gens sont toujours les mêmes. Il est très possible que, dans les anciens temps, avant le Jour, les gens aient eu les dons. Mais ces derniers ne se manifestaient pas aussi fréquemment que maintenant. C'est que nous avons jeté par-dessus bord pas mal d'interdits et de conventions. Lorsque nous avons quitté les maisons et toutes les choses dont nous pensions ne pouvoir nous passer, nous avons du même coup abandonné une masse de contraintes. La concurrence entre les hommes a disparu et ce fut la fin d'une foule de complications. Maintenant, aucun carcan ne nous empêche de respirer. Plus besoin de s'inquiéter de l'opinion du voisin : le voisin est devenu un ami ; il n'est plus l'aune de notre position sociale et économique. Nous ne nous efforçons plus de faire en vingt-quatre heures ce qui prend deux jours à accomplir. Il est vraisemblable que nos conditions de vie actuelles nous offrent le moyen de développer en nous quelque chose qui, jadis, ne pouvait pas arriver à terme. »

Jim, l'aide-conducteur, avait accroché une bouilloire pleine de café à une branche fourchue au-dessus du feu. Tandis que le breuvage chauffait, il découpait les portions.

« Ce soir, on a des côtelettes de porc, dit Ray. Dans la matinée, on est passé devant un camp de fermiers. Le cochon se baladait au beau milieu de la route. Pas moyen de l'éviter...

— Un peu plus, tu démolissais le camion pour ne pas le rater !

— Je n'ai jamais entendu une calomnie pareille ! protesta le chauffeur. Parole, j'ai tout fait pour l'éviter... »

Jim jetait dans une immense poêle à frire les tranches de viande au fur et à mesure qu'il les débitait.

« Si vous cherchiez un poste d'enseignant, reprit Tom, le mieux est

de vous adresser à une de nos universités. Il y en a des quantités. La plupart du temps, ce sont de petits établissements.

— Mais comment vais-je les trouver ?

— Il faut demander. Elles vont et viennent sans cesse. Quand les gens en ont assez d'habiter un endroit, ils vont ailleurs. Mais vous avez une chance sérieuse, à présent. Le Sud en regorge. Au printemps, les écoles remontent vers le Nord mais à l'automne, elles prennent la route du midi. »

Le camionneur s'était levé. Il se roula une cigarette. D'un coup de langue, il colla le papier, planta le petit cylindre entre ses lèvres et se baissa pour ramasser un tison.

« Dites donc, murmura-t-il après s'être allumé, pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ? Il y a de la place. Et on en rencontrera à la pelle, des universités, en cours de route. Vous aurez le choix. Si le cœur vous en dit, vous pourrez rester avec nous jusqu'à la côte. Tom y va. Il a des parents par là.

— Bien sûr, dit Tom. Pourquoi ne pas nous accompagner ?

— C'est pas comme autrefois, dit le chauffeur. Mon vieux aussi était routier. On perdait pas de temps. Pas question de s'arrêter. On roulait sans discontinuer.

— C'était la même chose pour tout le monde, dit Amby.

— Mais maintenant, on ne s'en fait pas. On va peut-être moins vite, mais c'est rudement plus agréable et qu'est-ce que ça peut bien faire si on a un ou deux jours de retard ? »

Jim disposa la poêle sur un lit de braises.

« Et puis, poursuivit Ray, avec un élévateur comme équipier, cela facilite la conduite. Plus besoin de charger ni de décharger le camion. Si on s'embourbe, il vous tire de là. Jim est le meilleur des aides que j'aie jamais eus. S'il le faut, il vous soulève ce mastodonte sans la moindre difficulté. Seulement, il faut tout le temps être sur son dos : un type plus flemmard que lui, cela n'existe pas ! »

Jim continuait à faire cuire ses côtelettes sans mot dire. Le routier lança son mégot dans le feu mais il avait mal visé : la cigarette atterrit dans la poêle. Presque aussitôt, Amby la vit s'élever, décrire un arc de cercle et tomber au milieu des cendres.

« J'en ai assez. Ray, s'écria Jim. Prends garde à ce que tu fais. Cela me fatigue d'être sans cesse à ramasser ce que tu laisses tomber.

— Alors, vous restez avec nous ? demanda le conducteur à Amby. Comme ça, vous verrez du pays. »

Le professeur hocha la tête.

« Il faut que j'y réfléchisse. »

Mais ce n'était qu'un prétexte. Il n'avait pas besoin de réfléchir.

Il savait qu'il n'irait pas avec eux.

XI

Debout près des vestiges du feu de camp, agitant le bras en signe d'adieu, Amby regardait le véhicule se perdre dans la brume matinale. Lorsqu'il se fut évanoui, le professeur se baissa, ramassa son havresac et son matériel de couchage qu'il lança sur son épaule. Quelque chose tressaillait en lui. Un étrange sentiment d'urgence. Il était joyeux. Joyeux de retrouver cette émotion intérieure après tous ces mois. Joyeux de savoir qu'il avait une tâche à remplir.

Il fit des-yeux le tour du camp, contemplant les cendres froides, le tas de bois, la large tache d'huile de moteur que buvait lentement le sol.

S'il ne l'avait pas vu, il ne l'aurait pas cru ! Mais il ne pouvait douter du témoignage de ses propres sens. Il avait vu ! Il avait vu Jim lever le moteur, une fois celui-ci libéré des fixations qui le retenaient au châssis. Le lever, le faire avancer au-dessus du feu sans pour autant remuer le petit doigt. Puis, sans l'aide du moindre outil, les écrous tellement serrés qu'ils défiaient la clé, avaient tourné sur eux-mêmes comme à contre-cœur, avaient glissé le long de la tige filetée ; puis, sans intervention physique, s'étaient alignés sur le sol.

Un *nabab* ne lui avait-il pas dit un jour (il lui semblait qu'il y avait bien longtemps de cela) que les résidents d'un camp avaient fait marcher son usine avec une remarquable efficacité ? Il s'inquiétait, disant qu'il faudrait au moins un mois à leurs successeurs pour comprendre à fond le fonctionnement des mécanismes que les premiers avaient agencés.

S'ils étaient efficaces ? Grand Dieu ! Quelles méthodes sans précédent, quels nouveaux principes à peine devinés avaient donc été mis en œuvre pour modifier cette usine ?

Et, rêvait Amby, combien de méthodes et de principes nouveaux étaient-il appliqués d'un bout à l'autre de ce pays ? Pourtant, leur nouveauté échappait à ceux qui les avaient découverts et qui les considéraient plutôt comme des secrets commerciaux, comme des atouts puissants dans la négociation des marchés, comme le bien-fonds de la tribu. Sur toute l'étendue de la nation, combien de talents nouveaux, combien de variantes de ces talents spécifiques ?

C'était une culture neuve. Une culture invincible, pour peu qu'elle

prît conscience de sa puissance, qu'elle parvînt à s'arracher à son corset de provincialisme. Si seulement les capacités qu'elle recelait pouvaient déchirer le voile de superstition qui les enveloppait ! Et cela serait la tâche la plus difficile, peut-être ; la magie servait à masquer une ignorance désagréable, à expliquer ce que l'on comprenait mal. C'était la solution de la simplicité et de la facilité. Il serait dur de faire admettre aux gens que, dans les circonstances présentes, il fallait accepter d'en savoir peu et de comprendre mal – l'accepter et attendre patiemment que le jour vienne où les choses finiraient par devenir intelligibles.

Amby prit la carabine appuyée contre un arbre. Ce fut avec une sorte de gaieté qu'il la balança. Son contact avait quelque chose de curieusement familier comme si l'arme n'était qu'une extension de lui-même, le prolongement naturel de sa main.

C'était ainsi qu'il en allait avec ces hommes et leurs dons : ils s'étaient si bien accoutumés à leur magie que celle-ci participait étroitement à leur vie quotidienne. Ils n'en distinguaient pas la grandeur.

Lorsqu'on y réfléchissait, il y avait là des possibilités fantastiques. Que les talents se développent et, d'ici cent ans, il n'y aurait plus une seule de ces bredouillantes radios : celles-ci seraient remplacées par les télépathes qui couvriraient le pays d'un réseau d'une merveilleuse souplesse, ignorant toute défaillance, insensible aux conditions atmosphériques ; un système de liaison intelligent, humain, libéré des limitations inhérentes à toute installation électronique.

Les camions, eux aussi, disparaîtraient : à leur place, on verrait des relais de téléporteurs assurant d'une côte à l'autre le transport du fret, rapidement, sans secousse, sans se soucier ni du temps qu'il fait, ni de l'état des routes.

Et encore ne s'agissait-il là que de deux exemples ! Que donneraient les autres possibilités – celles que l'on connaissait, celles qu'on soupçonnait seulement, celles qui paraissaient encore inaccessibles ?

Amby se dirigea vers la route. Où était ce camp où on lui avait demandé s'il s'y connaissait en matière de fusées. Et celui qui souhaitait tellement avoir un chimiste parce que les garçons risquaient de faire des bêtises, en essayant de fabriquer des carburants ? Où pourrait-il trouver un élévateur ? Et, qui sait ? un bon télépathe ? Un télépathe à tous usages ?

Il avait une idée. Pas grand-chose encore, il le reconnaissait. Mais c'était tout de même un commencement. « Seigneur, donnez-moi dix ans encore ! Rien que dix ans, je n'en demande pas plus ! »

Mais s'il n'avait que deux ans devant lui, il lui fallait quand même se lancer. S'il accomplissait le premier pas, un autre, peut-être,

prendrait la succession. Mais il fallait que quelqu'un fît ce premier pas. Quelqu'un comme lui, capable de considérer objectivement cette société néo-tribale à la lumière de l'histoire passée. « Peut-être ne sommes-nous plus très nombreux », se dit-il.

Ce serait un dur travail. Mais il pensait avoir trouvé le moyen de les convaincre.

Il marchait au milieu de la route en sifflotant.

Ce n'était pas énorme. Mais s'il pouvait le réaliser, ce serait spectaculaire. Alors, chaque camp s'efforcerait d'en faire autant. C'était quelque chose comme cela qui était nécessaire pour leur mettre du plomb dans la tête, leur faire toucher du doigt toutes leurs propres possibilités, les faire s'interroger sur la façon dont ils pourraient tirer parti de toutes les facultés étranges qui avaient germé dans le terreau de la société nouvelle.

Mais où était donc ce camp qui cherchait un spécialiste en fusées ?

Quelque part au bout de la route, de la route en lacets, de la route vide qui n'était plus solitaire. Un bon bout de chemin à parcourir ! Cent milles ? Deux cents ? Ou plus encore ?

Il marchait d'un bon pas, essayant de se rappeler. Mais ce n'était pas commode. Tant de jours s'étaient écoulés et il était passé par tant de camps ! S'il y avait seulement un point de repère, un événement marquant. Avec cela, il serait sûr de se retrouver.

Mais les événements marquants avaient été trop nombreux, eux aussi.

XII

Il suivit la route, s'arrêtant à tous les camps qu'il rencontrait et, partout, monotone, il recevait la même réponse :

« Des fusées ? Que voulez-vous donc que nous fassions avec des fusées ? »

A tel point qu'il finissait par se demander s'il n'avait pas rêvé, s'il y avait vraiment eu un camp où on lui avait dit qu'un technicien en fusées aurait été le bienvenu. Qui avait donc besoin de fusées ? Pour quoi faire ?

Sa réputation le précédait : on le connaissait. Grâce aux télépathes ou à la radio ou à la transmission rapide des cancans, il devint une figure légendaire. Dans les camps, on l'attendait comme si son arrivée était annoncée et le salut qui l'accueillait était à présent une véritable scie :

« Ne seriez-vous pas le monsieur qui cherche des fusées ? »

Mais en dépit des plaisanteries, en dépit de son propre mythe, il était à présent intégré à ce peuple. Ce qui ne l'empêchait pas de ne pas se trouver tout à fait sur le même plan que ces hommes auxquels il s'était assimilé : il voyait leur grandeur – une grandeur que ne discernaient pas ceux-là mêmes qui la détenaient – une grandeur dont il fallait absolument qu'ils prissent conscience – une grandeur qui, pour prendre vie, exigeait bien plus que des mots et des sermons.

Amby prenait place avec ses hôtes aux veillées qui, le soir, réunissaient la communauté, dormait dans les roulottes qui pouvaient abriter une personne en surnombre, participait aux besognes communes, était attentif aux histoires qui se contaient dans les camps. Et lui aussi, parfois, prenait la parole. Fréquemment, il ressentait cette impression, désormais familière, d'étrangeté ; mais il était capable de l'identifier et cette sensation n'éveillait plus en lui-même le même trouble qu'autrefois. Il lui arrivait maintenant de discerner au milieu du cercle des résidents celui qui dégageait les effluves insolites qu'il capait.

La nuit, dans sa couchette, il méditait longuement sur ce point et petit à petit une théorie prenait forme.

L'Homme avait de tout temps possédé ces facultés. Peut-être

existaient-elles déjà quand il habitait encore les cavernes ! Mais, pas plus autrefois que maintenant, il n'avait compris quelle puissance dormait en lui. Il l'avait laissée en friche. Bien plus, il lui avait franchement tourné le dos. Il s'était engagé sur une voie totalement différente ; il avait délaissé l'esprit au profit de la main pour édifier une culture complexe, une culture merveilleuse et impressionnante fondée sur les machines. De ses mains, au prix de difficultés terribles, il avait élaboré des mécaniques compliquées qui exécutaient ce que son esprit aurait parfaitement pu réaliser à lui seul s'il l'avait désiré. Son pouvoir réel, l'Homme l'avait masqué derrière une sémantique de son cru et, en quête d'une réalité intellectuelle, il avait ridiculisé cela même qu'il cherchait.

Dans le cours qu'avaient pris les choses depuis quarante ans, Amby ne voyait nullement un accident : il était convaincu que l'issue était inévitablement inscrite dans le destin de la race humaine. Il ne s'agissait de rien d'autre que d'un retour pur et simple à la voie que, depuis toujours, l'homme avait eu pour vocation de suivre. Après avoir erré au long des siècles, voici que l'humanité marchait sur le bon chemin. Même si la décentralisation ne s'était pas produite, même si l'ancienne culture ne s'était pas interrompue, l'Homme aurait malgré tout fini par en arriver là : car il y aurait forcément eu un hiatus quelque part dans la ligne du développement technologique. Les machines peuvent se compliquer : il existe toujours une limite à la complexité – que ce soit celle des machines ou celle de la vie.

La décentralisation avait donné un coup de pouce, précipitant un peu le rythme du processus, lui faisant gagner un millénaire. Mais c'était tout.

Encore une fois, l'homme avait fabriqué des mots astucieux – et banals – pour voiler l'éclat de cette chose effrayante qu'il ne comprenait pas. Un téléporteur s'appelait un élévateur, un télépathe un pisteur ; la faculté d'entrevoir le futur avait pris le nom de seconde vue et celui qui la possédait était baptisé « reluqueur ». Et il y avait une foule d'autres dons encore, des dons non reconnus ou vaguement pressentis tout au plus, que l'on classait en bloc sous le terme générique de « magie ». Ce qui n'avait d'ailleurs guère d'importance : une expression familière et sans recherche rend les mêmes services qu'une terminologie correcte. Elle risque même de faciliter la compréhension.

Quelque chose surviendrait – devrait nécessairement survenir ! – qui produirait le choc salutaire grâce auquel ces gens s'éveilleraient et réaliseraient ce qu'ils avaient entre les mains.

Ainsi Amby allait d'un camp à l'autre. Il n'avait plus besoin de poser sa question car celle-ci le précédait.

Homme-légende, il parcourait les routes et voici qu'à son tour il

entendait parler d'une légende.

Légende d'un homme qui, lui aussi, visitait les camps, offrant des remèdes aux malades, les guérissant.

D'abord, ce n'avait été qu'une rumeur. Un bruit qui revenait de plus en plus fréquemment. Puis le professeur atteignit un camp où on lui dit que le guérisseur s'était arrêté une semaine plus tôt.

Ce soir-là, devant le feu de camp, il écouta chanter les louanges de l'inconnu.

« Mme Cooper souffrait depuis des années, lui dit une vieille commère. Tout le temps à être malade... Des fois, fallait qu'elle reste au lit pendant des jours entiers. Et pas question de rien garder ! Elle a pris une bouteille de sa médecine et faut la voir maintenant, Mme Cooper : elle frétille comme un goujon ! »

De l'autre côté du feu, un vieux dodelina gravement du chef :

« J'avais des *rheumatisses* et pas moyen de m'en débarrasser ! Quelle misère ! La douleur partout dans les os. Et le docteur d'ici, i' pouvait pas rien faire. J'ai acheté un flacon de ce machin... »

Le bonhomme se leva et, en manière d'illustration, se lança dans une série d'entrechats.

Dans vingt camps différents, Amby entendit la même histoire : les grabataires se levaient et marchaient ; les douleurs s'évanouissaient ; la souffrance disparaissait en l'espace d'une nuit.

Un de plus, songeait le professeur. Une nouvelle magie. L'homme dont les doigts guérissent. Où cela finira-t-il ?

Enfin, il rencontra le guérisseur.

Ce soir-là, il pénétra dans l'enceinte d'un camp alors qu'il faisait déjà sombre. C'était l'heure où, le repas terminé et la vaisselle essuyée, on se rassemble pour bavarder. Mais cette fois, Amby ne vit pas une ombre parmi les roulottes – sauf celles d'un ou deux chiens folâtrant au milieu des boîtes à ordures ; les allées qui s'étiraient entre les véhicules étaient vides et l'écho de ses pas résonnait avec bruit. Il s'arrêta au centre du camp, se demandant ce qui avait bien pu attirer ainsi tous les résidents mais il n'osait appeler. A pas lents, il erra, attentif à saisir le moindre signe de mouvement, le plus léger effluve d'étrangeté. Et soudain, à la limite sud de l'emplacement, il aperçut de la lumière.

Prudemment il s'avança et le murmure de la foule frappa bientôt ses oreilles. Hésitant, il se demandait s'il convenait qu'il se montrât.

La foule était groupée devant un bouquet d'arbres ; elle s'agglomérait autour d'une roulotte solitaire. Une demi-douzaine de torches fichées en terre éclairaient la scène.

Un homme se tenait sur la dernière marche du petit escalier qui permettait d'atteindre la porte de la roulotte, et Amby entendait

vaguement sa voix. Mais si les mots qui lui parvenaient étaient faibles, ils sonnaient de façon familière. Il fit halte. Il revoyait soudain son enfance, la petite ville à laquelle il n'avait pas songé depuis des années, le gamin qu'il avait été courant à travers les rues où flottait la mélodie qu'on grattait sur un invisible banjo. C'avait été merveilleux ! Et on en avait parlé pendant des jours et des jours ! La vieille madame Adams ne jurait plus que par la médecine qu'elle avait achetée et attendait patiemment, au fil des ans, le retour du guérisseur. Mais le guérisseur n'était plus jamais revenu.

Amby rejoignit la foule. Une femme tourna la tête vers lui, soufflant en un murmure impétueux : « C'est lui », comme s'il s'agissait du Tout-Puissant. Puis elle redevint attentive.

L'homme en était à sa péroraison. Il ne parlait pas fort mais sa voix portait bien ; calme et solennelle, elle était en même temps humaine et autoritaire.

« Mes amis, disait-il, mes amis, je ne suis qu'un homme ordinaire. Je ne voudrais pas que vous pensiez autrement. Je ne voudrais pas vous berner en vous disant que je suis quelqu'un. Parce que ce s'rait pas vrai. Et puis j'parle pas bien. J'ai jamais été très fort sur la grammaire. Mais y en a peut-être pas mal parmi vous qui sont pas plus calés que moi en grammaire et je suis sûr que vous me comprenez tous. Alors, ça ira très bien comme cela. J'voudrais descendre, là, au milieu de vous tous, parler à chacun d'vous, les yeux dans les yeux. Mais vous m'entendrez mieux si je reste là où j'suis. C'est pas pour me donner des grands airs que j'me tiens en haut de ces marches. Non : j'essaie pas d'm'élèver au-dessus d'vous.

« Maintenant que j'vous ai dit que j'vous raconterai pas d'histoires, j'aimerais mieux m'arracher la langue et la jeter en pâture aux cochons plutôt que d'vous dire une chose qui soit pas la vérité vraie. Aussi, j'vais pas vous débiter des salades sur ma médecine. J'vais être tout à fait franc. J'vais vous dire que j'suis même pas docteur. J'ai jamais étudié la médecine. J'en connais pas un traître mot. Je m'considère seulement comme un messenger – quelqu'un qui vous apporte une bonne nouvelle.

« Mon remède, il a toute une histoire et si vous voulez m'écouter, j'vais vous la raconter. C'est une histoire qui vient de loin et elle a l'air invraisemblable : mais, croyez-moi ! Il n'y a pas un mot de faux dans c'que j'vais vous dire. Pour commencer, faut que j'vous cause d'ma vieille grand-mère. Ça fait une paye qu'elle est défunte, maintenant. Dieu ait son âme ! Y a jamais eu sur terre une femme plus bonne. Tenez ! J'me rappelle quand j'étais encore tout môme...»

Amby sortit des rangs et s'assit lourdement à même le sol, un peu à l'écart. *Quel culot !* murmura-t-il. *Quel cynisme !*

Lorsque tout fut terminé, que la dernière bouteille eut été vendue, que chacun s'en fut retourné au camp et que le guérisseur récupérait ses luminaires, Amby se leva et s'avança vers lui.

« Bonsoir, Jake », fit-il.

XIII

« Vous comprenez, prof, j'étais comme qui dirait le dos au mur. Complètement ratissés qu'on était... Plus d'oseille pour l'essence ni pour la becquetance. Et puis mendier... Alors j'me suis démoralisé, quoi ! J'm'ai dit qu'c'est pas une raison parc'qu'on a été honnête toute sa vie pour continuer à le rester. Seulement j'voyais vraiment pas quel profit tirer de la malhonnêteté, sauf peut-être en volant, mais c'était trop dangereux. N'empêche : j'étais prêt à n'importe quoi.

— Je le crois sans peine, murmura Amby.

— Allons, prof, geignit le faux guérisseur, allons... A quoi bon continuer à m'faire une grosse tête ? V's'allez pas toujours l'avoir à la caille, non ? On était bien embêtés après vous avoir laissé. Y' s'en est fallu d'peu qu'on fasse demi-tour : seulement, j'avais les jetons. Et, en définitive, vous vous en êtes bien tiré. »

Il tourna légèrement le volant pour éviter une pierre au milieu de la route.

« C'est marrant, hein, comment qu'les choses se goupillent ! reprit-il. Au moment qu'on croit qu'on est lessivé, y's'produit quelque chose. Un jour on s'arrête auprès de cette rivière, histoire d'essayer d'attraper des poissons, et voilà-t-y pas qu'les mômes y'découvrent une espèce de vieille boîte à ordures dans l'eau. Ils la sortent de d'là – vous savez comment qu'c'est avec les moutards ? Et qu'est-ce qu'on trouve dedans ? Des tas de bouteilles ! Cinq, six douzaines au moins. Et toutes pareilles. Quelqu'un avait dû s'en débarrasser en flanquant ça à la flotte longtemps avant. Comme j'avais pas grand-chose à faire, j'm'ai assis là, devant ces bouteilles, à me d'mander si j'pouvais en tirer quelque chose ou si ce serait un encombrement que d'les prendre. Alors d'un seul coup, l'idée m'est venue ! Elles étaient remplies de boue, y en avait qu'étaient ébréchées. Mais on les a lavées, on les a astiquées, et...

— Jake, dites-moi ce que vous avez mis dedans.

— Franchement, ce premier lot, j'me rappelle plus du tout ce qu'on s'est servi.

— Évidemment, aucun produit médical ?

— Prof, j'ai pas la plus petite idée de c'qu'on peut mettre dans une

médecine. Y a qu'une chose qui faut faire attention : pas y fourrer de trucs capables de tuer les gens ni de les rendre vraiment malades. Seulement, y faut qu'le produit soit pas agréable sinon on croit jamais qu'il fera du bien. Au début, elle se faisait du souci pour ça, Myrt, mais maintenant, elle s'en sort très bien. En particulier depuis qu'les gens disent que la marchandise est bonne pour leur santé. Entre parenthèses, j'me demande comment diable ça peut faire quelque chose pour leurs maladies ! Comment vous expliquez ça, prof ?

— C'est impossible.

— Mais les gens l'affirment. Tenez, y avait une espèce de vieille taupe...

— C'est un phénomène de foi conditionnée. Ils vivent dans un univers de magie : aussi sont-ils prêts à accepter à peu près n'importe quoi. Ils mentent littéralement le miracle.

— Vous voulez dire que tout se passe dans leur tête ?

— Absolument. Ils ont perdu toute sophistication, sinon vous n'auriez jamais réussi. Ils admettent une chose par un acte de foi, sans se poser de questions. Ils prennent votre produit et ils sont tellement persuadés qu'il va les guérir qu'ils guérissent réellement. Ils étaient trop jeunes du temps de la publicité pour avoir été trompés par ses affirmations frauduleuses, pour avoir été mystifiés jour après jour par les annonces chantant les louanges de n'importe quoi. On ne les a jamais escroqués, bernés, embobinés, intimidés : aussi sont-ils tout disposés à croire.

— Eh bien, prof, j'suis bien content que vous m'l'ayez expliqué. Ça m'tracassait un brin. »

Jake avait beau faire la grosse voix, les enfants n'en continuaient pas moins à chahuter derrière : tout comme autrefois. Amby, confortablement installé sur son siège, contemplait le paysage qui défilait.

« Êtes-vous sûr de savoir où se trouve ce camp ?

— J'le vois comme si c'était hier, prof. Je m'appelle même que j'm'étais dit qu'c'était pas banal, ces types qui voulaient un technicien en fusées. »

Il jeta un coup d'œil en coin à Amby :

« Vous mourez d'envie de le r'trouver, c'camp... Pourquoi ça vous tient tant qu'ça au cœur ?

— Une idée que j'ai...

— Vous savez, ce que j'me dis ? Que maintenant qu'on s'est retrouvés, on pourrait bien recommencer à faire équipe. Avec vos cheveux blancs et tout votre charabia savant...

— N'y songez pas, Jake.

— Mais où serait le mal ? On leur donnerait un spectacle. C'est ça

qui les a attirés au commencement. C'est plus comme avant, du temps de la télévision, du ciné, des matches de foot et compagnie... Les distractions, maintenant, y en n'a plus des masses. Rien qu'pour nous écouter, ils viendraient, les gens...»

Amby ne répondit pas.

C'était agréable de se retrouver là, comme avant songeait-il. Il aurait dû en vouloir à Jake. Mais il ne le pouvait pas. Tout le monde avait eu l'air si heureux de le revoir (même les petits, même Myrt), tout le monde essayait si visiblement de se faire pardonner !

Et, pourtant, ils recommenceraient si l'occasion se présentait à nouveau et s'ils pensaient que cela servirait leurs intérêts ! Mais, entre-temps, c'étaient de braves gens, de bons compagnons de voyage ; et ils le conduisaient où il désirait se rendre. Le professeur était satisfait. Il se demandait combien de temps il aurait dû errer avant de trouver le camp des fusées s'il n'était pas tombé sur Jake, Peut-être ne l'aurait-t-il jamais trouvé !

« J'ai pas mal gambergé, dit soudain le chauffeur. Si j'me présentais aux élections pour le Congrès ? A force de vendre mon remède, j'ai acquis beaucoup de pratique pour les discours en public. Et j'ai une drôle de plateforme électorale : abolir cet impôt sur la voirie. J'ai jamais vu de toute ma chienne d'existence des gens râler autant que ceux-ci quand ils parlent de la taxe routière.

— Vous ne pouvez pas vous présenter : vous n'avez pas de domicile fixe. Vous n'appartenez à aucun camp.

— J'y avais pas pensé. J'pourrais peut-être joindre un camp et y rester assez longtemps pour... ?

— Et vous ne pourrez pas abolir l'impôt sur les routes si vous voulez continuer à les utiliser !

— Vous avez peut-être raison, prof. Mais c'est quand même une honte, cet impôt. Les gens en ont par-dessus la tête ! »

Jake loucha vers les cadrans du tableau de bord :

« S'il n'y a pas d'imprévu, on arrivera à votre camp demain soir. »

XIV

« Cela ne marchera pas », dirent-ils.

Mais il avait prévu leur scepticisme.

« Cela ne marchera pas si vous ne coopérez pas. Il nous faut simplement du carburant.

— Nous en avons.

— Il n'est pas assez bon, rétorqua Amby. Et de loin ! Le camp du bas de la route étudie certains carburants de meilleure qualité ;

— Vous voulez qu'on aille les voir, le chapeau à la main, et...

— Pas le chapeau à la main ! Vous possédez quelque chose ; eux aussi. Pourquoi ne pas faire un échange ? »

Ils méditèrent la suggestion. Tout le monde était assis en cercle sous le gros chêne qui poussait au milieu du camp. Amby les observa tandis qu'ils réfléchissaient. Leurs visages durs et étonnés étaient des visages d'Américains du dix-neuvième siècle. Des visages sagaces. Leurs mains, noires et grasses, étaient jointes autour de leurs genoux.

Autour d'eux s'alignaient les roulottes avec leurs fenêtres ornées de pots de fleurs, tendues de cordes où flottait le linge à sécher et derrière lesquelles les femmes et les enfants silencieux étaient à l'affût : c'était un important conseil et chacun savait se tenir à sa place.

Au-delà des rangées de roulottes, se dressaient les grandes cheminées des ateliers agricoles.

« Je vais vous dire, monsieur, dit le délégué du syndicat. Cette histoire de fusées, pour nous, ce n'est qu'une amusette. Quelques garçons ont trouvé des manuels qui en parlaient, les ont lus, et cela les a intéressés. Bientôt, tout le camp s'y est intéressé à son tour. On bricole là-dessus exactement comme on joue au football dans d'autres camps. Ou qu'on organise des concours de tir. Il n'est pas question de s'énervier sur les fusées : ce n'est qu'un simple passe-temps.

— Mais admettons que vous puissiez les employer ?

— On n'a rien contre leur emploi au départ. Mais il faudrait qu'on y réfléchisse.

— Nous avons des élévateurs, monsieur. Beaucoup ! Nous

embauchons tous ceux que nous pouvons. Cela nous permet de baisser nos prix de revient et nous sommes en mesure de leur donner le salaire qu'ils demandent. Nous en employons un grand nombre aux chaînes d'assemblage.

— Je voudrais poser une question, dit un jeune. Est-ce qu'un élévateur peut se soulever lui-même ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, vous pouvez soulever un élément de tuyau sans aucune difficulté, par exemple. Mais si vous montez sur votre tuyau, vous pourriez bander vos muscles autant que vous voudrez : il ne remuera pas d'un millimètre.

— Eh bien ! un élévateur est capable de se soulever lui-même, fit le délégué. Un des types du montage s'installe sur les pièces qu'il soulève. Il prétend que c'est plus rapide ainsi.

— Alors, c'est parfait, intervint Amby. Supposons que votre homme soit dans une roulotte : il pourrait la lever, n'est-ce pas ? »

Le délégué hocha la tête :

« Facilement.

— Et la diriger ? La reposer par terre sans heurt ?

— Bien sûr !

— Seulement, il ne pourrait pas la mener très loin. A quelle distance, à votre avis ?

— Cinq milles. Dix à la rigueur. Cela semble aisé mais c'est loin d'être aussi simple que ça !

— Par contre, si vous disposez des fusées sur votre roulotte, l'élévateur n'aura pas d'autre travail à faire qu'à la diriger correctement. Est-ce que ce serait très dur ?

— Je ne sais pas exactement. Mais il me semble que ce ne serait pas tellement fatigant. Dans ces conditions, il pourrait la lever toute la journée.

— Bon. Imaginons maintenant qu'un incident se produise. Qu'un réacteur cesse de fonctionner, par exemple. Votre homme pourrait-il faire atterrir la roulotte sans rien démolir ?

— Le contraire m'étonnerait.

— Alors, je me demande pourquoi nous restons là à palabrer !

— Où voulez-vous en venir, monsieur ? demanda le délégué.

— Aux camps aériens ! Rendez-vous compte, mon cher ! Vous avez envie de changer de décor – ou de prendre des vacances – tout simplement ? Eh bien ! tout le camp s'envole et se retrouve au grand complet à l'endroit désiré. »

L'homme du syndicat se gratta le menton.

« Je ne dis pas que cela ne marcherait pas, admit-il. A mon sens,

cela devrait fonctionner. Mais pourquoi tant se compliquer l'existence ? Si l'on a envie d'aller ailleurs, on a tout le temps. Nous ne sommes pas pressés du tout.

— Oui, renchérit un autre. Ce n'est pas un motif suffisant. Il en faudrait un meilleur.

— Il en existe un, rétorqua Amby. L'impôt sur la voirie ! Si vous ne vous serviez plus des routes, vous n'auriez plus à payer la taxe. »

Un long silence suivit ces mots. Le regard d'Amby se posa successivement sur chacun des visages qui l'entouraient. Il avait gagné la partie.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

Full Cycle

Tous droits réservés.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (POUL). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948, – s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du Temps)*, 1955-1959) met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The High Crusade (Les Croisés du cosmos)*, 1960) exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers.

ASIMOV (ISAAC). – Né en U.R.S.S. en 1920, Isaac Asimov réside aux États-Unis depuis 1923. Après avoir obtenu un doctorat en chimie biologique, il fut quelque temps professeur de cette branche à l'École de médecine de l'Université de Boston, écrivant accessoirement des récits de science-fiction qu'il signait presque toujours de son nom véritable (ce qui ne semble pas lui avoir valu d'ennui particulier dans sa carrière académique). Par la suite, Isaac Asimov se consacra à une carrière d'écrivain indépendant, dans laquelle la science-fiction ne représenta bientôt plus qu'un à-côté. Asimov est en effet l'auteur d'excellents ouvrages de vulgarisation scientifique, parmi lesquels *The Intelligent Man's Guide to Science* (remarquable panorama des sciences physiques et biologiques, remis à jour en 1972 sous le titre de *Asimov's*

Guide to Science), des ouvrages d'histoire et un roman policier. Sa curiosité encyclopédique et sa formation scientifique rigoureuse se discernent dans ses récits d'imagination, où il met généralement l'accent sur le raisonnement, l'intelligence et l'ouverture d'esprit. Il a introduit dans ses récits de robots réunis sous le titre de *robot* (*Les Robots*, 1950) les trois lois de la robotique devenues fameuses depuis lors. Sa trilogie *Foundation* (*Fondation*, 1951-1953) est la première évocation d'un empire galactique futur. Il a réussi à combiner la science-fiction et l'énigme policière dans *The Caves of Steel* (*les Cavernes d'acier*, 1954) et *The Naked Sun* (*Face aux feux du soleil*, 1957). Un numéro spécial de *Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui fut consacré en octobre 1966. Isaac Asimov a fait paraître son centième livre (*Opus 100*) en 1969.

COGSWELL (THEODORE R.). – Né en 1918, professeur d'anglais, Theodore R. Cogswell s'est signalé depuis 1952 par des récits généralement courts, dans lesquels il sait suggérer des climats inquiétants par quelques touches brèves. Il organisa *l'Institute for Twenty-First Century Studies*, confrérie d'écrivains de science-fiction dont le bulletin a présenté de très intéressants textes explorant « De l'intérieur » les problèmes liés au genre, à son développement et à ses critiques.

DRYFOOS (DAVE). – Ecrivit une vingtaine de nouvelles dans divers périodiques entre 1951 et 1955 principalement, plusieurs de ces récits étant ultérieurement repris dans des anthologies.

GRIFFITH (ANN WARREN). – Ex-actrice, ex-secrétaire, ex-bibliothécaire, Ann W. Griffith s'est consacrée à la littérature après avoir renoncé à ces diverses activités. Sa signature est apparue au début des années cinquante dans plusieurs périodiques à grand tirage et, plus rarement, dans des magazines de science-fiction.

KNIGHT (DAMON). – Né en 1922. Débuts en 1941. Se fait connaître en 1945 par un célèbre éreintement du *Monde du non-A* de Van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complétée en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit peu (quatre romans et une soixantaine de nouvelles en trente ans) et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années soixante, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe partout, ce qui lui vaut une brillante carrière d'anthologiste, commencée avec *A Century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux fois par an environ

depuis 1966) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue, avec les *Dangerous Visions* d'Ellison, à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre.

KUTTNER (HENRY). – Né en 1914. Formé par la lecture de la revue *Weird Tales*, où il fit ses débuts en 1936 avec des récits d'horreur et d'*heroic fantasy* ; puis il passa à la science-fiction pour des raisons alimentaires, fit du tout-venant pendant quelques années sous divers pseudonymes. En 1940, il épouse Catherine Moore, écrivain de science-fiction comme lui. En 1942, ils commencent à écrire des nouvelles en collaboration, généralement sous les pseudonymes de Lewis Padgett et de Lawrence O'Donnell : elle apporte son style, son imagination, son sens de l'épopée ; il apporte son sens de la construction, son goût du morbide, son humour. Tout de suite, c'est la réussite : *Deadlock* (1942), *The Twonky* (*Le Twonky*, 1942), *Mimsy Were the Borogoves* (*Tout smoudes étaient les Borogoves*, 1943), *Shock* (*Choc*, 1943) imposent le nouvel « auteur » comme un grand technicien de la nouvelle, le premier dans l'histoire de la science-fiction. En ce sens, Henry Kuttner a influencé la plupart des auteurs de la génération suivante. Il a aussi écrit des romans estimables : *The Fairy Chess-man* (*L'Homme venu du futur*, 1946), *Fury* (*Vénus et le Titan*, 1947), *Mutant* (*Les Mutants*, 1953). Il commença sur le tard des études universitaires et allait obtenir le grade de « Master of Arts » quand il mourut en 1958.

LEIBER (FRITZ, JR.). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber, jr. naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell, il dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les aventures héroïques du Grey Mouser (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*) ; en même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940), sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passe au roman avec *Conjure Wife*, roman fantastique paru dans *Unknown* en 1943, puis *Gather, Darkness !* (*A l'aube des ténèbres*, 1943) et *Destiny Times Three* (1945) ; dans ces deux derniers livres, il se convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et cesse d'écrire. De 1949 à 1953, il écrit une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Corning Attraction* (1951) et *The Moon is Green* (*La Lune était verte*, 1952) : cette double activité

professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte le *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time (La Guerre dans le néant, 1958)* et *The Wanderer (Le Vagabond, 1964)*. Fritz Leiber est sans doute avec Theodore Sturgeon l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé, et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice.

MATHESON (RICHARD). – Né en 1926. De ses études de journalisme, il a gardé le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman (Journal d'un monstre, 1950)* et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'éclipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding ! (Les Seins de glace, 1955)* et deux romans de science-fiction : *I Am Legend (Je suis une légende, 1954)* et *The Incredible Shrinking Man (L'Homme qui rétrécit, 1956)*. Le second a été adapté pour le cinéma sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sydney Salkow (*L'Ultimo Uomo délia Terre, 1961*) et par Boris Sagal (*The Oméga Man, en français Le Survivant, 1971*). Richard Matheson lui-même est devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher (La Chute de la maison Usher, 1960)*, *The Pit and the Pendulum (La Chambre des tortures, 1961)*, *Tales of Terror (1962)*, *The Raven (Le Corbeau, 1962)*. En littérature, son succès croissant lui a ouvert les portes des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production a été en diminuant. Il restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

MOORE (CATHERINE LUCILE). – Née en 1911. Profondément marquée par la lecture de Frank L. Baum et d'Edgar Rice Burroughs, qui lui donne un goût très vif pour le merveilleux. Son coup d'essai, *Shambleau*, publié dans *Weird Tales* en 1933, est un coup de maître. Elle continue à publier dans *Weird Tales* les aventures de Northwest Smith, qui relèvent du *space opera*, et celles de Jirel de Joiry, qui relèvent de l'*héroic fantasy*. Sa production se ralentit beaucoup à la fin des années trente, puis s'arrête à peu près complètement en 1940,

quand elle épouse Henry Kuttner et devient sa collaboratrice pour des histoires signées Lewis Padgett ou Lawrence O'Donnell. Elle signe cependant encore une demi-douzaine de nouvelles et deux romans, *Judgment Night* (*La Nuit du jugement*, 1943) et, après la mort d'Henry Kuttner en 1956, *Doomsday Morning* (*La Dernière aube*, 1957). Puis elle se laisse absorber par des scénarios pour la télévision et des cours de technique littéraire qu'elle donne à l'Université de Californie.

MOORE (WARD). – Né en 1903, Ward Moore entreprit une carrière littéraire parallèlement à son activité de libraire. Il fut parfois considéré comme un homologue de Ray Bradbury par le ton poétique de ses récits, le climat parfois mélancolique qu'il aime créer, et surtout sa méfiance à l'égard de la science. Il a écrit deux romans notables : *Greener than You Think* (1947) raconte la fin du monde étouffé par la végétation, *Bring the Jubilee* (1952) se déroule dans un univers parallèle où les Sudistes ont gagné la Guerre de Sécession aux États-Unis.

MORTON (J. B.). – Cette signature n'est apparue qu'une fois au sommaire d'une revue de science-fiction américaine en 1955. C'est celle d'un auteur anglais dont le récit avait primitivement été publié dans *Punch*.

SHECKLEY (ROBERT). – Né en 1928. Débuts en 1952. Fut dans les années cinquante l'auteur-vedette de la revue *Galaxy*, qui à certaines époques publiait une nouvelle de lui tous les mois et parfois davantage (les nouvelles excédentaires étant signées de pseudonymes comme Phillips Barbee et Finn O'Donnevan). Il contribua plus qu'aucun autre à donner du rythme au récit de science-fiction en éliminant tout ce qui ralentissait la narration et notamment les références scientifiques – ce qui rapproche beaucoup ses nouvelles des contes merveilleux. En outre, il excelle dans l'art du sous-entendu ironique à la manière de Voltaire, tirant des effets extrêmement brillants du contraste entre la lettre et l'esprit d'une situation. Robert Sheckley est avant tout un auteur de nouvelles (plus d'une centaine), mais il a écrit quelques bons romans comme *The Status Civilization* (*Oméga*, 1960), *Mindswap* (*Echange standard*, 1965) et *Dimension of Miracles* (*La Dimension des miracles*, 1968), sans oublier ses incursions dans le roman noir comme *Dèad run* (*Chauds les glaçons !* 1961). Sa nouvelle *The Seventh Victim* (*La Septième victime*, 1953) ayant été adaptée au cinéma par Elio Pétri sous le titre de *La Décima vittima* (*La Dixième victime*), il en tira un roman du même titre (1965).

SIEGEL (LARRY). – Auteur de deux nouvelles publiées en 1950 et 1954 dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

SILVERBERG (ROBERT). – Né en 1935. De son passage à l'Université de

Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles écrites sous pseudonyme), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix Hugo du « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour jeunes, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'Etat d'Israël (*If I Forget Thee, O Jerusalem*). Puis il revient à la science-fiction en 1965 avec des ambitions d'écrivain et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président de la Science Fiction Writers of America Association et anthologiste. Ses œuvres importantes sont surtout des romans : *Thorns* (1968), *The Man in the Maze* (*L'Homme dans le labyrinthe*, 1968), *Nightwings* (*Roum, Perris, Jorslem*, 1968-1969), *The World Inside* (*Les Monades urbaines*, 1971), *Son of Man* (*Le Fils de l'homme*, 1971).

SIMAK (CLIFFORD D.). – En marge d'une carrière journalistique au cours de laquelle il a notamment été rédacteur en chef d'un quotidien de Minneapolis, Clifford D. Simak, né en 1904, a écrit de la science-fiction pendant une bonne quarantaine d'années. Sa première nouvelle, publiée en 1931, ainsi que ses récits des années suivantes, se rattachaient au genre du *space opera*. Progressivement, l'accent se déplaça, dans ses nouvelles aussi bien que dans ses romans, d'une action spectaculaire et superficielle vers l'évocation de thèmes plus profonds. Parmi ceux-ci, l'accord entre l'homme et le milieu se manifeste à travers une fréquente exaltation de la vie rurale et de la communion avec la nature. En outre, il est souvent revenu, avec bonheur, sur le thème de la fraternité entre les humains et les extraterrestres, entre les humains et les robots, et même entre les humains et les animaux. *City* (*Demain les chiens*), recueil de nouvelles écrites entre 1944 et 1952 et ordonnées en une narration suivie, marque le tournant dans la manière et les préoccupations de l'auteur. Dans *Time and again* (*Dans le torrent des siècles*, 1951), il plaide pour une fraternité entre l'homme et ses créatures, en l'occurrence les androïdes. *Way Station* (*Au carrefour des siècles*, 1963), résume avec une netteté particulière l'art très nuancé et la générosité de Clifford D. Simak, lequel s'est également attaqué à des interrogations métaphysiques dans *A choice of Gods* (*A chacun ses dieux*) en 1972.

VONNEGUT (KURT, JR.). – Né en 1922. Études de chimie biologique. Débuts en 1950 dans *Collier's*. Une cinquantaine de nouvelles, surtout écrites pour des magazines non spécialisés comme *Collier's*, *Cosmopolitan*, *Saturday Evening Post*, *Esquire*, *Ladies' Home Journal* ;

sept seulement ont été publiées dans des revues de science-fiction de 1953 à 1961. Ce sont ses romans qui lui ont apporté la très grande notoriété : *Player Piano* (1952), *The Sirens of Titan* (*Les Sirènes de Titan*, 1959), *Mother Night* (1961), *Cat's Cradle* (*Le Berceau du chat*, 1963), *God Bless You, Mr. Rosewater* (1965), *Slaughterhouse-Five* (*Abattoir 5*, 1969). Romancier de l'absurde et du sarcasme, spécialisé dans la bouffonnerie amère, il est très à la mode actuellement dans les campus. Comme Bradbury, il a obtenu un très large succès hors des cercles de la science-fiction, avec lesquels il tend à prendre ses distances ; pourtant c'est bien de la science-fiction qu'il écrit, et son ironie évoque souvent le *Galaxy* des années cinquante, auquel il a d'ailleurs collaboré.

WILSON (RICHARD). – Né en 1920, chargé de l'office de presse de l'Université de Syracuse, Richard Wilson a publié depuis 1940 des récits généralement courts – et quelques romans – où le ton de la narration est généralement tranquille, ironique et discrètement optimiste.

Fin du tome

1 . En français dans le texte.